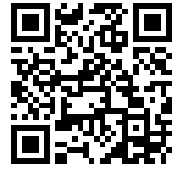
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ŒUVRES SPIRITUELLES

DE

S. BONAVENTURE

De l'Ordre des Frères-Mineurs, Cardinal-Évêque d'Albane,

TRADUITES

PAR M. L'ABBÉ BERTHAUMIER,

CURÉ DE SAINT-PALLAIS.

TOME CINQUIÈME

CONTENANT

La Légende de saint François, — l'Exposition de la règle des Frères-Mineurs, — Réponses à quelques objections touchant la règle de saint François, — l'Alphabet des religieux, — Conférences, — le Miroir de la discipline.

PARIS.

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE CASSETTE, 23.

1855

Digitized by Google

BIBLIOTHEEK S.J.
LEUVEN

Resid. S. J. Brug.
III. d.

Digitized by Google

278.646.7
Bona Oeu 5

ŒUVRES SPIRITUELLES

DE

SAINT BONAVENTURE,

De l'Ordre des Frères-Mineurs, Cardinal-Évêque d'Albane.

Digitized by Google

Digitized by Google

24. 14

ŒUVRES SPIRITUELLES

DE

S. BONAVENTURE

De l'Ordre des Frères-Mineurs, Cardinal-Évêque d'Albane,

TRADUITES

PAR M. L'ABBÉ BERTHAUMIER,

CURÉ DE SAINT-PALLAIS.

BIBLIOTHECA
RESID. BRUG. S. J.

TOME CINQUIÈME

CONTENANT

La Légende de saint François, — l'Exposition de la règle des Frères-Mineurs, — Réponses à quelques objections touchant la règle de saint François, — l'Alphabet des religieux, — Conférences, — le Miroir de la discipline.

PARIS.

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE CASSETTE, 23.

1855

Digitized by Google

6746 nas

COLL. S.J. LOVAN.

fw 95-1586

Digitized by Google

PRÉFACE.

Cette deuxième série des *OEuvres de saint Bonaventure* comprend ses écrits sur la vie religieuse. Là, comme dans ses autres ouvrages, nous retrouverons le grand maître, le directeur habile, sage et discret, l'homme initié à tous les secrets de la perfection, le docteur plein de tendresse et de piété, et, pour tout dire en un mot, le serviteur sage et prudent appliqué à faire fleurir l'héritage confié à ses soins. C'est dans les écrits du plus humble et du plus fervent des enfants

Digitized by Google

de saint François qu'il faut apprendre à connaître l'ordre séraphique dont les vertus, les travaux et la science consolent l'Eglise depuis six siècles. Rien de plus ignoré que l'esprit des ordres religieux au moyen-âge. Nous les jugeons avec les idées d'une éducation frivole et incapable d'étendre ses regards au-delà du cercle étroit dans lequel elle s'agite, et nos jugements se trouvent le plus souvent aussi contraires à la vérité qu'injurieux à la sainte Eglise. Le moyen-âge et surtout le siècle de saint Louis et de saint Bonaventure était le siècle des grandes idées, le siècle de la charité, de l'honneur, de la politesse exquise et véritable, le siècle des vertus civiles et chrétiennes, et ces vertus se montraient florissantes surtout dans les ordres religieux. Bien des hommes de talent se sont appliqués à démontrer cette vérité; mais quand l'erreur a persévéré pendant des siècles, quand elle se présente appuyée d'un côté sur des noms souvent honorables mais

Digitized by Google

indignement abusés, et de l'autre sur tous les instincts des passions les plus viles, il faut de longues années pour la dissiper. Elle a été entamée largement de nos jours, et la science rectifie ses jugements d'autrefois; mais l'impiété ignorante et orgueilleuse a trop d'intérêts engagés dans la question actuelle pour jeter un regard en arrière. Il est plus facile de déverser le mépris sur les enfants les plus glorieux de l'Eglise et les bienfaiteurs les plus insignes de l'humanité que d'aller interroger leurs savants ouvrages, que de s'initier aux mystères de leur charité et de sonder par des études pénibles combien leurs œuvres étaient en rapport avec les besoins réels de la société. Nous n'entreprendrons pas une démonstration sur ce sujet; notre démonstration se trouve dans l'ouvrage dont nous offrons la traduction. L'ordre de saint François a reparu parmi nous; son retour a été salué comme une bénédiction du Ciel; mais beaucoup ignorent

Digitized by Google

encore, même parmi leurs amis, quels sont ces hommes vénérables revêtus des livrées de la pauvreté, quel est leur esprit, quels sont leurs désirs. A leurs amis comme à leurs ennemis, nous offrons le secret de toute leur vie, et ce secret nous est livré par un des hommes les plus chers à l'ordre séraphique.

Les ouvrages de cette nouvelle série commencent par la vie de saint François. Il était juste de présenter un modèle accompli de la perfection religieuse avant d'en tracer les règles et les devoirs. La vie toute divine et toute miraculeuse du saint patriarche est bien en vérité, pour ses enfants et pour tous les chrétiens, l'exhortation la plus puissante à la vertu. Elle est racontée avec une tendresse admirable : c'est le cœur d'un fils écrivant les actions d'un père bien-aimé.

Bien des choses pourront sembler extraordinaires et même puériles dans cette vie au commun des lecteurs. Mais les hommes sages et instruits des

Digitized by Google

voies de Dieu en jugeront autrement. François d'Assise sera à leurs yeux l'homme revenu aux beaux jours de la création et remis en possession de la puissance donnée à Adam sur toutes les créatures. S'il voit en elles toutes des frères et des sœurs, c'est qu'il les considère comme autant d'œuvres de la main de son Créateur; s'il prêche aux animaux privés de raison le Dieu qui leur donna la vie, c'est que le souvenir des bienfaits du ciel le transporte; le premier besoin de son cœur est la reconnaissance, et il s'est rappelé que le Prophète-Roi aussi invitait le feu et la grêle, la neige et les tempêtes, les montagnes et les collines, l'arbre penché vers la terre sous le fardeau de ses fruits et le cèdre superbe, tous les animaux, depuis le reptile qui se traîne dans la fange jusqu'à l'oiseau qui s'élève aux régions les plus pures de l'air; il s'est rappelé, dis-je, que le Prophète les invitait à louer le Seigneur et à s'unir, dans un concert solennel, à l'homme créé pour connaître,

Digitized by Google

aimer, bénir et célébrer son nom sur la terre, et à l'ange déjà en possession de son inénarrable félicité.

Ce serait au reste faire preuve d'une ignorance singulière, que de regarder les touchants récits de la vie de saint François comme des choses particulières au moyen-âge. Sulpice Sévère nous raconte, dans son grave et beau latin, un grand nombre de faits semblables, et les solitudes de l'Egypte ont été témoins de la plupart des merveilles qui, huit siècles plus tard, se renouvelèrent en la personne de l'humble et séraphique François d'Assise.

Après la vie du saint patriarche vient l'explication de sa règle. L'ordre des pauvres du Seigneur avait vu le relâchement s'introduire en plusieurs de ses maisons. Les hommes fervents en avaient gémi; mais d'autres s'efforçaient de faire plier la règle à leurs désirs, et il était devenu nécessaire d'en préciser le sens. C'est ce que

Digitized by Google

saint Bonaventure a fait avec toute l'autorité de sa vertu et de son génie ; mais il ne borne pas là ses efforts : il fait aimer cette règle si austère et il apprend à ses frères à la regarder comme un trésor inestimable.

Nous avons retranché dans cette *Explication* la plus grande partie d'une réponse à une objection contenue dans le chapitre quatrième, sur la manière dont les frères mineurs possèdent. La question se trouve traitée en plusieurs autres endroits, et cette réponse, sans grande importance aujourd'hui, nous a paru d'une longueur telle que nous avons cru pouvoir l'abréger sans nuire en rien à la substance de ce livre.

Le troisième traité de ce volume est une série de réponses à diverses questions touchant la règle de saint François. Cette règle eut dès le commencement des adversaires nombreux, et saint Bonaventure dut plus d'une fois prendre la plume pour leur répondre. Nous n'avons traduit de toutes ces

Digitized by Google

controverses que ce seul ouvrage. Notre but a été de nous borner aux œuvres spirituelles de notre saint, et en nous arrêtant à ce livre, nous avons voulu seulement donner une idée des questions alors agitées contre les ordres religieux. Ces questions, comme on le verra, sont en partie les mêmes que celles soulevées de nos jours. L'Eglise du Seigneur, toujours pleine de vie et de force, puise dans sa charité inépuisable des secours proportionnés avec les besoins de l'homme, et de son tronc à jamais intact de nouvelles tiges s'élancent pour ombrager des misères nouvelles; mais ses ennemis sont condamnés à la stérilité. Leurs cris se sont répétés de siècle en siècle, et les attaques lancées contre les enfants de saint Ignace étaient à peu près les mêmes que celles dont saint Thomas et saint Bonaventure avaient fait justice. Il en sera de même jusqu'à la fin du temps. Les noms changent, mais les objections sont les mêmes, à moins qu'elles ne dépassent en

Digitized by Google

ineptie les anciennes, et le principe est également le même : haine à l'Eglise, ignorance profonde de son esprit, impatience de son joug : *Gravis est nobis ad videndum, quoniam dissimilis est aliis vita illius, et immutatæ sunt viæ illius*[1].

Ensuite viennent l'*Alphabet des religieux,* huit *Conférences* et le *Miroir de la discipline.*

L'*Alphabet* est un résumé de tout ce qui peut conduire promptement un religieux à la perfection.

Les *Conférences* roulent sur l'Incarnation du Verbe, la crainte du Seigneur, l'obéissance, la modestie, le silence, la dévotion, la diligence et la discipline. Ces conférences renferment d'excellentes choses en peu de mots; mais sont-elles de saint Bonaventure? Nous avons lieu d'en douter. Il est dit à la fin de la septième : « Toute cette conférence est tirée du pieux livre intitulé :

[1] Sap., 2.

Digitized by Google

Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Or, chacun sait quelles controverses ont été soulevées sur l'époque où l'*Imitation* fut composée et sur son auteur. Ces controverses seraient résolues si l'on pouvait prouver que ces conférences sont réellement de saint Bonaventure. Cependant nous n'avons pas cru devoir en omettre la traduction, et nous avons pensé que la tendre piété dont elles sont empreintes nous excuserait facilement auprès de nos lecteurs de leur avoir donné un ouvrage dont l'authenticité peut être contestée.

Le *Miroir de la discipline* est un livre écrit en faveur des novices. Il contient des enseignements sans nombre sur la manière de se conduire dans les différents actes de la vie, et l'on pourrait sans crainte l'appeler un traité de politesse chrétienne. Le docteur séraphique descend en beaucoup de chapitres des hauteurs de son génie pour se faire petit avec les commençants et les former à cette

Digitized by Google

honnêteté parfaite qui a son principe et sa force dans la religion, et n'est plus qu'hypocrisie ou vanité lorsqu'elle s'appuie sur une autre base. C'est dans ce traité qu'il faut aller apprendre les usages de la société catholique du treizième siècle, et reconnaître si nos progrès nous donnent le droit de mépriser les beaux jours de l'Eglise.

Digitized by Google

Digitized by Google

LÉGENDE

DE SAINT FRANÇOIS.

PROLOGUE.

La grâce de Dieu, notre Sauveur, s'est manifestée de nos jours en son serviteur François aux regards de tous les hommes vraiment humbles et amis de la sainte pauvreté, qui, vénérant la miséricorde surabondante du Seigneur en lui, ont appris, à son exemple, à rejeter du fond du cœur toute impiété et tout désir terrestre, à vivre conformément à Jésus-Christ et à soupirer avec une ardeur sans cesse renaissante après l'espérance bienheureuse. En effet, le Dieu suprême a abaissé ses yeux sur cet homme véritablement pauvre et pénitent avec une telle effusion de bénignité que, non-seulement il a tiré sa bassesse de la poussière d'une vie toute mondaine, mais encore qu'il a fait de lui un maître, un chef et un prédicateur de la perfection évangélique; qu'il l'a donné comme un flambeau brillant aux chrétiens pour rendre témoignage de la lumière et préparer au Seigneur une voie lumineuse et pacifique jusqu'aux cœurs des fidèles. Il a brillé comme l'étoile du matin au milieu de la nuée, par la vive splendeur de sa vie et de sa doctrine; il a dirigé vers la lumière, par sa clarté resplendissante, ceux qui étaient assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort; et comme l'arc glorieux qui déploie son éclat au sein des nuages

Digitized by Google

pour être le signe de l'alliance du Seigneur, il a annoncé aux hommes l'évangile de la paix et du salut, et il a été lui-même un ange de la paix véritable. Il fut choisi de Dieu, comme le précurseur, pour lui préparer la voie dans le désert d'une pauvreté parfaite et annoncer la pénitence par ses exemples et ses paroles. Prévenu d'abord des dons de la grâce céleste, orné ensuite des mérites d'une vertu invincible, rempli de l'esprit prophétique, chargé d'un ministère tout angélique, embrasé de l'ardeur dévorante des séraphins, élevé au-dessus de la terre sur un char enflammé comme un homme tout divin, ainsi que nous le montre pleinement le cours entier de sa vie, il nous semble évident qu'il est venu au milieu de nous avec l'esprit et la vertu d'Elie. Nous pouvons donc sans témérité le regarder comme prédit par la prophétie de Jean l'Evangéliste, cet autre ami de l'Epoux et son apôtre, dans cette similitude d'un ange qui monte du côté de l'Orient, portant avec soi le signe du Dieu vivant. *Je vis,* dit-il, à l'ouverture du sixième sceau, *un ange s'élever de l'Orient et ayant* dans sa main *le signe du Dieu vivant*[1].

François nous apparaîtra en effet un vrai serviteur de Dieu, son envoyé, l'ami de Jésus, un modèle digne d'être imité et un objet d'admiration pour le monde, si nous voulons considérer en lui ce comble de sainteté glorieuse qui l'a montré au milieu des hommes un imitateur parfait de la pureté des anges, et l'a rendu digne d'être l'exemple des disciples les

[1] Apoc., 7.

Digitized by Google

plus parfaits du Sauveur. Et ce sentiment pieux et sincère de notre cœur n'est pas appuyé seulement sur le ministère dont François fut honoré, d'appeler les hommes à pleurer et à gémir, à se raser la tête et à se ceindre d'une corde, à marquer du signe de la pénitence et de la croix le front de ceux qui versent des larmes et s'attristent sur les iniquités du monde, et à les revêtir d'un habit conforme à la croix; mais ce qui le rend pour nous une vérité incontestable, c'est le sceau de ressemblance avec le Dieu vivant, avec Jésus crucifié, sceau imprimé dans le corps de son serviteur non par un effet de la nature ou de l'art, mais par la puissance admirable de l'Esprit du Seigneur.

Je me sens incapable et indigne d'écrire la vie d'un homme aussi vénérable, cette vie si propre à servir de modèle à tous, et jamais je n'aurais tenté un pareil travail si le désir ardent de mes frères ne m'y eût excité, si les instances unanimes du chapitre général de notre ordre ne me l'eussent comme imposé, et si la dévotion particulière que je dois à notre bienheureux Père ne m'en eût fait un devoir. En effet, dans mon enfance j'ai été, par ses prières et ses mérites, arraché aux étreintes de la mort, comme je l'ai appris il n'y a pas long-temps; et si je refusais de célébrer ses louanges, je craindrais d'être accusé du crime d'ingratitude. C'est là le motif principal qui me fait entreprendre cet ouvrage. Je me sais redevable de la vie du corps et de l'âme à son intercession; j'ai fait par moi-même l'expérience de sa puissance auprès de Dieu; j'ai donc résolu de recueillir,

Digitized by Google

du moins en partie, sinon d'une manière parfaite, ce qui est impossible, les vertus, les actes, les paroles de sa vie, comme autant de précieuses reliques éparses ça et là et à la veille de tomber dans l'oubli, de peur que, les compagnons de ce grand serviteur de Dieu venant à mourir, elles ne périssent entièrement. Afin de connaître plus clairement et d'une manière plus assurée la vérité des faits que je me chargeais de transmettre à la postérité, j'ai visité les lieux où notre saint est né, où il a vécu, où il est mort; je me suis entretenu soigneusement de ce qui le concernait avec ses disciples encore vivants, et surtout avec plusieurs qui furent des témoins plus intimes et des imitateurs plus empressés de sa sainteté, hommes vraiment dignes de foi et par leur propre connaissance des choses et par leur vertu éprouvée. Mais en écrivant ainsi les merveilles que Dieu a daigné accomplir par son serviteur, j'ai cru devoir laisser de côté les vains ornements du style, car le lecteur trouve plus à nourrir sa dévotion dans un langage simple que dans un discours magnifique. Je n'ai pas non plus toujours suivi l'ordre du temps dans mon récit; mais, pour éviter la confusion, je me suis appliqué surtout à établir entre les faits une liaison naturelle et facile, selon que les choses accomplies à une même époque ou à des époques diverses me semblaient convenir à un même sujet ou à des sujets différents. Enfin j'ai renfermé le commencement, la suite et la fin de cette vie en quinze chapitres dont voici les titres :

Digitized by Google

Le premier traite de la vie de notre saint dans le siècle.

Le second, de sa conversion parfaite à Dieu et de la réparation qu'il fit de trois églises.

Le troisième, de l'institution de son ordre et de l'approbation de sa règle.

Le quatrième, des progrès de son ordre sous sa direction, et de la confirmation de sa règle déjà approuvée.

Le cinquième, de l'austérité de sa vie et des consolations que les créatures de Dieu lui offraient.

Le sixième, de son humilité, de son obéissance, et de la manière dont Dieu condescendait à ses moindres désirs.

Le septième, de son amour pour la pauvreté et de la manière dont il subvenait aux besoins du prochain.

Le huitième, de sa tendre piété et de la manière dont les créatures privées de raison semblaient le connaître.

Le neuvième, de l'ardeur de sa charité et de son désir du martyre.

Le dixième, de son application à la prière et de la sublimité de son oraison.

Le onzième, de son intelligence des Ecritures et de son esprit de prophétie.

Le douzième, de l'efficacité de ses prédications et du don qu'il avait de guérir les malades.

Le treizième, des stigmates sacrés.

Le quatorzième, de ses souffrances et de sa mort.

Le quinzième, de sa canonisation et de la translation de son corps.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

Vie de François dans le siècle.

Il y avait dans la ville d'Assise un homme appelé François, dont la mémoire est en bénédiction. Car Dieu, l'ayant prévenu avec tendresse de ses dons pleins de douceur, l'arracha miséricordieusement aux dangers de la vie présente et le combla avec abondance des bienfaits de la grâce céleste. Dès sa plus tendre jeunesse il fut nourri dans la frivolité, au milieu des enfants des hommes, et livré, après une légère teinture des lettres, aux soins absorbants du commerce; mais assisté du secours d'en haut, il ne suivit point les entraînements de la chair, malgré les exemples de compagnons adonnés aux désordres, malgré son ardeur pour les plaisirs. Il ne plaça son espoir ni dans l'argent, ni dans les trésors de la terre, quoiqu'il vécût au milieu d'hommes avides et que lui-même s'appliquât à réussir dans son négoce. Le Seigneur avait mis dans l'âme du jeune François un sentiment de compassion qui le rendait libéral envers les pauvres, et ce sentiment, croissant de jour en jour, avait rempli son cœur d'une bonté si tendre que, fidèle observateur de l'Evangile, il s'était proposé de ne jamais refuser l'aumône à personne et surtout à celui qui la lui demanderait pour l'amour du Seigneur. Une fois pourtant, tout entier

Digitized by Google

appliqué aux affaires de son commerce, il renvoya contre sa coutume, sans rien lui donner, un pauvre qui le priait de la sorte; mais, rentrant aussitôt en lui-même, il courut après cet homme, lui fit une aumône abondante, et promit à Dieu de ne plus jamais à l'avenir, autant qu'il le pourrait, laisser s'en aller les mains vides quiconque lui aurait demandé pour son amour. Il demeura jusqu'à la mort fidèle à cet engagement avec une charité infatigable, et par là il mérita de croître admirablement dans l'amour et la grâce du Seigneur. Il disait aussi plus tard, après s'être revêtu parfaitement de Jésus-Christ, qu'étant dans le siècle il n'avait jamais entendu parler du divin amour sans sentir son cœur entièrement ébranlé. Or, cette douceur pleine de mansuétude, cette amabilité, cette patience, cette affabilité extraordinaire, cette munificence sans mesure et au-delà de ses ressources, toutes ces qualités dont l'excellent jeune homme paraissait orné étaient comme autant d'indices que, dans la suite, les bénédictions du ciel se répandraient sur lui avec plus d'abondance.

Plusieurs fois un habitant d'Assise, homme sans savoir, mais éclairé de Dieu, comme on le croit, ayant rencontré François, se découvrit de son manteau et l'étendit sous les pieds du serviteur de Dieu en s'écriant qu'il était digne de toutes sortes de respects, que bientôt il accomplirait de grandes choses qui lui mériteraient la vénération de tous les chrétiens. François ignorait alors les desseins du Ciel sur lui; car livré tout entier au soin des affaires par l'ordre de son

Digitized by Google

père, entraîné vers la terre par l'inclination de notre nature corrompue, il n'avait point appris à contempler encore les choses célestes, et il n'était point accoutumé à goûter les joies divines. Mais comme l'affliction donne l'intelligence à notre âme, le Seigneur étendit sa main sur lui, et sa droite se fit sentir par de longues infirmités dont elle affligea le corps de son serviteur afin de rendre son âme capable de recevoir l'onction de l'Esprit-Saint.

Lorsque, revenu à la santé, il se disposait à s'habiller comme à l'ordinaire d'une manière digne de son rang, un cavalier d'un extérieur imposant, mais pauvre et mal vêtu, se présenta devant lui. François, touché d'une compassion profonde pour sa misère, se dépouilla aussitôt de ses vêtements et l'en couvrit, remplissant ainsi dans un seul acte deux devoirs de la charité, car il épargna la confusion à la fierté du soldat et soulagea la misère du pauvre. Mais la nuit suivante, tandis qu'il dormait, la divine Bonté lui montra un palais immense et magnifique, tout plein d'armes et marqué du signe sacré de la croix, afin de lui faire comprendre que la miséricorde dont il avait usé envers ce pauvre pour l'amour du Roi suprême, recevrait une récompense incomparable. Ayant demandé à qui étaient destinées ces armes, il lui fut répondu d'en haut que c'était à lui et aux siens.

Le matin donc, comme son esprit n'était point encore exercé à pénétrer les secrets divins, et ne savait point s'élever de la vue des images sensibles à la vé-

Digitized by Google

rité des choses invisibles, il concluait que cette vision inattendue était pour lui l'annonce d'une grande prospérité. Ignorant encore les desseins du ciel, il résolut d'aller dans la Pouille s'engager au service d'un seigneur puissant, dans l'espérance d'arriver par là aux honneurs militaires qu'il se croyait promis. Peu de jours après il se mit en route et déjà il était arrivé à la ville la plus prochaine, lorsque durant la nuit il entendit Dieu lui-même lui dire dans un langage plein d'amour : « François, qui peut faire plus pour vous du maître ou du serviteur, du riche ou du pauvre? » — « C'est le seigneur et le riche, » répond François. — Mais alors pourquoi laissez-vous le seigneur pour le serviteur, le Dieu souverainement riche pour l'homme, qui n'est que pauvreté? » — « Seigneur, s'écrie François, que voulez-vous que je fasse? » — « Retournez en votre pays. La vision dont vous avez été favorisé présage des choses spirituelles et dont l'accomplissement ne peut avoir lieu par des efforts humains, mais par l'intervention du Ciel. » Le lendemain, heureux et tranquille, il se hâte de revenir à Assise, et se montrant déjà un modèle d'obéissance, il y attendit la volonté du Seigneur.

Dès ce moment il commença à se soustraire aux agitations tumultueuses du commerce, et il supplia avec ardeur la divine Miséricorde de daigner lui montrer ce qu'il devait faire. Déjà l'usage fréquent de la prière avait accru en lui à un degré élevé le désir enflammé des biens célestes; l'amour de la patrie

Digitized by Google

bienheureuse lui faisait mépriser et regarder comme un néant les choses de la terre ; et comme un marchand vraiment sage, il pensait à acquérir au prix de tout le reste la perle offerte à ses regards. Mais il ne savait encore de quelle manière y arriver ; seulement le Seigneur suggérait à son esprit que ce trafic spirituel a son principe dans le mépris du monde, et que les combats de Jésus-Christ commencent par la victoire sur soi-même.

Or, un jour qu'il traversait à cheval la plaine qui environne Assise, il rencontra un lépreux dont la vue inopinée le remplit d'horreur ; mais se rappelant aussitôt les desseins de perfection qu'il avait formés en son âme, se souvenant qu'il devait d'abord se vaincre lui-même s'il voulait devenir soldat de Jésus, il met pied à terre et se hâte d'aller embrasser le lépreux ; et ainsi cet homme qui semblait ne tendre la main que pour avoir l'aumône, la reçut accompagnée d'un baiser. François remonta à cheval aussitôt ; mais quoiqu'il portât ses regards de part et d'autre et que la plaine fût immense, il ne vit plus de lépreux. Plein d'admiration et de joie il se mit à chanter pieusement les louanges du Seigneur et se proposa de s'élever sans cesse à une perfection plus sublime. Il cherchait donc les lieux les plus solitaires et les plus propres à la douleur, afin de se répandre sans interruption en gémissements inénarrables ; et enfin il mérita, après de vives et longues prières, d'être exaucé du Seigneur.

En effet, un jour que, séparé ainsi de tout, il se

Digitized by Google

livrait à l'oraison et que l'excès de sa ferveur l'avait absorbé tout entier en Dieu, Jésus-Christ lui apparut attaché à la croix. A cette vue l'âme de François se fondit, et le souvenir de la Passion du Sauveur s'imprima si profondément en son cœur qu'à dater de ce moment c'est à peine s'il pouvait retenir ses larmes et s'empêcher de sangloter toutes les fois qu'il pensait au crucifiement, comme il le rapporta lui même à ses disciples peu de temps avant sa mort. L'homme de Dieu comprit que, par cette vision, le Seigneur lui adressait ces paroles de l'Evangile : *Si vous voulez venir après moi, renoncez-vous vous-même, portez votre croix et suivez-moi* [1]. Et dès lors il se revêtit de l'esprit de pauvreté, des sentiments de l'humilité et de la vive ardeur d'une piété sincère. Auparavant il avait en profonde horreur la société des lépreux; il ne pouvait les regarder même de loin; mais aujourd'hui se souvenant de Jésus crucifié, qui, selon la parole du Prophète [2], s'est montré comme un lépreux digne de tout opprobre, désireux de se couvrir entièrement de mépris lui-même, il rend avec amour aux lépreux tous les services d'une humilité sincère et d'une tendre charité. Il les visite fréquemment dans leurs propres demeures, leur fait généreusement l'aumône, les embrasse avec une compassion profonde et leur baise les mains. Non content de donner aux pauvres mendiants ce qu'il possédait, il désirait se donner lui-même. Tantôt il se dépouillait de ses vêtements pour les en couvrir, tantôt il les décousait et

[1] Mat., 16. — [2] Is., 53.

Digitized by Google

les déchirait pour leur en offrir une portion, lorsqu'il n'avait rien autre chose sous la main. Il avait également pour les prêtres pauvres le respect le plus sincère, et il leur venait pieusement en aide, surtout en ce qui concernait l'ornement des autels, voulant ainsi participer au culte du Seigneur et suppléer à l'indigence de ses ministres. Lors de la visite qu'il fit au tombeau de saint Pierre avec une vive dévotion, ayant vu une multitude de pauvres devant l'église, poussé par l'ardeur de sa piété et entraîné par son amour de la pauvreté, il donna ses vêtements au plus misérable d'entre eux, prit pour lui ses haillons, et passa tout ce jour en leur compagnie avec une incroyable allégresse d'esprit. C'est ainsi qu'il méprisait la gloire mondaine et s'efforçait d'arriver par degrés à la perfection évangélique. Il s'appliquait en même temps avec un soin non moins grand à mortifier sa chair, afin de porter extérieurement en son corps la croix qu'il avait placée intérieurement en son cœur. Or, l'homme de Dieu agissait de la sorte alors qu'il vivait au milieu du siècle et avant de s'être séparé entièrement du monde.

CHAPITRE II.

François se convertit parfaitement à Dieu et répare trois églises.

Le serviteur du Très-Haut n'avait en sa conduite d'autre directeur que Jésus-Christ. La divine Miséri-

Digitized by Google

corde vint donc le visiter de nouveau par la douceur de sa grâce. Un jour étant sorti dans la campagne pour méditer, il se promenait auprès de l'église de Saint-Damien, qui tombait de vétusté. Poussé par l'Esprit-Saint, il y entra, et prosterné devant l'image de Jésus crucifié, il fut rempli durant sa prière d'une consolation extraordinaire. Tandis que, les yeux baignés de larmes, il contemplait la croix du Seigneur, une voix partie de la croix elle-même vint frapper ses oreilles et lui dit par trois fois : « François, allez et réparez ma maison, car elle tombe en ruine, comme vous le voyez. » François était seul dans l'église : étonné et effrayé d'entendre cette voix miraculeuse, il comprend que c'est Dieu qui lui parle, et son esprit est ravi en extase par la vertu de cette parole divine. Enfin revenu à lui-même il se prépare à obéir sans retard et à réparer autant qu'il le pourra l'église de Saint-Damien selon le commandement qu'il en avait reçu, bien que l'intention principale de la voix se rapportât à cette Eglise que Jésus-Christ a acquise au prix de son sang, comme l'Esprit-Saint le lui manifesta dans la suite et comme lui-même le fit connaître à ses disciples. Il se lève donc après s'être muni du signe de la croix, va prendre quelques pièces d'étoffe et s'empresse d'aller les vendre à Foligni. En ayant touché le prix, il s'en revient plein de joie, sans ramener le cheval dont il s'était servi. De retour à Assise il entre avec révérence dans l'église qu'il avait reçu l'ordre de réparer, et trouvant le prêtre, qui était fort pauvre, il le salue respectueu-

Digitized by Google

sement, lui offre l'argent de ses marchandises tant pour les réparations de son église que pour les besoins des indigents, et le prie humblement de vouloir bien lui permettre de demeurer quelque temps avec lui. Le prêtre acquiesça à sa demande ; mais il refusa l'argent par crainte de sa famille. Alors plein d'un vrai mépris pour cet argent, François le jeta sur une fenêtre et ne le considéra que comme une vile poussière.

Cependant son séjour chez le prêtre dont nous avons parlé se prolongeait. Aussitôt que son père en fut instruit, il y courut outré de fureur. Mais François connaissait déjà ses menaces ; il pressentait son arrivée ; comme il était encore novice dans les combats du Seigneur, voulant donner à sa colère le temps de se calmer, il se cacha dans une caverne obscure. Là, durant plusieurs jours il supplia le Seigneur avec des larmes abondantes de vouloir bien le délivrer des mains de ceux qui étaient à la poursuite de son âme, et de lui donner, dans sa bonté miséricordieuse, d'accomplir les pieux desseins qu'il lui avait inspirés. Alors pénétré d'une joie extrême, il commença à se reprocher à lui-même sa pusillanimité, et abandonnant la caverne, il s'avança sans crainte vers la ville d'Assise. Quand ses concitoyens le virent avec un visage défait et abattu, et tenant un langage tout nouveau, ils crurent qu'il avait perdu l'esprit; ils lui jetèrent de la boue et des pierres, et le poursuivirent de leurs insultes comme un fou et un insensé. Mais le serviteur de Dieu, sans se laisser abattre ni même

Digitized by Google

ébranler par les injures, s'avançait comme s'il eût été insensible. Son père, entendant tout ce bruit, accourut aussitôt, non pour le délivrer, mais pour le maltraiter sans pitié, car après l'avoir traîné avec violence en sa maison, il l'accabla de reproches, ensuite de coups, et il le chargea de chaînes. Mais les peines fortifiaient son courage et le rendaient plus prompt à accomplir ce qu'il avait commencé pour la gloire du Seigneur. Il se souvenait de ces paroles de l'Evangile : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux leur appartient* [1].

Cependant le père s'en alla en voyage bientôt après, et la mère, qui n'approuvait point une telle rigueur, désespérant de vaincre l'inflexible courage de son fils, le délivra de ses chaînes et lui permit de s'en aller. François rendit grâces à Dieu et retourna aussitôt au lieu où il était d'abord. Mais, revenu à la maison et ne le trouvant pas, son père s'emporta en injures contre son épouse, et courut plein de fureur à l'endroit où il s'était retiré, afin de le ramener s'il le pouvait, ou au moins de le chasser de la province. François affermi par Dieu, alla s'offrir lui-même à la colère de son père, et lui déclara hautement qu'il ne comptait pour rien ses chaînes ni ses coups et qu'il était prêt à souffrir volontiers toutes sortes de maux pour le nom de Jésus. Le père, furieux de ne pouvoir rien gagner sur lui, chercha à avoir au moins son argent. Enfin l'ayant trouvé sur

[1] Mat., 5.

Digitized by Google

la fenêtre, il s'adoucit un peu, comme si la possession de cette somme eût tempéré la soif de son avarice. Ensuite ce père vraiment terrestre s'efforça, après avoir enlevé son argent à l'enfant de la grâce, de le conduire devant l'évêque de la ville pour obtenir qu'il renonçât à tout droit en sa succession et lui rendît ce qu'il possédait. Mais cette fois ce véritable amant de la pauvreté se montra empressé à accorder ce qu'on lui demandait. Arrivé devant l'évêque, sans tarder ni s'inquiéter de rien, sans demander aucune explication, sans en donner lui-même, il se dépouille de ses vêtements et les rend à son père; et alors on vit que sous des habits recherchés l'homme de Dieu portait un cilice. La ferveur qui l'animait était si admirable et son âme si pleine d'ivresse que, rejetant jusqu'au dernier de ses vêtements, il parut nu devant toutes les personnes présentes. Alors il dit à son père : « Jusqu'à ce jour je « vous ai appelé mon père sur la terre; maintenant « je puis en toute assurance dire : *Notre Père qui êtes* « *dans les cieux,* car je l'ai rendu dépositaire de tout « mon trésor et j'ai placé en lui toute mon espé« rance. »

L'évêque, qui était un homme pieux et excellent, transporté d'admiration à la vue d'un tel amour de Dieu, se leva aussitôt, pressa en pleurant François dans ses bras, le couvrit de son propre manteau et ordonna à ses serviteurs de lui donner de quoi se vêtir. On lui offrit l'habit pauvre et grossier d'un laboureur au service de l'évêque. L'homme de Dieu le

Digitized by Google

reçut avec reconnaissance, traça lui-même dessus l'image d'une croix avec une pierre qui se trouva sous sa main, et en fit un vêtement qui montrait en sa personne l'homme crucifié et le pauvre à peine couvert. Ainsi le serviteur du Roi suprême demeura dépouillé de tout afin de marcher à la suite de celui qu'il aimait, à la suite de son Seigneur attaché nu à la croix; afin de pouvoir, muni de ce signe sacré de la croix, confier son âme à sa puissance salutaire et échapper sain et sauf au naufrage du monde. Méprisant donc la terre d'une manière parfaite et délivré des chaînes de ses vaines cupidités, il abandonna la ville et s'en alla heureux et libre dans le secret de la solitude goûter dans le silence et loin des bruits de la terre les mystérieux entretiens du ciel.

Or, un jour que l'homme de Dieu s'avançait à travers une forêt en chantant avec ardeur les louanges du Seigneur en langue française, des voleurs se précipitèrent sur lui d'un lieu où ils se tenaient cachés. Ils lui demandèrent avec emportement qui il était. « Je suis, répond l'homme de Dieu avec assurance « et dans un langage prophétique, je suis le héraut « du grand Roi. » Mais les voleurs l'accablèrent de coups et le jetèrent dans une fosse remplie de neige, en lui disant : « Voilà qui est bon pour toi, brillant héraut de Dieu. » Mais lorsqu'ils se furent retirés, il sortit de la fosse, et pénétré d'une joie extrême, il se mit à faire retentir la forêt avec plus de force qu'auparavant des louanges de son Créateur. Il vint ensuite à un monastère voisin où il demanda l'au-

Digitized by Google

mône comme un mendiant et un inconnu. De là il s'avança jusqu'à Eugubio, où un ancien ami l'ayant reconnu, le reçut et lui fit présent d'un habit d'un prix fort médiocre, dont il se couvrit comme un pauvre de Jésus-Christ.

Epris du désir d'observer une humilité parfaite, il se rendit à l'hôpital des lépreux et s'appliqua à les servir avec tout le soin possible par amour pour Dieu. Il leur lavait les pieds, nettoyait leurs plaies, les essuyait, les bandait et les couvrait de ses baisers avec une ferveur merveilleuse, montrant ainsi que bientôt il serait pour ces hommes un médecin tout céleste. Une telle charité lui mérita du Seigneur le don d'une vertu admirable pour guérir les maladies tant de l'âme que du corps. Je citerai seulement entre plusieurs, un fait qui eut lieu alors que la réputation de l'homme de Dieu était déjà grande. Il y avait dans le comté de Spolète un homme dont la bouche et même la mâchoire étaient rongées par une maladie horrible, et contre laquelle tous les efforts de la médecine étaient demeurés impuissants. Etant donc allé visiter les tombeaux des apôtres afin d'implorer leur secours, il rencontra, en revenant de son pélerinage, le serviteur de Dieu. Aussitôt cet homme voulut par dévotion baiser la trace de ses pieds; mais l'humble François ne le souffrit pas, et tandis qu'il s'inclinait pour satisfaire son désir, il le pressa lui-même dans ses bras et baisa ses plaies. A peine le serviteur des lépreux eut-il touché de sa bouche sainte et avec la piété la plus ardente cette plaie re-

Digitized by Google

poussante, qu'aussitôt le mal disparut et le malade recouvra la guérison si long-temps désirée. Je ne sais en vérité ce que je dois le plus admirer ou de l'humilité profonde de notre saint dans ce baiser si plein de tendresse, ou de sa puissance éclatante dans l'accomplissement d'un miracle si étonnant.

Cependant François ainsi établi dans l'humilité de Jésus-Christ se rappelle l'ordre céleste reçu au pied de la croix de réparer l'église de Saint-Damien. En homme véritablement soumis aux volontés de Dieu, il revint à Assise afin de chercher, au moins en mendiant, le moyen de les accomplir. Là, mettant de côté toute honte par amour pour le Seigneur pauvre et crucifié, il recueillait des aumônes de ceux au milieu desquels il avait vécu autrefois dans l'abondance, et il transportait lui-même, dans un corps déjà brisé par la pénitence, les matériaux nécessaires à son travail. Après avoir achevé son œuvre avec l'aide de Dieu et la pieuse assistance de quelques-uns de ses concitoyens, craignant de voir son corps s'amollir dans l'oisiveté, il résolut de réparer une autre église plus éloignée de la ville et consacrée à saint Pierre. Sa dévotion spéciale au prince des apôtres, dévotion accompagnée d'une foi vive et sincère, le poussait à une pareille entreprise. Ce travail fini, il alla dans un lieu appelé la Portiuncule, où autrefois une église avait été élevée en l'honneur de la bienheureuse Mère du Sauveur; mais cette église était alors déserte et nul n'en prenait soin. L'homme de Dieu, touché d'un tel abandon et excité par l'amour ardent dont

Digitized by Google

il faisait profession envers la Reine du monde, revint fréquemment en ce lieu pour réparer son temple. Mais ayant appris que, selon le nom de cette église appelée Sainte-Marie-des-Anges, les saints anges s'y montraient souvent, il s'y fixa tout-à-fait par respect pour ces esprits célestes et par la dévotion particulière qu'il avait à la Mère de Jésus. Notre saint aima toujours ce lieu de préférence à tous les lieux du monde : c'est là qu'il jeta les fondements d'une vie parfaite, là qu'il s'avança merveilleusement dans la vertu, là qu'il consomma sa course par une mort bienheureuse, et en mourant il recommanda à ses frères ce lieu comme vraiment cher à la Vierge. Un religieux très-édifiant eut à ce sujet, avant d'avoir quitté le monde, une vision digne d'être rapportée. Il vit autour de cette église une multitude innombrable d'hommes frappés d'aveuglement, à genoux et le visage tourné vers le ciel. Tous élevaient les mains et criaient avec larmes vers Dieu, implorant sa miséricorde et lui demandant sa lumière. Alors une flamme éclatante, partie du ciel, se répandit sur eux, éclaira leurs yeux et leur apporta le salut qu'ils désiraient. — C'est en ce lieu que saint François commença à établir l'ordre des Frères mineurs après y avoir été poussé par une révélation céleste.

Or, la Providence divine, qui dirigeait en tous ses actes le serviteur de Jésus-Christ, le porta à réparer ainsi trois églises matérielles avant de jeter les fondements de son ordre et de se livrer à la prédication de l'Evangile, afin de l'élever graduellement des choses

Digitized by Google

sensibles à celles de l'intelligence, et de ce qui est faible à ce qui est plus considérable. Elle lui présageait aussi mystérieusement, par ce travail extérieur, ce qu'il était appelé à faire dans la suite; car sous la conduite de ce saint homme, l'Eglise, comme une maison soumise à une triple réparation, devait être secourue de trois manières : par le genre de vie établi par lui, sa règle et ses enseignements; et l'armée des élus devait également arriver au triomphe de trois façons différentes, ainsi que l'événement nous le montre aujourd'hui.

CHAPITRE III.

De l'institution de l'ordre des Frères mineurs, et de l'approbation de la règle.

Cependant François continuait à demeurer dans l'église de la Mère de Dieu, et il suppliait par ses gémissements continuels celle qui conçut le Verbe plein de grâce et de vérité de vouloir bien être son avocate. Enfin il obtint, par les mérites de cette Vierge miséricordieuse, de concevoir et de mettre au monde l'esprit de la pauvreté évangélique. Un jour qu'il entendait une messe célébrée en l'honneur des saints apôtres, on y lut l'Evangile où Jésus-Christ, envoyant ses disciples prêcher et leur donnant une règle de vie, leur recommande de ne posséder

Digitized by Google

ni or, ni argent, ni aucun autre trésor; de ne porter pour le voyage ni sac, ni deux habits, ni souliers, ni bâton. En entendant ces paroles, cet ami de la pauvreté apostolique les comprit, les garda fidèlement en sa mémoire et s'écria, transporté d'une joie indicible : « C'est là ce que je désire, c'est là ce que « j'ambitionne du fond de mon cœur. » Ensuite il ôte ses souliers de ses pieds et laisse-là son bâton; il met de côté son sac, maudit l'argent, et content d'un seul vêtement, il rejette sa ceinture et la remplace au moyen d'une corde, apportant ainsi toute sa sollicitude à accomplir exactement les choses qui viennent de lui être annoncées, et à se conformer en tout aux règles de la perfection apostolique.

Dès ce moment l'homme de Dieu, conduit par une inspiration toute divine, commença à se montrer plein de zèle pour la pratique des conseils de l'Evangile, et à inviter les hommes à la pénitence. Ses discours n'étaient point des puérilités vides de sens et dignes d'exciter les moqueries, mais des paroles pleines de la vertu de l'Esprit-Saint, des paroles qui pénétraient au fond des cœurs et jetaient dans un étonnement inexprimable ceux à qui elles s'adressaient. En toutes ses prédications il souhaitait la paix et saluait le peuple en commençant par ses paroles : « Que le Seigneur vous donne la paix. » Il avait appris du Seigneur lui-même dans une révélation ce genre de salut, comme il l'avoua dans la suite. Ainsi, pour me servir du langage des saints Livres, inspiré de l'esprit des prophètes, il annonçait la paix,

Digitized by Google

il prêchait le salut, et, par ses avis vraiment saints, il faisait rentrer dans les liens de la vraie paix un grand nombre d'hommes auparavant ennemis de Jésus-Christ et bien éloignés du salut qu'il nous a apporté. François devint donc célèbre auprès de beaucoup par la pureté de ses enseignements pleins de simplicité et par sa vie sainte; et plusieurs, commençant à son exemple à s'animer du désir de la pénitence, abandonnèrent tout, se vêtirent comme lui et embrassèrent son genre de vie. Le premier s'appelait Bernard. C'était un homme vénérable qui, ayant reçu du ciel le bienfait de la vocation divine, mérita d'être l'aîné des enfants de notre bienheureux père, non-seulement par son ancienneté, mais encore par sa sainteté privilégiée. Ayant reconnu la vertu admirable du serviteur de Dieu, il résolut de marcher sur ses traces par un mépris parfait du monde, et il lui demanda conseil pour l'exécution de son dessein. François, rempli de consolation à la vue de ce premier enfant d'une famille ainsi conçue par l'Esprit-Saint, lui répondit : « C'est auprès de Dieu qu'il faut chercher un pareil conseil. »

Le lendemain de grand matin, ils entrèrent donc dans l'église de saint Nicolas, et, après avoir prié, François, véritable adorateur de la Trinité, ouvrit par trois fois le livre des Evangiles en demandant aux trois personnes sacrées de vouloir bien confirmer, chacune par un témoignage, la sainte résolution de Bernard. La première fois il tomba sur ces paroles : « *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce*

Digitized by Google

que vous avez et donnez-le aux pauvres [1]. » La seconde, sur les suivantes : « *Ne portez rien dans votre voyage* [2]; » et la troisième, sur ce passage : « *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix et me suive* [3]. » Voilà, dit le saint, notre vie et notre règle, la vie et la règle de tous ceux qui viendront se joindre à nous. Allez donc, et, si vous voulez être parfait, accomplissez ce que vous avez entendu.

Peu de temps après cinq autres frères se présentèrent appelés par le même esprit et portèrent ainsi à six le nombre des enfants de François. Le troisième parmi eux fut notre saint père Gille, homme vraiment plein de Dieu et dont le souvenir doit toujours nous être cher. En effet, après s'être exercé longtemps dans la pratique des vertus les plus sublimes, il parvint, selon la prédication du serviteur de Dieu, aux degrés les plus élevés de la contemplation, quoiqu'il fût simple et sans instruction. Il lui arrivait si souvent d'être ravi en de longues extases au milieu de ses occupations, comme j'en ai été témoin moi-même, qu'il semblait mener sur la terre une vie plus angélique qu'humaine. En ce même temps le Seigneur favorisa aussi d'une vision que nous ne pouvons passer sous silence, un prêtre de la ville d'Assise, nommé Silvestre, homme d'une vie recommandable. Il avait en horreur, par un sentiment tout humain, le genre de vie de François et de ses frères; la grâce d'en haut vint donc le visiter pour l'arracher au

[1] Mat., 19. — [2] Luc., 9. — [3] Mat., 16.

Digitized by Google

danger d'un jugement téméraire. Il vit en songe la ville d'Assise tout entière environnée par un dragon d'une grandeur telle que tout le pays semblait destiné à périr dans ses immenses replis. Ensuite une croix d'or lui apparut sortant de la bouche de François; la partie supérieure touchait les cieux, les deux extrémités s'étendaient jusqu'aux dernières limites du monde, et son aspect brillant mettait en fuite ce dragon cruel et horrible. La même vision se renouvela trois fois différentes. Alors pensant qu'il y avait là un avertissement du Ciel, il en fit un récit détaillé au serviteur de Dieu et à ses frères, et peu de temps après il renonça au monde et s'attacha si parfaitement à Jésus-Christ, que sa vie dans notre ordre fut un témoignage éclatant de la révélation dont il avait été favorisé dans le siècle. Ce récit n'inspira à l'homme de Dieu aucune pensée de vaine gloire; mais, reconnaissant la bonté de Dieu dans ses bienfaits, il se sentit animé plus fortement encore à combattre les ruses de notre antique ennemi et à prêcher aux hommes la gloire de la croix. Un jour qu'il s'était retiré dans un endroit solitaire et qu'il y déplorait dans l'amertume de son âme les premières années de sa vie, un sentiment de joie vive, répandu en lui par l'Esprit-Saint, l'assura de la rémission pleine et entière de ses péchés. Ensuite ravi en extase et transporté au milieu d'une lumière admirable, son esprit fut comme dilaté, et il vit dans le plus grand jour ce qui devait lui arriver à lui et aux siens. Revenu à lui-même et de retour auprès de ses frères, il leur

Digitized by Google

dit : « Prenez courage, mes bien-aimés, et réjouissez-« vous dans le Seigneur. Gardez-vous d'être tristes à « la vue de votre petit nombre, et que ma simplicité « ne vous inspire aucune crainte non plus que la « vôtre; car le Seigneur m'a montré ouvertement « qu'il nous multipliera d'une manière étonnante et « qu'il dilatera notre ordre par les grâces abondantes « de sa bénédiction. »

Dans le même temps un homme de bien entra encore en religion, et la famille bénie du serviteur de Dieu se trouva composée de sept membres. Alors ce tendre père réunit ses enfants autour de lui, leur parla longuement du royaume de Dieu, du mépris du monde, du renoncement à notre volonté, de la mortification du corps, et il leur fit connaître son dessein de les envoyer dans les quatre parties de l'univers. La simplicité si dénuée et si impuissante de notre saint père avait donné le jour à sept enfants, et déjà il désirait appeler tous les fidèles aux gémissements de la pénitence et les enfanter à Jésus-Christ, son Seigneur. « Allez, leur dit ce tendre père, allez « et annoncez la paix aux hommes. Prêchez-leur la « pénitence pour qu'ils obtiennent le pardon de leurs « péchés. Soyez patients dans la tribulation, assidus « à la prière, courageux dans le travail, modestes et « sans prétention dans vos discours, graves dans vos « mœurs et reconnaissants pour les bienfaits reçus; « c'est à ces conditions que le royaume des cieux « vous est préparé. » Aussitôt tous se prosternèrent humblement devant le serviteur de Dieu, et reçurent

Digitized by Google

avec un cœur plein de joie le commandement qu'il leur imposait au nom de la sainte obéissance. Pour lui, il disait à chacun d'eux en particulier : « Abandonnez au Seigneur le soin de tout ce qui vous re- « garde, et lui-même se chargera de vous nourrir[1]. » Dans la suite il avait coutume d'adresser toujours ces mêmes paroles à chacun des frères envoyés par lui à une mission quelconque. Mais, se souvenant qu'il avait été donné aux autres pour leur servir d'exemple, il voulut faire avant que d'enseigner. Il prit donc un des sept avec lui, et ayant choisi une des parties du monde, il laissa aux six qui restaient les trois autres parties comme une image de la croix. Bientôt ce père plein de tendresse soupira après la présence de ses enfants bien-aimés; mais, ne pouvant les réunir, il suppliait celui qui rassemble les débris épars d'Israël de vouloir bien le faire lui-même. Ainsi il arriva que, sans avoir été rappelés, tous, à leur grand étonnement, se trouvèrent réunis peu de temps après leur séparation, par un bienfait de la miséricorde divine et selon le désir de François. Quatre hommes recommandables vinrent alors se joindre à eux, et ils atteignirent ainsi le nombre de douze.

Le serviteur de Dieu, voyant donc ses enfants se multiplier peu à peu, écrivit pour eux et pour lui, dans un langage simple, une règle de conduite. Il en établit pour base indissoluble l'observance du saint Evangile, et se contenta d'y ajouter un petit nombre de points qui lui semblaient nécessaires pour former

[1] Ps. 36.

Digitized by Google

un genre uniforme de vie. Ensuite, désireux d'obtenir du souverain Pontife, l'approbation de cette règle, il résolut d'aller se présenter à lui avec les hommes pleins de simplicité qu'il s'était associés, se confiant pour une semblable démarche uniquement en l'assistance du Ciel. Dieu regarda son désir et il fortifia par la vision suivante, dont il favorisa son serviteur, le cœur de ses compagnons, que la considération de leur simplicité jetait dans la crainte. Il semblait à François qu'il s'avançait par un chemin au bord duquel était un arbre d'une élévation prodigieuse. Lorsqu'il s'en fut approché et qu'assis dessous il en admirait la hauteur, la puissance divine l'éleva lui-même au-dessus de la terre de telle sorte qu'il atteignait le faîte de cet arbre et en inclinait sans difficulté les branches les plus hautes vers celles qui étaient le plus rapprochées de la terre.

Cet homme plein de l'esprit de Dieu comprit donc que cette vision lui présageait un bon succès auprès du siége apostolique; et tressaillant de joie en son âme, après avoir ranimé le courage de ses frères dans le Seigneur, il se mit en route avec eux. Arrivé à Rome, il fut introduit en présence du Souverain-Pontife. Le vicaire de Jésus-Christ, qui habitait alors le palais de Latran, et se promenait en ce moment dans une salle appelée la salle des Sentinelles, livré tout entier à de profondes méditations, le repoussa avec mépris comme un inconnu. François sortit humblement et sans murmurer; mais la nuit suivante Dieu envoya aussi au Pontife une

Digitized by Google

vision. Il lui semblait voir un palmier croître peu à peu à ses pieds, s'élever ensuite et devenir un arbre admirable.. Etonné et se demandant ce que signifiait une pareille vision, la céleste lumière lui fit comprendre que ce palmier désignait le pauvre rejeté par lui la veille. Le jour venu, il envoya par la ville ses serviteurs chercher ce pauvre. Ils le trouvèrent à l'hôpital de Saint-Antoine, proche de Latran, et le pape commanda qu'on le fit venir sans délai. Introduit pour la seconde fois devant le Souverain-Pontife, François lui exposa son projet et le supplia avec instance et humilité de vouloir bien approuver sa règle. Le vicaire de Jésus-Christ, qui était Innocent III, homme illustre par sa sagesse, voyant dans le serviteur de Dieu la pureté admirable d'une âme droite, une constance inébranlable et la ferveur d'une volonté toute sainte, fut épris d'amour pour lui et se sentit porté à répondre à ses désirs. Cependant il différa pour le moment, car plusieurs cardinaux jugeaient ce genre de vie nouveau et au-dessus des forces humaines. Mais il y avait dans le Sacré-Collége un homme vénérable, Jean de Saint-Paul, évêque de Sabine. Il aimait avec ardeur la sainteté sous quelque forme qu'elle se montrât, et il était le protecteur des pauvres de Jésus-Christ. Enflammé par l'Esprit-Saint, il dit au Souverain-Pontife et à ses frères : « Ce pauvre nous demande d'ap-
« prouver un genre de vie conforme aux conseils
« évangéliques. Si nous rejetons ses projets comme
« trop difficiles et comme une nouveauté, nous nous

Digitized by Google

« exposons à agir contre l'Evangile du Seigneur. Car « soutenir que l'observance des conseils et le vœu « qu'on en fait sont quelque chose de nouveau ou « de contraire à la raison, c'est blasphémer ouverte- « ment contre Jésus-Christ, auteur de l'Evangile. » Alors le successeur de saint Pierre se tournant vers le pauvre du Seigneur : « O mon fils, lui dit-il, priez « Jésus-Christ de nous manifester sa volonté par « vous-même, afin que, l'ayant connue d'une ma- « nière plus certaine, nous puissions plus sûrement « répondre à vos pieux désirs. » Le serviteur du Dieu tout-puissant se mit donc à prier avec ardeur, et sa ferveur lui obtint une réponse qu'il put produire extérieurement et dont le pape sentit intérieurement la vertu. Il leur dit en parabole qu'un roi riche avait choisi pour épouse une femme d'une rare beauté, mais pauvre, et que, heureux de trouver dans les enfants issus de cette union son image royale, il avait ordonné de les nourrir des mets de sa table, selon l'ordre qu'il en avait reçu de Dieu. Il expliqua sa parabole et ajouta : « On ne doit pas craindre de « voir mourir de faim les enfants et les héritiers du « Roi éternel, qui, comme Jésus-Christ, ont pris « naissance d'une pauvre mère par la vertu de « l'Esprit-Saint. On ne doit pas craindre de les voir « former par l'esprit de pauvreté un ordre dénué de « tout. Si le Roi des cieux a promis son royaume « éternel à ses imitateurs, combien plus leur don- « nera-t-il les choses qu'il accorde indifféremment « aux bons et aux méchants ! »

Digitized by Google

Le vicaire du Sauveur avait écouté avec l'attention la plus vive la parabole et son explication. Il fut transporté d'admiration et ne douta plus que le Seigneur lui-même n'eût parlé par la bouche de François. Il jugea aussi, par l'inspiration divine, qu'une autre vision dont il avait été favorisé trouverait son accomplissement en cet homme. Il voyait en songe, comme il le rapporta lui-même, l'église de Latran près de tomber en ruines, quand un homme pauvre, sans apparence et méprisable, la soutenant de son dos, l'empêchait de s'écrouler. « Ce pauvre, dit-il, « est vraiment celui qui soutiendra l'Eglise de Jésus-« Christ par ses œuvres et sa doctrine. » Alors plein d'une sainte ferveur, le pape accorda au serviteur de Dieu toute sa demande, et il eut toujours pour lui dans la suite une tendresse spéciale. Non-seulement il satisfit à ses désirs, mais il lui promit de faire encore plus pour lui dans la suite. Il approuva sa règle, lui donna le commandement de prêcher la pénitence, et voulut que ses compagnons portassent de petites couronnes, afin de pouvoir répandre en toute liberté la divine parole.

CHAPITRE IV.

Progrès de l'ordre sous la direction de François et confirmation de sa règle déjà approuvée.

Appuyé sur la grâce divine et sur l'autorité du pape, François partit plein de confiance et se dirigea

Digitized by Google

vers la vallée de Spolète pour y enseigner l'Evangile du Seigneur et le pratiquer lui-même. Dans le voyage il examinait avec ses frères comment ils pourraient observer fidèlement la règle qu'ils venaient de recevoir, marcher en présence de Dieu en toute sainteté et toute justice, croître intérieurement en perfection, et servir d'exemple aux autres. Ces discours les avaient occupés longuement et l'heure était déjà bien avancée. Accablés des fatigues de la marche et en proie à la faim, il s'arrêtèrent en un lieu solitaire. Mais ils n'avaient aucun moyen de se procurer les aliments dont ils manquaient, quand la Providence leur vint en aide. Un homme se présenta tout-à-coup portant en sa main un pain qu'il donna aux pauvres de Jésus-Christ, puis il disparut de même, sans dire ni d'où il venait ni où il allait. Les frères, reconnaissant que l'assistance du Ciel ne les abandonnerait pas en la société du serviteur de Dieu, trouvèrent un bonheur incomparablement plus grand à admirer la bonté divine qu'à prendre la nourriture qu'elle leur envoyait. Pleins d'une consolation toute céleste, ils résolurent fermement et arrêtèrent irrévocablement de ne jamais manquer, sous prétexte de privation ou de souffrance, à l'engagement qu'ils avaient pris de garder la sainte pauvreté. Ensuite ils se remirent en route pour la vallée de Spolète, et examinèrent s'ils devaient demeurer parmi les hommes ou dans la solitude. Mais François, se défiant de ses lumières et de celles de ses frères, demanda au Ciel par d'instantes prières de lui faire connaître sa vo-

Digitized by Google

lonté en ce point. Eclairé enfin par une révélation d'en haut, il comprit que le Seigneur l'avait envoyé pour gagner à Jésus-Christ les âmes que le démon s'efforçait de lui ravir. Et ainsi il choisit de vivre pour tous et non pour lui seul, entraîné par l'exemple de celui qui a daigné mourir pour le monde entier.

L'homme de Dieu se retira donc avec ses compagnons près d'Assise, dans une misérable hutte abandonnée; et là ils vivaient selon les règles de la sainte pauvreté, dans un travail pénible et une grande détresse. Leur nourriture consistait plutôt dans l'abondance de leur larmes que dans un pain délicieux. Leur prière était continuelle et fervente; mais ils priaient plus de cœur qu'autrement, car ils manquaient encore de livres; et ainsi il leur était impossible de réciter l'office de l'Eglise. Leur livre unique était la croix de Jésus-Christ, et leurs yeux la contemplaient sans interruption le jour et la nuit à l'exemple de leur père, qui, de son côté, les entretenait sans cesse de cette croix bienheureuse. Lui ayant demandé un jour de vouloir bien leur enseigner à prier, il leur dit : « Lorsque vous prierez, « dites : *Notre Père qui êtes dans les cieux*, etc. « Seigneur Jésus, nous vous adorons dans toutes les « églises consacrées à votre gloire dans l'univers « entier, et nous vous bénissons de ce que vous « avez racheté le monde par votre croix sainte. » Il leur apprit aussi à louer le Seigneur en toutes choses et par toutes ses créatures, à avoir pour les prêtres un respect particulier, à croire inviolablement et à

Digitized by Google

confesser en toute simplicité la foi professée et enseignée par la sainte Eglise romaine. Fidèles aux enseignements de leur bienheureux père, d'aussi loin qu'ils apercevaient une église ou une croix, ils se prosternaient et priaient selon la méthode indiquée par lui.

Cependant les frères continuaient à demeurer en ce lieu. Or, un jour de samedi, notre saint entra dans la ville d'Assise pour y prêcher le lendemain matin à la cathédrale, selon sa coutume. S'étant retiré en une cabane placée dans le jardin des chanoines afin d'y passer la nuit à s'entretenir avec Dieu, ainsi qu'il le faisait habituellement, voilà qu'au milieu de la nuit, tandis que quelques-uns de ses frères se livraient au sommeil et d'autres persévéraient dans la prière, voilà, dis-je, qu'un char de feu répandant une lumière admirable, entre par la porte de la maison, se promène çà et là, et la parcourt trois fois. Sur le char était un globe lumineux ayant l'apparence du soleil, et son éclat changea la nuit en un jour brillant. Ceux qui veillaient furent saisis d'un étonnement profond; ceux qui étaient endormis s'éveillèrent pénétrés d'épouvante; et leur cœur se trouva aussi accessible que leur corps aux rayons de cette clarté ineffable, car sa vertu leur montra à découvert la conscience les uns des autres. Cette vue leur fit comprendre à tous sans exception que leur bienheureux père absent corporellement, mais présent en esprit au milieu d'eux, leur apparaissait sous cet emblême; que dans ce char de feu et tout resplendissant, le Seigneur, par un effet de

Digitized by Google

sa puissance, l'offrait à leurs regards illuminé des splendeurs célestes et enflammé de divines ardeurs, comme un véritable Israélite à la suite duquel ils devaient s'avancer, comme un autre Elie établi par Dieu pour être le char et le guide des hommes spirituels. Et il est à croire assurément que les yeux de ces pauvres frères avaient été ouverts miraculeusement à la prière de François, comme autrefois le furent ceux du serviteur d'Elisée lorsqu'il vit la montagne remplie de cavaliers et de chars enflammés qui environnaient son maître. De retour auprès de ses enfants, le saint commença à pénétrer les secrets de leur conscience, à les fortifier en leur parlant de cette vision admirable et à leur prédire plusieurs particularités touchant les progrès de l'ordre. Comme la plupart de ces choses ne pouvaient se connaître humainement, les frères comprirent à n'en plus douter que l'Esprit du Seigneur s'était reposé avec une telle plénitude sur son serviteur, qu'il y avait pour eux toute sûreté à suivre ses enseignements et à marcher sur ses traces.

Ensuite François, guidé par la grâce d'en haut, conduisit son petit troupeau à Sainte-Marie de la Portiuncule, afin que l'ordre des Frères mineurs trouvât l'accroissement là où, par les mérites de la Mère du Seigneur, il avait pris naissance. C'est là aussi que, devenu héraut de l'Evangile, il se mit à parcourir les villes et les bourgades en prêchant, non dans le langage éclatant de la sagesse des hommes, mais dans la vertu de l'Esprit-Saint. Il semblait un

Digitized by Google

homme d'un autre monde à ceux qui le regardaient; car son esprit et ses yeux étaient sans cesse fixés vers le ciel, et il s'efforçait d'élever tous les cœurs au-dessus de la terre. C'est alors que la vigne de Jésus-Christ commença à se couvrir de plantes odoriférantes, à produire des fleurs pleines de suavité, et à porter des fruits abondants de gloire et de sainteté. Entraînés par les prédications brûlantes de François, beaucoup qui jusqu'alors avaient servi Dieu dans l'état du mariage, s'imposaient de nouvelles lois de pénitence selon une règle donnée par lui. Il résolut donc de former un nouvel ordre de frères pénitents selon ce même genre de vie; car le chemin de la pénitence étant la voie commune à tous ceux qui désirent s'avancer vers la patrie, il est certain que cet état doit admettre dans son sein des clercs et des laïques, des vierges et des personnes engagées dans le mariage; et les miracles accomplis par quelques-uns de ceux qui l'ont embrassé montrent clairement combien Dieu l'a pour agréable. Des vierges aussi s'engageaient à une chasteté perpétuelle. Parmi elles se trouvait Claire, femme vraiment chérie de Dieu. Elle fut la première de ces plantes bénies; elle répandit ses parfums comme une fleur brillante et embaumée; elle devint radieuse comme une étoile éclatante de lumière. Maintenant qu'elle a reçu la récompense céleste, l'Eglise entière la vénère comme la fille en Jésus-Christ de notre saint père François, et comme la mère de toutes celles qui ont embrassé la pauvreté dans son ordre.

Digitized by Google

Beaucoup aussi, non-seulement touchés de dévotion, mais enflammés du désir de la perfection, foulaient aux pieds toutes les vanités du monde pour marcher sur les traces de François; et leurs progrès de chaque jour leur permirent bientôt de s'élancer jusqu'aux extrémités du monde. La sainte pauvreté, qui était tout leur trésor, les rendait prompts à obéir, forts dans le travail et agiles dans les voyages. Comme ils ne possédaient aucun bien terrestre, ils n'étaient retenus par aucune affection, ils ne redoutaient aucune perte; partout ils se trouvaient en sûreté, à l'abri de toute crainte, exempts de toute inquiétude; l'âme en paix ils se retiraient le soir à l'hôpital et y attendaient le lendemain sans sollicitude. Ils étaient, il est vrai, comme des personnes viles et méprisables, exposés en plusieurs endroits à de mauvais traitements; mais le désir de se conformer à l'Evangile de Jésus-Christ les avait rendus si patients qu'ils cherchaient les lieux où ils pourraient souffrir persécution en leur corps de préférence à ceux où leur sainteté étant connue leur aurait attiré les honneurs du monde. La détresse où ils étaient leur semblait aussi une abondance extraordinaire; car, selon le conseil du Sage, ils réputaient considérable la chose la plus minime. Plusieurs d'entre eux étant allés chez les infidèles, un sarrasin touché de pitié leur offrit de l'argent pour acheter de quoi vivre. Comme ils le refusaient, cet homme, voyant leur pauvreté, en fut dans l'admiration. Mais, ayant compris qu'ils ne voulaient posséder aucun

Digitized by Google

argent parce qu'ils s'étaient rendus pauvres pour l'amour de Dieu, il conçut pour eux une affection telle qu'il s'offrit à pourvoir à leur subsistance aussi long-temps que sa fortune le lui permettrait. O prix inestimable de la pauvreté, dont la vertu puissante a rempli l'âme d'un barbare d'une compassion si pleine de tendresse! C'est donc un crime horrible et abominable pour un chrétien de fouler aux pieds cette perle précieuse, entourée par un sarrasin d'une vénération si profonde.

En ce même temps il y avait dans un hôpital proche d'Assise un religieux mathurin, nommé Maurice, depuis long-temps en proie à une maladie douloureuse. Déjà même les médecins l'avaient condamné à mort, quand il envoya supplier instamment le serviteur de Dieu de vouloir bien intercéder pour lui auprès du Seigneur. Notre bienheureux père y consentit volontiers; et, après avoir prié, prenant des miettes de pain et de l'huile d'une lampe qui brûlait devant l'autel de la Vierge, il en fit un remède qu'il envoya au malade par un frère en lui disant : « Portez cette médecine à notre frère Mau-« rice, car la vertu de Jésus-Christ ne lui rendra pas « seulement la santé, mais elle en fera un soldat « robuste, elle l'unira à notre société et l'y fera per-« sévérer. » Aussitôt que le malade eut goûté ce remède préparé par une inspiration de l'Esprit-Saint, il se leva guéri et se trouva surnaturellement si fortifié en son corps et en son âme, que peu de temps après il entra dans notre ordre. Là il se contenta

Digitized by Google

d'une robe pour tout vêtement; pendant long-temps il porta sous cette robe une cuirasse; sa nourriture se composa d'aliments grossiers et sans préparation, comme d'herbes, de légumes et de fruits; durant un grand nombre d'années il ne fit usage ni de pain ni de vin; et cependant sa santé se conserva forte et sans infirmité.

A mesure que ces nouveaux enfants de Jésus-Christ croissaient en vertu, la bonne odeur de leur renommée se répandait en tous lieux, et attirait des diverses contrées du monde des hommes désireux de connaître par eux-mêmes notre bienheureux père. Parmi eux se trouva un poète illustre par ses productions mondaines. L'empereur avait honoré ses talents d'une couronne et on l'avait surnommé le roi des vers. Il résolut donc d'aller voir aussi l'homme de Dieu, le parfait contempteur des choses de la terre. L'ayant trouvé dans un monastère, à San-Severino, où il prêchait alors, le poète reçut de Dieu une faveur signalée. Il vit le prédicateur de la croix du Seigneur, François, marqué de deux épées en forme de croix et resplendissantes de lumière : l'une descendait de sa tête à ses pieds, et l'autre s'étendait, en se croisant sur sa poitrine, d'une main jusqu'à l'autre. Il n'avait point vu jusque-là le serviteur de Dieu; mais un tel prodige suffit à le lui faire connaître. Etonné d'un spectacle aussi merveilleux, il commença à se proposer une vie plus parfaite. Ensuite touché par la vertu des paroles du saint, transpercé par ses discours comme par le glaive spirituel sorti de sa

Digitized by Google

bouche, il renonce entièrement au monde et s'attache au bienheureux par la profession de la pauvreté. Celui-ci, le voyant passer d'une manière si parfaite des agitations du siècle à la paix de Jésus-Christ, l'appela frère Pacifique. C'est ce même frère qui, croissant toujours en sainteté, mérita, avant d'être envoyé en la province de France, dont il fut le premier supérieur, de voir encore une fois sur le front de François une grande croix nuancée de couleurs diverses et répandant sur la face de notre saint un éclat admirable. Au reste, le serviteur de Dieu avait pour ce signe sacré une affection profonde; il en faisait sans cesse l'éloge dans ses discours et le traçait de sa main dans toutes ses lettres, comme si toute son application eût été de l'imprimer, selon la parole du Prophète, sur le front de tous ceux qui gémissaient et pleuraient, de tous ceux qui s'étaient véritablement convertis à Jésus-Christ.

Cependant le nombre des frères s'était considérablement augmenté. Alors ce pasteur plein de sollicitude les convoqua en chapitre général à Sainte-Marie de la Portiuncule, afin de donner dans l'empire de la sainte pauvreté une part à l'obéissance de chacun d'entre eux. On manquait en ce lieu des choses les plus nécessaires, et plus de cinq mille religieux s'y étaient réunis; mais la divine miséricorde leur vint en aide : elle fournit de quoi donner à manger à tout le monde; le corps fut sustenté et l'esprit abonda de saintes délices. François ne pouvait assister en personne aux chapitres provinciaux; mais sa pieuse sol-

Digitized by Google

licitude, l'ardeur de ses prières, l'efficacité de ses bénédictions l'y rendaient présent en esprit, et même quelquefois, par un effet admirable de la vertu céleste, il s'y montrait visiblement. Ainsi, un jour que l'illustre prédicateur et maintenant glorieux confesseur du Seigneur, Antoine[1], prêchait aux frères assemblés en chapitre à Arles, un religieux, nommé Monalde, homme d'une vertu éprouvée, poussé par un mouvement du Ciel, porta ses regards vers la porte du chapitre et vit distinctement François élevé dans l'air, étendant ses mains en forme de croix et donnant à ses enfants sa bénédiction. Alors tous les frères se sentirent remplis en leur âme d'une consolation si vive et si extraordinaire, que leur esprit leur rendit en eux-mêmes un témoignage certain de la présence réelle de leur bienheureux père; et ensuite des signes évidents, les paroles mêmes du saint vinrent les confirmer dans leur sentiment. On doit croire que la vertu du Tout-Puissant qui accorda au saint évêque Ambroise de Milan d'être présent aux funérailles du glorieux saint Martin et de pouvoir honorer par ce pieux office un pontife si illustre, rendit également présent son serviteur à la prédication d'Antoine, son fidèle héraut, afin d'approuver les paroles de vérité sorties de sa bouche, alors surtout qu'il célébrait les louanges de la croix de Jésus-Christ, dont François était le ministre et le prédicateur.

Cependant l'ordre se multipliait et le saint se proposait de faire confirmer pour toujours par le pape

[1] C'est saint Antoine de Padoue.

Digitized by Google

Honorius, successeur d'Innocent, la règle approuvée par ce dernier, quand Dieu lui envoya la révélation suivante : il lui semblait qu'il ramassait à terre des miettes de pain presque imperceptibles, et qu'il devait les distribuer à une multitude de frères affamés et pressés autour de lui. Comme il craignait de présenter ces faibles miettes à ses religieux dans la pensée qu'elles passeraient inaperçues en leurs mains, une voix du Ciel lui dit : « François, fais une hostie de toutes « ces miettes, et donne-la à manger à tous ceux qui « le voudront. » Il obéit, et tous ceux qui recevaient cette nourriture sans dévotion ou la méprisaient après l'avoir reçue, apparaissaient bientôt couverts de lèpre. Le matin, l'homme de Dieu raconta toutes ces choses à ses compagnons et leur témoigna sa peine de n'en point comprendre le mystère. Mais la nuit suivante, comme il prolongeait sa veille dans la prière, il entendit de nouveau la voix du Ciel qui lui dit : « François, les miettes qui te furent mon- « trées la nuit dernière sont les paroles de l'Evangile; « l'hostie, c'est la règle; et la lèpre, c'est l'iniquité « de ceux qui y résistent. » Voulant donc, comme la vision divine le lui indiquait, réduire en une forme plus abrégée la règle qu'il avait faite de plusieurs endroits de l'Evangile et qu'il se proposait de faire confirmer, il se retira, conduit par l'Esprit-Saint, sur une montagne avec deux de ses compagnons, et là, jeûnant au pain et à l'eau, il la fit écrire selon que ce même esprit du Seigneur le lui suggérait dans ses prières. En descendant de la montagne il la confia à

Digitized by Google

son vicaire; mais celui-ci peu de jours après lui ayant déclaré qu'il l'avait égarée par négligence, le saint retourna de nouveau en la solitude et l'écrivit semblable à la première avec autant de fidélité que si Dieu lui-même lui en eût dicté les paroles; et ensuite il en obtint la confirmation selon son désir, la huitième année du pontificat du pape Honorius. Il disait à ses frères, afin de les porter à l'accomplir avec plus de ferveur, qu'il n'y avait rien mis d'après son propre sentiment, mais qu'il avait fait tout écrire selon qu'il lui avait été divinement révélé. Peu de jours après, Dieu, afin d'affermir par son témoignage ce que son serviteur avançait, lui imprima de son doigt même les stigmates de Jésus; et ces marques sacrées furent comme la bulle du Pontife suprême du ciel, qui confirmait cette règle sans réserve et exaltait son auteur, comme nous le dirons plus tard après avoir parlé des vertus de notre saint.

CHAPITRE V.

De l'austérité de la vie du saint, et comment les créatures lui étaient un sujet de consolation.

L'homme de Dieu, voyant donc que son exemple animait un grand nombre d'hommes à porter avec ferveur la croix de Jésus-Christ, s'excitait lui-même, comme un digne chef de l'armée du Seigneur, à

Digitized by Google

atteindre au sommet d'une vertu consommée, afin de cueillir ainsi la palme de la victoire. Il méditait sans cesse ces paroles de l'Apôtre : *Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses vices et ses concupiscenses* [1], et il s'efforçait de porter en son corps l'armure de la croix. Il réprimait avec une telle vigueur les appétits sensuels, que c'est à peine s'il accordait à la nature ce qui était nécessaire à la sustenter; car, disait-il, il est difficile de satisfaire aux besoins du corps sans se laisser entraîner à obéir à l'exigence des sens. Aussi, lorqu'il était en santé, il n'acceptait qu'avec peine et à de longs intervalles des aliments; et encore avait-il soin de les mélanger de cendre, ou d'y ajouter une telle quantité d'eau qu'ils devenaient insipides au goût. Que dirai-je de son breuvage, lorsque, dans la plus grande ardeur de sa soif, il prenait à peine ce qu'il lui fallait d'eau pure pour la tempérer. Il inventait sans cesse de nouveaux genres d'abstinences, et chaque jour ses pratiques en ce point allaient se multipliant. Il était déjà arrivé au sommet de la perfection, et il trouvait toujours quelque moyen nouveau d'affliger sa chair et de punir en elle la concupiscence. Cependant, lorsqu'il allait au-dehors prêcher la parole de Dieu, il se conformait pour la qualité de la nourriture à ceux qui le recevaient; mais, une fois rentré à la maison, il reprenait, sans y rien changer, ses rigoureuses abstinences. Ainsi il se montrait sévère pour lui-même, plein de condescendance pour le prochain,

[1] Gal., 5.

Digitized by Google

et soumis en tout à l'Evangile; et de la sorte il était un sujet d'édification non-seulement par ses pénitences, mais encore lorsqu'il se traitait comme le reste des hommes. La terre nue était pour l'ordinaire la couche offerte à son corps fatigué; un morceau de bois ou une pierre lui servait d'oreiller; il dormait couvert de son pauvre et unique vêtement; et de la sorte il servait le Seigneur dans le froid et la nudité. Interrogé un jour comment un habit si léger pouvait le garantir des rigueurs de l'hiver, il répondit avec une admirable ferveur d'esprit: « Si nous « avions soin de nous environner intérieurement par « de vifs désirs des saintes ardeurs de la patrie cé- « leste, nous supporterions sans peine ce froid exté- « rieur. » Il avait en horreur les vêtements recherchés; il aimait ceux qui étaient grossiers, et il disait que c'était ainsi que Jean-Baptiste avait mérité les louanges du Seigneur. Si l'habit qui lui était donné lui offrait quelque commodité, il avait soin de le revêtir intérieurement de petites cordes; car, se disait-il, ce n'est pas dans la demeure des pauvres, mais dans les palais des princes qu'il faut, selon la parole évangélique, aller chercher la mollesse dans les vêtements.

Au reste, l'expérience lui avait appris que le démon redoutait l'austérité, et que les délices et la recherche de nos commodités l'excitaient à nous tenter plus fortement. Ainsi, une nuit souffrant de la tête et des yeux, il prit contre sa coutume un oreiller de plume pour mieux reposer. Mais le démon, y étant entré,

Digitized by Google

troubla sans interruption le serviteur de Dieu et l'empêcha de diverses manières de s'appliquer au saint exercice de l'oraison, jusqu'à ce qu'il eût fait porter, par le frère qui l'accompagnait, cet oreiller loin de sa cellule ; et le frère lui-même, à peine sorti, sentit ses forces l'abandonner et ses membres lui refuser leur service. Mais à la voix du saint, à qui Dieu avait fait connaître ce qui se passait, le frère fut totalement guéri et rendu à son premier état.

Ainsi, rigide observateur d'une bonne discipline, François se tenait sur ses gardes, et apportait le plus grand soin à conserver en lui l'homme intérieur et l'homme extérieur à l'abri de toute tache. Aux premiers temps de sa conversion, il se plongeait souvent durant l'hiver dans des fosses pleines d'une eau glacée, afin de soumettre entièrement l'ennemi qu'il portait avec lui, et de préserver des feux de la volupté le vêtement délicat de sa chasteté. Il assurait qu'un homme vraiment spirituel trouvait sans comparaison plus tolérable de souffrir les rigueurs d'un froid intense, que de ressentir tant soit peu en son âme les ardeurs de la concupiscence.

Pendant son séjour au désert de Sartiano, une nuit qu'il était occupé à prier dans sa cellule, notre antique ennemi l'appela trois fois par son nom. François lui ayant demandé ce qu'il voulait, il répondit insidieusement : « Il n'est pécheur au monde « à qui Dieu ne pardonne, s'il se convertit. Mais « quiconque se donne la mort par une pénitence « trop rigoureuse, n'obtiendra jamais miséricorde. »

Digitized by Google

Aussitôt l'homme de Dieu connut par révélation la ruse du démon, et comment il s'efforçait de le conduire à la tiédeur. Ce qui lui arriva ensuite fut une preuve évidente de ses desseins. Car aussitôt après ces paroles, *celui dont le souffle allume des charbons ardents* [1] attaqua le saint par une grave tentation de la chair. Mais cet amant de la chasteté, pressentant l'approche de son ennemi, se dépouilla de ses vêtements, saisit une corde et en frappa rudement son corps. « Allons, frère âne, disait-il, voilà en quel « état tu es digne de rester, voilà le traitement qui « te convient. Le vêtement que tu portes est utile à « la religion; il est un signe de sainteté, et il n'est « pas permis de s'en couvrir à celui qui aime les « plaisirs des sens. Va donc maintenant en cet état « où bon te semblera. » Ensuite, plein d'une ferveur admirable d'esprit, il sort ainsi nu dans le jardin, se plonge tout entier dans un monceau de neige, et, la ramassant à peines mains, il en forme sept nouveaux monceaux. Alors il s'adresse ainsi à son corps : « Le « plus grand de ces monceaux, lui dit-il, sera ton « épouse; ces quatre autres, tes fils et tes filles, et « les deux autres, le serviteur et la servante dont « tu as besoin pour te servir. Hâte-toi donc de les « couvrir de vêtements, car ils meurent de froid. « Mais si un pareil travail te semble trop pénible, « applique-toi alors soigneusement à ne servir que « Dieu seul. » Le tentateur ainsi vaincu se retira aussitôt, et le saint rentra victorieux en sa cellule.

[1] Job, 21.

Digitized by Google

Le froid rigoureux qu'il avait souffert au-dehors avait tellement éteint en lui le feu de la concupiscence, que dans la suite il n'éprouva plus aucune tentation de ce genre. Un frère qui était alors en oraison, fut instruit de tout cela plus clairement que s'il l'eût vu de ses yeux. Mais l'homme de Dieu, ayant su la vision dont ce frère avait été favorisé durant cette nuit, lui raconta toute la suite de cette tentation et lui ordonna de ne faire connaître à personne avant sa mort ce qu'il avait vu.

Il enseignait aussi que ce n'est pas assez de mortifier les vices de la chair et d'en réprimer les ardeurs, mais qu'il fallait apporter encore une vigilance souveraine à la garde des sens extérieurs, qui sont comme autant d'entrées en notre âme offertes à la mort. Il ordonnait d'éviter les entretiens familiers avec les personnes d'un sexe différent, et de veiller sur ses regards dans les rapports avec elles. Car elles sont pour beaucoup une occasion de ruine. « Par « elles, disait-il, l'esprit qui est faible se brise le « plus souvent; et celui qui est fort s'affaiblit. Il « n'est point facile, à moins qu'on ne soit un homme « réellement éminent en vertu, de ne point éprouver « quelque atteinte au milieu de telles conversations; « car, selon l'Ecriture, on ne saurait marcher dans le « feu sans se brûler les pieds. » Il était si soigneux lui-même à veiller sur ses regards en ce point, qu'il ne connaissait de vue aucune femme, ainsi qu'il le dit un jour à son compagnon. Il pensait qu'il n'était pas sûr d'avoir en son âme la moindre image

Digitized by Google

de leurs traits, image capable de ressusciter les ardeurs d'une chair déjà domptée, ou de souiller la candeur d'une âme innocente. Il assurait que tout entretien avec une femme était frivole, si ce n'était pour entendre sa confession ou lui donner une courte instruction, selon qu'il est nécessaire à son salut ou que la politesse le demande. « Qu'a donc à traiter « un religieux avec une femme, disait-il, si elle n'a « besoin de lui pour recevoir le sacrement de péni- « tence, ou des conseils pour une vie meilleure. « Celui qui est trop rassuré ne se tient pas assez en « garde contre l'ennemi; et si le démon peut lui « ravir un cheveu, il en fera bientôt une poutre. »

Il recommandait encore de fuir souverainement l'oisiveté, comme la sentine de toutes les pensées mauvaises; et il montrait par son exemple comment il fallait, par des disciplines continuelles et un travail utile, dompter une chair rebelle et paresseuse. Ainsi il appelait son corps frère âne, et il disait qu'il devait être chargé de fardeaux pesants, chatié par des coups réitérés et sustenté au moyen d'une vile nourriture. S'il voyait quelqu'un oisif et inappliqué vivre du travail des autres, il jugeait qu'on devait le nommer frère mouche, parce qu'un tel homme ne fait rien de bon, gâte le bien des autres, et inspire à tous le mépris et le dégoût. « Je veux, disait-il, que mes « frères travaillent et soient occupés, de peur que, « livrés à l'oisiveté, ils ne se laissent aller au mal « dans leurs pensées ou dans leurs paroles... » Il voulait également que le silence fût observé par les

Digitized by Google

religieux et qu'ils s'abstinssent soigneusement et en tout temps, selon le précepte de l'Evangile, de toute parole inutile, comme devant en rendre compte au jour du jugement. S'il trouvait quelque frère aimant à se répandre en vaines conversations, il le reprenait sévèrement; et il affirmait qu'un silence modeste était le rempart d'un cœur pur et une grande vertu, car la mort et la vie sont en la puissance de la langue, non en tant qu'elle est l'instrument du goût, mais celui de la parole.

Il s'efforçait, il est vrai, de porter ses enfants à une vie austère; cependant il n'aimait point une sévérité trop rigoureuse, éloignée de tout sentiment de douceur, et non assaisonnée du sel de la discrétion. Ainsi une nuit, un frère, dont l'abstinence avait été excessive, étant tourmenté de la faim, ne pouvait goûter aucun repos. Le tendre pasteur le sut et comprit le danger qui menaçait sa brebis. Il appela donc le frère, lui offrit du pain, et afin de lui ôter tout sentiment de honte, il commença à manger lui-même et l'invita avec bonté à faire de même. Le religieux rassuré mangea sans crainte et plein de joie d'avoir ainsi, par la sage condescendance de son père, échappé au danger qui menaçait son corps, et trouvé en même temps un si grand exemple d'édification. Quand le jour fut venu, l'homme de Dieu, ayant réuni les frères, leur rapporta ce qui s'était passé durant la nuit, et leur dit sagement : « Cherchez, mes frères, à « être l'exemple des autres par votre charité, et non « par une abstinence excessive dans la nourriture. »

Digitized by Google

Il leur enseigna ensuite à prendre la discrétion pour guide des vertus, non pas cette discrétion inspirée par la chair, mais celle montrée par Jésus-Christ, dont la vie très-sainte est un modèle accompli de perfection. Mais, parce qu'il n'est pas possible à l'homme soumis à l'infirmité de la chair de suivre d'une manière si parfaite l'Agneau sans tache crucifié pour nous, sans se couvrir de temps à autre un peu de la boue du monde, il affirmait en toute assurance que ceux qui s'appliquent sincèrement à mener une vie sainte doivent se purifier chaque jour par des larmes abondantes. Il ne cessait lui-même, bien qu'il eût acquis une pureté admirable de cœur et de corps, de sanctifier les regards de son âme par des torrents de larmes, sans considérer combien les yeux de son corps avaient à en souffrir. En effet, ces pleurs continuels lui avaient affecté gravement la vue, et le médecin lui avait conseillé, s'il ne voulait devenir aveugle, d'y mettre un terme. « Mon frère, lui répondit le saint, nous ne « devons pas repousser, même légèrement, les « rayons de la lumière éternelle par amour pour « une lumière qui nous est commune avec les « mouches; car l'esprit a reçu pour lui-même, et « non pour la chair, le bienfait de la lumière. » Ainsi il aimait mieux perdre la vue du corps que d'empêcher, en modérant les ardeurs de sa dévotion, ces larmes qui purifiaient le regard de son âme et lui permettaient de jouir de la vue de Dieu. Une autre fois les médecins lui conseillaient et les frères le

Digitized by Google

priaient instamment de vouloir bien permettre qu'on lui appliquât le feu pour tenter de le guérir; l'homme de Dieu y consentit humblement, parce qu'il vit en cela un remède salutaire et douloureux à la fois. Le chirurgien étant donc venu, fit rougir au feu son instrument afin d'accomplir son opération. Alors le serviteur de Jésus-Christ, afin de fortifier comme un ami son corps déjà pénétré d'effroi, se mit à parler au feu en ces termes : « Mon frère le feu, le Très-« Haut t'a créé par-dessus tous les êtres dont l'éclat « est ravissant, plein de puissance, de beauté et « d'utilité. Sois-moi donc propice en ce moment, et « montre-toi bon envers moi. Je prie le grand Dieu « qui t'a donné l'existence, de daigner tempérer ta « chaleur afin que je puisse supporter tes atteintes « sans douleur. » Quand il eut fini sa prière, il fit le signe de la croix sur le fer embrasé et demeura sans crainte. Le fer fut appliqué tout brûlant sur un endroit fort sensible, et promené depuis l'oreille jusqu'au sourcil. Mais quelle douleur le saint éprouva alors, lui-même nous l'a fait savoir. « Louez le Très-« Haut, dit-il à ses frères; car, je vous l'assure en « toute vérité, je n'ai ressenti ni l'ardeur du feu, ni « aucune souffrance en ma chair. » Et se tournant vers le médecin, il ajouta : « Si la brûlure n'est point « parfaite, vous pouvez recommencer. » Mais le médecin, voyant en un corps aussi faible une vertu d'esprit si puissante, fut dans l'admiration et exalta ce miracle tout divin, en s'écriant : « Je vous le dis, « mes frères : j'ai vu des merveilles aujourd'hui. »

Digitized by Google

Le saint était en effet arrivé à une telle pureté, que sa chair était soumise à son esprit et son esprit à Dieu avec un accord admirable; et ainsi par la volonté du Seigneur, la créature, obéissant à son Auteur, se soumettait d'une façon merveilleuse à la volonté et au commandement de son serviteur.

Une autre fois, pendant qu'il demeurait à la maison de Saint-Urbain, se trouvant en proie à une maladie très-grave, et sentant la nature lui faire défaut, il demanda du vin; mais il n'y en avait point dans le monastère. Alors il commanda de lui apporter de l'eau, qu'il bénit par un signe de croix. Aussitôt cette eau se changea en un vin excellent, et ainsi la sainteté de François obtint ce que la pauvreté du lieu ne permettait pas d'avoir. Mais à peine en eut-il bu qu'il sentit ses forces revenir promptement; et ce breuvage miraculeux et le prodige qui en fut la suite, influant surnaturellement sur son âme, affermirent doublement en elle le dépouillement parfait du vieil homme et le règne du nouveau.

Au reste, les créatures seules ne se prêtaient pas ainsi aux désirs du serviteur de Dieu; la providence elle-même du Créateur se montrait pleine de condescendance à ses volontés. Un jour que son corps se trouvait abattu par la douleur de plusieurs infirmités réunies, François souhaita d'entendre un peu de musique pour ranimer la joie de son esprit. Mais l'état dont il faisait profession ne permettant pas de le satisfaire, les anges eux-mêmes se chargèrent de servir ses désirs. La nuit suivante, comme

Digitized by Google

il veillait et méditait sur son Seigneur, il entendit le son d'un luth d'une merveilleuse harmonie et d'une mélodie délicieuse. On ne voyait personne, mais la variété des sons faisait connaître la présence d'un musicien qui va et revient. Et le saint, ravi en Dieu, éprouva une telle suavité de ces accords enivrants, qu'il crut avoir passé à une vie meilleure. Il découvrit lui-même à quelques-uns de ses frères les plus chers la grâce qu'il venait de recevoir; et d'ailleurs ils avaient des preuves si assurées des consolations fréquentes et extraordinaires dont Dieu le favorisait, qu'il n'était pas en son pouvoir de les leur cacher entièrement.

Une fois aussi que le serviteur de Dieu étant allé prêcher, s'avançait avec son compagnon le long des frontières de la Lombardie et de la Marche de Trévise, ils furent surpris non loin de Padoue par une nuit obscure. Comme les ténèbres rendaient le chemin fort dangereux à cause d'une rivière et des marais au milieu desquels ils se trouvaient, le frère dit au saint : « Mon père, priez Dieu de nous délivrer « de périls aussi imminents. » François répondit avec une vive confiance : « Dieu est assez puissant, « s'il plaît à sa bonté, pour dissiper les ténèbres et « nous faire jouir du bienfait de la lumière. » A peine eût-il parlé que la divine puissance fit briller autour d'eux une clarté éblouissante; et pendant que, pour le reste des hommes, tout était plongé dans l'obscurité, ils voyaient non-seulement leur route, mais encore une foule d'autres objets au loin

Digitized by Google

dans la campagne. Dirigés ainsi dans leur voyage par cette lumière, et fortifiés en leur âme, ils arrivèrent après une longue course sans avoir éprouvé aucun mal, et en chantant des hymnes à la louange du Seigneur, au lieu où ils devaient s'arrêter. Jugez donc quelle était la pureté de cet homme, quelle était sa vertu, puisque au moindre désir de sa volonté, le feu modérait ses ardeurs, l'eau changeait de nature, les anges faisaient entendre la douceur de leurs concerts, la lumière du ciel prodiguait ses rayons, et le monde entier se montrait ainsi empressé à servir son innocence et sa sainteté.

CHAPITRE VI.

De l'humilité et de l'obéissance de François, et de la condescendance du Ciel à ses moindres désirs.

Une humilité profonde est la gardienne et l'ornement de toutes les vertus. Or, l'homme de Dieu était rempli abondamment d'une telle humilité. En sa propre estime il n'était qu'un pécheur, alors qu'en réalité il était un miroir et un flambeau de sainteté en tout genre. Comme un sage architecte, il s'était appliqué à jeter cette vertu pour fondement de l'édifice qu'il voulait élever en lui-même, selon qu'il l'avait appris du Seigneur. Il disait que le Fils de Dieu était descendu des hauteurs du sein paternel à l'abjection

Digitized by Google

de notre humanité afin de nous enseigner l'humilité, comme notre Seigneur et notre Maître, par ses exemples et ses paroles. Voilà pourquoi il s'étudiait, en vrai disciple de Jésus-Christ, à paraître vil à ses yeux et aux yeux de tout le monde, se souvenant de cette parole du Docteur suprême : « *Ce qui est grand devant les hommes est en abomination devant Dieu* [1]. » Il avait aussi coutume de dire souvent : « L'homme n'est que ce qu'il est aux yeux de Dieu « et rien de plus. » Ainsi, jugeant une folie de se glorifier des faveurs du monde, il trouvait sa joie dans les opprobres, et les louanges lui causaient de la tristesse. Il aimait mieux recevoir le blâme que les éloges; car il voyait d'un côté une occasion de chute, et de l'autre un moyen de se corriger. Aussi, lorsque les peuples exaltaient les mérites de sa vie sainte, ce qui arrivait souvent, il ordonnait à un frère de lui adresser à l'oreille quelque parole mortifiante; et quand ce frère, obéissant à contre-cœur, lui disait qu'il était un homme grossier et inutile, un vil mercenaire, le saint, transporté d'une joie qui se manifestait au-dehors, lui répondait : « Que Dieu « vous bénisse, mon enfant bien-aimé, car vous « avez parlé selon la vérité, et le fils de Pierre « Bernardon mérite de s'entendre dire de pareilles « choses. » Afin de se rendre méprisable aux autres et de se couvrir de confusion, il ne craignait pas, en prêchant, de faire connaître ses défauts en présence de tout le monde. Il lui arriva une fois, accablé par

[1] Luc., 16.

Digitized by Google

les souffrances, de se relâcher un peu des rigueurs de son abstinence afin de recouvrer la santé. Quand il eut commencé à reprendre ses forces, ce vrai contempteur de lui-même, désireux de se couvrir d'opprobre, dit à ses frères : « Il n'est pas juste que « le peuple me considère comme un homme péni- « tent, lorsque, dans le secret, je m'occupe à nourrir « soigneusement mon corps. » Ensuite il se leva tout pénétré de l'esprit de la sainte humilité, et, après avoir rassemblé le peuple, il alla avec éclat à l'église principale, entouré d'un grand nombre de frères qu'il avait amenés avec lui. Là il se mit une corde au cou, se dépouilla de ses principaux vêtements en présence de tout le monde, et ordonna qu'on le traînât jusqu'à la pierre où les criminels destinés au supplice avaient coutume d'être placés. Il faisait alors un froid rigoureux; François avait plus de quarante ans, et sa santé était délabrée. Etant donc monté sur cette pierre, il prêcha avec une force d'âme incroyable, et protesta à ses auditeurs que, loin de l'honorer comme un homme spirituel, ils devaient plutôt le mépriser comme un homme tout sensuel et adonné à la gourmandise. Les spectateurs, surpris d'un spectacle si extraordinaire et connaissant d'ailleurs l'austérité du saint, furent touchés de componction et déclarèrent plus admirable qu'imitable une telle humilité. Une pareille action semble moins être, en effet, un exemple donné aux hommes, qu'un prodige semblable à ceux que nous lisons dans les Prophètes; cependant elle offre un grand enseignement

Digitized by Google

d'humilité parfaite, où le disciple de Jésus-Christ apprend à mépriser le vain retentissement de louanges passagères, à réprimer les prétentions d'un orgueil désireux de s'élever, et à rejeter les fausses apparences d'un dehors trompeur. L'homme de Dieu faisait souvent des choses de ce genre, afin de passer aux yeux des hommes comme un vase inutile et de posséder intérieurement la sainteté d'esprit. Il s'efforçait de renfermer dans le secret de son cœur les grâces dont le Seigneur le comblait, afin de se soustraire à une gloire qui pouvait être pour lui une cause de ruine. Lorsqu'on le proclamait bienheureux, il répondait : « Je puis encore tomber en toutes « sortes de désordres; gardez-vous de me louer « comme un homme qui n'a plus rien à craindre. « Celui dont la fin est incertaine, n'a aucun droit à « recevoir des louanges. » Et lorsqu'on exaltait en lui de pareils sentiments, il se disait à lui-même : « François, si le Très-Haut avait accordé autant de « grâces à un voleur, il serait plus agréable à ses « yeux que tu ne l'es. » Souvent aussi il disait à ses frères que personne ne devait s'applaudir d'avoir fait ce qu'il est au pouvoir d'un pécheur de faire; que se flatter de la sorte était un crime. « Le « pécheur, ajoutait-il, peut jeûner, prier, pleurer, « mortifier sa chair; une seule chose lui est impos- « sible : être fidèle à son Dieu et pécher en même « temps. Il n'y a qu'un point où nous puissions « nous glorifier : c'est de rendre au Seigneur la « gloire qui lui appartient et de reconnaître en le

Digitized by Google

« servant fidèlement les biens que nous avons reçus « de lui. »

Afin de multiplier ses gains de diverses manières, et de se faire un trésor de mérites de tout le temps présent, ce vrai marchand de l'Evangile cherchait plutôt à demeurer en un rang inférieur que dans les emplois, à obéir plutôt qu'à commander. S'étant démis de sa charge de général de l'ordre, il demanda un gardien pour faire en tout sa volonté. Il assurait que les fruits de la sainte obéissance étaient si abondants, que ceux qui se soumettent continuellement à son joug voient leurs gains croître sans interruption. Aussi avait-il coutume de s'engager toujours à obéir au frère avec qui il allait en voyage, et il était fidèle à son engagement.

Un jour il dit à ses compagnons : « Entre autres « faveurs que j'ai reçues de la bonté divine, elle m'a « accordé cette grâce, que j'obéirais avec autant « d'empressement à un novice d'une heure, s'il « m'était donné pour gardien, qu'au frère le plus « ancien et le plus expérimenté. L'inférieur, ajou- « tait-il, ne doit pas considérer l'homme en son su- « périeur, mais Celui pour l'amour duquel il obéit. « Moins le supérieur est digne de considération, plus « l'humilité de l'inférieur est agréable à Dieu. » On lui demandait quel homme on devait juger vraiment obéissant : il proposa pour exemple un corps mort. « Prenez un corps sans vie, dit-il, et placez-le où vous « voudrez; vous ne lui verrez pas faire la moindre « résistance; il ne se plaindra point du lieu où vous

Digitized by Google

« l'aurez mis; il ne croira pas que vous l'abandon-
« nez; qu'il soit dans un lieu élevé, il regardera
« en bas et non en haut; qu'il soit dans la pourpre,
« il n'en paraîtra que plus pâle. Tel est le vrai obéis-
« sant. Il n'examine pas pourquoi on le fait mar-
« cher, il ne s'inquiète pas du lieu où il est placé,
« il ne sollicite aucun changement; élevé en dignité,
« il conserve son humilité accoutumée; et plus il
« reçoit d'honneurs, plus il se juge indigne. » Une autre fois il dit au frère qui l'accompagnait : « Je ne
« croirais jamais être un frère mineur, si je n'étais
« en l'état que je vais vous faire connaître. Me voici
« le supérieur de mes frères, je vais au chapitre, j'y
« prêche, j'y donne des avis, et à la fin on s'élève
« contre moi et l'on me dit : Vous ne sauriez nous
« convenir davantage, car vous êtes un homme sans
« instruction et sans parole, un homme sot et sans
« intelligence. Ensuite on me chasse honteusement
« et je suis méprisé de tous. Eh bien ! si je ne puis
« entendre tout cela sans changer de couleur, avec
« une joie parfaite de mon âme et un désir égal de me
« sanctifier, je ne suis point un vrai frère mineur. »
Et il ajoutait : « Le rang élevé est exposé à des
« chutes; les louanges nous offrent un précipice;
« mais l'humilité est une source de gain pour l'âme
« soumise. Pourquoi donc soupirer plus après les
« périls qu'après le gain, alors que nous avons reçu
« le temps pour ramasser des trésors? » Aussi François, véritable modèle d'humilité, voulut-il que ses frères fussent appelés mineurs, et les supérieurs de

Digitized by Google

son ordre ministres, afin de se servir du langage de l'Evangile, qu'il avait promis d'observer, et d'apprendre à ses disciples par leurs noms mêmes qu'ils étaient venus à l'école de l'humble Jésus pour s'y exercer à l'humilité. En effet, le Maître de l'humilité, Jésus-Christ, voulant former ses apôtres à la perfection de cette vertu, leur dit : *Quiconque voudra être le plus grand parmi vous, doit se faire votre serviteur; et quiconque voudra tenir le premier rang, devra se faire l'esclave de tous* [1].

Le cardinal d'Ostie, protecteur et promoteur principal de l'ordre des Frères mineurs, et qui dans la suite fut élevé, selon les prédictions du saint, sur la chaire de saint Pierre sous le nom de Grégoire IX; ce cardinal, dis-je, ayant demandé à François s'il aurait pour agréable que ses frères fussent élevés aux dignités ecclésiastiques, il répondit : « Seigneur, mes « frères ont reçu le nom de mineurs afin qu'ils « n'aspirent jamais à devenir grands. Si vous voulez « qu'ils produisent des fruits, maintenez-les et con- « servez-les dans l'état de leur vocation, et ne leur « permettez jamais de monter aux dignités de « l'Eglise. » Mais, comme il préférait l'humilité aux honneurs tant pour lui que pour les siens, le Dieu qui aime les humbles le jugeait digne du rang le plus sublime, selon qu'il le montra dans une vision à un frère, homme d'une vertu et d'une piété admirable. Ce frère, accompagnant le saint en un voyage, était entré avec lui dans une église où il n'y

[1] Mat., 10.

Digitized by Google

avait personne. Pendant qu'il y priait avec une vive ferveur, il fut ravi en extase, et, entre plusieurs siéges qu'il vit dans le ciel, il en remarqua un plus élevé que les autres, orné de pierres précieuses et environné d'une gloire plus éclatante. Après avoir admiré la splendeur de ce trône admirable, il se mit à penser en lui-même à qui pouvait être destiné une place semblable. Alors il entendit une voix lui dire : « Ce trône était la demeure d'un des anges qui sont « tombés, et maintenant il est réservé à l'humble « François. » Enfin le frère, revenu à lui-même, sortit de l'église à la suite du saint. Dans le chemin, comme ils s'entretenaient de Dieu, le frère, qui se souvenait de sa vision, fut curieux de savoir quel sentiment le saint avait de lui-même. Le serviteur de Jésus-Christ lui répondit : « Je crois être le plus grand « des pécheurs. » Et comme le frère soutenait qu'il ne pouvait parler ni juger de la sorte en conscience, il ajouta : « Si Jésus-Christ avait montré autant de « miséricorde qu'à moi au plus scélérat des hommes, « il se serait rendu sans aucun doute plus agréable « à ses yeux que je ne l'ai fait. » Le frère, en entendant des paroles d'une humilité aussi admirable, fut assuré de la vérité de sa vision, et il reconnut, selon le témoignage sacré de l'Evangile, que l'homme vraiment humble est élevé à une gloire sublime, tandis que le superbe en est exclu.

Un jour qu'il était à prier dans une église abandonnée en la province de Massa, proche du mont Casal, l'Esprit de Dieu lui révéla qu'on avait laissé

Digitized by Google

en ce lieu de saintes reliques. Les voyant depuis si long-temps privées de l'honneur qui leur était dû, le saint ordonna à ses frères de les porter avec respect au lieu où ils demeuraient. Mais lorsqu'il fut parti, les religieux, oubliant le commandement de leur père, ne se montrèrent point des enfants attentifs au mérite de l'obéissance. Quelque temps après, comme ils voulaient célébrer les saints mystères, ils furent singulièrement surpris, en découvrant l'autel, d'y trouver des ossements magnifiques et exhalant un parfum délicieux. C'étaient ces mêmes reliques, que la vertu du Très-Haut, et non aucune main humaine, avait apportées là. Etant revenu bientôt en ce lieu, l'homme de Dieu s'informa avec empressement si l'on avait accompli ses ordres touchant les saintes reliques. Les frères avouèrent humblement leur négligeance à lui obéir, se soumirent à la punition qu'il voudrait bien leur infliger et méritèrent leur pardon. Alors il leur dit : « Béni soit le Seigneur « mon Dieu, qui a accompli par lui-même ce que « vous deviez faire. » Voyez donc de quel soin la divine Providence environne notre poussière, et en même temps pesez combien admirable était aux yeux de Dieu la vertu de François : l'homme n'exécute point ses ordres, et Dieu se rend obéissant à ses désirs.

Une autre fois encore étant venu à Imola, il alla trouver l'évêque et lui demanda humblement de vouloir bien lui permettre de réunir le peuple pour lui faire des prédications. L'évêque lui répondit

Digitized by Google

durement : « Je suis bon, mon frère, pour prêcher « moi-même mon peuple. » Alors cet homme vraiment humble inclina la tête et sortit. Mais bientôt après il revint. L'évêque tout mécontent lui ayant demandé ce qu'il voulait encore, François répondit avec une humilité parfaite de cœur et de paroles : « Seigneur, quand un père chasse son enfant par « une porte, celui-ci tâche de rentrer par une autre. » Vaincu par une humilité si profonde, l'évêque l'embrassa avec joie et lui dit : « A l'avenir vous pouvez, « vous et vos frères, prêcher dans tout mon évêché, « je vous en donne la permission générale; c'est « votre sainte humilité qui vous la mérite. »

Il lui arriva aussi de se rendre à Arezzo dans un temps où cette ville, agitée par des divisions intestines, était à la veille d'une ruine déplorable. D'un des faubourgs où il était logé il vit au-dessus de la ville des démons tressaillant d'allégresse, et les citoyens soulevés s'avançant les uns contre les autres à un combat à mort. Afin de mettre en fuite les puissances infernales, il envoya, comme son héraut, le frère Silvestre, homme qui avait la simplicité de la colombe, en lui disant : « Allez devant la porte de « la ville et, en vertu de l'obéissance, commandez « de la part du Dieu tout-puissant aux démons de se « retirer bien vite. » Cet homme vraiment obéissant s'empresse d'accomplir les ordres de son père, et, tout occupé à louer le Seigneur, il arrive à la porte et se met à crier de toutes ses forces : « De la part du « Dieu tout-puissant et par l'ordre de son serviteur

Digitized by Google

« François, démons retirez-vous tous. » Aussitôt le calme revint dans la ville, et tous les citoyens purent procéder avec une tranquillité profonde à une juste répartition des droits de chacun. Ainsi, après avoir dissipé l'orgueil emporté et furieux des démons qui avaient formé comme un siége autour de cette ville, la sagesse d'un pauvre ou autrement l'humilité de François lui rendit la paix et lui apporta le salut. La vertu sublime de son humble obéissance lui avait mérité un tel empire sur ces esprits rebelles et impurs, qu'il brisait leurs fureurs et dissipait leurs violences tyranniques. En effet, les démons prennent la fuite en présence des vertus admirables des humbles, à moins que de temps à autre, pour conserver ses serviteurs dans l'humilité, la miséricorde divine ne permette à ces esprits de les maltraiter, comme saint Paul l'écrit de lui-même et comme François en fit l'expérience. Car, ayant été prié par Léon, cardinal de Sainte-Croix, de demeurer quelques jours chez lui à Rome, il y consentit humblement par respect et amour pour le cardinal. Mais la première nuit, quand, après avoir prié, il voulut se reposer, les démons survinrent, se jetèrent avec fureur sur le soldat de Jésus-Christ, le frappèrent longuement et cruellement, et se retirèrent enfin le laissant à demi-mort. Alors ayant appelé son compagnon, l'homme de Dieu lui raconta ce qui venait d'arriver et ajouta : « Les « démons n'ont de puissance qu'autant qu'il plaît à « la divine Providence de leur en accorder. Je crois « donc que, s'ils se sont jetés sur moi avec tant de

Digitized by Google

« cruauté, c'est parce que mon séjour dans le palais « des grands est d'un mauvais exemple. Mes frères, « qui résident en de pauvres maisons, apprenant que « je demeure avec les cardinaux, pourraient me « soupçonner de me laisser aller à l'amour des choses « de ce monde, d'être sensible aux honneurs et de « rechercher les délices. C'est pourquoi celui qui est « placé pour être l'exemple des autres doit, selon « moi, fuir les palais et habiter humblement avec « les petits en des demeures convenables à sa pro- « fession; car c'est en partageant leurs peines qu'il « les rendra forts à souffrir le manque de toutes « choses. » Le matin donc après s'être excusé « humblement, ils prirent congé du cardinal.

Le saint avait en horreur l'orgueil, la source de tous les maux, et la désobéissance qui en est la fille infame; mais un humble repentir trouvait cependant grâce à ses yeux. Ainsi on lui amena un jour un frère coupable d'une faute contre l'obéissance, afin qu'il lui imposât une juste pénitence. L'homme de Dieu reconnaissant à des signes évidents le regret de ce frère, se sentit porté à lui pardonner en vue de son humilité; mais craignant, par cette facilité, de donner aux autres une occasion de commettre le mal, il commanda d'enlever au frère son capuce et de le jeter au feu, afin que tous comprissent avec quel zèle et quelle sévérité on doit poursuivre les fautes contraires à l'obéissance. Quand le capuce eut été quelque temps dans le feu, il ordonna de l'en retirer et de le rendre au frère humblement repentant. Mais,

Digitized by Google

chose admirable! le capuce retiré du milieu des flammes ne portait aucune trace de leur action, et ainsi Dieu, par un miracle, avait récompensé et la vertu de son serviteur et l'humilité de la pénitence. Il est donc juste d'imiter la profonde humilité de François, laquelle obtint un tel pouvoir sur la terre, qu'elle inclinait Dieu même à condescendre à ses désirs, qu'elle changeait le cœur des hommes, brisait par sa parole l'impudence effrontée des démons et arrêtait par un seul signe la voracité des flammes. C'est elle, en effet, qui exalte ceux en qui elle habite; elle rend à tous le respect dû à leur rang, et tous lui rendent l'honneur dont elle est digne.

CHAPITRE VII.

De l'amour de François pour la pauvreté, et de la manière admirable avec laquelle il subvenait aux besoins des autres.

Parmi les dons admirables que François obtint du Donateur suprême, il eut la prérogative spéciale de ramasser des trésors de simplicité par un amour profond de la pauvreté. Voyant combien cette dernière vertu était chère au Fils de Dieu, et comment elle était dédaignée de tout le monde, il s'appliqua à s'unir à elle par un lien d'amour toujours persévérant; et non-seulement il abandonna pour elle son père et sa mère, mais il lui fit le sacrifice de tout ce

Digitized by Google

qu'il put posséder. Personne n'eut jamais autant d'amour pour l'or que lui pour la pauvreté; personne n'apporta plus de soin à veiller sur ses trésors que lui à veiller à la garde de cette perle de l'Evangile. Rien ne blessait ses regards comme de rencontrer en ses frères quelque chose qui ne fût pas entièrement conforme à la pauvreté. Et lui-même, depuis son entrée en religion, n'eut pour toutes richesses qu'une tunique, une petite corde, de méchants habits, et il s'en contenta jusqu'à la mort. Il rappelait souvent à son esprit avec des larmes abondantes la pauvreté de Jésus-Christ et de Marie; et il assurait qu'elle était la reine des vertus puisqu'elle avait brillé avec tant d'éclat dans le Roi des rois et dans la Reine sa mère. Ses frères, dans une réunion, lui ayant demandé quelle vertu nous rendait plus agréables à Jésus-Christ. Il leur répondit, comme en leur ouvrant le secret de son cœur : « Sachez, mes frères, que la « pauvreté est par excellence la voie du salut, car « elle est la vie de l'humilité et la racine de la per- « fection. Ses fruits sont cachés, il est vrai; mais ils « sont nombreux. C'est là ce trésor du champ évan- « gélique, pour l'achat duquel il faut tout vendre, « et dont la valeur rend digne d'un souverain mé- « pris tout ce qui ne peut être vendu. Quiconque « désire arriver au sommet de cette vertu, ne doit « pas seulement renoncer à la prudence mondaine, « mais encore à l'habileté dans les sciences, afin « d'entrer sans réserve, dépouillé de tels biens, sous « la puissance du Seigneur, et de s'offrir nu aux

Digitized by Google

« embrassements de Jésus crucifié. Celui-là ne re-
« nonce pas parfaitement au siècle, qui réserve
« dans le secret de son cœur la monnaie de son sens
« propre. »

Souvent, en prêchant sur la pauvreté, il se plaisait à rappeler à ses frères ces paroles de l'Evangile : « *Les renards ont leurs tanières, les oiseaux du ciel leurs nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête* [1]. » Aussi recommandait-il à ses frères de n'élever que de pauvres maisons, à l'exemple des indigents; de ne les habiter que comme des étrangers et des voyageurs, et non comme des maîtres. « La
« coutume des voyageurs, disait-il, est d'être reçus
« dans une demeure qui n'est point à eux, de sou-
« pirer après leur patrie et de passer pacifiquement. »
Quelquefois il commandait d'abattre les nouvelles maisons ou d'en faire sortir les religieux, lorsqu'il y découvrait, sous prétexte d'appropriation ou d'embellissement, quelque chose de contraire à la pauvreté évangélique. Il disait que cette vertu était la pierre fondamentale de son ordre, que tout l'édifice reposait sur cette base, que de sa solidité en dépendait la conservation, et qu'en l'ébranlant on s'exposait à une ruine entière. Il enseignait que l'entrée en religion, ainsi qu'il lui avait été révélé, devait commencer par la mise en pratique de cette parole de l'Evangile : « *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres* [2]. » Aussi n'admettait-il dans son ordre que des hommes qui

[1] Mat., 8. — [2] Mat., 19.

Digitized by Google

s'étaient dépouillés de tout sans réserve, tant par esprit pour cette sentence sacrée, que dans la crainte de voir les biens réservés devenir une occasion de scandale. Le vrai patriache des pauvres répondit un jour à quelqu'un de la Marche d'Ancône, qui lui demandait à être reçu : « Si vous voulez vous réunir aux « pauvres de Jésus-Christ, distribuez tous vos biens « aux pauvres. » Cet homme s'en alla donc; mais, poussé par un amour tout naturel, il laissa ce qu'il possédait aux siens et les pauvres n'eurent rien. Le saint l'ayant entendu raconter cette affaire, le reprit durement et lui dit : « Retournez d'où vous êtes « venu, frère mouche, car vous n'êtes pas encore « sorti de votre maison ni du milieu des vôtres. « Vous avez donné vos biens à vos parents, et vous « en avez privé les indigents; vous n'êtes pas digne « de prendre rang parmi ceux qui ont embrassé la « sainte pauvreté. Vous avez commencé par la chair, « et vous avez donné à votre édifice spirituel un « fondement ruineux. » Cet homme terrestre et animal retourna vers les siens, recouvra les biens qu'il n'avait point voulu distribuer aux pauvres, et abandonna bien vite ses projets de perfection.

Une fois, la misère était si grande à Sainte-Marie de la Portiuncule, qu'il était devenu impossible de pourvoir aux besoins des frères nouveaux venus. Le vicaire du saint alla le trouver, lui représenta la détresse où se trouvaient les frères, et le pria de permettre qu'on réservât quelque chose du bien des novices qui entraient dans l'ordre, afin de s'en servir

Digitized by Google

en temps opportun. Le saint, instruit des desseins du Ciel, lui répondit : « Loin de nous, mon frère « bien-aimé, d'agir contre la règle et de nous rendre « coupables en considération d'un homme quel qu'il « soit. J'aime mieux dépouiller l'autel de la Vierge « glorieuse lorsque le besoin le demandera, que de « jamais entreprendre la moindre chose contraire au « vœu de pauvreté et à l'obéissance de l'Evangile. « La Vierge bienheureuse aura plus agréable de « nous voir enlever les ornements de son autel pour « observer parfaitement les conseils donnés par son « Fils, que de le voir orné au détriment des pro- « messes dont nous sommes liés. »

Dans un autre temps l'homme de Dieu, passant avec son compagnon proche de Bari, dans la Pouille, trouva sur le chemin une bourse énorme, dans le genre de celles qu'on appelle sacs dans le langage accoutumé. Elle paraissait remplie d'argent. Le pauvre du Seigneur en fut averti par le frère qui l'accompagnait, et celui-ci le pria instamment de lui permettre de la ramasser afin d'en donner l'argent aux pauvres. Mais il s'y refusa, assurant que cette bourse était un prestige du démon, et que d'ailleurs la chose conseillée par le frère était un péché et non une action méritoire, puisque c'était se servir du bien d'autrui pour faire l'aumône. Ils s'éloignèrent donc de ce lieu et se hâtèrent de poursuivre leur chemin. Mais le frère, trompé par un sentiment de fausse piété, continuait ses représentations et blamait le saint, comme ne s'inquiétant pas de soulager la

Digitized by Google

misère des pauvres. A la fin cet homme vraiment doux consentit à revenir, non pour faire ce que le frère voulait, mais pour lui découvrir la ruse du démon. Arrivé auprès de la bourse avec son compagnon et un jeune homme qui était sur le chemin, il commença par prier et il ordonna ensuite au premier de ramasser cette bourse. Le frère effrayé s'arrête un instant, pressentant déjà la fourberie de notre ennemi. Cependant par respect pour le commandement imposé à son obéissance, il rejette toute hésitation et tend la main. Mais au même instant un serpent énorme s'élance hors de la bourse, disparaît avec elle, et laisse voir ainsi la ruse diabolique. Alors le saint dit à son compagnon : « Mon frère, l'argent, « pour des serviteurs de Dieu, n'est rien autre chose « que le démon et un serpent dangereux. »

Il arriva ensuite à François quelque chose d'admirable, tandis qu'il se rendait à Sienne, où le bien de la religion l'appelait. Dans la plaine qui s'étend entre Campilio et Saint-Quirice, trois femmes ayant entre elles une ressemblance parfaite pour la grandeur, l'âge et le visage, vinrent à sa rencontre et le saluèrent d'une façon toute nouvelle. « Dieu vous garde, « dame pauvreté, lui dirent-elles. » Ce vénérable amant de la pauvreté fut rempli d'une joie indicible en écoutant ces paroles, car il n'avait en lui rien qui méritât plus d'être salué de tout le monde que ce que ces femmes y avaient distingué. Mais celles-ci, disparaissant aussitôt, les religieux qui accompagnaient le saint, étonnés d'une ressemblance si admirable,

Digitized by Google

et en même temps de ce que ce salut, cette rencontre, cette disparition avaient de nouveau, jugèrent non sans raison qu'il y avait là quelque chose de mystérieux par rapport au saint. Et en vérité ces trois femmes pauvres se montrant avec un extérieur si parfaitement semblable, saluant d'une manière si inaccoutumée et disparaissant si promptement pouvaient très-bien signifier que, dans l'homme de Dieu, la beauté de la perfection évangélique brillait d'un éclat égal quant à la chasteté, l'obéissance et la pauvreté; mais qu'il avait établi sa gloire principale dans la pauvreté, qu'il appelait tantôt sa mère, tantôt son épouse, tantôt sa dame. Il désirait, en effet, surpasser tous les autres en cette vertu, car elle lui avait appris à se juger inférieur à tous. Quand il voyait quelqu'un d'une apparence plus pauvre que lui, il se faisait aussitôt des reproches et s'excitait à quelque chose de semblable, comme s'il eut craint d'être vaincu en combattant pour la pauvreté, dont le zèle le dévorait. Il lui arriva de rencontrer sur le chemin un pauvre dont la nudité le frappa d'étonnement. Le cœur brisé d'amertume, il dit en pleurant à son compagnon : « La misère de cet homme nous couvre d'une grande « coufusion : nous avons choisi la pauvreté comme « un trésor inépuisable, et voilà qu'elle brille avec « plus d'éclat en cet homme qu'en nous. »

Le serviteur du Dieu tout-puissant aimait beaucoup mieux, par attachement pour la sainte pauvreté, se nourrir des aumônes amassées en mendiant de porte en porte, que de ce qui lui était offert autre-

Digitized by Google

ment. Quand des personnes d'un rang considérable l'invitaient à leur table afin de lui faire honneur, il commençait d'abord par aller mendier aux maisons voisines quelques morceaux de pain, et, après s'être ainsi montré misérable, il se rendait au lieu où il était attendu. Un jour que, invité par l'évêque d'Ostie, qui aimait de l'amour le plus tendre le pauvre du Seigneur, il avait agi de la sorte, celui-ci se plaignit comme d'une injure faite à son honneur que, devant manger chez lui, il fût allé demander l'aumône. Mais François lui répondit : « Monseigneur, « je vous ai rendu un honneur éclatant, en offrant « d'abord mes hommages au Dieu qui l'emporte sur « vous en grandeur. Notre maître a mis son bon « plaisir dans la pauvreté, et surtout dans celle qui « est volontaire et se fait mendiante pour Jésus- « Christ. Jamais, pour me rendre le serviteur des « fausses richesses dont l'usage vous est accordé pour « quelques jours, je n'abandonnerai cette dignité « royale dont Jésus-Christ, notre Seigneur, s'est re- « vêtu en se faisant pauvre à cause de nous, afin de « nous enrichir par sa misère et d'établir les vrais « pauvres d'esprit les rois et les héritiers du royaume « des cieux. » Quelquefois, avant d'envoyer ses frères demander l'aumône, il les encourageait par ces paroles : « Allez sans crainte, leur disait-il, « car les Frères mineurs ont été prêtés au monde « en ces derniers temps, afin qu'en eux les élus « trouvent une occasion de mériter les louanges du « Juge suprême et de s'entendre adresser cette con-

Digitized by Google

« solante parole : *Toutes les fois que vous avez fait « du bien au plus petit d'entre mes frères, vous « l'avez fait à moi-même* [1]. » Il assurait donc qu'il devait être agréable de mendier sous le nom de Frères mineurs, puisque le Maître de la vérité distingue ce nom d'une manière aussi spéciale dans la récompense des justes. Il avait coutume aussi de mendier les jours de fêtes principales, quand il le pouvait, et il disait que dans les pauvres du Seigneur avait lieu l'accomplissement de cette parole du Prophète : *L'homme a mangé le pain des anges* [2]. Car c'est vraiment le pain des anges que ce pain demandé pour l'amour de Dieu, donné pour son amour par l'inspiration des bons anges, et recueilli de porte en porte par la sainte pauvreté. Comme un jour de Pâques il se trouvait dans un lieu tellement éloigné des endroits habités qu'il ne pouvait commodément aller mendier, il se souvint de celui qui, en ce jour, apparut aux disciples d'Emmaüs sous la figure d'un étranger, et il demanda l'aumône aux frères eux-mêmes comme pauvre et étranger. L'ayant reçu avec humilité, il les exhorta ensuite à passer à travers le désert de ce monde comme des voyageurs et des étrangers, comme de vrais hébreux, et à célébrer en tout temps, par la pauvreté d'esprit, la Pâque du Seigneur, qui n'est autre chose que le passage de ce monde à notre Père. Et parce que, en demandant l'aumône, il n'était point conduit par l'amour du gain, mais par un esprit libre de toute inquiétude,

[1] Mat., 25. — [2] Ps. 77.

Digitized by Google

Dieu, le Père des pauvres, semblait prendre de lui un soin tout spécial.

Etant tombé malade à Nocera, il vit arriver d'Assise des hommes députés par la piété des habitants de cette ville afin de l'y ramener. Comme il s'en retournait avec eux, ils arrivèrent à un village appelé Sarthiano, et là, pressés par la faim et l'heure avancée, ils voulurent se procurer de quoi manger; mais ils ne trouvèrent rien à acheter. « Vous n'avez « rien trouvé, leur dit le saint, parce que vous avez « mis plus de confiance en vos mouches (c'est ainsi « qu'il appelait leurs pièces d'argent) qu'en Dieu. « Mais allez de nouveau par les maisons que vous « avez déjà parcourues, et demandez l'aumône en « offrant pour tout paiement l'amour de Dieu. « Gardez-vous de juger une telle démarche indigne « et avilissante, car depuis le péché l'Aumônier « suprême n'a accordé tous ses dons aux dignes « et aux indignes avec une bonté si prodigue « qu'à titre d'aumône. » Les envoyés foulèrent donc aux pieds tout sentiment de honte, et, se mettant de bon cœur à mendier, ils trouvèrent plus pour l'amour de Dieu qu'ils n'avaient fait pour leur argent; car, par une permission du Ciel, les pauvres habitants de cette contrée, touchés de compassion, offrirent libéralement tout ce qu'ils possédaient et leurs propres personnes pour leur venir en aide. Et ainsi la pauvreté vraiment riche de François apporta à la détresse de ces hommes un secours qu'ils n'avaient pu se procurer avec tout leur avoir.

Digitized by Google

Une autre fois qu'il était malade en un couvent près de Riéti, il reçut d'un médecin les soins les plus empressés. Comme le pauvre de Jésus-Christ était impuissant à rétribuer dignement son travail, la bonté généreuse du Seigneur ne voulut pas laisser cet homme sans lui accorder de suite une récompense, et elle se chargea de payer ses services par un bienfait nouveau. Ce médecin avait dépensé tout ce qu'il avait gagné à rebâtir sa maison, et en ce moment un mur, s'étant fendu du haut en bas, menaçait ruine si prochainement qu'il semblait impossible d'empêcher ce malheur par aucun moyen humain. Mais le médecin, plein de confiance dans les mérites du saint, demande avec un vif sentiment de foi à ses compagnons de vouloir bien lui donner quelque chose que l'homme de Dieu eût touché de ses mains. Ayant obtenu après des instances réitérées un peu de ses cheveux, il les mit le soir dans la fente de la muraille, et le matin, en se levant, il trouva l'ouverture si bien fermée qu'il ne lui fut point possible de tirer ces reliques du lieu où il les avait déposés la veille, ni de reconnaître la moindre trace de cet ébranlement. Ainsi, en donnant ses soins assidus au corps débile du serviteur de Dieu, cet homme avait éloigné le danger qui menaçait sa maison d'une ruine complète.

Dans un autre temps, François voulut se rendre en une certaine solitude pour y vaquer avec plusde liberté à la contemplation. Comme il était très-faible, il se servit de l'âne d'un homme pauvre. Il faisait une

Digitized by Google

chaleur accablante, et cet homme suivait le saint à travers un pays de montagnes ; mais à la fin, succombant à la fatigue d'une marche longue et pénible, brûlé par l'ardeur d'une soif dévorante, il se prit à crier avec instance après le saint : « Je me meurs de « soif si personne ne se hâte de me venir en aide « en me donnant quelque chose à boire. » Aussitôt l'homme de Dieu descend avec empressement, se met à genoux, élève ses mains au ciel, et ne cesse de prier que lorsqu'il se sent exaucé. Alors il dit au pauvre : « Allez vite à ce rocher, et vous y trouverez une eau vive que le Seigneur, dans sa miséricorde, a fait jaillir tout à l'heure pour vous donner à boire. » Admirable bonté de Dieu qui se prête si facilement aux désirs de ses serviteurs ! Cet homme altéré but de l'eau sortie de la pierre par la vertu de la prière, et il trouva de quoi calmer sa soif au sein du rocher le plus dur. Il n'y avait jamais eu auparavant aucun cours d'eau en cet endroit, et dans la suite on ne put en découvrir malgré des recherches empressées.

Nous montrerons plus loin comment Jésus-Christ, par la vertu de son pauvre, a multiplié les aliments. Contentons-nous seulement de dire qu'au moyen de faibles provisions reçues par lui en aumônes, il a soustrait durant plusieurs jours des matelots aux dangers de la faim et de la mort, et nous comprendrons clairement que, si le serviteur du Dieu tout-puissant fut semblable à Moïse en faisant jaillir l'eau de la pierre, il fut de même semblable à Elisée par

Digitized by Google

la multiplication des aliments. Loin donc des pauvres du Seigneur tout sentiment de défiance. Si la pauvreté de François a été assez riche pour suppléer d'une manière si admirable aux besoins de ceux qui lui venaient en aide, que ni le boire, ni le manger, ni le logement ne leur faisaient défaut, alors que les ressources de la fortune, de l'art et de la nature étaient impuissantes, combien plus cette pauvreté méritera-t-elle les biens accordés à tous les hommes dans l'ordre accoutumé de la divine providence! Si, dis-je, à la voix du pauvre, l'aridité de la pierre a offert une eau abondante aux besoins d'un malheureux, assurément aucune créature en ce monde ne refusera d'obéir à ceux qui ont tout abandonné pour suivre l'Auteur de toutes choses.

CHAPITRE VIII.

De la tendre piété de François, et comment les êtres privés de raison semblaient entraînés à l'aimer.

La vraie piété qui, selon l'Apôtre, est utile à tout, avait tellement rempli et pénétré le cœur de François, qu'elle semblait en avoir fait uniquement la possession du Très-Haut. C'est elle qui l'élevait vers Dieu par la dévotion, le transformait en Jésus-Christ par la compassion, l'inclinait vers le prochain par une douce condescendance, et offrait en lui une

Digitized by Google

image de l'état d'innocence première par son accord parfait avec toutes les créatures. Il était plein de tendresse pour tous les êtres sans exception et spécialement pour les âmes rachetées au prix du sang précieux du Sauveur. Lorsqu'il voyait ces âmes souillées des taches du péché, il le déplorait avec un sentiment si vif de compassion qu'il s'efforçait chaque jour, comme une mère, de les enfanter à Jésus-Christ. Voilà pourquoi surtout il avait une vénération toute particulière pour les ministres de la divine parole; car il savait qu'ils s'appliquaient à donner des enfants à leur frère mort, au Seigneur crucifié pour les pécheurs, en travaillant avec une pieuse sollicitude à leur conversion, et qu'ils les dirigeaient avec une bonté vigilante. Il assurait que ce ministère de tendre compassion l'emportait sur tout sacrifice aux yeux du Père des miséricordes si on le remplissait avec une parfaite charité, si on s'y appliquait plus par le bon exemple que par les paroles, plus par les larmes que par de longs discours. Et ainsi il disait qu'on devait pleurer comme étranger à la vraie piété le prédicateur cherchant sa propre gloire et non le salut des âmes, ou détruisant par la perversité d'une vie mauvaise ce qu'il édifiait par l'enseignement de la vérité; et qu'on devait préférer à un tel homme un frère sans science et sans éloquence, mais dont les bons exemples portaient les autres au bien. Il expliquait ainsi cette parole de l'Ecriture : « *Celle qui était stérile a donné le jour à plusieurs* [1]. » La

[1] I Reg., 2.

Digitized by Google

« femme stérile, disait-il, est le pauvre frère qui « n'a pas mission d'engendrer des enfants à l'Eglise. « Au jour du jugement il se trouvera être le père « d'un grand nombre, car tous ceux qu'il convertit « au Seigneur par ses prières secrètes, le souverain « Juge les lui donnera alors et il en sera glorifié. — « *Celle qui avait une postérité nombreuse se verra « sans appui.* En effet, le prédicateur vain, le beau « parleur qui se considère comme le père d'une mul- « titude d'hommes qu'il croit avoir rendus à la vie « par sa propre vertu, connaîtra alors qu'il n'a rien « à revendiquer en eux. »

Ainsi, embrasé d'une tendre piété pour le salut des âmes et consumé par un zèle dévorant, il respirait, disait-il, comme un parfum délicieux, et l'on répandait sur son cœur comme un baume inestimable quand la renommée lui annonçait que ses saints frères, dispersés par tout le monde, avaient fait entrer un grand nombre d'hommes dans les sentiers de la vérité. En apprenant ces nouvelles il tressaillait de joie en son âme, et comblait de bénédictions toutes particulières ceux qui, par leurs discours ou leurs bonnes œuvres, portaient les pécheurs à l'amour de Jésus-Christ. De même aussi ceux qui, par leurs œuvres d'iniquité, violaient la sainteté de la profession religieuse, encouraient ses malédictions les plus terribles. « Qu'ils soient maudits de vous, Seigneur « très-saint, disait-il, qu'ils soient maudits de toute « la cour céleste et de moi, votre pauvre serviteur, « ces hommes dont les mauvais exemples renversent

Digitized by Google

« et détruisent ce que vous avez édifié et édifiez sans « cesse par les saints frères de cet ordre. » Le scandale des faibles le pénétrait fréquemment d'une douleur si vive qu'elle lui eût donné la mort si la céleste miséricorde ne l'eût soutenu par ses consolations. Une fois qu'il était bouleversé ainsi par de mauvais exemples, et que, le cœur plein d'anxiété, il suppliait le Seigneur pour ses enfants, il lui répondit : « Pour- « quoi, pauvre petit homme, te troubler de la sorte? « T'ai-je donc établi pasteur d'un ordre qui m'ap- « partient, pour te voir oublier que j'en suis le pro- « tecteur principal? Si je t'ai choisi malgré ton peu « de capacité, c'est afin que l'on attribue à la grâce « céleste, et non à la sagesse de l'homme, les choses « qu'il me plaira d'accomplir par toi. C'est moi qui « t'ai appelé. Je te conserverai, je pourvoirai à tes « besoins; si tes enfants tombent, j'en susciterai « d'autres; s'ils ne sont pas encore nés, je leur don- « nerai la vie, et quelque secousse qu'éprouve cette « pauvre et faible religion, je l'assisterai toujours et « elle ne succombera jamais. »

Il abhorrait le vice de la détraction, si opposé à la vraie piété et à la grâce, comme la morsure d'un serpent et une peste effroyable; et il affirmait que c'était un défaut en abomination au Dieu souverainement miséricordieux, parce que le médisant se nourrit du sang des âmes dont il cause la mort par le glaive de sa langue. Entendant un jour un frère dénigrer la réputation d'un autre, il se tourna vers son vicaire et lui dit : « Allez vite et examinez soigneusement

Digitized by Google

« cette affaire, Si le frère accusé est innocent, faites « à son accusateur une correction si sévère qu'elle « soit de nature à impressionner les autres frères. » Quelquefois il faisait dépouiller de l'habit religieux celui qui avait terni par la médisance la réputation de son frère, et il lui défendait de lever les yeux au ciel jusqu'à ce qu'il eût réparé selon son pouvoir le tort dont il s'était rendu coupable. « Le crime des « détracteurs, disait-il, l'emporte d'autant plus sur « celui des voleurs, que la loi de Jésus-Christ, dont « l'accomplissement consiste dans les œuvres de la « charité, nous oblige à chercher plus étroitement « le salut des âmes que des corps. »

Il avait pour les infirmes une compassion admirable et une tendre condescendance. Quand il les voyait dans la misère ou le manque de quelque chose, il les portait avec une douceur pleine de suavité à se tourner vers Jésus-Christ. Il était naturellement compatissant, et la grâce céleste avait doublé en lui ce sentiment. Aussi son cœur se fondait à la vue des pauvres et des infirmes, et, quand il ne pouvait leur venir en aide, il leur témoignait son amour. Un jour un frère répondait durement à un pauvre qui lui demandait l'aumône. Cet amant de la pauvreté, voyant agir ainsi ce frère, lui ordonna de se dépouiller de son habit de religieux, de se jeter aux pieds de ce pauvre, de s'avouer coupable, de lui demander pardon et d'implorer le secours de ses prières. Le religieux l'ayant fait très-humblement, François lui dit avec bonté : « Lorsque vous voyez un pauvre, mon frère,

Digitized by Google

« vous avez devant vous une image du Seigneur et « de sa Mère, qui était pauvre. De même, quand « vous voyez un infirme, rappelez-vous les infirmités « dont notre Maître a voulu se charger. » Ce pauvre éminemment chrétien découvrant donc en tous les pauvres l'image du Sauveur, si on lui offrait quelque chose pour les besoins de sa vie et qu'il se trouvât quelque indigent, non-seulement il le lui donnait généreusement, mais encore il regardait comme un acte de justice de se dépouiller ainsi. Il lui arriva une fois de rencontrer un pauvre en revenant de Sienne. Comme alors le saint portait sur son habit un petit manteau à cause de ses infirmités, considérant d'un œil de compassion la misère de ce pauvre, il dit à son compagnon : « Il nous faut rendre ce manteau « à ce pauvre, car il lui appartient. Nous l'avons « reçu à titre de prêt, jusqu'à ce que nous trouvions « un plus pauvre à qui le donner. » Le frère, qui connaissait le besoin de son tendre père, s'y opposait fortement et lui représentait qu'il ne devait pas pourvoir ainsi aux besoins des autres au détriment de ce qu'il se devait à lui-même. « Mais, lui répondit « François, je regarde comme un vol dont le donateur « suprême me demandera compte, de ne pas trans- « mettre ce que je porte à celui qui est plus pauvre « que moi. » Aussi, toutes les fois qu'on lui offrait quelque chose pour soulager ses infirmités, il avait coutume de demander aux personnes la permission de s'en défaire s'il rencontrait un homme plus indigent. Il ne faisait d'acception pour rien : ses man-

Digitized by Google

teaux, ses tuniques, ses livres, et même les ornements des autels, il distribuait tout aux malheureux lorsqu'il le pouvait, pour remplir le devoir de la charité. Plusieurs fois ayant rencontré sur le chemin des pauvres assez chargés, il portait leurs fardeaux sur ses épaules affaiblies.

Plein d'une tendresse surabondante, il donnait, en considération de leur origine première, à toutes les créatures le nom de frère ou de sœur, quelque petites qu'elles fussent, car il se souvenait qu'elles avaient avec lui un créateur commun. Celles surtout qui, par leurs qualités naturelles ou par des figures de l'Ecriture, lui rappelaient la mansuétude de Jésus-Christ, avaient une place plus large dans son amour. Il délivra souvent des agneaux destinés à la mort, en mémoire de cet Agneau plein de douceur qui voulut, lui, être conduit à la mort pour le rachat des pécheurs. Une fois, qu'il était logé au monastère de Saint-Vérécundus, dans l'évêché de Gubbio, une brebis donna le jour à un petit agneau. Une truie cruelle qui se trouvait là, le dévora sans pitié pour son innocence. L'ayant appris, notre tendre père en fut touché d'une compassion extraordinaire, et, se rappelant l'Agneau immaculé, il se lamentait en présence de tout le monde sur la mort de ce petit agneau. Il s'écriait : « Petit agneau, mon frère, animal inno-
« cent, hélas! vous offrez aux hommes l'image de
« Jésus-Christ. Que maudite soit la cruelle qui vous
« a donné la mort, que nul homme ne se nourrisse
« de sa chair, ni aucun des animaux non plus. »

Digitized by Google

Aussitôt cette bête malfaisante commença à languir, et au bout de trois jours, après avoir souffert de justes douleurs, elle mourut en punition de la mort de l'agneau. On la jeta dans la vallée du monastère, et elle s'y dessécha comme un morceau de bois sans devenir la proie d'aucun animal. Que la cruauté des hommes remarque donc quels châtiments l'attendent après cette vie, si la méchanceté d'un animal a été punie d'une mort aussi horrible. Mais aussi que l'homme vraiment chrétien considère quelle vertu admirable avait la piété du serviteur de Dieu, et combien sa douceur était abondante, puisque les brutes mêmes y rendaient témoignage à leur manière.

Etant allé en voyage du côté de Sienne, il rencontra dans les champs un nombreux troupeau de brebis. Les ayant saluées avec bonté selon sa coutume, elles laissèrent aussitôt leur pâturage, coururent toutes à lui, et, levant les yeux, elles le regardaient sans s'occuper d'autre chose. Enfin elles montrèrent tant de joie que les bergers et les frères qui l'accompagnaient, voyant ainsi tout ce troupeau l'entourer et lui témoigner son bonheur d'une manière si extraordinaire, en étaient dans l'admiration.

Une fois, à Sainte-Marie de la Portiuncule, on offrit à l'homme de Dieu une brebis. Il la reçut avec reconnaissance par amour pour la simplicité et l'innocence naturelles à cet animal. Il l'avertit d'être attentive à louer Dieu, et de s'abstenir de toute offense envers les frères. La brebis, comme si elle eût

Digitized by Google

compris la tendre piété qui animait le saint, se conformait à ses avis avec le plus grand soin. Quand elle entendait chanter les frères réunis en chœur, elle entrait d'elle-même à l'église, fléchissait les genoux et se mettait à bêler devant l'autel de la Vierge, mère de l'Agneau, s'efforçant ainsi de lui offrir ses salutations. A la messe, lorsqu'on élevait le très-saint corps de Jésus-Christ, elle se prosternait entièrement, comme pour accuser par son respect les hommes sans dévotion et inviter en même temps les cœurs pieux à révérer profondément ce sacrement. — Une fois aussi étant à Rome il avait gardé avec lui un petit agneau par respect pour l'Agneau plein de douceur. En s'en allant il le confia aux soins d'une noble dame. Or cet agneau, comme s'il eût été formé par son maître aux choses spirituelles, s'attachait inséparablement à la dame toutes les fois qu'elle allait à l'église. Si le matin elle tardait à se lever, il l'excitait par ses mouvements et ses cris, et l'exhortait par ses signes et ses démarches à se rendre sans retard au lieu saint. Aussi cette dame conservait-elle avec amour et admiration ce disciple de François, devenu un maître qui ranimait de la sorte sa dévotion. Une autre fois on présenta à l'homme de Dieu un lièvre vivant. Ayant été déposé à terre et mis en liberté de fuir où il voudrait, sur une invitation de ce tendre père il s'élança dans son sein. Après l'avoir pressé avec amour contre son cœur et lui avoir compati comme une mère, le saint l'avertit avec douceur de ne plus se laisser prendre à l'avenir, et lui permit de s'en aller. Mais,

Digitized by Google

quoiqu'on l'eût mis à terre plusieurs fois pour lui donner la liberté, il revenait se placer sur le sein du bienheureux, comme si par un sentiment secret il eût voulu demander encore une grâce à la tendresse de son cœur, et alors le saint commanda aux frères de le porter dans un lieu plus solitaire et plus à l'abri des dangers. Il arriva la même chose dans une île du lac de Pérouse : un lapin qu'on y avait pris fut offert à François et vint se placer sans crainte entre ses mains et sur son sein après avoir échappé à ceux qui le tenaient. Une autre fois qu'il voyageait sur le lac de Riéti, un pêcheur lui fit présent, par dévotion, d'un oiseau aquatique dont il s'était emparé. Le saint le reçut volontiers, et ayant ouvert la main, il l'invita à s'envoler ; mais l'oiseau ne le voulut pas. Alors François élevant les yeux au ciel, demeura long-temps en prière, et enfin revenu à lui-même comme d'un ravissement, il ordonna de nouveau à l'oiseau de s'éloigner afin d'employer sa voix à louer le Seigneur. Après avoir reçu cet ordre et la bénédiction du saint en même temps, il agita ses ailes en signe de joie et s'envola. — Dans le même voyage il reçut aussi un poisson magnifique et encore vivant. Il lui donna le nom de frère, selon sa coutume, puis le remit dans le lac ; mais le poisson se jouait dans l'eau en présence de l'homme de Dieu, et, comme s'il eût été retenu par son amour, il ne s'éloigna qu'après avoir été béni et congédié par lui.

François voyageant une autre fois avec un frère par les marais de Venise, trouva une multitude con-

Digitized by Google

sidérable d'oiseaux occupés à chanter au milieu des broussailles. Il dit à son compagnon : « Nos frères « les oiseaux louent leur Créateur; allons donc « nous placer au milieu d'eux; nous joindrons nos « louanges aux leurs et nous chanterons l'office de « l'Eglise. » A leur approche, les oiseaux demeurèrent sans crainte. Mais, comme leur ramage empêchait les deux voyageurs de s'entendre, le saint leur dit : « Mes frères les oiseaux, suspendez vos « chants jusqu'à ce que nous ayons, de notre côté, « rendu à Dieu les louanges que nous lui devons. » Ils se turent aussitôt et demeurèrent en silence jusqu'au moment où François, ayant terminé ses prières, leur permit de chanter. A peine cette permission accordée, ils recommencèrent comme auparavant. A Sainte-Marie de la Portiuncule il y avait sur un figuier proche la cellule du serviteur de Dieu, une cigale occupée à chanter. Le saint, qui avait coutume d'admirer la magnificence du Créateur dans les plus petites choses, se sentait excité par ces chants à célébrer plus fréquemment les louanges de son Dieu. L'ayant donc appelée un jour, elle vint, comme si elle eût été divinement instruite, se placer sur sa main, et il lui dit : « Ma sœur la cigale, fais-nous « entendre tes chants et loue ton Créateur par des « accents de joie. » Aussitôt la voilà de chanter et elle ne s'arrêta point que le saint lui eût commandé de retourner à sa place. Elle demeura là pendant huit jours, allant et venant à la volonté de François et faisant de même entendre ses chants. Alors il dit

Digitized by Google

à ses compagnons : « Il est temps de donner à notre « sœur la cigale permission de s'en aller : elle nous « a assez réjoui par ses chants; il y a huit jours « qu'elle nous excite à célébrer les louanges du « Seigneur. » Il la congédia donc, et elle ne se montra plus en ce lieu, comme si elle eût craint de transgresser le commandement du saint.

Pendant qu'il était à Sienne et s'y trouvait malade, un seigneur lui envoya en vie un faisan pris tout récemment. A peine l'oiseau eut-il vu et entendu le saint qu'il s'attacha à lui avec tant d'amour qu'il ne pouvait s'en séparer. On le mit plusieurs fois dans une vigne proche de la maison; mais quoique libre de s'envoler, il revenait sans retard au bienheureux, comme s'il eût été toujours nourri par lui. Il fut donné ensuite à un homme que sa dévotion portait à visiter souvent le serviteur de Dieu; mais, ne pouvant souffrir d'être éloigné de son tendre père, il refusa toute nourriture. On le rapporta donc à François, et à peine en sa présence il manifesta sa joie en agitant ses ailes et mangea avec avidité. — Le saint était allé en la solitude du mont Alverne pour y faire un carême en l'honneur de l'archange saint Michel. A peine y fut-il arrivé que des oiseaux de toute sorte volèrent autour de sa cellule, firent grand ramage et s'agitèrent comme pour montrer la joie que leur causait sa présence et le porter à prolonger son séjour en ce lieu. Alors il dit à son compagnon : « Je vois que la volonté du ciel est que « nous demeurions quelque temps ici, puisque nos

Digitized by Google

« frères les oiseaux semblent trouver tant de bonheur « à nous y voir. » Pendant le séjour du saint en cette maison, un faucon y fit son nid et se lia avec lui d'une amitié toute particulière. Chaque nuit il l'avertissait par ses chants et ses cris lorsque l'heure de se lever pour l'office était arrivée : ce que le saint avait pour singulièrement agréable, car cette sollicitude empressée de l'oiseau l'arrachait à tout engourdissement de la paresse. Mais s'il se sentait plus fatigué que de coutume par ses infirmités, le faucon le ménageait en ne le réveillant plus si matin; et, comme s'il eût été instruit par Dieu même, aux approches du jour il venait et lui faisait entendre doucement les sons de sa voix. Assurément on doit voir dans cette joie manifestée par des oiseaux de toute sorte, aussi bien que dans le chant de ce faucon, un présage du Ciel qui annonçait que cet homme infatigable à louer et à honorer Dieu, et déjà si élevé au-dessus de la terre sur les ailes de la contemplation, serait bientôt favorisé en ce lieu de l'apparition d'un séraphin.

Pendant qu'il demeurait dans l'ermitage de Grecio, les habitants de cette contrée se trouvèrent en proie à toute espèce de maux. Une multitude de loups cruels dévorait non-seulement les animaux, mais encore les hommes; la grêle portait annuellement ses ravages dans les blés et les vignes. Voyant donc ainsi ces peuples dans l'affliction, le héraut du saint Evangile leur dit : « Je vous promets sur l'hon- « neur et la gloire du Dieu tout-puissant, que ces

Digitized by Google

« malheurs s'éloigneront, que le Seigneur abaissera « sur vous un regard de miséricorde et vous donnera « l'abondance des biens temporels, si vous voulez « me croire et prendre pitié de vous-mêmes en fai- « sant une bonne confession et ensuite de dignes « fruits de pénitence. Je vous annonce également « que, si, ingrats envers la bonté divine, vous re- « tournez à votre vomissement, vos malheurs se « renouvelleront, vos souffrances s'accroîtront et la « colère céleste tombera plus sévèrement sur vous. » Tous ces hommes firent pénitence à la voix de François; les maux qui les avaient désolés cessèrent; les dangers disparurent; les loups et les orages ne firent plus sentir leurs ravages, et même si la grêle désolait les campagnes voisines, elle s'arrêtait à l'approche de cette contrée, ou le nuage qui la portait prenait une autre direction. Ainsi tous ces fléaux respectèrent l'engagement pris par le serviteur de Dieu, et ne sévirent plus sans pitié contre des hommes revenus à des sentiments d'une piété sincère, tant qu'ils les virent fidèles à ne point agir, selon leur promesse, contre les saintes lois du Seigneur.

Il est donc permis d'avoir une haute idée de la piété de François, de cette piété dont la douceur était si admirable et la vertu si puissante qu'elle domptait les bêtes féroces, se rendait familiers les animaux des campagnes, instruisait ceux qui étaient déjà apprivoisés, et voyait la brute rebelle à l'homme depuis son péché, se rendre obéissante à ses volontés. C'est là vraiment cette piété qui, unissant toutes les créa-

Digitized by Google

tures par un lien d'amour, est utile à tout et en possession des promesses du temps et de l'éternité.

CHAPITRE IX.

Ardeur de la charité de François, et de son désir du martyre.

Qui pourra dire comme il convient combien ardente était la charité de François, l'ami de l'Epoux? Semblable à un charbon embrasé, il paraissait pénétré tout entier du feu du divin amour. Au seul nom d'amour du Seigneur il était saisi, ému et enflammé comme si un instrument mélodieux eût frappé de ses accords la fibre de son cœur. Il disait qu'offrir un semblable trésor en reconnaissance des aumônes reçues était une noble prodigalité, et que ceux-là devaient être jugés insensés, qui le regardaient comme moins digne d'estime que de misérables deniers; car le prix du divin amour est vraiment inappréciable; il suffit pour nous faire acquérir le royaume des cieux, et celui-là mérite d'être aimé beaucoup, qui nous a tant aimés. Désireux de saisir en tout l'occasion de s'embraser de ce céleste amour, il se réjouissait en toutes les œuvres de la main du Seigneur, et il s'en servait comme d'autant de miroirs brillants pour s'élever à la cause et à la raison vivifiante de leur être. Dans ce qui était beau, il contemplait la beauté suprême; il poursuivait son Bien-Aimé partout

Digitized by Google

où il avait imprimé une trace de sa présence, et chaque créature était pour lui comme un degré pour arriver à la possession de celui qui est souverainement désirable. Il goûtait comme en autant de ruisseaux et avec un sentiment incroyable de dévotion cette bonté première répandue en tous les êtres; et l'accord admirable des qualités diverses dont Dieu les a enrichis et des actes qui en dérivent, était pour lui comme un concert céleste qui l'excitait, à l'exemple du Prophète, à chanter les louanges du Seigneur.

Jésus crucifié demeurait en tout temps sur son cœur comme un bouquet de myrrhe, et l'incendie violent de son amour lui faisait souhaiter avec ardeur d'être entièrement transformé en lui. Il l'honorait aussi avec une dévotion toute singulière pendant les quarante jours qui suivent l'Epiphanie, c'est-à-dire pendant le temps où il se cacha dans le désert. Il cherchait alors la solitude la plus profonde, s'enfermait dans sa cellule, se mortifiait autant qu'il le pouvait dans le boire et le manger, et s'appliquait sans interruption à jeûner, à faire oraison et à célébrer les louanges de Dieu. Il était donc entraîné vers Jésus-Christ par une telle ardeur d'amour et son Bien-Aimé se montrait également si plein d'amour envers lui, qu'il semblait jouir sans interruption de sa présence, ainsi qu'il l'avoua plusieurs fois à ses compagnons. Le sacrement du corps du Seigneur l'embrasait d'une ferveur qui le pénétrait tout entier; il était dans l'admiration et la stupeur à la vue d'une condescendance si tendre et d'une charité si em-

Digitized by Google

pressée. Il communiait souvent et avec tant de dévotion que les autres se sentaient animés de ferveur en le voyant devenir comme un homme ivre après avoir reçu l'Agneau immaculé et souvent même tomber en extase.

Il avait aussi pour la mère de Jésus-Christ un amour indicible, parce que le Seigneur de toute majesté s'est rendu par elle notre frère et que nous avons par son entremise obtenu miséricorde. Plaçant en elle, après le Sauveur, sa confiance principale, il la choisit pour avocate de sa personne et de ses enfants, et il jeûnait en son honneur avec beaucoup de dévotion depuis la fête des saints apôtres Pierre et Paul jusqu'à l'Assomption. Il s'était également uni par un lien indissoluble d'amour aux esprits angéliques dont l'ardeur dévorante s'efforce d'enflammer les âmes des élus, de les élever au-dessus de cette terre et de les porter à Dieu. Après l'Assomption il jeûnait pendant quarante jours et s'appliquait sans interruption à la prière pour leur témoigner les sentiments de son cœur. Mais le zèle dont il brûlait pour le salut des âmes lui inspirait une tendresse spéciale pour l'archange saint Michel, chargé de les présenter au tribunal du Seigneur. Les exemples des saints étaient comme autant de charbons enflammés qui allumaient en lui un incendie tout divin. Il avait la plus vive dévotion envers tous les apôtres, et surtout envers saint Pierre et saint Paul, à cause de la charité ardente dont ils furent animés pour Jésus-Christ. Pour leur témoigner son respect et son amour il offrait

Digitized by Google

au Seigneur un carême particulier en leur honneur. Le pauvre de Jésus n'avait en sa puissance que deux oboles à offrir : c'était son corps et son âme ; mais il les offrait si assidûment pour l'amour de son Sauveur, qu'il lui immolait en tout temps son corps par un jeûne rigoureux et son esprit par des désirs enflammés : l'un était comme l'holocauste sacrifié dans le parvis du temple, et l'autre comme le parfum que l'on brûlait dans l'intérieur du tabernacle. Mais l'ardeur de sa charité, en le transportant de telle sorte en Dieu, dilatait sa tendresse pour ses frères selon la nature et la grâce. Il n'est pas étonnant, au reste, qu'un homme dont la bonté naturelle était si grande pour toutes les créatures, se sentît entraîné par la charité de Jésus-Christ à un amour encore plus vif pour des âmes en qui il voyait l'image de son Créateur et le prix du sang de son Sauveur. Il ne pouvait se croire l'ami de Jésus-Christ, s'il n'avait pour les âmes rachetées par lui le zèle le plus empressé. Il disait donc que rien n'était préférable au salut des âmes, puisque le Fils unique de Dieu avait daigné être attaché pour elles à la croix. De là sa persévérance dans la prière, ses courses et ses prédications, ses efforts à donner le bon exemple. Si l'on blâmait ses austérités excessives, il répondait qu'il était obligé de servir d'exemple aux autres. Sa chair innocente et si parfaitement soumise à son esprit n'avait sans doute plus besoin d'être châtiée à cause de ses propres offenses ; cependant en vue de ses frères il la soumettait sans cesse à de nouvelles peines et à de

Digitized by Google

nouveaux fardeaux, et il la conduisait par des sentiers difficiles. Car, disait-il, quand je parlerais toutes les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité en mon cœur et si je ne donne pas à mes frères des exemples de vertu, je suis de peu d'utilité pour les autres et d'aucune pour moi-même.

Le triomphe glorieux des saints martyrs, en qui le feu de l'amour ne put être éteint ni la force ébranlée, ce triomphe, dis-je, le remplissait d'une sainte envie et allumait en son cœur un incendie de charité. Il désirait, lui aussi, dans l'ardeur de son amour, de cet amour qui met dehors la crainte, s'offrir à Dieu à travers les flammes du martyre comme une hostie vivante, témoigner par le sacrifice de son corps sa reconnaissance à Jésus-Christ mourant pour nous, et porter ainsi le reste des hommes à aimer le Seigneur! La sixième année après sa sortie du siècle, tout embrasé de ce désir, il résolut d'aller prêcher la foi et la pénitence aux Sarrasins et aux infidèles de la Syrie. Il s'embarqua donc pour ce pays; mais le vaisseau, poussé par des vents contraires, fut contraint de relâcher sur les côtes d'Esclavonie. Après y être demeuré quelque temps sans trouver aucun moyen de se rendre où l'appelaient ses désirs, trompé dans ses espérances, le saint conjura pour l'amour de Dieu des marins prêts à partir pour Ancône de le recevoir sur leur navire. Mais comme il ne pouvait payer, ils le refusèrent obstinément. Alors François, plein de confiance en la bonté du Seigneur, se cacha secrètement sur le vaisseau avec son compagnon. Peu de temps après

Digitized by Google

un homme se présenta, envoyé de Dieu, comme on le croit, au secours de son pauvre, apportant avec lui les provisions nécessaires à la durée du trajet. Il appela du navire un homme craignant Dieu, et lui dit : « Gardez soigneusement ces provisions pour les pauvres religieux cachés sur votre vaisseau, et soyez fidèle à les leur distribuer avec charité lorsqu'ils en auront besoin. » Or, il arriva que durant plusieurs jours la violence du vent empêcha les matelots d'aborder nulle part, et leurs vivres étant consommés, il ne resta plus que ce qui avait été donné à François en aumône. Ces provisions étaient bien faibles; mais la vertu divine les multiplia, et le vaisseau se trouvant retardé durant plusieurs jours par le mauvais temps, elles suffirent abondamment aux besoins de tout l'équipage jusqu'au port d'Ancône. Les marins, qui avaient compris à quels dangers terribles ils venaient d'être exposés, et vu les merveilles du Seigneur au milieu de l'abîme, reconnurent qu'ils étaient redevables de la vie à François et en rendirent grâces au Très-Haut, dont la bonté et la puissance se manifestent toujours d'une manière admirable en faveur de ses amis et de ses serviteurs.

Après s'être éloigné de la mer, il parcourut le pays répandant partout la semence du salut, et il en rapporta des fruits abondants. Mais celui du martyre avait séduit son cœur; il préférait aux mérites de toutes les vertus une mort glorieuse pour le nom du Seigneur. Il prit donc le chemin de Maroc afin d'annoncer l'Evangile de Jésus-Christ au Miramolin et à

Digitized by Google

sa nation, et d'arriver ainsi à la palme après laquelle il soupirait. Le désir qui l'entraînait était si ardent que, malgré la faiblesse de son corps, il précédait de loin son compagnon de voyage, tant il était pressé d'arriver, et que l'âme toute pleine d'une sainte ivresse, il semblait voler. Mais en Espagne, le ciel, qui le réservait à d'autres choses, lui envoya une grave maladie qui l'empêcha d'aller où il souhaitait. L'homme de Dieu se jugeant donc encore nécessaire en ce monde aux enfants à qui il avait donné le jour, s'en retourna vers les tendres brebis confiées à sa sollicitude, bien qu'il crût pour lui la mort un gain véritable.

Mais l'ardeur de la charité était un aiguillon qui le poussait vers le martyre, et il tenta une troisième fois d'aller propager au prix de son sang la foi en l'auguste Trinité. La treizième année de son renoncement au monde, il se rendit en Syrie et s'exposa à des dangers de toutes sortes pour arriver jusqu'au soudan de Babylone. Il y avait alors entre les chrétiens et les Sarrasins une guerre implacable; les camps des deux armées étaient fort rapprochés, et l'on ne pouvait passer de l'un dans l'autre sans péril d'être massacré, car le soudan avait promis une pièce d'or à tous ceux qui lui apporteraient la tête d'un chrétien. Mais le vaillant soldat de Jésus-Christ, plein de l'espoir d'être bientôt au terme de ses vœux, résolut de se mettre en route, sans se laisser effrayer par la mort, ou plutôt excité par son désir. Après avoir prié, se sentant fortifié par le Seigneur, il redisait avec confiance ces paroles du Prophète : *Quand je marcherais*

Digitized by Google

au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais aucun mal, parce que vous êtes avec moi[1]. Ayant donc pris pour compagnon frère Illuminé, homme vraiment digne de ce nom par ses lumières et sa vertu, il se mit en route. Bientôt ils rencontrèrent deux brebis. A cette vue, le saint rempli de joie dit à son compagnon : « Ayez confiance dans le Seigneur, mon frère, car en nous s'accomplit cette parole de l'Evangile : *Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups*[2]. » Lorsqu'ils se furent avancés plus loin, ils trouvèrent les gardes avancés des Sarrasins, qui, comme des loups, accoururent et se saisirent brutalement des serviteurs de Dieu, leur firent subir des traitements cruels, et après les avoir accablés d'injures et de coups, les chargèrent de chaînes. Enfin, après les avoir maltraités et affligés de toute façon, par une disposition de la divine Providence ils les conduisirent au soudan, selon le désir du saint. Celui-ci leur ayant demandé qui les avait envoyés et quel était le but de leur voyage, François lui répondit sans s'effrayer : « Je ne viens point de la part d'un homme, mais de la « part du Dieu très-haut, afin de vous montrer à vous « et à votre peuple la voie du salut, et de vous annon- « cer l'Evangile de vérité. » Ensuite il prêcha avec un tel courage, une telle force et une telle ardeur au soudan le Dieu en trois personnes et Jésus-Christ sauveur de tous les hommes, qu'en lui s'accomplissait clairement cette promesse du Seigneur : *Je mettrai en votre bouche des paroles et une sagesse auxquelles vos*

[1] Ps. 22. — [2] Mat., 10.

Digitized by Google

ennemis ne pourront résister, et qu'ils ne pourront contredire[1]. En effet, le soudan voyant le zèle admirable et la vertu du serviteur de Dieu, l'écoutait volontiers et le pressait avec instance de prolonger son séjour auprès de lui; mais François, éclairé d'en haut, lui dit : « Si vous voulez vous convertir à Jésus-Christ, « vous et votre peuple, je demeurerai de grand cœur « avec vous. Mais si vous hésitez à abandonner la loi « de Mahomet pour la foi du Sauveur, faites allumer « un grand feu : je le traverserai avec vos prêtres, « et vous serez à même de juger alors quelle est la « croyance la plus certaine et la plus sainte, et celle « qui mérite l'adhésion de vos cœurs. » — « Je ne « pense pas, répondit le soudan, qu'aucun de nos « prêtres consentît pour la défense de sa foi à s'ex- « poser au feu ou à subir quelque autre genre de « tourment. » En effet, il avait vu un de ses prêtres, homme de zèle et déjà avancé en âge, prendre la fuite en entendant les propositions de François. Alors le saint ajouta : « Si vous voulez me promettre pour « vous et pour votre peuple d'embrasser la foi de « Jésus-Christ dans le cas où je sortirai sain et sauf « du milieu des flammes, je les traverserai seul. Si « le feu me fait sentir ses ardeurs, vous l'attribuerez « à mes péchés; mais si la puissance du Seigneur « me protége, vous reconnaîtrez que le Christ est la « vertu et la sagesse de Dieu, qu'il est le Dieu véri- « table et le Sauveur de tous les hommes. » Le soudan déclara qu'il n'osait accepter une telle pro-

[1] Luc., 21.

Digitized by Google

position dans la crainte de voir son peuple se soulever. Cependant il lui offrit des présents considérables et d'un grand prix. L'homme de Dieu, plein de mépris pour les choses de ce monde, et avide seulement du salut des âmes, méprisa tout cela comme de la boue. Mais ce refus, qui montrait en lui un si parfait contempteur des biens terrestres, lui gagna encore davantage l'affection du soudan; et quoiqu'il ne voulût ou n'osât embrasser la foi chrétienne, il supplia cependant le saint d'accepter ses dons afin de les distribuer pour son salut aux pauvres chrétiens ou aux églises. François, qui avait en horreur de porter le fardeau des richesses et ne voyait d'ailleurs aucun sentiment de vraie piété dans l'âme du soudan, n'acquiesça en aucune façon à ce qu'il souhaitait. Ensuite, reconnaissant qu'il n'aurait aucun succès auprès de cette nation et qu'il ne pouvait obtenir l'objet de ses désirs, averti par une révélation du ciel, il revint en Europe.

Ainsi, par une disposition de la bonté et de la miséricorde du Ciel, qui se plut à tout conduire d'une manière admirable en cette circonstance, pour récompenser la vertu de François, il arriva à cet ami de Jésus-Christ de chercher de toutes ses forces à souffrir la mort pour son amour sans pouvoir la trouver. Il eut le mérite du martyre après lequel il avait tant soupiré, et il fut conservé pour recevoir plus tard en lui-même les marques d'une faveur toute singulière. Ainsi, le feu divin allumé en son cœur s'y embrasa avec une intensité plus grande encore, et finit par s'en échapper avec une puissance nouvelle

Digitized by Google

en traversant son corps. O homme vraiment heureux, dont la chair, sans être frappée par l'épée du tyran, a reçu l'empreinte de l'Agneau immolé ! O homme vraiment et admirablement heureux ! Le glaive du persécuteur n'a pas mis fin à ses jours, et cependant il a possédé la palme du martyre.

CHAPITRE X.

De l'application de François à la prière, et de la sublimité de son oraison.

Le serviteur de Jésus-Christ se sentait, par son corps, toujours éloigné du Seigneur, alors même que son ardent amour l'avait rendu comme insensible à toutes les choses du dehors. Il s'efforçait donc de tenir sans cesse son esprit en la présence de Dieu par une oraison non interrompue. Il trouvait, en effet, une douce consolation en cet exercice, lorsque parcourant par la contemplation les demeures de la cité céleste, et devenu déjà en quelque sorte le concitoyen des anges, il cherchait de toute l'ardeur de ses désirs son Bien-Aimé dont il n'était séparé que par la muraille de sa chair. Il y puisait aussi un secours puissant au milieu des embarras de la vie active ; car, se défiant de sa propre sagesse et se confiant en la bonté du Ciel, il pouvait, en multipliant ses supplications, reposer toutes ses pensées dans le Seigneur. Il assurait que la vertu d'oraison devait être l'objet suprême des désirs d'un religieux, et persuadé que sans elle nul ne peut

Digitized by Google

avancer dans le service de Dieu, il excitait par tous les moyens possibles ses frères à s'y adonner. En voyage et à la maison, au-dedans comme au-dehors, dans le travail comme dans le repos, il y était tellement appliqué qu'il semblait y avoir consacré entièrement non-seulement son cœur et son corps, mais aussi ses œuvres et son temps. Il avait coutume de ne jamais laisser passer inutilement la moindre des visites du Seigneur. Quand elle se présentait, il y était attentif, et tant qu'elle durait, il jouissait de la consolation dont il était favorisé. Lorsque, dans ses voyages, il sentait le souffle de l'Esprit-Saint s'élever en son âme, il laissait ses compagnons prendre le devant, s'arrêtait et s'efforçait de goûter les douceurs de cette inspiration et de ne pas recevoir la grâce en vain. Souvent il lui arrivait d'être si absorbé dans sa contemplation, que, ravi hors de lui-même et éprouvant des choses au-dessus de l'intelligence de l'homme, il ignorait ce qui se passait autour de lui. Dans un voyage où il devait traverser le bourg de Saint-Sépulcre, endroit assez populeux, la faiblesse de son corps l'avait forcé de se servir d'un âne. Tous les habitants se précipitèrent à sa rencontre par dévotion; mais, pour lui, au milieu de cette foule qui le pressait, le touchait, le tirait, et se le disputait de diverses manières, il paraissait insensible et inanimé, et ne remarquait rien de ce qui avait lieu. Aussi, après être sorti de cet endroit, la foule s'étant retirée, et lui arrivant à un hôpital de lépreux, il demanda, comme s'il fût revenu d'un autre monde, si l'on approchait du

Digitized by Google

bourg. Son esprit, tout entier transporté au milieu des splendeurs célestes, ne s'était aperçu ni de la différence des lieux, ni du temps, ni de la réunion de tant de personnes. Au reste, ses compagnons ont éprouvé que la même chose se renouvelait souvent.

Il avait reconnu que la présence si désirée de l'Esprit-Saint dans l'oraison se fait sentir d'autant plus facilement à ceux qui prient, qu'ils sont plus éloignés du bruit de ce monde. C'est pourquoi il cherchait les endroits non fréquentés et les solitudes, et il allait durant la nuit dans les églises désertes pour y prier. Il eut à y souffrir souvent de rudes assauts de la part des démons, qui l'attaquaient d'une manière sensible et s'efforçaient de le troubler dans son oraison. Mais couvert d'armes toutes célestes, plus il voyait l'ennemi redoubler ses violences, plus il sentait son courage se fortifier et sa ferveur s'animer dans la prière; il s'adressait avec confiance à Jésus-Christ et lui disait : « *Protégez-moi à l'ombre de vos ailes contre les efforts des impies qui m'ont affligé.* » Et ensuite s'adressant aux démons : « Esprits pervers et trom-« peurs, leur disait-il, usez de tout votre pouvoir « contre moi. Vous n'avez de puissance qu'autant « qu'il plaira à la main du Seigneur de vous en « accorder, et moi je suis prêt à souffrir avec joie « tout ce qu'il aura résolu de m'envoyer. » Et les démons ne pouvant supporter une telle constance se retiraient couverts de confusion. Alors l'homme de Dieu, demeuré solitaire et en paix, remplissait les forêts de ses gémissements, arrosait la terre de ses

Digitized by Google

larmes, se frappait la poitrine, et comme s'il eût été dans la demeure la plus intime de son Seigneur, il s'entretenait avec lui. Il répondait à son juge, il suppliait son père, il parlait à son ami. Quelquefois aussi ses frères, poussés par une sainte curiosité à l'observer en ces circonstances, l'entendaient implorer par des cris lamentables la miséricorde divine en faveur des pécheurs, et pleurer amèrement la Passion du Sauveur comme si elle se fût passée sous ses yeux. Là, durant une nuit, on le vit en prières, les bras étendus en croix, le corps élevé au-dessus de la terre et environné d'une nuée lumineuse, dont l'éclat était un signe admirable de la lumière abondante qui inondait son âme. Là aussi lui étaient révélés les secrets et les mystères de la divine sagesse, comme on le sut d'une manière incontestable; mais il ne divulguait pas ces faveurs à moins d'y être poussé par la charité ou l'utilité du prochain. Car, disait-il, on perd, pour un médiocre avantage dont on s'était flatté, un trésor inestimable, et celui qui l'a donné ne se montre plus aussi facile à l'accorder de nouveau.

Quand il revenait ainsi de la solitude, où ses longues oraisons l'avaient comme changé en un autre homme, il s'efforçait avec le plus grand soin de paraître en tout semblable à ses frères, de peur que le souffle des louanges humaines ne privât de leur récompense les grâces ainsi manifestées au-dehors. Lorsque le Seigneur le visitait devant tous les autres, il prétextait quelques raisons afin de ne pas rendre publiques les caresses de son Bien-Aimé. En priant au milieu de

Digitized by Google

ses religieux, il évitait les exclamations, les gémissements, les soupirs profonds, et en un mot tout mouvement extérieur, soit qu'il préférât la solitude pour de pareilles choses, soit que, rentrant réellement jusqu'au fond de son cœur, il passât tout entier en son Dieu. Il donnait souvent ce conseil à ses frères les plus intimes : « Quand un serviteur de Dieu reçoit « la visite du ciel en sa prière, il doit dire : C'est « vous, Seigneur, qui avez envoyé du lieu de votre « gloire cette consolation à un homme pécheur et « indigne; maintenant je vous en confie la garde, « car je suis un voleur capable de vous ravir votre « trésor. Et lorsqu'il revient de l'oraison, il doit se « montrer aussi pauvre et aussi misérable que s'il « n'avait reçu aucune faveur nouvelle. »

Une fois que l'homme de Dieu était au couvent de la Portiuncule, l'évêque d'Assise vint l'y visiter, comme il avait coutume de le faire. Lorsqu'il fut entré dans la maison, il alla sans se douter de rien à la cellule de François, et il se disposait à y pénétrer après avoir frappé à la porte; mais, avançant la tête et voyant le saint en prières, il se trouva saisi d'une frayeur subite, ses membres se roidirent et il perdit la parole; ensuite il se sentit repoussé aussitôt par une force divine et entraîné loin de ce lieu. Plein d'étonnement d'une pareille chose, l'évêque se hâta comme il put d'aller trouver les frères, et Dieu lui ayant rendu l'usage de sa langue, il s'en servit aussitôt pour confesser sa faute.

Une autre fois l'abbé du monastère de Saint-Justin,

Digitized by Google

dans le diocèse de Pérouse, alla au-devant du serviteur de Dieu. A peine l'eut-il aperçu qu'il se hâta de descendre de cheval pour lui témoigner son respect, et aussi pour traiter avec lui de quelques points concernant le salut de son âme. Après s'être entretenus ensemble dans la plus douce intimité, l'abbé, en le quittant, lui demanda humblement de vouloir bien prier pour lui. « Je le ferai volontiers, » lui dit François. Quand il fut parti, le saint dit aussitôt au frère qui était là : « Attendez-moi un peu, car je veux payer la dette que je viens de contracter. » Or, pendant qu'il priait, l'abbé sentit en son âme une chaleur inaccoutumée et une douceur dont jusque-là il n'avait point fait l'expérience, en sorte qu'il fut ravi en extase et plongé tout entier en Dieu. Cela dura peu, et bientôt revenu à lui-même il reconnut quelle vertu avait la prière de François. Aussi conserva-t-il toujours l'affection la plus vive pour notre ordre, et dans la suite il aimait à raconter comme un miracle ce qui lui était arrivé.

Le saint avait coutume de réciter les heures canoniales avec non moins de crainte que de dévotion, et quoiqu'il souffrît beaucoup de plusieurs infirmités, des yeux, de l'estomac, des poumons, etc., jamais il ne consentit à s'appuyer contre la muraille ou un objet quelconque. Il se tenait debout, la tête découverte, attentif à ne point laisser ses yeux errer de côté et d'autre et à ne point interrompre son office. Lorsqu'il était en voyage, il s'arrêtait pendant le temps voulu, et la pluie la plus violente n'était point pour

Digitized by Google

lui un motif de renoncer à une habitude aussi sainte et aussi respectueuse. Il disait : « Si le corps veut être « en repos pour prendre une nourriture qui doit être « avec lui la pâture des vers, combien plus l'âme « a-t-elle besoin de prendre l'aliment de vie avec « calme et tranquillité? » Il pensait également commettre une faute grave si, pendant sa prière, il laissait son imagination devenir le jouet de vains fantômes. Lorsqu'il lui arrivait quelque chose de semblable, il n'avait point de repos qu'il ne s'en fût confessé et n'en eût fait pénitence. Au reste, il avait l'habitude de veiller si soigneusement en ce point, qu'il souffrait très-rarement de pareils inconvénients. Pendant un carême il avait fabriqué un petit vase, pour ne point laisser sans occupation les moments les plus légers de son temps. Un jour qu'il récitait tierce, ce vase lui revint dans la pensée, et lui causa quelque distraction. Alors poussé par l'ardeur de sa piété, il jeta le vase au feu, en disant : « Je sacrifierai au Seigneur celui dont la pensée a été un obstacle à mon sacrifice. » Il récitait les psaumes avec une attention aussi profonde de cœur et d'esprit que s'il eût vu Dieu présent devant lui, et lorsqu'il y rencontrait le nom du Seigneur, il portait sa langue sur les lèvres comme s'il eût goûté quelque chose d'une douceur ineffable.

Non-seulement il avait le respect le plus tendre pour le nom du Seigneur toutes les fois qu'il s'offrait à sa pensée, mais encore lorsqu'il l'entendait prononcer ou le trouvait écrit, et plusieurs fois il conseilla à ses frères de ramasser tous les lambeaux

Digitized by Google

d'écriture qu'ils pourraient rencontrer et de les placer dans un endroit décent, afin de soustraire à la profanation ce nom sacré. Lorsqu'il prononçait ou entendait le nom de Jésus, il était rempli d'allégresse en son cœur et tout son corps paraissait ému; on l'eût dit sous le charme d'un concert enivrant, et sa bouche semblait savourer un mets délicieux. Trois ans avant sa mort, il voulut célébrer, à Grécio, la fête de la Nativité du Seigneur avec toute la solennité possible afin d'exciter les hommes à une dévotion plus vive envers ce mystère. Mais pour éviter toute critique, il demanda la permission au souverain Pontife, et après l'avoir obtenue, il fit préparer une crèche et du foin, et amener un bœuf et un âne. Alors les frères furent convoqués, les peuples s'empressèrent de leur côté, la forêt retentit des cris de joie, des clartés brillantes et nombreuses prêtèrent leur lumière à cette nuit sainte, et elle se passa au milieu des chants de louanges et des accords les plus mélodieux. L'homme de Dieu se tenait devant la crèche, pénétré de la plus tendre piété, le visage baigné de larmes et l'âme inondée de bonheur. On célébra une messe solennelle sur la crèche elle-même; François chanta l'Evangile et ensuite il prêcha au peuple sur la naissance du Roi pauvre, que la tendresse de son amour lui faisait nommer l'enfant de Bethléem lorsqu'il voulait l'appeler par son nom. Or, un soldat vertueux et digne de foi, Jean de Grécio, qui, par amour pour le Seigneur, avait renoncé à la vie militaire et était uni avec François par une amitié

Digitized by Google

très-étroite; ce soldat, dis-je, assura avoir vu endormi dans la crèche un enfant d'une beauté admirable, et François le pressant dans ses bras, chercher à le tirer de son sommeil. Au reste, quoique la piété de ce religieux soldat suffise seule pour rendre croyable une semblable vision, ce qu'elle signifiait en est une preuve bien puissante et les miracles qui suivirent la confirment. L'exemple offert au monde par François est propre, en effet, à ranimer dans la foi de Jésus-Christ les cœurs engourdis. Ensuite, le foin placé dans la crèche guérit miraculeusement les animaux malades et fut un préservatif contre divers fléaux contagieux, Dieu voulant glorifier en tout son serviteur et montrer par des prodiges évidents la vertu efficace de ses saintes prières.

CHAPITRE XI.

De l'intelligence des saintes Ecritures et de l'esprit de prophétie chez François.

Une application aussi infatigable à l'oraison, accompagnée de l'exercice continuel de toutes les vertus, avait produit en l'âme du serviteur de Dieu une telle sérénité que, malgré son peu d'habileté dans les sciences sacrées, éclairé des splendeurs de la lumière éternelle, il pénétrait avec une rare profondeur d'intelligence les passages les plus difficiles des saintes Ecritures. La pureté sans tache de son cœur lui ouvrait

Digitized by Google

l'entrée aux endroits les plus cachés de nos mystères et l'ardeur de son amour le faisait arriver là où la science du maître est impuissante à aborder. Il lisait de temps en temps les saints Livres, et les passages une fois confiés à son esprit, sa mémoire les retenait fidèlement, car il apportait une attention vigilante à une lecture destinée à servir de méditation continuelle à sa dévotion. Un jour les frères lui demandèrent s'il aurait pour agréable que les lettrés reçus dans l'ordre s'appliquassent à l'étude de l'Ecriture. Il répondit : « Je le veux bien, pourvu qu'ils ne négligent « point l'exercice de la prière, à l'exemple de Jésus-« Christ, que nous voyons plus adonné à prier qu'à « lire. Cependant qu'ils n'étudient pas pour savoir « bien parler, mais afin de mettre en pratique et de « proposer aux autres ce qu'ils auront appris. Je « veux, ajouta-t-il, que mes frères soient des dis-« ciples de l'Evangile et qu'ils s'avancent dans la « connaissance de la vérité de façon à posséder une « simplicité parfaite et à ne point séparer cette sim-« plicité de la colombe de la prudence du serpent, « car notre Maître par excellence a uni ces deux « vertus dans ses enseignements sacrés. » A Sienne, un homme religieux, docteur en théologie, l'interrogea sur certaines questions fort difficiles à comprendre. Il lui découvrit avec une telle clarté de doctrine les mystères de la divine sagesse, que le docteur, plein d'un étonnement profond et de l'admiration la plus vive, s'écriait : « La théologie de cet « homme bienheureux s'est élevée comme l'aigle au

Digitized by Google

« milieu des régions les plus hautes, sur les ailes « de la pureté et de la contemplation; mais notre « science à nous ne fait que se traîner contre terre. » Au reste, nous ne devons pas être surpris de voir notre saint doué divinement d'une telle intelligence des Ecritures : il s'efforçait, en marchant sur les traces du Sauveur, d'en retracer la vérité parfaite dans toute sa conduite, et l'Esprit-Saint, répandant en son cœur la plénitude de son onction, s'était fait lui-même son docteur.

Il avait également à un tel degré le don de prophétie, qu'il connaissait à l'avance les choses futures et lisait les secrets des cœurs. Il voyait les choses accomplies ailleurs comme si elles se fussent passées sous ses yeux, et il apparaissait d'une façon toute merveilleuse aux hommes éloignés de lui. Dans le temps où l'armée des chrétiens assiégeait Damiette, l'homme de Dieu se trouvait dans le camp, mais il n'avait que sa foi pour défense. Or, un jour, comme on se préparait à livrer bataille, François en ayant été instruit se prit à gémir profondément et dit à son compagnon : « Dieu m'a fait connaître que si les « chrétiens tentent le combat, l'affaire tournera mal « pour eux. Mais si je leur annonce pareille chose, « ils me considéreront comme un fou; et si je garde « le silence, je n'échapperai pas aux reproches de « ma conscience. Que vous en semble-t-il donc? » Le religieux répondit : « Vous ne devez faire aucun « cas de la manière dont les hommes vous jugeront; « ce n'est pas du reste la première fois qu'on vous

Digitized by Google

« regarde comme un insensé. Déchargez donc d'abord « votre conscience et soyez plus sensible à la crainte « de Dieu qu'à celle des hommes. » Aussitôt le héraut du Seigneur, s'élançant au milieu des chrétiens, leur donne les avis les plus salutaires, cherche à les détourner du combat et leur annonce le malheur dont ils sont menacés. Mais on se moqua de ses discours; tous endurcirent leur cœur et refusèrent de revenir sur leurs pas. Ils marchèrent donc et livrèrent bataille; mais toute leur armée fut mise en déroute et ils ne trouvèrent que la honte au lieu du triomphe : six mille hommes périrent ou furent faits prisonniers. Alors il parut évident qu'on ne devait point mépriser la sagesse du pauvre de Jésus-Christ, et que le regard de son âme découvrait plus clairement la vérité que sept sentinelles placées sur les hauteurs et chargées de tout observer.

Après son retour d'outre-mer, étant allé prêcher à Celano, un soldat l'invita à dîner avec les plus vives instances et la plus humble piété. Il vint donc à la demeure de ce soldat, et toute sa famille, qui était pauvre, le reçut avec allégresse. Mais avant de se mettre à table, voulant offrir ses prières et ses louanges au Seigneur, selon sa coutume, il demeura quelque temps les yeux élevés au ciel. Ensuite il appela son hôte en particulier, et lui dit avec bonté: « Mon frère, « j'ai cédé à vos invitations réitérées, et je suis entré « dans votre maison pour m'y asseoir à votre table. « Maintenant, hâtez-vous à votre tour de profiter de « mes avertissements, car ce n'est pas ici, mais

Digitized by Google

« ailleurs que vous mangerez. Confessez de suite vos « péchés avec les sentiments d'une vraie et sincère « douleur ; ne cachez rien, mais découvrez tout sans « réserve. Dieu va vous récompenser dès ce jour « d'avoir reçu ses pauvres avec autant d'empresse- « ment. » Le soldat obéit de suite aux avis du saint, il confessa toutes ses fautes au religieux qui l'accompagnait, régla tout en sa maison, et se disposa de son mieux à la mort. On se mit enfin à table, et pendant que les autres mangeaient, le soldat rendit l'esprit subitement, comme le lui avait prédit l'homme de Dieu. Ainsi, en exerçant l'hospitalité vis-à-vis d'un prophète, il reçut, selon la parole de l'éternelle Vérité, la récompense du Prophète; car l'annonce prophétique du saint le tint en garde contre l'arrivée imprévue de la mort, elle le munit des armes de la pénitence, le fit échapper à la damnation éternelle et entrer dans les tabernacles du Seigneur.

Dans le temps où le saint était malade à Riéti, un bénéficier, nommé Gédéon, homme dissolu et mondain, fut saisi d'une grave infirmité. Porté sur son lit au serviteur de Dieu, il le conjurait avec larmes, ainsi que les personnes présentes, de vouloir bien faire sur lui le signe de la croix. « Vous avez vécu « jusqu'à ce jour selon les désirs de la chair, lui dit « François; vous n'avez aucune crainte des juge- « ments de Dieu. Comment donc vous marquerai-je « du signe de la croix? Cependant je veux bien con- « descendre à vos désirs en considération des prières « ardentes de ceux qui vous accompagnent. Mais

Digitized by Google

« sachez bien que des malheurs plus grands vous « sont réservés si, une fois délivré, vous retournez à « votre vomissement, car l'ingratitude entraîne tou- « jours à sa suite des maux plus redoutables que les « premiers. » Il fit donc le signe de la croix sur le paralytique, qui se trouva aussitôt rendu à la santé, et se leva en louant Dieu et en s'écriant : « Je suis guéri. » Les personnes présentes entendirent ses ossements faire un bruit semblable à celui qui a lieu lorsqu'on rompt du bois sec. Mais peu de temps après, cet homme, oubliant le Seigneur, retomba dans le crime, et un soir qu'il avait été invité à souper et à coucher chez un chanoine, pendant qu'il dormait, le toit de la maison s'écroula et ensevelit les personnes présentes sous ses ruines ; mais tout le monde échappa à la mort, excepté ce malheureux. Ainsi, par un juste jugement de Dieu, les derniers châtiments infligés à ce pécheur furent pires que les premiers à cause de son ingratitude et de son mépris du Seigneur. En effet, le pardon reçu exige notre reconnaissance, et le crime qui vient après déplaît doublement.

Une autre fois une femme vint trouver le saint afin de lui faire connaître ses chagrins et de lui en demander le remède. Elle avait un mari vraiment cruel, et opposé à ses désirs de servir le Seigneur. Elle conjurait donc le saint de vouloir prier pour lui afin que Dieu, par sa miséricorde, daignât amollir son cœur. François lui répondit : « Allez en paix et « tenez pour assuré que bientôt vous recevrez une « grande consolation de votre mari. Dites-lui de la

Digitized by Google

« part de Dieu et de la mienne, que c'est maintenant « le temps de la miséricorde, et que plus tard ce sera « celui de la justice. » Cette femme s'en retourna donc après avoir reçu la bénédiction du saint, et elle rapporta ses paroles à son mari. Aussitôt l'Esprit-Saint le remplit, le changeant en un homme nouveau, le fit répondre avec mansuétude : « Servons le Seigneur et sauvons nos âmes. » Sur la proposition de sa sainte épouse, il consentit à garder la continence et tous deux moururent le même jour et échangèrent cette vie contre une vie meilleure. Elle était assurément admirable en l'homme de Dieu, cette vertu de l'esprit prophétique qui rendait la vie aux membres desséchés et faisait naître la piété dans les cœurs les plus durs ; et cependant sa lumière n'était pas moins étonnante, cette lumière par laquelle François découvrait les choses futures et sondait même le secret des consciences, comme si, nouvel Elisée, le double esprit d'Elie se fut reposé sur lui.

Lorsqu'il était à Sienne, il prédit à un de ses amis certaines choses touchant la fin de sa vie. Le docteur dont nous avons parlé plus haut, et qui aimait à s'entretenir avec le saint de questions sur la divine Ecriture, ayant émis quelque doute sur cette prédiction et lui ayant demandé s'il connaissait ces choses par une révélation du Ciel, François l'assura qu'il en était ainsi, et il lui prédit à lui-même sa propre mort alors qu'il s'enquérait de celle des autres. Et afin de le confirmer entièrement sur ce point, il lui parla d'un scrupule secret dont sa conscience était tour-

Digitized by Google

mentée et que le docteur n'avait découvert à personne ; il le lui expliqua d'une manière admirable et lui donna sur ce sujet des conseils salutaires. En effet, cet homme religieux mourut, comme le saint le lui avait prédit.

Dans le temps où il revenait d'outre-mer, il lui arriva, ayant pour compagnon frère Léonard d'Assise, de se trouver accablé de fatigue et il monta un peu sur une âne. Le frère qui le suivait, bien fatigué aussi, ressentit en son cœur quelque chose de l'homme et se prit à dire en lui-même : « Ses parents et les miens « tenaient un rang bien différent ; cependant aujour- « d'hui c'est lui qui se fait porter, et moi je suis à « pied ; je conduis sa monture. » Aussitôt le saint descendit et dit au religieux : « Il ne me convient « pas de voyager ainsi, mon frère, et de vous laisser « à pied ; car vous avez été dans le siècle plus noble « et plus puissant que moi. » Le frère, étonné et couvert de confusion de se voir ainsi découvert, se jeta baigné de larmes aux pieds de François, lui découvrit sa pensée et lui en demanda pardon.

Un religieux plein de l'amour de Dieu et profondément attaché au serviteur de Jésus-Christ, pensait souvent en lui-même que celui-là était digne de la gloire à qui le saint portait un tendre amitié, tandis que l'homme considéré par lui comme un étranger, devait être regardé comme retranché du nombre des élus. Tourmenté sans cesse par une semblable pensée, il désirait ardemment avoir avec le saint une union intime, sans cependant faire connaître à personne le secret de son cœur. Or, un jour le tendre père, l'ap-

Digitized by Google

pelant avec bonté, lui dit : « Mon fils, ne vous « laissez troubler par aucune pensée. Vous m'êtes « cher parmi ceux que j'affectionne le plus; je vous « accorde donc volontiers la faveur de mon intimité « et de mon amour. » Le frère, étonné et rempli par ce témoignage d'une tendresse encore plus vive, non-seulement crût de jour en jour en amour pour le saint, mais encore il fut, par une faveur de l'Esprit-Saint, comblé des dons les plus considérables.

Pendant que François demeurait sur le mont Alverne, enfermé en sa cellule, un de ses compagnons avait le désir le plus grand d'avoir quelques courtes réflexions écrites de sa main sur la loi du Seigneur. Il souffrait les tentations les plus violentes de la chair, et il espérait s'y soustraire par ce moyen, ou du moins les rendre plus faciles à supporter. Il languissait en proie à un tel désir et se consumait d'anxiété; car, retenu par la honte, il n'osait découvrir la chose à son père vénéré. Mais l'Esprit-Saint révéla ce que l'homme ne disait point. Le serviteur de Dieu se fit donc apporter par ce frère de l'encre et du papier, lui écrivit selon son désir quelque chose à la louange de Dieu et lui donna sa bénédiction en disant : « Prenez ce papier et gardez-le soigneusement jusqu'au jour de votre mort. » Le frère reçut ce don précieux, et aussitôt la tentation disparut. On conserva cet écrit, et, comme dans la suite, des merveilles s'accomplirent par lui, il servit à rendre témoignage des vertus de François.

Il y avait dans l'ordre un frère qui paraissait au-

Digitized by Google

dehors d'une sainteté remarquable et d'une vie exemplaire ; mais c'était un homme d'une singularité extrême. Il s'appliquait continuellement à l'oraison et observait si rigoureusement le silence, qu'il avait coutume de se confesser par signes. Or, le saint vint en ce lieu pour voir ce frère et s'entretenir de lui avec les autres religieux. Tous l'exaltèrent et en firent les éloges les plus magnifiques. L'homme de Dieu leur répondit : « Laissez, mes frères ; ne me louez « pas davantage ce qui n'est, en cet homme, qu'une « illusion du démon. » Les frères entendirent avec peine un pareil langage, et ils regardaient comme impossible que de telles apparences de perfection fussent l'effet des ruses de notre ennemi. Mais peu de jours après, cet homme ayant abandonné la religion, on comprit combien clairement le regard intérieur du saint avait pénétré les secrets de son cœur. Il prédit de la sorte la ruine de plusieurs dont la vertu paraissait inébranlable, et la conversion d'un grand nombre d'hommes pervers ; et ce qu'il avait prédit arrivait si sûrement qu'il semblait s'être approché du miroir de l'éternelle lumière et contempler dans son éclat admirable les choses éloignées comme si elles eussent été présentes aux yeux de son esprit.

Une fois, pendant que son vicaire tenait le chapitre, François était renfermé dans sa cellule, tout entier à la prière, comme un solliciteur et un médiateur entre Dieu et ses frères. Comme un d'entre eux, sous un prétexte apparent, ne se soumettait point à la discipline de la maison, l'homme de Dieu

Digitized by Google

le vit en esprit, et, appelant un des religieux, il lui dit : « Mon frère, j'ai vu le démon en possession de « ce religieux désobéissant; il a placé une chaîne « autour de son cou, et cet homme, qui a rejeté « le fruit de l'obéissance, conduit par un tel guide, « suivait en tout les caprices de sa volonté. J'ai prié « Dieu pour lui, et le démon s'est éloigné aussitôt « couvert de confusion. Allez donc, et dites à ce frère « de se soumettre de nouveau et sans retard au joug « de la sainte obéissance. » Le religieux averti de la sorte rentra aussitôt en lui-même et se jeta humblement aux pieds du vicaire de François.

Une autre fois, deux frères étaient venus de loin à l'ermitage de Grécio pour voir le saint et recevoir sa bénédiction, après laquelle ils soupiraient depuis long-temps. Mais, arrivés là, ils ne le trouvèrent plus, car il était rentré dans sa cellule. Ils s'en retournaient donc profondément attristés, quand François, sans avoir été prévenu par personne de leur arrivée ni de leur départ, sortit de sa cellule contre sa coutume, les appela, et, faisant sur eux le signe de la croix, les bénit au nom de Jésus-Christ selon qu'ils l'avaient désiré.

Deux frères étaient venus ensemble de la terre de Labour, et le plus vieux avait donné quelque scandale au plus jeune. Lorsqu'ils furent en présence du bienheureux père, il demanda au plus jeune comment son frère avait agi à son égard durant le voyage. Celui-ci ayant répondu qu'il n'avait point à s'en plaindre, François ajouta : « Prenez garde, mon

Digitized by Google

« frère, de ne pas mentir sous prétexte d'humilité. « Je connais tout; mais attendez un peu et vous « verrez. » Le frère demeura dans un profond étonnement en voyant comment il avait pu connaître en esprit des choses arrivées à une distance aussi grande. Peu de jours après, celui qui avait scandalisé son compagnon, sans demander pardon au saint et sans faire une pénitence convenable, quitta l'habit religieux et rentra dans le monde; et, dans cette circonstance, on peut admirer la sévérité de la justice divine, et la grandeur de l'esprit prophétique chez le saint.

Si l'on veut connaître de quelle manière, par la vertu du Seigneur, il se montra présent aux personnes dont il était éloigné, qu'on se rappelle comment il apparut à ses frères transfiguré en un char de feu, et comment, au chapitre d'Arles, il se montra les bras étendus en croix. Cela s'accomplit, sans aucun doute, par une disposition du Ciel, afin de faire connaître clairement par ces apparitions admirables combien son esprit était ouvert aux rayons de la sagesse éternelle, combien il était illuminé des splendeurs de cette sagesse, dont l'activité l'emporte sur ce qu'il y a de plus actif en ce monde, qui pénètre en tous lieux à cause de sa pureté, s'avance au milieu des nations dans les âmes saintes et forme les amis de Dieu et les prophètes. Le Docteur par excellence a coutume de révéler ses mystères aux simples et aux petits. Ainsi agit-il envers David, le plus grand des prophètes, envers Pierre, le prince des apôtres,

Digitized by Google

et enfin envers François, le pauvre de Jésus-Christ. Ces hommes étaient étrangers à la science humaine, et ils sont devenus glorieux dans la science de l'Esprit-Saint. Le premier était un pasteur, et il lui a été donné de paître la synagogue, le troupeau tiré de l'esclavage de l'Egypte; le second était un pêcheur, et il a rempli les filets de l'Eglise d'une multitude de croyants pris dans toutes les nations; le dernier était un marchand, et il a vendu tout ce qu'il possédait pour acheter la perle de l'Evangile, il a tout distribué à cause de Jésus-Christ.

CHAPITRE XII.

De l'efficacité de la prédication et du don des miracles chez François.

Le fidèle serviteur et ministre de Jésus-Christ, François, désireux de se rendre parfait et accompli en tout, s'exerçait principalement aux vertus que les enseignements de l'Esprit-Saint lui faisaient connaître comme plus agréables à son Dieu. Aussi lui arriva-t-il à ce sujet de tomber en un doute profond et plein d'angoisses, et tous les jours en sortant de l'oraison il le proposait à résoudre aux frères dont il estimait le plus les lumières. « Que me conseillez-« vous, leur disait-il, quel emploi vous semble pré-« férable? Dois-je vaquer à l'oraison ou me livrer « à la prédication? Je suis un pauvre enfant, sans

Digitized by Google

« savoir, et dont le langage est grossier; j'ai plus « reçu pour prier que pour parler. Ensuite, dans « l'oraison, il y a un gain véritable, les grâces s'y « accumulent en trésors; dans la prédication, au « contraire, il faut distribuer aux autres les dons « reçus du Ciel. Dans l'oraison, les affections de notre « âme se purifient de plus en plus, l'union au bien « véritable, unique et suprême s'accomplit avec une « vertu de jour en jour plus vive. Dans la prédica- « tion, les pieds de notre esprit se couvrent de pous- « sière, on se distrait en beaucoup de choses, et la « discipline se relâche. Enfin, dans l'oraison nous « parlons à Dieu, nous entendons sa voix, nous « menons une vie angélique, nous demeurons au « milieu des esprits célestes. Mais dans la prédication « il faut user d'une grande condescendance vis-à-vis « des hommes, vivre en homme au milieu d'eux, « penser, voir, dire et entendre en homme. Cepen- « dant une chose me semble devant Dieu combattre « en faveur de la prédication : c'est que le Fils de « Dieu, la Sagesse suprême, est descendu du sein « de son Père pour le salut des âmes; il a donné « d'abord l'exemple de sa vie au monde comme règle « de conduite; ensuite il lui a fait entendre des « paroles de salut, il a racheté les hommes au prix « de son sang vénérable, il en a fait un bain pour « les purifier, et un breuvage pour soutenir leurs « forces; il ne s'est rien réservé, mais il a tout donné « libéralement pour opérer notre salut. Puisque « nous devons agir en tout selon le modèle des choses

Digitized by Google

« offertes à nos regards en sa personne comme sur « une montagne élevée, il me semble donc que Dieu « a pour agréable de nous voir interrompre le repos « de la contemplation pour le travail du dehors. »

Le serviteur de Dieu avait passé bien des jours à conférer sur ce sujet avec ses frères, et cependant il ne voyait point encore d'une manière certaine quel parti il devait embrasser comme plus agréable à Jésus-Christ. L'esprit de prophétie dont il était doué lui avait découvert des choses merveilleuses, et il ne pouvait par lui-même résoudre la question présente, Dieu le permettant ainsi afin de lui faire connaître par un oracle du ciel le mérite de la prédication et de conserver son humilité. Véritable frère mineur, il ne rougissait donc pas, lui à qui le Maître suprême avait appris des secrets admirables, de prendre conseil de ses inférieurs en des points d'une moindre importance. Il avait coutume de leur demander avec un empressement tout particulier par quelle voie et de quelle manière il pourrait accomplir plus parfaitement le bon vouloir de Dieu. Sa suprême philosophie, son désir souverain, tant qu'il vécut, fut de s'enquérir auprès des sages et des simples, des parfaits et des imparfaits, des jeunes et des vieux, des moyens d'arriver plus sûrement au sommet de la perfection. Prenant donc deux de ses religieux, il les envoya à frère Silvestre, le même qui avait vu autrefois une croix sortir de la bouche du saint, et qui alors était appliqué à prier continuellement sur une montagne proche d'Assise, afin d'avoir une réponse du Ciel sur

Digitized by Google

le doute de son bienheureux père; il les envoya, dis-je, pour savoir ce qu'il lui commanderait de la part de Dieu. Il ordonna aussi à la pieuse vierge Claire de faire prier pour la même fin la plus pure et la plus simple des religieuses confiées à sa conduite, et de prier elle-même afin de connaître la volonté divine. Les deux réponses s'accordèrent admirablement. Le saint prêtre et la vierge du Seigneur, éclairés par l'Esprit-Saint, firent connaître à François que le bon vouloir de Dieu était que le héraut de Jésus-Christ s'appliquât à la prédication.

Lorsque les frères furent de retour et qu'ils lui eurent appris la volonté du Ciel, selon qu'elle leur avait été manifestée, François se leva aussitôt, s'apprêta à partir et se mit en route sans retard. Il s'avançait avec tant de ferveur pour accomplir le commandement du Seigneur, et il marchait si rapidement qu'il semblait être poussé par la main de Dieu et avoir reçu d'en haut une vertu toute nouvelle. Non loin de Bevagna, il trouva un lieu où s'étaient réunis en grand nombre des oiseaux de toutes sortes. L'homme de Dieu courut à eux avec joie et les salua comme s'ils eussent été doués de raison. Tous l'attendirent et se tournèrent vers lui, et lorsqu'il fut proche, inclinant la tête d'une manière inaccoutumée de dessus les branches, ils tinrent leurs regards fixés sur lui. Arrivé à eux, il les avertit d'écouter la parole de Dieu avec attention, et leur dit : « Mes frères les oiseaux, « vous devez louer beaucoup votre Créateur, qui « vous a accordé des plumes pour vous couvrir, des

Digitized by Google

« ailes pour voler, la région la plus pure de l'air pour « demeure, et qui vous nourrit sans aucune sollici- « tude de votre part. » Pendant qu'il leur parlait ainsi, les oiseaux témoignant leur joie d'une façon admirable, commencèrent à tendre le cou, à agiter leurs ailes et à ouvrir le bec en regardant le serviteur de Dieu. Et lui, tout plein d'une ferveur merveilleuse, passant au milieu d'eux, les effleurait du bord de sa robe. Mais aucun n'en fut effrayé. Enfin, leur ayant donné sa bénédiction par un signe de croix et la permission de s'en aller, tous s'envolèrent. Ses compagnons considéraient toutes ces choses du chemin où ils l'attendaient. Lorsqu'il fut revenu à eux, cet homme simple et vraiment pur s'accusa de négligence pour n'avoir pas encore, jusqu'à ce jour, prêché aux oiseaux. Ensuite il passa par les villages voisins, annonçant la parole de Dieu, et arriva à un bourg appelé Alviano, où il assembla le peuple. Après avoir invité la foule au silence, il commença; mais des hirondelles qui avaient leurs nids tout proche faisaient un tel bruit qu'à peine pouvait-on entendre ses paroles. L'homme de Dieu s'adressa donc à elles en présence de tout le monde, et leur dit : « Mes sœurs « les hirondelles, vous avez parlé jusqu'à ce moment; « c'est à mon tour maintenant. Ecoutez la parole de « Dieu, et demeurez en silence jusqu'à ce que j'aie « fini mon discours. » Aussitôt elles se turent comme si elles eussent compris, et ne s'éloignèrent pas que la prédication fût terminée. Tous ceux qui en furent témoins, pleins d'étonnement d'une pareille chose,

Digitized by Google

glorifièrent Dieu, et le bruit de ce miracle s'étant répandu de toutes parts, concilia au saint le respect et la pieuse confiance d'une multitude de personnes.

A Paris, un étudiant, excellent jeune homme, était occupé au travail avec plusieurs de ses amis; fatigué du ramage d'une hirondelle, il leur dit : « Cette hirondelle était sans doute une de celles dont « les cris troublaient l'homme de Dieu, François, « quand il prêchait, et auxquelles il imposa silence. » Et ensuite se tournant vers l'hirondelle, il ajouta avec confiance : « Au nom du serviteur de Dieu, « François, je te commande de te taire dès que tu « approcheras de moi. » A ce nom de François, l'hirondelle, comme si elle eût connu ses enseignements, se tut aussitôt et vint se placer dans les mains de l'étudiant comme dans un lieu sûr. Celui-ci étonné la rendit à la liberté, et n'entendit plus son ramage dans la suite.

Une fois le serviteur de Dieu prêchait à Gaëte, sur le bord de la mer. La foule, entraînée par l'ardeur de sa dévotion, se pressait autour de lui afin de le toucher; mais François, plein d'horreur pour les applaudissements des hommes, se jeta dans une petite barque fixée au bord de la mer. Aussitôt cette barque, comme si elle eût été douée de raison et poussée par un moteur intérieur, s'éloigna d'elle-même du rivage aux yeux de tous les assistants surpris d'un tel prodige. Après s'être avancée un peu en pleine mer, elle s'arrêta et demeura immobile au milieu des flots jusqu'à ce que le saint eût terminé sa prédication.

Digitized by Google

Alors la foule témoin du miracle ayant reçu la bénédiction, se retira, et, comme François n'avait plus à craindre d'en être fatigué, la barque revint d'elle-même à terre. Quel homme donc, quelle que fût son obstination ou son impiété, eût osé mépriser la prédication du serviteur de Dieu, alors que sa vertu admirable soumettait à ses lois les êtres privés de raison et enchaînait à son service les corps inanimés.

A la vérité, Jésus-Christ, la vertu et la sagesse de Dieu, assistait son serviteur dans tout ce qu'il entreprenait, et l'Esprit-Saint le conduisait et répandait en lui son onction, afin que les enseignements d'une doctrine irréprochable découlassent de ses lèvres avec abondance et que des miracles éclatants s'accomplissent par lui. Sa parole était comme un feu dévorant; elle pénétrait jusqu'au plus intime des cœurs et elle remplissait tous les esprits d'admiration; car on ne voyait en elle rien des vains ornements de la science humaine, mais tout y respirait le souffle d'une révélation céleste. Une fois qu'il avait été appelé à prêcher devant le Pape et les cardinaux, sur la recommandation de l'évêque d'Ostie, il apprit par cœur un sermon travaillé avec le plus grand soin. Arrivé au milieu de l'assemblée pour y faire entendre des paroles d'édification, il oublia à tel point son discours qu'il lui fut impossible d'en dire le premier mot. Alors, après avoir raconté avec humilité comment il s'était préparé, il invoqua la grâce de l'Esprit-Saint, et aussitôt les paroles les plus efficaces abondèrent sur ses lèvres; et leur vertu fut si puissante à

Digitized by Google

remplir de componction cette foule de personnages élevés, que l'on vit clairement que l'Esprit de Dieu parlait par sa bouche, et non l'homme. Comme il ne manquait pas de faire lui-même ce qu'il conseillait aux autres, il prêchait la vérité en toute assurance, sans craindre aucun reproche. Il ne savait point flatter les fautes d'autrui, mais il les attaquait au vif; et la vie des pécheurs, loin de trouver en lui un approbateur tacite, n'y rencontrait qu'un censeur armé des réprimandes les plus sévères. Il parlait avec la même assurance aux grands et aux petits, et il éprouvait autant de contentement en présence d'un auditoire peu nombreux, qu'en présence d'une multitude. Dans tous les rangs, dans tous les âges et toutes les conditions, on se portait avec empressement pour voir et entendre cet homme nouveau donné par le Ciel à la terre. Et lui, allant par les contrées diverses, annonçait l'Evangile avec un zèle dévorant, et le Seigneur coopérait à ses discours, il les confirmait par les miracles dont ils étaient suivis. En effet, par la vertu du nom de Jésus, le héraut de la Vérité chassait les démons, guérissait les infirmes, et, ce qui est plus considérable, portait à la pénitence par ses discours les cœurs les plus endurcis. Il rendait à la fois la santé aux corps et aux âmes, comme le prouvent les prodiges que nous allons raconter.

Un soldat dont l'enfant était tout difforme depuis sa naissance, avait reçu avec une grande piété le saint dans sa demeure. Après s'être laissé long-temps prier, François consentit à donner la main à l'enfant

Digitized by Google

pour l'aider à se relever. Aussitôt celui-ci fut guéri, ses membres se trouvèrent raffermis, et, plein de force et de santé, il se mit à marcher et à sauter, louant Dieu et témoignant sa joie en présence de tout le monde.

A Narni, un paralytique était privé de l'usage de tous ses membres. Sur la prière de l'évêque, François le marqua du signe de la croix de la tête aux pieds, et il recouvra parfaitement la santé.

Dans l'évêché de Riéti, un enfant était tellement enflé qu'il ne pouvait regarder à ses pieds. Sa mère le présenta avec larmes au serviteur de Dieu, et aussitôt qu'il lui eut imposé ses mains vénérables, cet enfant se trouva entièrement délivré de son mal.

A Ortense, un enfant était dans un tel état de contraction que sa tête touchait à ses pieds et que plusieurs de ses ossements en étaient brisés. Le saint, touché des larmes de ses parents, fit sur lui le signe de la croix, et aussitôt le malade se redressa et fut guéri.

A Gubbio, une femme avait les deux mains contractées et desséchées, en sorte qu'elle ne pouvait rien faire. Le serviteur de Dieu la bénit par un signe de croix au nom du Seigneur, et aussitôt elle obtint une guérison si parfaite que, rentrant à sa maison, elle prépara, comme autrefois la belle-mère de Pierre, des aliments pour elle et les pauvres de Jésus-Christ.

A Bévagna, une jeune fille privée de la vue la recouvra après que le saint lui eut fait sur les yeux, avec sa salive, une triple onction au nom de la Trinité.

Digitized by Google

A Narni, une femme également frappée de cécité fut guérie par un signe de croix que François fit sur elle.

A Bologne, un enfant avait un œil tellement entaché qu'il ne lui était d'aucun usage, et jusqu'à ce jour tout remède avait été sans effet. Le serviteur de Dieu fit le signe de la croix sur cet enfant et il fut délivré du mal qui le tourmentait. Dans la suite il entra dans l'ordre des Frères mineurs, et il assurait qu'il voyait beaucoup plus parfaitement de son œil autrefois malade que de celui dont il n'avait jamais souffert.

A Saint-Géminien, le serviteur de Dieu reçut l'hospitalité chez un homme fort religieux, mais dont la femme était tourmentée par le démon. Après avoir prié, il commanda à l'esprit mauvais de sortir en vertu de l'obéissance, et il le chassa si promptement par la puissance du Ciel, que l'on reconnut véritablement combien était vaine l'obstination des démons à résister à la sainte vertu d'obéissance.

A Castello, un esprit furieux et pervers assiégeait une pauvre femme. Le saint lui commanda, en vertu de l'obéissance, et aussitôt l'esprit s'éloigna en frémissant, laissant libre d'esprit et de corps la malheureuse obsédée jusqu'à ce jour.

Un frère avait une infirmité si horrible que plusieurs voyaient dans son mal un effet de la malice infernale, et non quelque chose de naturel. Souvent il se jetait à terre et se roulait en écumant; tantôt ses membres se contractaient; tantôt ils s'étendaient, ou se pliaient, ou se tordaient; tantôt ils se roidissaient

Digitized by Google

et demeuraient inflexibles. Quelquefois on le voyait étendu et roidi de la sorte, serrer ses pieds, s'appuyer sur sa tête et s'élever en l'air pour retomber aussitôt de la manière la plus déplorable. Le serviteur de Jésus-Christ, plein de tendresse et de commisération pour un homme dont le mal était aussi triste et aussi irrémédiable, lui fit passer un peu du pain dont il mangeait. A peine le malade l'eut-il goûté qu'il recouvra ses forces et n'eut plus rien à souffrir dans la suite de cette infirmité.

Dans le comté d'Arezzo, une femme en couches souffrait depuis plusieurs jours. Elle était près de mourir, et aucun remède humain ne semblait capable de la tirer de l'état désespéré où elle se trouvait. François était passé par cette contrée, monté sur un cheval, car il était malade. Or, il arriva qu'on ramena l'animal dans le village où cette femme était ainsi en proie à de cruels tourments. Les hommes de l'endroit, ayant vu le cheval dont s'était servi le saint, lui ôtèrent son frein et le mirent sur la malade. A peine l'eut-il touchée que tout danger disparut miraculeusement; elle donna le jour à son enfant et fut sauvée.

Un homme religieux et craignant Dieu avait en sa possession une corde qui avait servi de ceinture à notre bienheureux père. Comme il y avait au lieu où il demeurait beaucoup de personnes affligées de différentes infirmités, cet homme allait de maison en maison, faisait tremper la corde dans de l'eau, et donnait ensuite l'eau à boire aux malades dont un grand

Digitized by Google

nombre fut guéri de la sorte. De même le pain touché par l'homme de Dieu devenait, par la vertu divine, un remède prompt et efficace pour les malades qui l'avaient goûté.

Ainsi le héraut de Jésus-Christ, opérant dans le cours de ses prédications de semblables prodiges et d'autres en bien plus grand nombre encore, attirait l'attention des hommes et on l'écoutait comme si l'ange du Seigneur eût parlé. On voyait en lui la prérogative glorieuse des vertus, l'esprit de prophétie, la puissance des miracles, le don tout céleste de la prédication, l'empire sur les créatures privées de raison. A sa parole les cœurs se changeaient irrésistiblement; sa science inspirée par l'Esprit-Saint l'emportait sur toute la science des hommes; le pouvoir de prêcher lui avait été accordé par le souverain Pontife d'après une révélation du Ciel; sa règle, où il enseignait la manière de prêcher, était également confirmée par le vicaire de Jésus-Christ; enfin il portait imprimées comme un sceau en son corps les blessures du Roi suprême. Tels sont les témoignages qui montrent d'une manière indubitable au monde François comme le héraut de Jésus-Christ, comme un homme vénérable par son ministère, irréprochable en sa doctrine, admirable en sa sainteté, et comme un véritable envoyé de Dieu pour prêcher son Evangile aux hommes.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

Des stigmates sacrés.

L'homme angélique, François, avait coutume de ne jamais se reposer dans le bien. Semblable aux esprits célestes de l'échelle de Jacob, il montait en tout temps vers Dieu ou descendait vers le prochain. Il avait appris à partager si prudemment le temps qui lui était accordé pour amasser des mérites, qu'il en consacrait une partie à recueillir un gain laborieux auprès des hommes, et l'autre aux paisibles ravissements de la contemplation. Lors donc que, selon l'exigence des lieux et des temps, il s'était employé au salut des autres, il abandonnait les agitations de la foule et se retirait dans la solitude et le lieu du repos, afin de secouer, en vaquant plus librement à Dieu, la poussière amassée dans les rapports avec le monde. C'est ainsi que, deux ans avant sa mort, il fut conduit par la divine providence, après de nombreux travaux, en un lieu fort élevé, appelé le mont Alverne. Ayant commencé le carême qu'il avait coutume de faire en l'honneur de l'archange saint Michel, il trouva dans sa contemplation toute céleste une abondance de douceur jusqu'alors inconnue ; la flamme des saints désirs l'embrasa avec plus d'ardeur et il sentit plus nombreuses les immissions divines. Il s'élevait à une hauteur extraordinaire, non

Digitized by Google

comme un scrutateur inquiet de la majesté suprême, et digne d'être opprimé par sa gloire, mais comme un serviteur fidèle et prudent désireux de connaître le bon vouloir de Dieu et brûlant d'ardeur de s'y conformer sans réserve. Il lui fut donc révélé qu'il eût à ouvrir le livre de l'Evangile et que Jésus-Christ lui ferait connaître ce que Dieu aurait par-dessus tout pour agréable en lui et ce qu'il en attendait. Après avoir prié d'abord avec une vive dévotion, il prit sur l'autel le livre sacré des Evangiles, le fit ouvrir au nom de l'auguste Trinité par son compagnon, homme plein de l'amour de Dieu et vraiment saint, et l'ouvrit par trois fois; et comme à chacune on tombait toujours sur la Passion du Seigneur, le saint, rempli de l'esprit de Dieu, comprit qu'après avoir imité Jésus-Christ dans les travaux de la vie active, il devait, avant de sortir de ce monde, se rendre semblable à lui en embrassant les afflictions et les douleurs de sa Passion. Malgré l'extrême austérité de sa vie passée, malgré son application continuelle à porter la croix et l'affaiblissement qui s'en était suivi en son corps, sans se laisser épouvanter, il s'anime avec plus de courage encore à souffrir le martyre. L'incendie d'amour dont il était dévoré pour le doux Jésus, avait pris un nouvel accroissement : il se répandait en étincelles brûlantes et en flammes embrasées, et les eaux les plus violentes n'eussent point suffi pour éteindre une charité si puissante.

Lors donc que, transporté ainsi par l'ardeur de désirs séraphiques, il s'élevait vers son Dieu et que

Digitized by Google

la tendresse de sa compassion le transformait en celui que l'excès de sa charité attacha à la croix, un matin, c'était vers la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, pendant qu'il priait sur le versant de la montagne, il vit descendre des hauteurs célestes un séraphin ayant six ailes de feu toutes resplendissantes. Conduit bientôt, par la rapidité de son vol vers l'homme de Dieu, il demeura proche de lui sans toucher la terre. Alors entre les ailes du séraphin apparut un homme crucifié; ses mains et ses pieds étaient étendus et attachés à une croix. Deux de ses ailes étaient élevées au-dessus de sa tête, deux autres étaient étendues pour voler, et les deux dernières couvraient son corps. A cette vue, le saint demeura dans un étonnement indéfinissable, et son cœur éprouva un sentiment de joie mêlée de tristesse. Il se réjouissait d'un spectacle aussi admirable, où le Seigneur, sous la forme d'un séraphin, contemplait son serviteur, et son âme était transpercée d'un glaive de compassion douloureuse en le voyant ainsi attaché à la croix. Une vision si insondable le jetait aussi dans une anxiété profonde, car il savait que l'infirmité de la Passion n'était en aucune façon compatible avec l'immortalité d'un esprit séraphique. Enfin il comprit, par une lumière du Ciel, que la divine Providence l'avait fait jouir d'une telle faveur pour lui apprendre, à lui, l'ami de Jésus-Christ, que c'était, non par le martyre de son corps, mais par un embrasement sans réserve de son âme, qu'il devait se transformer en la ressemblance du Sauveur crucifié. La vision disparaissant le laissa donc tout rempli en

Digitized by Google

son cœur d'une ardeur ineffable, et imprima en son corps des traces admirables. Car aussitôt commencèrent à paraître dans ses mains et dans ses pieds les marques des clous, telles qu'il les avait vues tout-à-l'heure dans l'homme crucifié offert à ses regards. Ses mains et ses pieds semblaient transpercés de ces clous; leurs têtes apparaissaient à l'intérieur des mains et sur les pieds, et l'on voyait sortir leurs pointes à la partie opposée. Ces têtes étaient noires et rondes, et les pointes longues et comme recourbées avec effort; après avoir traversé la chair elles demeuraient tout-à-fait distinctes. Son côté droit portait aussi l'empreinte d'une cicatrice rouge, comme s'il eût été traversé d'un coup de lance, et souvent le sang s'échappait de cette plaie avec une abondance telle que tous les vêtements du saint en étaient pénétrés.

Le serviteur de Jésus-Christ, voyant imprimés d'une manière si parfaite en son corps les stigmates du Sauveur, comprit de suite combien il lui serait difficile de les cacher à ceux au milieu desquels il vivait, et d'un autre côté il craignait de révéler les secrets de son Seigneur. Il pensait donc avec une vive inquiétude et un tourment profond s'il ferait connaître ou s'il tairait ce qu'il avait vu. Ayant appelé qnelques-uns de ses frères et leur parlant en termes généraux, il leur proposa son doute et leur demanda conseil. Un d'entre eux, éclairé de la grâce et comprenant par son langage qu'il avait été témoin de choses merveilleuses et que c'était la cause de l'état extraordinaire où il paraissait être maintenant, lui

Digitized by Google

dit : « Ce n'est pas seulement pour vous, mon frère, « mais encore pour les autres, sachez-le bien, que « les secrets du Ciel vous ont été manifestés. Vous « devez craindre justement d'être accusé, au jour « du jugement, d'avoir enfoui le talent confié à vos « soins, si vous cachez ce qui vous a été donné pour « l'utilité de plusieurs. »

Le saint touché de ces paroles, bien que d'ailleurs il eût coutume de dire : « Mon secret est pour moi, » rapporta alors avec beaucoup de crainte toute la suite de la vision dont il avait été favorisé, et il ajouta que celui qui lui était apparu lui avait dit certaines choses qu'il ne confierait jamais durant sa vie à aucun homme. Sans doute, ces secrets du Séraphin crucifié sont de ces paroles qu'il n'est point permis à l'homme de redire.

Lors donc que le véritable amour de Jésus-Christ eut transformé ainsi en sa ressemblance celui qui en était pénétré, les quarante jours consacrés à la solitude étant passés, et la solennité de l'archange saint Michel arrivée, l'homme angélique, François, descendit de la montagne portant avec lui l'image de son Seigneur crucifié, image non gravée sur la pierre ou le bois par la main de l'ouvrier, mais imprimée en sa chair par le doigt du Dieu vivant. Cependant, comme il est bon de cacher le secret du Roi, l'homme qui en avait été rendu participant, s'efforçait de dérober aux yeux de tous, autant qu'il le pouvait, ces signes sacrés. Mais aussi, comme il appartient à Dieu de révéler pour sa gloire les merveilles de sa puis-

Digitized by Google

sance, après avoir imprimé secrètement en François les stigmates, il fit par eux plusieurs miracles connus de tout le monde, afin de montrer par l'éclat de ces prodiges combien était admirable la force cachée dans ces traces de son amour.

En effet, une peste très-violente s'était répandue dans la province de Riéti, et elle ravageait cruellement, malgré tous les remèdes, les brebis et les bœufs. Un homme craignant Dieu fut averti pendant la nuit d'aller en toute hâte à l'ermitage des Frères mineurs, d'y demander l'eau où le serviteur de Dieu, François, qui y demeurait alors, s'était lavé les mains et les pieds, et d'en arroser les animaux. Cet homme se levant donc de grand matin, vint au monastère, et ayant obtenu en secret de cette eau par le moyen des compagnons du saint, il en répandit sur les brebis et les bœufs attaqués de la maladie. A peine ces animaux, tout-à-l'heure languissants et étendus sans force, en eurent-ils été touchés, qu'ils se levèrent aussitôt comme ils avaient coutume de le faire, et s'en allèrent à leurs pâturages comme si jamais ils n'eussent éprouvé aucun mal. Ainsi le contact de ces blessures sacrées avait donné à cette eau la vertu admirable de dissiper et de mettre en fuite une maladie pestilentielle.

Avant que le saint eût séjourné au mont Alverne, il s'y formait habituellement des nuées qui se répandaient en grêle et en orages violents et portaient la désolation dans les campagnes environnantes. Mais depuis cette apparition bienheureuse la grêle cessa

Digitized by Google

entièrement, non sans causer une grande admiration aux habitants de la contrée, et le ciel lui-même devenant serein après des tempêtes habituelles, confessait l'excellence de cette vision céleste et la vertu des stigmates reçus en cette circonstance.

Il arriva aussi à François, étant en route pendant l'hiver, et se servant de l'âne d'un pauvre paysan à cause de la faiblesse à laquelle il était réduit, il lui arriva, dis-je, de s'arrêter sous un rocher formant une espèce de voûte, pour y passer la nuit et se soustraire un peu aux incommodités de la neige et de la nuit qui l'empêchaient d'aller jusqu'au couvent. Mais voilà qu'il entend son pauvre compagnon pousser des gémissements plaintifs et se tourner de côté et d'autre, car le froid l'empêchait de dormir, et ses vêtements trop légers étaient impuissants à le protéger contre ses rigueurs. Le saint, tout brûlant de l'ardeur du divin amour, étend sa main sur cet homme, et, chose admirable! à peine cette main sacrée, qui portait en elle l'incendie d'un feu tout séraphique, eut-elle touché le pauvre, que le froid l'abandonna; il ressentit intérieurement et extérieurement une chaleur aussi vive que si une flamme sortant d'une fournaise embrasée lui eût communiqué sa chaleur. Fortifié en son esprit et en son corps, il se reposa au milieu des rochers et de la neige avec plus de bonheur qu'il n'avait jamais fait dans sa maison, comme il l'assurait lui-même.

Ainsi des témoignages évidents nous montrent en ces stigmates vénérables l'œuvre de celui dont les

Digitized by Google

opérations hiérarchiques purifient, illuminent et enflamment. Ils ont purifié au-dehors en dissipant la peste, en rendant le calme aux éléments, et en répandant d'une manière admirable la chaleur dans les corps. Après la mort de François, d'autres prodiges plus éclatants encore confirmèrent la même chose. Pour lui, il s'efforçait avec le plus grand soin de cacher aux hommes ce trésor qu'il avait trouvé dans le champ du Seigneur. Il tenait presque toujours, depuis ce temps, ses mains enveloppées et ses pieds couverts de chaussures; mais ils ne put dérober entièrement aux yeux d'un certain nombre ces signes augustes. Plusieurs frères, hommes vraiment dignes de foi par leur sainteté éminente, les virent avant la mort du saint, et, pour enlever tout doute à ce sujet, ils affirmèrent avec serment s'être convaincus de leur réalité en les touchant. Plusieurs cardinaux unis à François par les liens d'une étroite amitié en furent également témoins, et ils en confirmèrent la vérité non-seulement par leurs paroles, mais encore par leurs écrits; car les proses, les hymnes, les antiennes composées par eux en son honneur renfermaient les louanges des stigmates sacrés. Le souverain Pontife Alexandre IV, prêchant un jour au peuple devant plusieurs frères et devant moi, assura les avoir vus de ses yeux. A la mort du saint, plus de cinquante frères les virent encore, et avec eux Claire, la très-pieuse vierge du Seigneur, ses religieuses et une foule innombrable d'hommes du monde, dont plusieurs les baisèrent avec des sentiments de respect et d'une

Digitized by Google

tendre dévotion, et les touchèrent de leurs mains afin d'en rendre un témoignage plus assuré. Pour la blessure du côté, il la cacha avec tant de soin que jamais personne ne put la voir, si ce n'est à la dérobée. Ainsi, un frère qui avait coutume de lui donner les soins les plus empressés, l'ayant amené par une pieuse ruse à quitter sa tunique sous prétexte de la laver, ce frère, dis-je, regardant attentivement, vit la plaie, y porta rapidement les doigts et put en mesurer la grandeur. En usant d'une ruse semblable, le vicaire du saint put la voir de même. Mais le frère qui lui était donné pour compagnon, homme d'une grande simplicité, ayant à le soutenir à cause de ses infirmités, avança la main sous son capuce et la plaça sans y faire attention sur cette plaie sainte, ce qui causa à François la plus vive douleur. Alors il fit faire des vêtements de dessous montant jusqu'aux aisselles afin de la tenir toujours cachée. Mais les religieux chargés de laver ces vêtements ou sa robe, les trouvant empreints de sang, connaissaient ainsi d'une manière indubitable le mystère qu'il s'efforçait de dérober à tous les regards, mystère que la mort de François leur permit, aussi bien qu'à une foule innombrable, de contempler à découvert et de vénérer.

Et maintenant, ô vaillant soldat du Christ, porte donc les armes de ton Chef invincible. Ainsi protégé et défendu, tu surmonteras tous tes ennemis. Porte l'étendard du Roi tout-puissant, et à sa vue tous les membres de sa divine armée se sentiront animés au combat. Porte le sceau du Pontife suprême, et tes

Digitized by Google

paroles et tes actions seront regardées de tous comme des paroles de vérité, comme des actions irrépréhensibles. Aujourd'hui que tu es marqué des stigmates du Seigneur Jésus, nul ne doit plus te contrister, mais tous les serviteurs du Christ doivent t'environner de leurs hommages et de leur amour. Ces signes, dont la vérité ne repose plus seulement sur deux ou trois témoins, ce qui serait assez d'ailleurs, mais sur l'autorité surabondante d'une multitude sans nombre, ces signes, témoignages irrécusables de Dieu manifestés par toi et en ta personne, enlèvent tout prétexte à l'incrédulité, car ils confirment les enfants du Seigneur dans la foi, ils les remplissent de l'espérance et les embrasent du feu de la charité. Maintenant est accomplie la vision qui te fut montrée dès le commencement, et où l'on t'annonçait que, lumière brillante du Christ, tu serais revêtu d'armes célestes, de l'étendard de la croix et de ses insignes glorieux. Déjà aux premiers temps de ta conversion la vue du Sauveur crucifié avait transpercé ton âme d'un glaive de douleur et de compassion, et les paroles parties alors du haut de la croix comme du trône sublime de Jésus-Christ, comme de son propitiatoire mystérieux, ces paroles, dis-je, confirmées par ta bouche sacrée, sont aujourd'hui pour nous une vérité incontestable. Et cette croix que, dans la suite de ta vie sainte, frère Silvestre vit sortir miraculeusement de ta bouche, ces deux glaives en forme de croix transperçant tes entrailles et montrés au vénérable frère Pacifique, toi-même élevé dans les airs

Digitized by Google

les bras étendus et apparaissant à Monald, cet homme angélique, alors qu'Antoine prêchait sur la croix, toutes ces merveilles, nous le croyons aujourd'hui, sont réelles; elles furent manifestées par le Ciel, et non le fruit d'une vaine imagination. Enfin, cette vision où, vers la fin de ta vie, le Seigneur te montra en une même personne le sublime Séraphin et l'humble Sauveur crucifié allumant un incendie en ton âme et imprimant ses cicatrices sacrées en ton corps, afin d'offrir au monde comme un nouvel ange s'élevant du côté de l'Orient et portant en lui-même le signe du Dieu vivant; cette vision, dis-je, affermit celles qui l'ont précédée, et leur emprunte à son tour un témoignage de vérité. Voilà sept fois déjà que la croix de Jésus-Christ est révélée à tes yeux ou en ta personne. Les six premières apparitions ont été comme autant de degrés pour arriver à la septième, où tu goûtes enfin le repos. En effet, cette croix manifestée à tes regards au commencement de ta conversion et embrassée avec ardeur, cette croix portée dans la suite en toi-même sans interruption par une vie vraiment parfaite, et présentée comme un modèle au reste des hommes, nous a appris avec une évidence incontestable que tu étais parvenu enfin au sommet de la perfection évangélique. Et cette manifestation de la sagesse chrétienne gravée dans la poussière de ta chair, nul homme vraiment pieux ne la rejettera, nul fidèle véritable ne l'attaquera, nul cœur sincèrement humble ne la méprisera. C'est l'œuvre même du Ciel; elle mérite d'être acceptée sans réserve.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

De la patience de François dans les souffrances, et de sa mort.

Attaché ainsi à la croix de Jésus-Christ, François ne brûlait pas seulement en son corps et en son cœur d'un amour séraphique pour Dieu, il avait soif avec son Sauveur du salut de toutes les âmes. Comme les marques des clous dans ses pieds, prenant chaque jour plus d'extension, l'empêchaient de marcher, il faisait porter son corps, déjà à moitié éteint, par les villes et les bourgs, afin d'exciter les hommes à embrasser la croix de Jésus. Il disait aussi à ses frères : « Il est temps de commencer à servir le Seigneur, car « jusqu'à ce jour nos progrès ont été bien faibles. » Il désirait également avec ardeur revenir à ses premières pratiques d'humilité, comme de servir les lépreux selon qu'il l'avait fait dès le commencement, et de réduire en servitude son corps maintenant abattu par le travail. Il se proposait d'accomplir de grandes choses sous la conduite de Jésus-Christ; et alors que ses membres tombaient d'épuisement, fort et fervent en son esprit, il espérait pouvoir combattre encore et remporter des triomphes sur son ennemi. C'est que la langueur et la paresse ne sauraient trouver place là où l'aiguillon de l'amour est puissant. Il y avait en lui un accord si parfait entre la chair et

Digitized by Google

l'esprit, une obéissance si empressée de la première que, lorsqu'il s'efforçait de s'élever à tous les degrés de la sainteté, non-seulement elle n'y mettait aucun obstacle, mais qu'elle semblait se porter d'elle-même au-devant de ses désirs.

Et comme tous les mérites ont leur consommation dans la patience au milieu des souffrances, afin d'en accroître la mesure, Dieu voulut que son serviteur fut de telle sorte en proie à toute espèce d'infirmités, que c'est à peine si une seule partie de son corps était sans quelque douleur violente. Par ses longues et continuelles maladies, il en vint à n'avoir plus que la peau étendue sur les os. Et cependant au milieu de toutes ses douleurs, il ne croyait point devoir donner à ses souffrances le nom de peines, mais celui de sœurs. Un jour que l'aiguillon de la souffrance se faisait sentir avec une violence inaccoutumée, un frère, homme d'une grande simplicité, lui dit : « Priez Dieu d'agir plus doucement à votre « égard, car il semble appesantir sur vous sa main « outre mesure. » Le saint, en entendant cette parole, poussa un profond soupir et s'écria : « Si je ne « connaissais la droiture de votre simplicité, j'aurais « dès ce moment votre présence en horreur, vous « qui osez blâmer la conduite de Dieu à mon égard. » Et quoique la longue durée de son mal l'eût comme réduit au néant, se jetant aussitôt hors de son lit, il heurta durement contre le sol son corps affaibli. Ensuite baisant la terre, il dit : « Je vous rends grâces, « mon Seigneur et mon Dieu, de toutes les douleurs

Digitized by Google

« auxquelles je suis soumis, et je vous conjure, si « tel est votre bon plaisir, de vouloir bien les centu- « pler, car rien ne me sera agréable au milieu des « afflictions que vous m'envoyez, comme d'être traité « par vous sans miséricorde : l'accomplissement de « votre sainte volonté est pour moi une consolation « surabondante. » Ses frères admiraient en lui un nouveau Job, dont l'âme se fortifiait de plus en plus à mesure que ses souffrances augmentaient.

Il connut sa mort long-temps à l'avance, et, lorsque le jour en fut proche, il dit à ses frères que bientôt il déposerait la tente de son corps, selon que Jésus-Christ le lui avait révélé. Deux ans donc après avoir reçu les stigmates sacrés, la vingtième année depuis son renoncement au monde, alors que sous les coups réitérés d'angoisses violentes il était devenu une pierre vraiment digne de figurer dans la structure de la céleste Jérusalem, et que, semblable au fer, il avait été, sous le marteau d'une tribulation incessante, conduit à sa perfection, il demanda à être porté à Sainte-Marie de la Portioncule, afin de rendre la vie du corps là où il avait reçu la vie de la grâce. Arrivé en ce lieu, voulant montrer par un exemple irréfragable qu'il n'avait rien de commun avec le monde au milieu d'une maladie si grave et si au-dessus de toute infirmité, il conjura dans la ferveur de son âme qu'on le dépouillât de ses vêtements et qu'on le plaçât ainsi sur la terre nue; car il désirait à cette dernière heure où le démon pouvait encore lui faire sentir sa colère, lutter nu contre son ennemi dépouillé de tout.

Digitized by Google

Ainsi couché sur un sac, il leva les yeux au ciel selon sa coutume et, tout entier à la contemplation de la divine gloire, il étendit sa main gauche sur son côté pour empêcher qu'on en vît la plaie. Ensuite il dit à ses frères : « J'ai fait ce que je devais; maintenant « faites ce que Jésus-Christ vous inspirera. » Les compagnons du saint, pénétrés d'un vif sentiment de compassion, versaient des larmes abondantes; mais un d'entre eux, que François appelait son gardien, connaissant son désir par une inspiration divine, se leva aussitôt et, prenant une robe avec une corde et des vêtements, il les offrit au pauvre de Jésus-Christ en lui disant : « Je vous prête ces vêtements comme « à un pauvre; pour vous, recevez-les en vertu de « la sainte obéissance. » Le saint se réjouit de cette action du gardien, et son âme en fut remplie d'allégresse, car il connut ainsi qu'il était resté jusqu'à la fin fidèle à la pauvreté, sa souveraine; et, élevant ses mains au ciel, il glorifia son Sauveur de l'appeler à lui, libre et déchargé de toutes les choses de la terre. Au reste, son zèle pour la pauvreté l'avait conduit à ne vouloir posséder ses vêtements qu'à titre d'emprunt. Il s'appliquait à être en tout conforme à Jésus-Christ, qui demeura suspendu à la Croix dans la pauvreté, la douleur et le dépouillement de tout. Au commencement de sa conversion, il avait rejeté jusqu'à ses habits en présence de l'évêque d'Assise, et à la fin de sa vie il voulut sortir nu de ce monde. Il commanda, au nom de la charité, aux frères qui l'assistaient, de déposer après sa mort son corps nu

Digitized by Google

sur la terre pendant le temps que mettrait une personne à parcourir un quart de lieue sans se presser. O homme vraiment chrétien ! Il s'efforça de ressembler durant sa vie à Jésus vivant; à sa mort, de l'imiter en ses derniers instants, et après, d'être en tout semblable à ceux qui ne sont plus; et il mérita de voir ses désirs accomplis d'une manière parfaite.

Enfin, l'heure de sa mort étant proche, il fit appeler tous les frères de la maison, les consola avec tendresse, les exhorta avec une affection paternelle à l'amour de Dieu, et prolongeant son discours, il les excita à la patience, à la pauvreté, à l'attachement à la foi de la sainte Eglise romaine, et à préférer les règles de l'Evangile à tout enseignement humain. Ensuite, tous les frères l'environnant, il étendit sur eux ses mains, et tenant ses bras en forme de croix, car il aimait ce signe par-dessus tout, il bénit et ceux qui étaient présents et ceux qui étaient absents, en la vertu et au nom du Seigneur crucifié. Ensuite il ajouta : « Adieu, mes enfants; fortifiez-vous dans la crainte « du Seigneur, et soyez-y persévérants. La tentation « et la tribulation approchent : heureux ceux qui « demeureront fidèles en leur sainte entreprise. Pour « moi, je m'en vais à mon Dieu, et maintenant « je vous confie à sa grâce. » Quand il eut terminé cette tendre exhortation, cet homme chéri de Dieu se fit apporter le livre des Evangiles, et demanda qu'on lui lût le chapitre de saint Jean qui commence par ces paroles : *Le jour d'avant la Pâque*, etc. Il récita ensuite comme il put le psaume 141e : *J'ai*

Digitized by Google

élevé ma voix et j'ai crié au Seigneur, etc., et il le poursuivit jusqu'à ce verset : *Les justes m'attendent pour que vous me donniez la récompense qui m'est préparée.* Enfin tous les mystères étant accomplis en sa personne, son âme sainte ayant rompu le lien de la chair et se plongeant dans l'abîme de la clarté divine, il s'endormit dans le Seigneur.

Un religieux de ses disciples vit cette âme bienheureuse sous la forme d'une étoile brillante s'avancer en droite ligne vers le ciel, portée par un nuage d'une blancheur admirable, et traverser les régions les plus élevées de l'air. Cette étoile marquait bien l'éclat lumineux de sa sainteté sublime, l'abondance de la sagesse et de la grâce en son cœur; elle indiquait comment cet homme vénérable a mérité d'entrer dans le lieu de lumière et de paix où il se repose avec Jésus-Christ pour l'éternité. En ce moment le ministre du couvent de la terre de Labour, frère Augustin, homme d'une grande vertu et d'une grande sainteté, se trouvait à l'agonie et avait perdu la parole depuis long-temps. Ceux qui l'assistaient l'entendirent s'écrier tout-à-coup : « Attendez-moi, mon père, attendez-« moi; voilà que je m'en vais avec vous. » Les frères tout surpris lui ayant demandé à qui il parlait ainsi, il leur répondit sans se troubler : « Ne voyez-vous « pas notre père François qui s'en va au ciel. » Et aussitôt l'âme de ce saint homme, abandonnant son corps, suivit son bienheureux père. L'évêque d'Assise était alors en pèlerinage au mont Gargan, à l'oratoire de Saint-Michel; François lui apparut la nuit même

Digitized by Google

de sa mort et lui dit : « Je quitte ce monde et je m'en vais au ciel. » Le matin, l'évêque raconta à ses compagnons ce qu'il avait vu, et s'en revint à Assise. Là, après s'être informé de tout avec le plus grand soin, il reconnut d'une manière assurée que l'heure où la vision lui était apparue était véritablement l'heure de la mort du bienheureux. Les alouettes, oiseaux amis de la lumière et qui ont en aversion les ténèbres mêmes du crépuscule, s'en vinrent en grand nombre sur le toit de notre maison, au moment où le saint abandonnait la terre et alors que la nuit était presque fermée. Là pendant long-temps elles firent entendre leurs chants avec une allégresse extraordinaire, et rendirent un témoignage aussi éclatant que délicieux à la gloire d'un homme qui avait coutume de les inviter à célébrer les louanges du Créateur.

CHAPITRE XV.

De la canonisation de François, et de la translation de son corps.

François, le serviteur et l'ami du Très-Haut, le fondateur et le chef de l'ordre des Frères mineurs, le professeur véritable de la pauvreté, le modèle de la pénitence, le héraut de la vérité, le miroir de la sainteté, l'exemple vivant de toute la perfection évangélique ; François, dis-je, prévenu de la grâce, arriva donc par des progrès non interrompus, en

Digitized by Google

partant du premier degré, au sommet des vertus. Or, cet homme admirable, si riche en pauvreté, si sublime en humilité, si ardent en la mortification, si prudent en sa simplicité, si accompli en toute sa conduite, Dieu, après l'avoir exalté merveilleusement durant sa vie, l'environna d'un éclat incomparablement plus grand en sa mort. Son âme sainte, en quittant le monde pour entrer dans la demeure de l'éternité et se désaltérer, brillante de splendeur, aux sources mêmes de la vie, laissa en son corps des signes évidents de la gloire qui lui était réservée à l'avenir. Ce corps très-saint, depuis long-temps crucifié avec tous ses vices et transformé en une créature nouvelle, offrait par un privilége singulier une image de la Passion du Seigneur, et la nouveauté d'un tel miracle proclamait à l'avance sa résurrection bienheureuse. On voyait en ses membres sacrés les clous merveilleusement formés de sa chair par la vertu divine et tellement inhérents que, lorsqu'on les foulait d'un côté, on sentait aussitôt comme un nerf dur et continu au côté opposé. On trouva plus apparente encore la blessure faite en son côté sans le secours d'aucune main humaine, blessure semblable à celle du côté du Sauveur, d'où est sorti pour nous, en la personne de ce même Sauveur, le prix de notre régénération et de notre rédemption. Les clous paraissaient noirs comme du fer; mais la plaie du côté était rouge, et, les chairs se contractant, elle avait pris une forme ronde et ressemblait à une belle rose. Tout le reste du corps qui, naturellement par suite de ses infir-

Digitized by Google

mités, était basané, brillait en ce moment d'une blancheur éclatante et rappelait la beauté de cette robe sans tache de l'éternité. Ses membres étaient doux et flexibles comme ceux d'un petit enfant, et plusieurs croyaient y découvrir des signes évidents de l'innocence du saint.

Ainsi, ces clous se détachant en forme noire sur ce corps d'une blancheur si parfaite, cette plaie du côté se montrant comme une rose prête à fleurir, il n'est pas étonnant qu'un spectacle aussi beau et aussi merveilleux ait rempli les personnes présentes d'allégresse et d'admiration. Les enfants du saint pleuraient l'enlèvement d'un père aussi digne de leur amour; mais en même temps ils étaient pénétrés d'une joie immense lorsqu'ils baisaient en lui les signes sacrés du Roi suprême. La nouveauté d'un pareil miracle changeait les pleurs en jubilation, et jetait l'intelligence dans un étonnement profond. C'était en effet quelque chose de vraiment extraordinaire et de prodigieux pour ceux qui en étaient témoins; un tel spectacle affermissait leur foi, il embrasait leur amour, et ceux qui en entendaient parler, étaient dans l'admiration et désiraient avec ardeur le contempler de leurs yeux. Quand le bruit de la mort du saint se fut répandu et qu'on apprit le miracle existant en son corps, le peuple se porta en foule au monastère, afin de dissiper tout doute en voyant par lui même et en même temps de mêler sa joie à son amour. Les habitants d'Assise furent donc admis en grand nombre à contempler et à baiser ces stigmates vénérables. Parmi

Digitized by Google

eux un soldat instruit et sage, appelé Jérôme, homme illustre et célèbre, avait douté de la réalité de ces marques sacrées, et, comme Thomas, il avait été incrédule. Il touchait donc avec empressement et une ardeur toute particulière, en présence de tout le monde, les clous des pieds et des mains et le côté du saint, afin d'arriver ainsi par une expérience matérielle de la vérité à chasser de son cœur et du cœur de tous les autres jusqu'aux moindres restes de doute. Aussi devint-il dans la suite le témoin le plus ferme d'un fait constaté avec autant de certitude, et il l'affirma sous la foi du serment.

Cependant les frères et enfants appelés à la mort de leur père, réunis à la multitude, passèrent à célébrer les louanges du Seigneur la nuit où le glorieux confesseur avait quitté la terre. Mais leurs chants ressemblaient moins aux soupirs des funérailles qu'aux concerts des anges.

Le lendemain on porta le saint corps à Assise au milieu des cantiques et des hymnes du peuple assemblé, et tous l'accompagnaient ayant en leurs mains des rameaux et des cierges allumés. En passant à l'église de Saint-Damien où demeurait avec ses sœurs Claire, l'illustre vierge du Seigneur et maintenant glorieuse habitante de son royaume, on s'arrêta afin de donner à ces saintes religieuses le temps de contempler et de baiser les cicatrices inestimables de ce corps sacré. Ensuite, arrivé à la ville au milieu des chants d'allégresse, on déposa avec tout le respect possible ce précieux trésor dans l'église de Saint-Grégoire.

Digitized by Google

C'était là que dans son enfance François avait appris les premières lettres, là qu'il avait prêché pour la première fois, et ce fut aussi le premier lieu de son repos. Or, notre vénérable père sortit des agitations de ce monde l'an du Seigneur 1226, le 4 d'octobre, le samedi au soir, et ses funérailles eurent lieu le dimanche.

Mais Dieu abaissa aussitôt sur son serviteur ses regards lumineux, et il commença à le rendre célèbre par des miracles glorieux et sans cesse renouvelés. Ainsi sa sublime sainteté, qui durant sa vie avait servi de règle de conduite en offrant au monde des exemples d'une justice parfaite, affermissait, maintenant qu'il régnait avec Jésus-Christ, la foi dans les cœurs par les prodiges éclatants de la divine puissance. Bientôt ces miracles et les bienfaits obtenus par l'entremise du saint dans les diverses parties du monde remplirent les cœurs d'un grand nombre de vénération pour lui et de dévotion pour le Seigneur. Les cris de la reconnaissance, unis à la voix des bonnes œuvres, portèrent promptement aux oreilles du pape Grégoire IX les merveilles dont Dieu se montrait prodigue par l'entremise de son serviteur. Alors le pasteur de l'Eglise universelle, pleinement instruit de la sainteté admirable de François, non-seulement par les miracles que la renommée lui annonçait après sa mort, mais par les choses dont il avait été lui-même témoin et dont il avait fait l'expérience durant la vie du saint, connaissant à n'en point douter qu'il était entré en partage de la gloire du Seigneur, le vicaire

Digitized by Google

de Jésus-Christ, dis-je, désireux d'agir d'accord avec son Maître, arrêta, après une pieuse considération, de rendre au serviteur de Dieu des honneurs sur la terre et de l'offrir aux hommes comme digne de toute leur vénération. Mais afin d'écarter toute occasion de doute en la glorification de cet homme vraiment saint, il recueillit tous les miracles écrits et attestés par des témoins dignes de foi, et les fit examiner par les cardinaux les moins favorables à la cause. Après une discussion soigneuse et l'approbation de tous ces miracles, il résolut, selon le conseil des cardinaux et de tous les prélats de la cour romaine, de prononcer le décret de canonisation. S'étant donc rendu en personne à Assise, l'an du Seigneur 1228, le dimanche 16 juillet, il mit, avec une solennité qu'il serait trop long de raconter, notre bienheureux père au nombre des saints. — Deux années après, nos frères se réunirent en chapitre général à Assise, et alors on transporta, le 25 mai, le corps du saint en l'église élevée à son honneur. Pendant que se faisait la translation de ce trésor vénérable empreint du sceau du Roi suprême, Celui dont il offrait l'image en sa personne daigna accomplir encore de nombreux miracles, afin d'attirer à sa suite les cœurs des fidèles par l'odeur de vie émanée de son serviteur. Il était bien digne, en effet, celui qui durant sa vie avait été agréable au Seigneur et son bien-aimé, celui que la sublimité de sa contemplation avait transporté dans le paradis, comme Hénoch, celui que son zèle embrasé avait enlevé au ciel sur un char de feu,

Digitized by Google

comme Elie, il était digne, maintenant qu'il était devenu une plante éternelle s'épanouissant au milieu des fleurs célestes, de voir ses ossements bienheureux répandre dans le tombeau un parfum de fécondité. De même donc que durant sa vie il avait brillé par les vertus les plus éclatantes, de même depuis sa mort jusqu'à ce jour la divine puissance aime à se montrer en lui et à le rendre illustre dans toutes les parties du monde par les miracles les plus glorieux : les aveugles, les sourds et les muets, les hydropiques et les paralytiques, les hommes tourmentés par le démon, les lépreux, les naufragés et les captifs trouvent en ses mérites un secours; il vient en aide à toute maladie, à tout besoin, à tout péril; un grand nombre de morts sont ressuscités par ses mérites; et ainsi se manifestent dans la glorification de son saint la magnificence et la vertu du Très-Haut, à qui sont l'honneur et la gloire pendant tous les siècles des siècles.

Digitized by Google

EXPOSITION

DE LA

RÈGLE DES FRÈRES MINEURS.

Confirmation de la règle.

« Honorius, évêque, serviteur des serviteurs de « Dieu, à ses bien-aimés fils frère François et autres « frères de l'ordre des Frères mineurs, salut et béné- « diction apostolique. C'est la coutume du Siége « apostolique d'approuver les vœux pieux et d'ac- « corder une faveur bienveillante aux bons désirs « qui lui sont exprimés. C'est pourquoi, bien-aimés « fils dans le Seigneur, prêtant l'oreille à vos saintes « prières, nous confirmons la règle de votre ordre, « règle déjà approuvée par notre prédécesseur, le « pape Innocent, d'heureuse mémoire, et renfermée « dans les présentes, et nous lui donnons pour appui « le présent rescrit. »

Exposition de la confirmation de la règle.

Tous ceux qui suivront cette règle, la paix et la miséricorde se reposeront sur eux[1]. Ces paroles conviennent assurément à cette règle, qui, approuvée par le pape Innocent III, confirmée par Honorius, son successeur, déclarée sainte par Grégoire IX,

[1] Galat., 22.

Digitized by Google

est semblable à un triple lien qui se rompt difficilement. Cependant, nous ne nous glorifierons pas outre mesure; mais, nous renfermant dans les bornes de cette règle, qui est la mesure dont Dieu s'est servi à notre égard, nous ne chercherons notre gloire en aucune règle étrangère. Je me propose donc, avec l'aide du Seigneur, de faire connaître brièvement la sainteté de cette règle, espérant par là consoler ceux qui l'ont embrassée et remettre dans le droit chemin ses ennemis qui, la considérant avec des yeux pleins d'envie et de prévention, attribuent à sa lumière les défauts de leurs ténèbres.

La bulle citée plus haut commence par un salut, selon la forme épistolaire, puis elle renferme l'exposition du fait, et elle se termine par une conclusion. Dans le salut brille la clémence apostolique : c'est Dieu se montrant plein de condescendance pour ses pauvres. Dans l'exposition apparaît la sagesse du Saint-Siége, indiquant en peu de mots toute la somme de la perfection. Dans la conclusion, nous admirons l'autorité puissante dont l'armure protége à jamais les serviteurs de Jésus-Christ. Le salut renferme deux parties distinctes : d'abord le salut lui-même, et ensuite la confirmation des choses qui vont suivre. Il commence par ces mots : *Honorius, évêque* non pas seulement d'un pays, mais du monde entier. Cette dignité est figurée dans ce passage de l'Evangile, où Jésus se tenant sur le bord de la mer, Pierre se couvre de ses habits et se jette à travers les flots pour aller le rejoindre, tandis que les autres disciples

Digitized by Google

s'avancent sur leurs barques[1]. La mer, c'est le monde et Pierre en a reçu le gouvernement du Seigneur. Les barques sont les diverses portions du monde confiées aux disciples, en différentes contrées de la terre. Ces barques sont au nombre de deux, et par elles sont représentées la circoncision et la gentilité, selon le sentiment de saint Augustin. Le prince des apôtres a emprunté son nom à la pierre, et il a été établi par le Seigneur pour être le fondement de l'Eglise : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise*[2], lui dit le Sauveur. Ainsi tous les fidèles répandus dans l'univers entier doivent comprendre, en écoutant ces paroles, que quiconque se sépare de l'unité de la foi ou de la société de Pierre, quel que soit son motif, ne saurait être délié de ses péchés ni entrer dans le royaume céleste. Aussi le Seigneur a-t-il donné au chef de son Eglise la puissance ordinaire sur ses autres apôtres, quand il lui dit : *Lorsque vous serez converti, ayez soin d'affermir vos frères*[3]. Le livre de la Sagesse nous offre une figure de cette puissance dans ces paroles : *Le monde entier était représenté par la robe sacerdotale dont Aaron était revêtu*[4]. Et d'ailleurs si un seul homme ne pouvait exercer sa juridiction sur tous les autres, que deviendrait l'Eglise? Si au milieu des divisions il n'y avait une main assez puissante pour se faire sentir à chacun des partis, la synagogue eût été plus heureuse que nous : elle avait au moins son pontife suprême pour terminer toute contestation.

[1] Joan., 22. — [2] Mat., 16. — [3] Luc., 22. — [4] Sap., 18.

Digitized by Google

Or, à une autorité aussi imposante vient se joindre l'humilité la plus profonde, lorsque celui qui en est revêtu se dit le *serviteur des serviteurs de Dieu*, le serviteur non pas de ceux-ci ou de ceux-là, mais des sages et des insensés, mais de tous sans exception et de chacun en particulier. Ainsi s'accomplit en toute vérité cette parole d'Ezéchiel : *Les chambres du trésor dans le temple étaient plus basses dans le haut que dans les parties inférieures*[1]. En effet, une humilité profonde est dans un état sublime un ornement admirable.

A ses bien-aimés fils François et autres frères de l'ordre des Frères mineurs, salut et bénédiction apostolique. La bénédiction du père affermit la maison des enfants. Le nom d'amour est vraiment à sa place dans la bouche de nos supérieurs, car, selon saint Denis, la fin et la consommation de toute hiérarchie, c'est l'amour unitif.

Ensuite vient la seconde partie de la bulle, contenant la confirmation des choses qui vont suivre : *C'est la coutume du siége apostolique d'approuver les vœux conformes à la piété et d'accorder une faveur bienveillante aux désirs honnêtes qui lui sont exprimés.* Tout ce qui concourt à la gloire de Dieu est conforme à la piété ; car la piété, c'est le culte de Dieu. *Ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ*, dit l'Apôtre, *souffriront persécution*[2]. Or, tout ce qui se rapporte à l'édification du prochain est honnête ; de là cette parole : *Marchons dans l'honnêteté comme*

[1] Ezech., 42. — [2] I Timot., 4.

Digitized by Google

si nous étions exposés au grand jour[1]. Mais cette honnêteté doit avoir pour règle la volonté divine et non les vanités du monde. Aussi saint Jérôme écrit-il : « Isaïe n'a pas rougi de marcher nu, car il jugeait que « la seule honnêteté consiste à obéir au Seigneur. »

C'est pourquoi, mes fils bien-aimés dans le Seigneur, prêtant l'oreille à vos saintes prières, nous confirmons la règle de votre ordre, règle déjà approuvée par notre prédécesseur le pape Innocent, d'heureuse mémoire, et renfermée dans les présentes, et nous lui donnons pour appui le présent rescrit. Ainsi le souverain pontife approuvant cette règle comme pieuse et honnête, ceux-là sont donc des impies, qui, contredisant le siége apostolique, soutiennent qu'on ne saurait par elle arriver au salut, et qu'ainsi elle contient des choses contraires à la piété. De tels hommes sont hérétiques et schismatiques selon les saints canons. *Vous suivrez les avis de vos pontifes,* dit l'Ecriture, *sans vous détourner ni à droite ni à gauche. Mais celui qui s'enflant d'orgueil ne voudra pas obéir au commandement du grand-prêtre, qui en ce temps sera le ministre du Seigneur votre Dieu, ni à l'arrêt des juges, celui-là sera puni de mort*[2]. Ainsi tout ce que nous venons de dire nous montre en toute notre règle le commandement du saint-siége, et par conséquent tout ce qu'elle renferme est authentique.

Maintenant voyons la règle elle-même.

[1] Rom., 13. — [2] Deut., 17.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

Au nom du Seigneur commencent la règle et la vie des Frères mineurs.

« La règle et la vie des Frères mineurs consistent « à observer l'Evangile sacré de Jésus-Christ Notre- « Seigneur très-saint, en vivant dans l'obéissance, « sans rien posséder en propre et dans la chasteté. « Frère François promet obéissance et respect à son « seigneur le pape Honorius, à ses successeurs et à « l'Eglise romaine. Les autres frères seront tenus « d'obéir à frère François et à ses successeurs. »

EXPOSITION.

La règle et la vie des Frères mineurs, etc... Ici commence le récit de la vérité dont nous avons exposé la confirmation. Ce récit est divisé en douze points, qui sont comme les douze pierres très-dures prises, d'après le commandement de Josué, dans le lit du Jourdain, à l'endroit où s'arrêtèrent les prêtres, par douze hommes choisis, et placées par eux au lieu où les enfants d'Israël devaient camper la nuit suivante. Les Frères mineurs, comme des hommes choisis par le vrai Josué, par le Seigneur, désireux de passer le Jourdain et de marcher en toute hâte vers la terre promise, doivent donc prendre douze pierres d'une dureté impénétrable, c'est-à-dire les douze chapitres

Digitized by Google

de la règle confirmée par le jugement évangélique et apostolique; ils doivent les prendre au lieu où les prêtres ont reposé leurs pieds, ou autrement en marchant sur les traces des douze apôtres. Les trois premiers chapitres reçoivent les rayons du soleil levant; les trois suivants nous gardent des dangers de l'aquilon; les trois autres éloignent de nous les maux du couchant, et les trois derniers sont remplis des délices de la terre du midi. Ainsi notre ville, se développant sur quatre faces diverses ornée de douze portes qui sont les douze perles apostoliques, n'a pas à craindre les insultes du puissant; elle est fortifiée par l'habileté des pauvres et des sages.

Le premier de ces trois chapitres, dont le regard est tourné vers l'orient, établit sommairement notre ordre; le second reçoit ceux qui s'y présentent; le troisième les forme à la discipline intérieurement et extérieurement. Et parce que, selon saint Denis, toute la hiérarchie consiste en deux choses, dans la sainte perfection en tout genre et dans l'ordre de nos actions, et que la première regarde les hommes devenus parfaits par l'obéissance, et la seconde les inférieurs dans leurs rapports avec les supérieurs, ce premier chapitre renferme deux parties : la première indique brièvement la perfection de cet ordre sacré, et la seconde, depuis ces mots : *Frère François,* etc., règle l'obéissance.

Le premier chapitre commence donc par ces deux paroles : *règle et vie.* Le nom de règle vient d'un mot qui veut dire conduire droitement. Or, une ligne est

Digitized by Google

droite quand elle ne s'écarte ni d'un côté ni d'un autre. Mais l'Apôtre a dit : *Nous n'avons rien apporté en ce monde; sans doute nous n'en pouvons rien emporter*[1]. La règle la plus vraie est donc celle qui nous enseigne à observer la pauvreté la plus stricte, eu égard aux besoins de notre nature. Cette règle est appelée *vie* pour montrer qu'elle doit embrasser tous les actes de la vie d'un religieux, selon cette parole du livre des Rois : *Il couvrit tout de lames d'or*[2].

La règle des Frères mineurs. Ils ont reçu ce nom sans restriction pour leur apprendre à ne jamais chercher aucune dignité, à ne s'attribuer aucun titre honorifique, à se soumettre à tous, sauf l'honneur de Dieu, par amour pour l'humilité, à ne soupirer après aucune grandeur temporelle, comme il convient à des hommes vraiment pauvres, humbles et purs. Ils sont appelés *Frères mineurs* comme ceux dont il est parlé dans ce passage : *Toutes les fois que vous avez manqué de le faire à un de ces plus petits, vous avez manqué de le faire à moi-même*[3]. Leur règle est donc d'*observer le saint Evangile de Jésus-Christ Notre-Seigneur*. En effet, toute la substance de notre règle est puisée à la pureté des sources évangéliques. Ainsi cette règle n'est pas quelque chose de nouveau, mais un genre de vie renouvelé sur la terre et offrant à ceux qui l'ont embrassé un grand sujet de consolation. Car, seuls en ce monde, nous faisons profession de suivre cette vie recommandée par le Seigneur à ses apôtres au moment où il les envoyait prêcher sa parole.

[1] I Tim., 4. — [2] III Reg., 6. — [3] Mat., 25.

Digitized by Google

Mais en disant : *Cette règle consiste à observer le saint Evangile*, son auteur a-t-il prétendu lier par un vœu ceux qui l'ont acceptée, à embrasser toute la perfection évangélique? Non, car la règle adoptée par eux renferme certaines choses à titre d'avis et d'exhortations. Comme ils n'ont pas fait vœu pour chacune des parties de la règle, encore moins se sont-ils engagés à ce qui n'est point exprimé en elle. La Glose pense de même sur ces paroles du Psaume : *Faites des vœux au Seigneur et soyez fidèles à vous en acquitter*[1]. Il y a, dit-elle, des vœux communs à tous les hommes, comme de vouer la foi, le renoncement au démon, à ses pompes, à l'orgueil, à l'homicide, etc. Ce commandement : *Faites des vœux au Seigneur et soyez fidèles à vous en acquitter*, s'étend à toutes ces choses. Comme en ce genre de vœux on n'entend lier expressément tous les fidèles à titre de précepte que pour les choses commandées dans la loi divine, de même les hommes soumis à notre règle n'ont point fait vœu de se conformer sans restriction à toute la vie évangélique, mais seulement à cette partie dont l'observation est obligatoire d'après la volonté de notre fondateur. Aussi les frères l'embrassent sans réserve, mais sans dépasser les intentions de la règle elle-même. Ils s'obligent à l'observance des points imposés comme préceptes, au respect et à l'approbation des choses proposées comme méritoires et comme spécialement dignes d'exciter les désirs d'hommes voués à un état aussi parfait; tels sont ces

[1] Ps. 75.

Digitized by Google

endroits : *Les frères devront prier Dieu en tout temps avec un cœur pur, conserver l'humilité et la patience au milieu des persécutions et des infirmités.* Il y a bien, à la vérité, un précepte d'accomplir les actes des vertus diverses, mais non d'accomplir à un degré aussi parfait les choses contenues en plusieurs chapitres de la règle. Les frères font le même vœu par rapport à l'Evangile : ils s'engagent à en observer une partie et à avoir pour toutes les autres une vénération spéciale, vénération d'ailleurs bien digne de vivre toujours dans le cœur des religieux.

C'est donc une erreur de soutenir, comme plusieurs l'ont fait, que les religieux de notre ordre ont voué à titre de précepte tout ce qui est contenu dans la règle. Un tel sentiment est contraire à la règle elle-même, qui distingue expressément entre les conseils et les commandements.

En vivant dans l'obéissance, sans rien posséder en propre et dans la chasteté. L'obéissance est sous un point de vue une vertu opposée à toute désobéissance, et ainsi elle convient à tout chrétien, selon cette parole de saint Pierre : *Rendez vos âmes chastes et pures par une obéissance d'amour* [1]. Sous un autre point de vue, elle signifie un degré éminent où l'homme n'obéit pas seulement à Dieu, mais encore à l'homme à cause de Dieu ; un degré où le cœur ne s'arrête pas aux choses obligatoires, mais où il embrasse tout ce qui est de surérogation, toutes les inspirations divines, sans en considérer les difficultés

[1] I Pet., 1.

Digitized by Google

et les peines, à l'exemple de celui qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort alors qu'il n'était obligé par aucun précepte à un tel sacrifice. Cette obéissance a son principe dans cette parole du Seigneur : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce et porte sa croix* [1]. Mais il y a un triple renoncement à soi-même. L'un est de nécessité, comme dans les choses défendues par la loi de Dieu, ou autrement les péchés. L'homme renonce alors à sa volonté, mais il la garde tout entière en ce qui est indifférent. L'autre a lieu par le sacrifice de notre volonté, soit simplement soit en partie dans les choses permises, en ne voulant ou ne faisant rien selon ses désirs et ses inclinations. C'est de ce renoncement qu'un auteur a dit : Il n'y a point de sacrifice dont le parfum soit délicieux au Seigneur comme l'immolation de notre volonté propre. En effet, le bien le plus précieux en l'homme est la volonté raisonnable ; c'est donc le sacrifice le plus sublime que de l'offrir sans réserve au Seigneur, non-seulement en obéissant à lui-même, mais encore en obéissant à l'homme à cause de Dieu. Lui-même nous a enseigné à agir ainsi en se soumettant à la volonté de ses parents sur la terre. Mais le troisième renoncement s'étend aux choses tout-à-fait contradictoires avec notre volonté, et il nous fait exposer notre vie pour la gloire du Créateur.

Cependant l'obéissance, considérée comme un état éminent de vertu, renferme divers degrés. Plusieurs renoncent sans réserve et en tout à leur volonté,

[1] Mat., 16.

Digitized by Google

comme nous l'avons dit; d'autres seulement en partie, selon les exigences du genre de vie embrassé par eux. Ainsi les clercs séculiers, en recevant les ordres sacrés, font abnégation de leur volonté propre, et ils doivent être soumis entièrement à la puissance ecclésiastique, selon l'enseignement des saints canons; mais l'obéissance des moines est plus élevée. Cependant elle est limitée de deux côtés : premièrement, ils font vœu en exceptant de leurs obligations le changement de lieu; secondement, ils ne s'engagent à rien qui soit clairement au-dessus de leur règle.

L'obéissance qui ne se réserve de droit pour aucun lieu en ce monde, est donc plus sublime; il en est de même de l'obéissance dont la règle, plus parfaite, oblige ceux qui l'ont embrassée, à ne rien excepter que ce qui est contraire à la règle elle-même ou au salut, soit directement, soit de toute autre manière. Ainsi ceux-là seulement arrivent à un degré parfait de ce renoncement du second genre, dont nous avons parlé, qui se soumettent en tout au bon vouloir des autres, même pour les choses indifférentes, sans se réserver en propre un lieu ou un pays au-delà duquel leur obéissance soit limitée, sans excepter aucun commandement fait au nom de cette vertu, sous prétexte qu'il est en dehors de la règle, à moins qu'il ne tourne à la ruine de l'âme. Ceux-là donc se trompent qui soutiennent que l'obéissance est égale dans toutes les religions.

La règle ajoute *sans rien posséder en propre*, et là aussi il y a plusieurs degrés. Autrefois il n'était permis aux clercs d'avoir aucun bien particulier. Aujourd'hui

Digitized by Google

encore les biens de l'Eglise ne sont pas des biens propres, mais communs, ou autrement consacrés à l'utilité commune. Mais comme en dehors de ces biens il est permis aux clercs séculiers d'avoir des possessions particulières, il est clair que l'état des moines est plus élevé, puisqu'il ne leur est pas accordé d'avoir rien en personne, mais seulement en commun. Cependant, parce qu'il y a danger dans les biens communs et dans les biens propres, comme nous le montrent les actes d'avarice et autres désordres qui proviennent souvent de possession trop considérables, tant chez les religieux que chez les séculiers, cet état est plus parfait et plus éloigné de tout péril des richesses, qui ne permet aucune possession particulière ni commune, aucun bien meuble ou immeuble, et ne donne ainsi ni lieu de s'enorgueillir, ni occasion de se laisser aller à la mollesse, ni la moindre prise à l'avarice dont l'ardeur s'enflamme à mesure que les biens se multiplient. L'ordre des Frères mineurs n'a donc rien en propre, ni aucun des membres de cet ordre; mais, comme de vrais serviteurs de Jésus-Christ, ils se sont rendus les derniers des hommes à cause de celui qui, pour nous, s'est revêtu de la forme d'un esclave; ils vivent en des maisons qui appartiennent à d'autres, afin d'imiter leur Maître, qui n'eut en ce monde aucune demeure propre ni même où reposer sa tête vénérable; les livres et autres objets dont ils se servent dans leurs besoins, sont la propriété d'autrui. Mais, comme l'écrit saint Jérôme, Jésus-Christ se nourrissait du pain de la charité. Aussi le pape Grégoire IX,

Digitized by Google

expliquant notre règle et distinguant notre profession de toute autre, dit fort bien : « Cet ordre ne doit « rien posséder ni en commun ni en particulier, « mais avoir seulement l'usage des meubles, livres « et autres choses nécessaires aux besoins de la vie, « tout en maintenant aux maîtres la propriété des « lieux et des choses dont il a reçu la jouissance. « Les religieux ne vendront aucun meuble, ne feront « aucun échange en dehors de l'ordre et n'aliéne- « ront rien sous aucun motif sans l'autorisation ou « l'assentiment du cardinal chargé alors de leurs « affaires, assentiment qui sera donné au général ou « aux provinciaux. » Ainsi tous les biens meubles dont nous avons la jouissance sont donc des biens appartenant immédiatement à l'Eglise, puisque le pouvoir d'en disposer a été laissé par elle uniquement à un de ses cardinaux et non à aucun autre homme d'un rang inférieur sans sa permission. Dans les autres religions les biens, quoique communs aux personnes, sont la propriété de la communauté, et les possessions des églises sont distinctes comme les églises elles-mêmes. Mais l'Eglise ou la communauté des Frères mineurs ne peut rien s'attribuer en ce monde à titre de possession ou de domaine commun, soit meuble, soit immeuble. On pourrait croire peut-être que l'ordre a au moins un droit de propriété sur ses bréviaires puisqu'ils lui sont donnés d'une manière spéciale dans le chapitre suivant; mais la sixième règle a exclu évidemment toute possession, sans excepter la moindre chose.

Digitized by Google

Nous avons dit ensuite : *en vivant dans la chasteté.* L'obligation de cette vertu est imposée à tous les religieux et à tous les clercs engagés dans les saints ordres. Cependant cette obligation est plus étroite pour nous : car il est commandé à tous les frères d'éviter toute société suspecte, de ne point entrer dans l'intérieur des monastères de femmes, ni même dans les endroits ouverts au public en ces maisons, si ce n'est, selon que nous le dirons plus tard, pour une raison spéciale, comme la nécessité de célébrer la messe pour ces maisons. Celui donc qui mettrait au même rang tous les religieux, quant à la perfection de ces trois vœux d'obéissance, de renoncement et de chasteté, celui-là tomberait dans une erreur évidente. Nous l'avons montré pour l'obéissance; nous le montrerons aux chapitres cinquième et sixième pour le renoncement et la pauvreté, et on le voit clairement par le soin apporté dans notre règle à garder les moindres dehors de la chasteté. Si cette vertu chez les religieux ne peut se diviser en plusieurs degrés, la discipline ayant pour but de la préserver de toute atteinte sans exception en compte un grand nombre.

Telle est donc en abrégé cette hiérarchie de vertus. Mais comme l'obéissance, la pauvreté et la chasteté font partie de la doctrine évangélique, comme elles sont au nombre de ses conseils, pourquoi les distinguer de l'Evangile par ces paroles : *Observer l'Evangile en vivant dans l'obéissance,* etc. ? Je réponds : Il y a une double perfection; l'une formelle, consistant dans les habitudes et les actes des vertus; l'autre

Digitized by Google

matérielle et qui n'est que la collection des conseils et des règles propres à conduire à la perfection. La première est comprise spécialement sous le nom d'*Evangile*, car c'est elle que le saint Evangile a en vue principalement; elle est la fin de tous les conseils évangéliques. C'est de cette perfection que le Seigneur a parlé dans le sermon sur la montagne, quand il a dit : *Bienheureux les pauvres d'esprit*, etc.[1], et dans toutes les autres règles des vertus, comme l'éloignement des paroles inutiles et autres semblables. Mais la perfection matérielle est expressément distinguée de la première par ces paroles de la règle : *En vivant dans l'obéissance, la pauvreté et la chasteté*, dans cette chasteté qui est de conseil et si connu par ces paroles du Seigneur : *Que celui-là comprenne, qui peut comprendre*[2].

La règle établit ensuite l'ordre de l'obéissance et rattache par-là toute notre religion à la hiérarchie principale de l'Eglise. Elle dit donc : *Frère François promet obéissance et respect à son seigneur le pape Honorius et à ses successeurs légitimes.*

Frère François : Ce nom du saint est un nom de circonstance; le nom qui lui fut donné par sa mère à son baptême était celui de Jean. *Promet obéissance:* tous les membres du clergé et des ordres religieux sont tenus irrévocablement d'obéir au chef de l'Eglise; cependant notre saint a ajouté un vœu spécial à cette obligation, car il savait que le vœu se joignant au lien des saints ordres lui donnait plus de force et en

[1] Mat., 5. — [2] Mat., 19.

Digitized by Google

doublait le mérite. *Et respect :* le respect est un témoignage d'honneur provenant de la crainte filiale et d'une humble affection. C'est pourquoi le Sage a dit : *Ecoutez en silence, et cette marque de respect vous rendra très-agréable*[1]. Le respect fondé sur l'humilité est tout-à-fait l'acte d'un Frère mineur. Les religieux de notre ordre doivent le témoigner par-dessus tout au souverain Pontife et ensuite aux autres membres de la hiérarchie ecclésiastique, selon le degré de chacun. — *A son seigneur le pape Honorius et à ses successeurs légitimes :* c'est-à-dire à ceux qui lui succéderont non de fait, mais de droit, après avoir été élevé à la dignité suprême selon la forme canonique.

Les autres frères seront tenus d'obéir à frère François et à ses successeurs. De même qu'une chaîne d'or demeure unie par des anneaux successifs, de même les rangs inférieurs de notre ordre demeurent liés au rang suprême par des degrés moyens; c'est là cette ligne droite digne des esprits divins, comme l'enseigne saint Denis. Ainsi l'échelle de Jacob s'offre à nos yeux couverte de personnes qui montent et descendent. Ainsi les filles de Jérusalem s'élèvent par un sentier couvert de pourpre jusqu'au trône de Salomon.

[1] Eccli., 32.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

De ceux qui veulent embrasser ce genre de vie. — Comment il faut les recevoir.

« Ceux qui voudront embrasser notre genre de vie « et se présenteront à nos frères, seront envoyés par « eux aux ministres de leurs provinces respectives, « car eux seuls, et non les autres, ont le pouvoir « d'admettre dans l'ordre. Les ministres les exami- « neront touchant la foi et les sacrements de l'Eglise. « S'ils croient toutes les vérités sacrées avec la vo- « lonté de les confesser fidèlement et d'y persévérer « fermement jusqu'à la fin; s'ils ne sont pas mariés, « et, dans le cas contraire, si leurs épouses sont « entrées dans un monastère ou leur ont donné la « liberté de s'en aller, après en avoir obtenu per- « mission de l'évêque et avoir fait vœu de chasteté, « si, du reste, ces épouses sont d'un âge à éloigner « d'elles tout soupçon, les ministres diront aux nou- « veaux venus cette parole de l'Evangile : « *Allez,* « *vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux* « *pauvres*[1]. S'il ne leur est pas possible de le faire, « ils se contenteront de leur bonne volonté. Que les « frères et leurs ministres se gardent bien de trop de « sollicitude pour leurs biens temporels, et qu'ils « aient soin de les laisser en disposer en toute liberté

[1] Mat., 19.

Digitized by Google

« selon l'inspiration du Seigneur. Si cependant les « nouveaux venus demandent conseil, les ministres « pourront les envoyer vers quelque homme craignant « Dieu et dont les avis les porteront à donner aux « pauvres ce qu'ils possèdent.

« Ensuite ils leur donneront les habits de novices, « c'est-à-dire deux robes sans capuce, une ceinture, « des habits de dessous et un chaperon descendant « jusqu'à la ceinture, à moins toutefois que les « ministres ne jugent devant Dieu devoir faire au- « trement.

« L'année d'épreuve étant terminée, ils les admet- « tront à faire leurs vœux, et leur feront promettre « d'observer toujours ce genre de vie et la règle. « Ensuite il ne leur sera plus permis de sortir de cette « religion, selon le commandement de notre Saint- « Père le Pape, car, dit l'Evangile : *Quiconque ayant « mis la main à la charrue regarde en arrière n'est « point propre au royaume des cieux* [1]. »

« Ceux qui auront promis l'obéissance auront une « robe avec un capuce et une autre sans capuce, s'ils « le veulent; et ils pourront porter des chaussures « si la nécessité les y contraint. Que tous les frères « soient vêtus d'habits grossiers, qui puissent être « raccommodés au moyen d'étoffes servant à des sacs « ou autres étoffes viles, et cela avec la bénédiction « de Dieu. Cependant j'avertis les frères et je leur « recommande de ne point mépriser et de ne point « juger ceux qu'ils verront vêtus d'habits délicats et

[1] Luc., 9.

Digitized by Google

« de diverses couleurs et faisant usage d'aliments « plus recherchés, mais de s'appliquer à se juger et « à se mépriser eux-mêmes. »

EXPOSITION.

Ceux qui voudront embrasser ce genre de vie. Après avoir jeté les fondements de l'édifice, il reste à s'occuper de ses habitants, à examiner de quelle manière il faut admettre ceux qui, se tournant vers l'orient pour en recevoir les rayons lumineux, veulent entrer dans notre ordre. Or, ce point de la règle embrasse quatre parties : d'abord, il est question de la réception des novices ; ensuite, de leur probation ; en troisième lieu, de leur profession, et enfin de leurs vêtements et de leur nourriture après leurs vœux.

Cette première partie comprend trois choses : l'autorité dans celui qui reçoit, l'aptitude et l'humilité dans celui qui est reçu, et une foi pure et sincère. Ainsi toute affaire hiérarchique, selon saint Denis, est sainte, parfaite et plus parfaite. La première de ces choses regarde donc celui qui reçoit, la seconde l'aptitude du postulant, et la troisième la pureté de la religion. Pour celui qui reçoit, la règle touche à deux points, l'ordre et la science, qui sont comme les deux clefs de l'Eglise. Elle montre la clef de l'autorité et l'ordre de la puissance, la clef de la science et de la discrétion.

Elle dit donc : *Ceux qui voudront embrasser ce genre de vie.* Ainsi elle s'exprime conditionnellement, à l'exemple du Seigneur dans ces paroles : *Si vous*

Digitized by Google

voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, etc. Le genre de vie adopté par notre ordre n'est imposé à personne; nul ne saurait y espérer aucun avantage terrestre; le désir n'en est suggéré ni par la chair ni par le sang, mais il est inspiré par celui dont il a été dit : *L'homme ne peut rien recevoir que ce qui lui a été donné du ciel* [1]. Je ne prétends pas qu'il soit défendu aux frères de prévenir par des exhortations ceux qui ne viennent pas, car le Seigneur lui-même en a reçu plusieurs au nombre de ses disciples après les avoir prévenus le premier par ses invitations : ainsi en fut-il d'André, de Pierre et d'autres encore. Plusieurs aussi l'ont prévenu s'offrant à l'accompagner, et l'un d'eux a été rejeté, comme nous le lisons dans saint Matthieu [2]. Ainsi, parmi ceux qui se présentent, les uns sont excités par les frères et d'autres viennent d'eux-mêmes, poussés par leur dévotion. C'est donc d'eux tous qu'il est parlé dans ces paroles : *Ceux qui voudront embrasser ce genre de vie et se présenteront*, etc.

Ils seront envoyés aux ministres de leurs provinces respectives, car à eux seuls et non à d'autres est accordé le pouvoir d'admettre dans l'ordre. Voilà la clef de l'autorité, réservée seulement aux ministres. Or, ce point de la règle s'appuie sur deux motifs : d'abord, il a pour but d'éprouver la constance de ceux qui se présentent; ensuite, c'est un motif de confiance : on espère de la prudence des ministres que, semblables à d'habiles pêcheurs, ils sauront choisir

[1] Joan., 3. — [2] Mat., 8.

Digitized by Google

les bons sujets et rejeter les mauvais et les incapables. Ce nom de *ministre* est emprunté à l'Evangile de saint Matthieu, où il est dit : *Que celui qui voudra être le plus grand parmi vous soit votre ministre*[1]. Mais comme la piété d'un grand nombre de postulants est évidente, on s'en rapporte aujourd'hui à la discrétion des frères pour l'admission des séculiers, surtout dans les lieux où existent des universités. Le même pape, sans prétendre relâcher en cette partie de la règle, mais entrant dans son esprit pour en dispenser, a établi qu'en ces lieux on pouvait permettre à des frères discrets l'admission dans l'ordre. En effet, les saints canons nous disent que la science de la loi ne consiste pas à en garder les paroles en sa mémoire, mais à en connaître la force et la portée. Les empêchements ecclésiastiques, est-il dit ailleurs, sont fondés sur des causes particulières; quand les causes cessent, les empêchements disparaissent de même.

Maintenant, quant à la discrétion, la règle ajoute : *Le ministre examinera avec soin les postulants sur la foi catholique et les sacrements de l'Eglise.* Ce point est pour les pays où il y a des hérétiques. Or, par la foi catholique on entend tout ce qui s'y rattache. Comme les frères, dans l'intention de la règle, sont appelés à enseigner cette même foi, selon que nous le verrons dans la suite, il a été établi que nul ne serait élevé à la cléricature dans l'ordre s'il ne possédait d'une manière convenable les premiers principes de la science sacrée, ou s'il ne suppléait à ce manque

[1] Mat., 20.

Digitized by Google

de connaissance par une grande sainteté ; car où la langue est insuffisante, il faut que la vie puisse en tenir lieu ; et ainsi les choses d'une moindre importance se trouvent exprimées par les choses principales. De même que le Seigneur a défendu toute superstition en défendant l'idolâtrie, toute erreur en défendant l'hérésie, toute meurtrissure en condamnant l'homicide, toute impureté en réprouvant l'adultère ; de même qu'il a ordonné d'honorer tout homme selon son rang en faisant une obligation d'honorer ses parents, et qu'il a voulu recommander les petites choses en parlant des plus grandes[1], ainsi dans cet endroit de notre règle, l'examen des points principaux entraîne l'examen de ceux d'une moindre importance.

S'ils croient toutes les vérités sacrées avec la volonté de les confesser fidèlement, etc.... Il est question ici de l'aptitude des postulants, et cette aptitude consiste en deux choses. La première se rapporte à Dieu : *S'ils croient toutes les vérités sacrées*, s'ils les croient de cœur. *Avec la volonté de les confesser fidèlement :* car la confession de la bouche est nécessaire au salut, selon l'Apôtre[2]. D'où l'on voit clairement que les hommes désireux d'entrer en notre ordre doivent être prêts au martyre. *S'ils croient.... avec la volonté de persévérer inviolablement en cette foi jusqu'à la fin*, parce que la récompense est accordée uniquement à la persévérance.

La seconde chose regarde le monde, et la règle dit :

[1] Exod., 10. — [2] Rom., 10

Digitized by Google

s'ils ne sont pas mariés, et dans le cas contraire, si leurs épouses sont entrées dans un monastère ou leur ont donné la liberté de s'en aller, après en avoir obtenu la permission de leur évêque et avoir fait elles-mêmes vœu de chasteté. Cette permission de l'évêque est exigée parce qu'il n'y a pas de vœu solennel dans ce dernier cas. Pour la solennité du vœu, il faut que celui qui l'émet meure au monde et passe sans réserve sous l'obéissance d'un supérieur spirituel, et c'est ce genre de vœu qui est par-dessus tout agréable à l'Epoux de l'Eglise. — *Si du reste ces épouses sont d'un âge à éloigner d'elles tout soupçon.* Mais pour la maturité de l'âge il faut compter plus sur la solidité de la vertu que sur le nombre des années; car, dit le Sage, *ce qui rend la vieillesse vénérable n'est pas la longueur de la vie ni le nombre des années; mais la prudence de l'homme lui tient lieu de cheveux blancs, et la vie sans tache est une heureuse vieillesse*[1]. Sous ce point sont compris tous les obstacles qui pourraient rendre incapable d'entrer dans l'ordre. Il faut ici juger encore des semblables par les semblables, et regarder les choses moindres comme renfermées dans les plus considérables. Cet endroit de la règle est tiré tout entier des saints canons.

Les ministres diront aux nouveaux venus cette parole de l'Evangile : « *Allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres.* » Ici il est question de la pureté de la religion, et elle consiste en trois choses : dans le dépouillement parfait des

[1] Sap., 4.

Digitized by Google

postulants, dans le désintéressement réel et évident de ceux qui les reçoivent, et dans une direction sage donnée aux pauvres pour leur venir en aide.

Les ministres diront : Allez, vendez, etc. Ces paroles sont empruntées au conseil donné par le Seigneur dans saint Matthieu, et dans saint Luc on lit également[1] : *Un autre dit aussi : Seigneur, je vous suivrai, mais permettez-moi de disposer auparavant de ce que j'ai dans ma maison. Jésus lui répondit : Quiconque ayant mis la main à la charrue regarde derrière soi n'est point propre au royaume de Dieu,* comme le sont tous les hommes dont le cœur est nu, les hommes dont le cœur n'est point attaché aux richesses. Ceux-ci ne se dépouillent pas seulement de leur manteau avec Joseph fuyant l'égyptienne impure[2], ils ne se bornent pas à imiter son exemple en éloignant tout embarras, il est vrai, mais en retenant de quoi couvrir suffisamment leur nudité et en suivant nus à leur manière la croix nue. Leur dépouillement est tel qu'ils rejettent jusqu'au dernier de leurs vêtements et se réduisent à la nudité rigoureusement compatible avec l'état présent de cette vie, et se débarrassent de tout fardeau afin de suivre de plus près les traces de Jésus-Christ, à l'exemple de ce jeune homme épris de l'amour de son Seigneur[3].

S'il ne leur est pas possible de le faire, soit à cause de la distance des lieux, soit pour éviter des procès, *on se contentera de leur bonne volonté,* de cette bonne volonté qui fait abandon de ses droits et méprise tout.

[1] Luc., 9. — [2] Gen., 39. — [3] Mat., 11.

Digitized by Google

« Si vos biens sont en votre pouvoir, dit saint Jérôme, « vendez-les; sinon rejetez-les loin de vous. L'homme « qui renonce au monde ne saurait vendre avec profit « ce qu'il a commencé d'abord par mépriser. »

La règle parle ensuite de la pureté requise en ceux qui admettent. *Que les frères et les ministres,* dit-elle, *se gardent de trop de sollicitude pour ces biens.* Ce point semble renfermer une défense véritable, car il représente cette sollicitude comme quelque chose d'illicite, ainsi qu'on peut le conclure des paroles suivantes : *Si les nouveaux venus demandent conseil, les ministres pourront les envoyer vers quelque homme craignant Dieu,* etc. Dès lors que la règle donne permission en ce point, elle refuse en l'autre.

Qu'ils aient soin de les laisser en disposer en toute liberté selon l'inspiration du Seigneur. Cette partie de la règle est empruntée à l'exemple du Seigneur, qui a dit : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez et le donnez aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel; puis venez et me suivez.* Nous voyons, au livre des Actes, les Apôtres agir autrement. A cause de la multitude des hommes et des femmes menant une vie commune dès le commencement, et parmi lesquels on ne comptait aucun pauvre, les apôtres reçurent le prix des biens vendus et se chargèrent pendant quelque temps de pourvoir aux besoins de tous; mais ils laissèrent bientôt de côté un pareil soin comme un obstacle à la prédication de la parole de Dieu[1]. La règle donnée par le Seigneur

[1] Act., 6.

Digitized by Google

lui-même lorsqu'il leur dit : *Ne vous mettez point en peine d'avoir de l'or ou de l'argent ou d'autre monnaie dans votre bourse*[1] ; cette règle, dis-je, est plus discrète et plus excellente que celle établie sous les apôtres en faveur de la multitude des premiers fidèles vivant ensemble. Aucun des membres de cette société des premiers fidèles ne possédait de biens en propre, aucun ne regardait comme sien ce qu'il avait apporté; mais toutes choses étaient communes entre tous. Cette règle établie sous les apôtres, saint Augustin la prit pour lui et ses clercs, et il arrêta qu'ils n'auraient rien en particulier. Mais voyant ses clercs peu fidèles à l'observer, il la changea et leur permit d'avoir des biens. Saint Benoît marcha sur les mêmes traces. Il commanda de joindre aux possessions des monastères les biens des nouveaux venus, s'ils ne les avaient distribués aux pauvres. Et ainsi ses religieux vivant sans rien de personnel, jouissaient des biens affectés à leurs maisons. Il ne fixa aucune limite à ces possessions. Aussi voyons-nous plusieurs de ces communautés ne cesser jusqu'à ce jour d'ajouter des champs nouveaux aux champs anciens. Autre fut la règle des premiers moines, selon ce que raconte saint Grégoire, en ses *dialogues*, du moine saint Isidore[2]. Plusieurs lui offrant des biens considérables pour établir un monastère, il refusa tout et demeura invinciblement attaché à sa résolution. « Un moine qui « cherche des biens en ce monde, disait-il, n'est pas « un moine. Et saint Jérôme écrivait : « Tout genre

[1] Mat., 10. — [2] Dial., lib. 3, c. 14.

Digitized by Google

« de vie particulier a ses chefs. Nos chefs et nos « princes, à nous, sont Paul et Antoine. Notre prince, « c'est Elie, c'est Elisée; nos chefs sont les enfants « des prophètes. Leur demeure était au milieu des « campagnes; ils dressaient leurs tentes sur les bords « du Jourdain. Plusieurs ajoutent l'argent à l'argent; « ils pénètrent jusqu'aux bourses des matrones et, « par leurs obséquiosités, se mettent à la chasse de « leurs biens. Nous voyons des moines plus riches « que les gens du monde; à la suite de Jésus-Christ « pauvre, ils possèdent des trésors qu'ils n'ont point « eus sous le démon amateur des richesses, et l'Eglise « porte en son sein des riches qui naguère mendiaient « dans le siècle. » Cependant la règle établie par saint Benoît est sainte, pourvu qu'on l'observe, comme le font, de loin pourtant, certaines communautés dont les unes ont adopté le vêtement noir, d'autres le blanc.

Saint François considérant donc les dangers attachés à ces grandes possessions en commun et les sacriléges qui en étaient la suite, a choisi la règle donnée par le Seigneur à ses apôtres avant de les envoyer prêcher l'Evangile, et il a ordonné à ses frères d'être sans sollicitude pour les biens de ceux qui se présenteraient chez nous, afin que la pureté de l'ordre ne reçût aucune atteinte et qu'aucune inquiétude ne s'y fît sentir. Mais, pour empêcher de dépenser inutilement ces biens, il offre un remède dans ces paroles : *Si les nouveaux venus demandent conseil, les ministres pourront les envoyer à quelque homme*

Digitized by Google

craignant Dieu, dont les avis les porteront à donner aux pauvres ce qu'ils possèdent. Cette facilité est accordée non-seulement aux ministres, mais encore à tous ceux qui ont reçu du Saint-Siége le pouvoir d'admettre dans l'ordre; car la concession du principal entraîne celle de l'accessoire.

Ensuite ils leur donneront l'habit de novice. Après avoir, dans la première partie de ce chapitre, réglé la réception des postulants, la règle passe à la seconde partie qui concerne leur probation, et elle traite particulièrement du vêtement. *Ils leur donneront l'habit de novice, c'est-à-dire deux robes sans capuce.* Mais comme dans la règle donnée aux apôtres il leur est défendu d'avoir deux habits [1], comment donc saint François en accorde-t-il deux, après avoir dit : « La règle des Frères mineurs consiste à observer le saint Evangile de Jésus-Christ notre Seigneur? » Je réponds : L'Evangile, en parlant d'un seul habit, désigne les vêtements nécessaires. Ainsi, ne point avoir deux habits, c'est n'avoir rien de superflu en ses vêtements. Mais comme l'honneur de la religion exigeait en public un habit différent en longueur et en largeur de celui porté à l'intérieur, notre saint a divisé le vêtement rigoureusement nécessaire en deux habits. Dans l'un il a compris tout ce qui concernait le costume du dehors, comme le manteau, et dans l'autre ce qui était évidemment nécessaire aux besoins du corps. *Une ceinture*, c'est-à-dire une corde, car il est dit dans Isaïe : *Ils auront pour ceinture une corde*, ou

[1] Mat., 10.

Digitized by Google

autrement *un lien dont on se sert pour lier un sac*[1]. Cette ceinture est donc une corde, car c'est de tels liens dont on use pour les sacs. Je crois que saint François a choisi cette sorte de ceinture à cause de ces paroles de l'Evangile : *Ils emmenèrent Jésus après l'avoir lié et le livrèrent à Ponce-Pilate*[2]. Ou bien, si l'on veut prendre les choses à la lettre, il s'est proposé de mettre en rapport la pauvreté de la ceinture avec la pauvreté de l'habit, et de montrer ses enfants armés de cette ceinture comme du cordeau inflexible et sévère de la vérité, pour chasser de l'Eglise les simoniaques et autres criminels; car le Seigneur ayant fait un fouet de plusieurs cordes, a chassé du temple les vendeurs et les acheteurs[3]. *Des habits de dessous.* La nécessité de tels vêtements est évidente et la misère humaine les réclame sans cesse. La règle n'indique pas la qualité de ces sortes d'habits, afin de laisser les frères libres de renoncer à la mollesse des étoffes de lin et de choisir la laine ou même le crin. — *Et des chaperons descendant jusqu'à la ceinture :* afin de distinguer, suivant l'usage des anciens religieux, l'habit des novices de celui des profès. Cependant la règle admet des exceptions à cette loi générale et elle dit : *A moins toutefois que les ministres ne jugent devant Dieu devoir faire autrement.* Il suit de ces paroles de saint François qu'on ne doit accorder qu'à très-peu cet insigne du noviciat, car la vanité des hommes croît de jour en jour, et nous ne devons pas nous étonner si l'humilité va s'affaiblissant.

[1] Is., 3. — [2] Mat., 27. — [3] Joan., 2.

Digitized by Google

L'année de probation étant terminée. Ici commence la troisième partie de ce chapitre. D'abord elle parle de l'obligation des vœux et ensuite de la persévérance immuable en nos résolutions. Il est donc dit : *L'année de probation étant terminée.* Il n'est pas permis d'admettre les novices à la profession avant un an entier, alors même qu'ils pourraient auparavant se lier irrévocablement vis-à-vis de Dieu. On a le temps d'expérimenter pendant cette année les diverses impressions et du chaud et du froid. Ainsi, le figuier stérile est réservé pendant un an pour voir si, après l'avoir engraissé avec soin, le maître en retirera du fruit[1].

L'année de probation étant terminée, ils les admettront aux vœux et leur feront promettre d'observer toujours ce genre de vie et la règle. Dans cette promesse ils s'engagent à toute la règle en la manière indiquée plus haut, sans contracter d'obligation rigoureuse envers chacune de ses parties. Ils font vœu de suivre toute la règle selon la volonté du fondateur, d'en observer certains points sans réserve et de recevoir certains autres comme des exhortations salutaires. Les premiers sont l'objet inviolable de nos vœux; les seconds, en vertu de ces mêmes vœux, doivent être considérés en tout temps comme une défense qui nous est offerte contre les dangers. — *Ensuite il ne leur sera plus permis de sortir de cette religion.* Ceci se rapporte à la persévérance. On peut sortir de deux manières d'un ordre religieux : pre-

[1] Luc., 13.

Digitized by Google

mièrement, en retournant au siècle ou en entrant dans un institut plus relâché; agir ainsi, c'est apostasier et regarder en arrière. Secondement, en se portant à un degré plus élevé et à une vie plus parfaite, comme font ceux qui passent d'un état plus facile à une observance plus étroite. La première sortie est blâmable en toute religion; la seconde est louable quand elle est possible. Or, elle est impossible quand on a embrassé cette religion; car, s'il n'en était ainsi au jugement du Souverain-Pontife, la règle ne dirait pas : *Il ne sera permis à personne.... d'après le commandement de notre Saint-Père le Pape.* D'un autre côté, selon l'Evangile[1] : *Quiconque ayant mis la main à la charrue regarde en arrière n'est pas propre au royaume des cieux.* Mais s'il n'est pas permis de sortir, parce que ce serait regarder en arrière; toute autre religion passe donc après celle-ci, et tous ceux qui, après avoir fait profession, en sortent pour entrer dans une autre sont des apostats. Cependant s'il s'en trouvait dans ce cas, ou si quelques-uns avaient été chassés pour leurs fautes et que malgré leurs vives instances ils n'eussent pu obtenir de rentrer, ils pourraient alors se sauver dans un autre ordre austère, en conservant pourtant le désir de revenir à leur premier état. Mais si plusieurs agissant autrement se glorifient de la permission du Saint-Siége, qu'ils tiennent bien pour indubitable que le Pape ne saurait infirmer en rien cette parole du Seigneur: *Quiconque ayant mis la main à la charrue*

[1] Luc., 9.

Digitized by Google

regarde en arrière n'est pas propre au royaume des cieux. S'ils ont obtenu une semblable permission à l'aide de mensonges, non-seulement ils ne peuvent être excusés, mais leur faute est double pour avoir ainsi cherché à couvrir leur apostasie en circonvenant par des faussetés le chef suprême de l'Eglise. Le Pape ne dispense des vœux que lorsqu'il y a pour motif la piété et une juste compensation; et comme ces hommes sont liés envers l'ordre par leurs vœux et leurs serments, ils sont tenus de rendre entièrement au Seigneur ce qu'il lui ont voué. Ainsi il n'est pas permis aux frères de cette religion d'en sortir, parce que c'est regarder en arrière. Il ne leur est pas permis d'entrer en aucune autre, d'y faire profession et d'y demeurer: en agissant ainsi ils pèchent mortellement; ceux qui les reçoivent ou consentent à leur admission pèchent de même, car ils concourent à les rendre coupables du crime d'apostasie.

Mais que doit-on dire de ceux qui, parmi nous, sont élevés à la dignité épiscopale? Si, forcés par l'Eglise, il leur est absolument impossible de se soustraire au gouvernement des âmes, on ne doit point les regarder comme sortis de l'ordre, pourvu qu'ils désirent de tout leur cœur se réchauffer toujours en son sein. Mais s'ils soupirent après le rang d'évêque sans y avoir été appelés, s'ils y montent sans y être forcés, afin de se délivrer des afflictions de la pauvreté et des austérités de la vie religieuse, ils ont choisi leur place, je crois, avec celui qui a dit : *Je m'assiérai sur la montagne du Testament, aux côtés de*

Digitized by Google

l'aquilon[1]. Cependant, une fois en possession de la charge des âmes ou de toute autre dignité ecclésiastique, seront-ils déliés de leur engagement envers l'ordre? Non assurément, comme on le voit par les constitutions canoniques, où le Pape répond à un homme lié de la sorte et appelé au gouvernement des âmes avant d'avoir accompli son vœu : « Si vous désirez « guérir votre conscience, résignez l'administration « de l'Eglise dont vous me parlez, et accomplissez les « vœux contractés envers le Seigneur. »

Ceux qui auront promis l'obéissance, etc. Ici commence la quatrième partie de ce chapitre où il est parlé de la pauvreté des vêtements et de la nourriture. Et d'abord, quand aux vêtements la règle en indique la qualité et la quantité, et ensuite la simplicité; et elle y ajoute la nudité des pieds. Elle dit donc : *Ceux qui auront promis l'obéissance*, ou autrement les profès, *auront une robe avec un capuce.* C'est là l'habit de religieux. *Et une autre robe sans capuce, s'ils le veulent.* Par là on entend, selon les statuts de l'ordre, une tunique simple, et il n'est permis à personne, surtout aux profès, d'en avoir davantage sans la permission des supérieurs à qui le soin de pareilles choses a été réservé, pour agir selon les lieux et les temps. La règle dit d'une manière digne de remarque : *S'ils le veulent.* En effet, les forces corporelles varient suivant les personnes et il y a une grande différence entre la température des divers climats.

[1] Is., 14.

Digitized by Google

Ils pourront porter des chaussures si la nécessité les y contraint. Ici, remarquons-le bien, la règle n'accorde de porter des chaussures que pour les cas de nécessité. Lors donc que cette nécessité n'est pas urgente, comme dans les affaires dont le travail revient aux tempéraments faibles, mais dont l'expédition peut être différée sans danger, on ne saurait se servir de cette permission. Ainsi la règle défend indirectement de porter des chaussures. Mais comme cette défense est empruntée à ce passage de l'Evangile, où il est dit aux apôtres : *Ne préparez pour le voyage ni sac.... ni souliers*, etc.[1], il est clair que l'usage des sandales n'est point interdit. En effet, la sentence exprimée dans saint Matthieu se trouve complétée, selon la coutume de l'Evangile, dans saint Marc, où le Seigneur commande à ses mêmes apôtres de ne rien porter avec eux, mais *d'aller avec des sandales*, etc[2]. Aussi les sculptures et peintures anciennes nous représentent les apôtres chaussés de sandales ; et sur ce passage des Actes : *Chaussez vos souliers*[3], Bède nous dit : Le grec porte : *Chaussez vos sandales ;* et nous lisons dans l'Evangile qu'une telle chaussure fut permise aux apôtres. Cette explication pourrait sembler étrange, mais Papias nous dit de son côté que, par le mot souliers, on entend des sandales. La Glose nous enseigne également sur ce passage que l'ordre donné par l'Ange et accompli par Pierre nous apprend à ne pas marcher sans chaussures, mais qu'on ne saurait littéralement expliquer ce passage

[1] Mat., 10. — [2] Marc., 6. — [3] Act., 12.

Digitized by Google

d'une autre sorte de chaussures que des sandales, selon le texte lui-même. Cependant la première partie de cette explication de la Glose où il est parlé d'ordre donné, etc., est sans valeur si on la rapporte littéralement à la personne de Pierre ; mais quelques-uns attribuent à cet ordre de l'Ange un sens mystique et l'expliquent des vertus figurées par les sandales et qui doivent défendre les pieds de notre âme. Ainsi l'Apôtre écrit aux Ephésiens : *Que vos pieds aient une chaussure qui vous dispose à suivre l'Evangile de paix*[1].

Maintenant, voulez-vous savoir si Jésus-Christ a défendu d'autres chaussures à ses apôtres. Ecoutez saint Jérôme sur le passage déjà cité de saint Matthieu : « Platon, nous dit-il, recommande de ne point couvrir les deux extrémités de notre corps, de ne point « laisser s'accoutumer à la mollesse notre tête ni nos « pieds ; car lorsque ces deux parties sont solides, le « reste du corps en est plus robuste. Les disciples « ont été envoyés prêcher l'Evangile sans avoir les « pieds couverts de souliers, sans les avoir enlacés « en des liens de peau. Les soldats ont partagé les « vêtements du Sauveur ; mais parmi ces vêtements « ils n'ont point trouvé de souliers : le Seigneur « ne pouvait garder pour son usage ce qu'il avait « défendu à ses serviteurs. » Ainsi Jésus-Christ a enseigné à se passer de souliers et il l'a pratiqué lui-même.

Eusèbe nous dit aussi au sixième livre de son *Histoire ecclésiastique* : « Je désirais avec ardeur

[1] Ephes., 6.

Digitized by Google

« voir cette assemblée sainte et entendre les divines « louanges célébrées par ces hommes d'une vie plus « excellente que celle du reste des chrétiens, ces « prédicateurs tacites de la loi de Dieu et de l'Evan- « gile. Leur habit est une exhortation à la vertu, « leurs cheveux sont hérissés, et ils marchent nu- « pieds à la manière des apôtres. » Les moines du temps de saint Jérôme faisaient de même, car il dit dans un endroit de la vie des Pères : « Le sol était « si âpre que, non-seulement ceux qui comme nous « marchaient nu-pieds, mais encore ceux qui por- « taient des souliers étaient déchirés et ensanglantés. » Enfin, je vous le demande, si Jésus-Christ avait porté des chaussures, comment eût-il pu raisonnablement se plaindre du pharisien et lui dire : *Je suis entré dans votre maison, et vous ne m'avez point donné d'eau pour me laver les pieds; cette femme, au contraire, a arrosé mes pieds de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux*[1]?

Cependant plusieurs s'appuyant sur leur propre sentiment et le préférant à celui de Jésus-Christ, soutiennent qu'il est plus conforme à la vraie doctrine d'être chaussé que de marcher nu-pieds, si l'on ne veut susciter aucun obstacle à la parole de Dieu. Mais qu'ils considèrent s'il peut y avoir une manière plus convenable à la propagation de l'Evangile que celle dont on s'est servi pour le répandre par tout l'univers : or, on l'a prêché nu-pieds. « Les apôtres, « dit saint Jérôme, étaient étrangers par tout l'uni-

[1] Luc., 7.

Digitized by Google

« vers ; ils n'avaient ni argent dans leur bourse ni « chaussures à leurs pieds [1]. » C'est, je l'avoue, une peine bien dure qu'une semblable nudité. On souffre des rigueurs de l'hiver ; l'été est plus pénible encore, le sol est plus dur, car la chaleur fait sentir plus fortement son action à la terre que le froid. Quand le soleil monte durant l'hiver, elle se fond avec la gelée, et pendant l'été elle se dessèche davantage. Ensuite la chaleur fend les pieds et les brise douloureusement. Cependant nos frères autrefois s'en allaient pleins de joie à l'exemple de l'Apôtre, dans le froid et la nudité ; les rigueurs de l'hiver, non plus que les ardeurs de l'été, n'étaient point un obstacle qui les empêchât d'aller nu-pieds jusqu'aux extrémités du monde. Enfin quand on admettrait que Jésus, soit dans son enfance, soit avant la trentième année de sa vie mortelle, aurait porté des chaussures comme le reste des hommes, il cessa d'en faire usage après avoir défendu à ses disciples de s'en servir, puisqu'il commença à faire et à enseigner ensuite.

La règle ajoute touchant la qualité des vêtements : *Que tous les frères soient vêtus d'habits grossiers.* Cela convient parfaitement à une pauvreté élevée, car les choses employées à l'usage des vrais pauvres doivent se mesurer selon les règles de cette pauvreté. Or, la médiocrité des habits doit s'étendre à trois choses : au prix, à la couleur et aux morceaux d'étoffes différentes servant à raccommoder ces mêmes habits. Elle s'étend au prix, parce que la pauvreté

[1] Epist., 21.

Digitized by Google

véritable ne saurait rien admettre d'une grande valeur; à la couleur, car elle doit être naturelle et non un effet de l'art; enfin la troisième chose a pour but de manifester dans l'habit des frères la folie du siècle. Voilà pourquoi la règle ajoute : d'*habits qui puissent être raccommodés au moyen d'étoffes servant à faire des sacs ou autres étoffes viles, et cela avec la bénédiction de Dieu.* Les sacs sont de deux sortes : il y en a de lin et de laine, et en ce sens on entend par sac tout habit de nulle valeur. Il y en a de crin, et les prophètes en ont fait usage. Ainsi il est dit dans Isaïe : *Otez le sac dont vos reins sont couverts*[1]; et saint Jérôme ajoute : Admirable obéissance du prophète ! il était vêtu seulement d'un cilice comme l'enseignent les juifs. Par ces autres étoffes la règle veut dire toute espèce de morceaux divers quant au fond ou à la couleur.

La bénédiction de Dieu est ajoutée en parlant de ce vêtement, parce que l'homme qui apparaît insensé et méprisable au monde devient cher au Seigneur. C'est la bénédiction de celui qui s'est montré à nous dans un buisson épineux[2]. En effet, Jésus-Christ lui-même s'est servi de vêtements sans valeur. Aussi saint Chrysostôme parlant sur saint Jean, nous dit : « Avant que Jésus se fût manifesté, Jean-Baptiste « le prêchait aux hommes, et afin de rendre son « témoignage plus facile à recevoir il n'était couvert « que d'un vêtement grossier. Ainsi le Sauveur était « annoncé comme devant paraître revêtu d'un habit

[1] Isa., 20. — [2] Exod., 3.

Digitized by Google

« sans valeur et avec un extérieur commun, en sorte « que les femmes pécheresses, les prostituées et les « publicains pourraient s'approcher de lui sans crainte « et lui parler. » — Remarquez bien que la règle n'accorde aux frères l'usage d'aucune fourrure.

J'avertis, etc. Ce qui suit est une défense quant à la nourriture. La règle en cet endroit exclut avant tout le jugement téméraire, le mépris des autres et la présomption pour nous-mêmes. Ensuite elle ajoute une exhortation propre à nous insinuer le désir d'aliments grossiers, en disant : *J'avertis les frères et leur recommande de ne point mépriser et de ne point juger ceux qu'ils verront revêtus d'habits recherchés et de diverses couleurs.* Un habit grossier, dit saint Jérôme, annonce le mépris du monde. Ainsi il faut veiller afin d'éloigner l'orgueil de notre esprit pour qu'il y ait accord entre les paroles et le vêtement; et si l'on ne peut aisément s'empêcher de soupçonner ou de se défier, au moins doit-on se tenir en garde contre un jugement absolu qui entraînerait avec soi le mépris des autres. La règle ajoute : *Et faisant usage d'aliments délicats.* Les frères doivent donc s'abstenir de la délicatesse dans le boire et le manger, comme de la recherche dans les habits; c'est le partage d'une pauvreté véritable : plus elle est grande, plus ses aliments doivent être misérables. A la suite de Jésus-Christ, mais dans le désert, on ne trouva que des pains d'orge. A la ville il fit usage de pain de froment et il s'en servit pour instituer le sacrement de l'Eucharistie. De même il jeûna durant quarante

Digitized by Google

jours dans le désert, tandis qu'au milieu des hommes il se conformait à eux pour le boire et le manger jusqu'à être appelé un homme de bonne chère et aimant le vin. Que nous prêche-t-il par une semblable conduite, sinon la condamnation de l'hypocrisie, qui se montre austère en présence des hommes et se traite délicatement en son particulier? — Nous lisons encore dans l'Evangile : *Jésus-Christ passait le long des blés un jour de sabbat, ses disciples ayant faim se mirent à rompre des épis et à en manger*[1]. Les apôtres nous ont enseigné par cette action à embrasser une vie austère, à nous contenter d'aliments simples et non recherchés. Aussi il est certain qu'il n'est pas permis à des hommes faisant profession de pauvreté et de pénitence, d'avoir de la viande en leurs maisons, hors le cas de nécessité, c'est-à-dire dans la maladie ou une faiblesse évidente de santé. Saint Benoît défend à ses moines l'usage de la viande, excepté à ceux qui sont faibles ou malades. L'Eglise a coutume d'observer une semblable abstinence aux jours de pénitence. Ceux qui professent une pénitence perpétuelle, doivent donc, autant que le permet la faiblesse humaine, se priver en tout temps de toutes les viandes ordinaires. Mais ce n'est pas assez, s'ils ne s'appliquent encore à se passer de poissons d'un grand prix et surtout d'oiseaux aquatiques. « Ceux qui font abstinence de viande, dit saint Grégoire, ne doivent point admettre dans leurs repas les poissons les plus recherchés de la mer. » C'est donc

[1] Mat., 12.

Digitized by Google

une abstinence ridicule, principalement pour les pauvres, d'aller à la recherche de poissons du prix le plus élevé. « Que votre nourriture soit grossière, dit saint Jérôme, et prenez-la vers le soir; qu'elle se compose d'herbes, quelquefois de légumes secs, et regardez comme le comble de la sensualité d'y admettre quelques petits poissons[1]. »

Mais que plutôt chacun se juge et se méprise soi-même. Il convient en effet à ceux qui font profession d'une humilité véritable de se mépriser eux-mêmes et de se regarder comme dignes d'un dédain profond..

CHAPITRE III.

De l'office divin, du jeûne, et comment les frères doivent aller par le monde.

« Que les clercs récitent l'office divin selon l'usage « de la sainte Eglise romaine, à l'exception du « psautier, pour lequel chacun se servira du bré- « viaire qu'il pourra avoir. Que les frères lais récitent « vingt-quatre fois *Notre Père* pour les matines, cinq « fois pour laudes, sept fois pour chacune des heures, « prime, tierce, sexte et none, douze fois pour les « vêpres et sept fois pour les complies. Qu'ils prient « pour les défunts et jeûnent depuis la fête de tous « les Saints jusqu'à la Nativité du Seigneur. Qu'ils « fassent ensuite le saint carême qui commence à « l'Epiphanie et se prolonge jusqu'aux jours consacrés

[1] Epist. 13 ad Paulin.

Digitized by Google

« par le Seigneur à son saint jeûne. Que ceux qui « embrasseront volontiers ce jeûne soient bénis du « Seigneur ; que ceux qui ne le veulent pas n'y soient « pas contraints, mais qu'ils fassent l'autre carême « jusqu'à la Résurrection du Seigneur. Aux autres « temps de l'année, que personne ne soit tenu au « jeûne excepté le vendredi de chaque semaine. « Lorsqu'il y a une nécessité évidente, que les frères « soient exemptés du jeûne corporel.

« Je conseille à mes frères, je les avertis et les « presse dans le Seigneur Jésus, lorsqu'ils vont par « le monde, de n'avoir aucune dispute ni aucune « contestation de paroles, et de ne point juger les « autres, mais d'être doux, pacifiques, modestes, « pleins de mansuétude et d'humilité, et de parler « à tout le monde avec l'honnêteté convenable. Qu'ils « s'abstiennent d'aller à cheval s'ils n'y sont forcés « par une nécessité évidente ou par la maladie. « En quelque maison qu'ils entrent, qu'ils disent « d'abord : *Que la paix soit dans cette maison*, et « qu'il leur soit permis d'user de tous les aliments « qui leur seront servis, selon la parole du saint « Evangile [1]. »

EXPOSITION.

Que les clercs récitent l'office divin, etc. Ce troisième chapitre enseigne aux frères la discipline. Il contient trois parties. Il traite d'abord de la discipline par rapport aux louanges et aux hommages dus à Dieu ;

[1] Mat., 10. — Luc., 10.

Digitized by Google

ensuite de la discipline du jeûne, et il règle l'homme par rapport à lui-même; et enfin de la discipline par rapport à l'édification du prochain, et là il s'adresse à ceux qui vont par le monde. Or, dans la première il s'occupe d'abord des clercs, et ensuite des frères lais.

La règle dit donc : *Que les clercs récitent l'office divin selon l'usage de la sainte Eglise romaine, à l'exception du psautier.* Cet office a été établi dans sa plus grande partie par saint Grégoire et d'autres saints, excepté le psautier, car l'Eglise romaine se sert d'une version autre que celle communément en usage, ou plutôt d'une version, d'une correction différente. *Ils se serviront de l'office dont ils pourront avoir le bréviaire.* Mais pourquoi saint François, destinant ses frères à la prédication et par-là même à l'étude, a-t-il voulu les charger d'un office aussi long et aussi pénible? Notre saint désirait unir le plus étroitement possible ses enfants à l'Eglise romaine; or, il savait que cette Eglise est soumise à l'Eglise du ciel, qu'elle a été établie par le Seigneur lui-même et gouvernée par les saints qui ont eu la sagesse en partage et dont les jugements ont servi de règle au monde entier. Ces saints ont célébré les louanges du Très-Haut en faisant usage de ce long office dont s'est servie également jusqu'à ce jour l'Eglise romaine, bien qu'appliquée au gouvernement de l'Eglise universelle, et ils ont apporté à remplir ce devoir le soin le plus grand au milieu d'embarras sans nombre. Ils se souvenaient que les louanges divines sont une source de récompenses glorieuses, et que la brièveté en ce

Digitized by Google

point est l'indice de faibles mérites. Mais comme personne n'a plus d'obligation de s'appliquer à l'étude de la sagesse que l'Eglise romaine, afin de conduire et d'éclairer l'Eglise entière, personne aussi ne doit, en vue d'exercer un ministère dans l'Eglise ou de s'adonner à l'étude, abréger le divin office, et la piété d'une nourrice qui espère l'emporter en affection sur une mère si admirable me semble une piété suspecte. Ensuite on trouve dans la célébration fréquente des louanges du Seigneur, des ressources puissantes pour éclairer les âmes pieuses, selon cette parole du psaume : *Le sacrifice de louanges m'honorera, et c'est la voie par laquelle je montrerai* à l'homme *le salut qui vient de Dieu*[1]. Le chant des psaumes, dit saint Grégoire, lorsqu'il a lieu avec piété, prépare au Dieu tout-puissant une entrée en notre cœur et le dispose à répandre dans l'âme dévote ou la lumière de ses secrets ou la grâce de la componction[2].

En ce qui concerne les frères lais, la règle ajoute : *Les frères lais diront vingt-quatre fois* NOTRE PÈRE. Ces paroles : *Notre Père qui êtes dans les cieux*, préparent notre âme à la prière. Dieu voulant qu'on l'appelle du nom de père nous donne la confiance d'obtenir ses faveurs, car un père ramasse volontiers des trésors pour ses enfants. Ce mot *notre* nous enseigne à dilater notre amour et nous empêche de concentrer notre prière sur nous-mêmes. Les paroles suivantes : *qui êtes dans les cieux*, nous excitent à la pureté d'intention et à ne demander que les biens

[1] Ps. 49. — [2] Hom., 2, in Ezech.

Digitized by Google

célestes dans la prière. Ensuite arrive l'oraison elle-même contenue en sept demandes. Les trois premières se rapportent directement à l'honneur de Dieu ; les quatre dernières expriment les besoins de ceux qui prient.

Par ces paroles : *Que votre nom soit sanctifié*, on conjure le Seigneur de faire connaître aux infidèles la vérité inébranlable de notre foi, de cette foi par laquelle Dieu est le père des fidèles et les fidèles sont appelés les enfants de Dieu. *Que votre règne arrive :* c'est-à-dire que tous les chrétiens obéissent à vos lois. *Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel;* ou autrement : que cette volonté soit aimée à cause de sa bonté, qu'elle soit observée avec respect à cause d'elle-même par les forts et les faibles.

Dans ce qui suit on demande d'abord tous les biens nécessaires au corps et à l'âme, en disant : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour*. En bornant ses supplications aux besoins du jour présent, on exclut les prétentions insolentes de l'avarice et l'on insinue combien incertaine est la vie. Ensuite on demande l'éloignement de tout mal, et premièrement du mal passé. *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Là se trouve indiqué à quel prix on revient à l'innocence; celui qui garde en son cœur la rancune de la colère apprend qu'il adresse contre lui-même sa prière à Dieu. En second lieu on demande l'éloignement des maux à venir en suppliant le Seigneur de nous donner la grâce d'éviter tous les périls du péché ou de la

Digitized by Google

tentation par ces paroles : *Ne nous induisez pas en tentation;* ou autrement : ne vous laissez pas tomber en la tentation. Enfin l'on demande en troisième lieu d'être préservé de tous les maux de cet exil terrestre, de supporter la vie avec patience, et de désirer la mort qui doit y mettre un terme lorsqu'il plaira à Dieu de l'envoyer. On confirme ensuite toutes ces demandes en ajoutant : *Ainsi soit-il.*

Remarquons bien qu'entre toutes les prières, celle-ci mérite principalement notre vénération : elle a été donnée par le Seigneur lui-même, sans l'intermédiaire de personne. Saint François ordonne de la réciter vingt-quatre fois pour les matines. C'est que l'office de la nuit représente les veilles éternelles des habitants de la patrie céleste, et que le sacrifice de louange offert en ce moment est particulièrement agréable à Dieu et à ses anges. Le nombre vingt-quatre est le nombre des pères de l'un et l'autre Testament. Il y a eu douze patriarches de l'ancienne loi, d'où est sorti selon la chair le peuple de Dieu; il y a douze apôtres dans le Testament nouveau, qui ont servi à multiplier spirituellement les enfants du Seigneur. Nos frères, en parcourant ce nombre mystérieux, témoignent donc le désir de voir leurs vœux exaucés par les mérites des patriarches des deux Testaments, car on ne saurait douter qu'ils ne soient maintenant dans la société des anges; ou, si l'on veut encore, comme le jour se compose de vingt-quatre heures, cette prière redite autant de fois est une demande pour les besoins de tout ce temps. Enfin les matines

Digitized by Google

chantées par les clercs se divisent en neuf psaumes, neuf leçons et neuf répons, et représentent les neuf ordres angéliques. D'un autre côté le nombre vingt-quatre est formé de trois multiplié par huit. Le nombre trois représente ce qu'il faut croire; le nombre huit indique la justice de nos actions, car selon saint Augustin, il y a un nombre de la justice, de cette justice qui rend à chacun selon ses droits. Nos frères lais qui vont chanter les louanges célestes sans comprendre ces mystères, perfectionnent dans la foi et la justice leur simplicité en parcourant ce nombre. Le nombre huit se rapporte à la justice, et le nombre trois à la foi en la Trinité.

La règle ajoute : *Cinq fois Notre Père pour laudes.* De même que l'office des matines nous représente les chants de louanges des esprits célestes, de même l'office des laudes signifie le culte rendu à Dieu par l'Eglise depuis les premiers jours de son existence jusqu'à ce jour brillant dont nous attendons le lever à la fin des siècles. Nous y voyons d'abord Jésus-Christ revêtu de splendeur et régnant au milieu du peuple juif. Ensuite nous nous avançons au bruit des jubilations du monde entier parmi les nations et nous entendons célébrer la lumière de la paix donnée à l'Eglise. Le troisième psaume formé de deux réunis nous rappelle l'union des deux peuples en un seul. Le cantique des enfants au milieu de la fournaise nous est une image des louanges offertes par l'Eglise dans ses tribulations sous l'antechrist, et les trois derniers psaumes n'en composant qu'un, nous figurent

Digitized by Google

le temps qui doit suivre après l'antechrist, quand les chrétiens tirés du judaïsme et du paganisme loueront le Seigneur, unis dans une même foi.

Je pense que saint François a assigné aux frères lais le nombre de cinq *Pater* à cause des cinq psaumes dont est composé l'office de laudes dans l'Eglise. Peut-être aussi a-t-il voulu, par ce nombre, nous indiquer la différence entre les louanges du ciel et celles de la terre. Dans le ciel on loue Dieu intellectuellement; sur la terre on le fait à l'aide de nos cinq sens : ainsi, l'ouïe le loue par des cantiques, la vue par les ornements de son culte, le toucher par des témoignages extérieurs de respect, le goût par le sacrifice de l'autel, l'odorat par la vapeur de l'encens ou d'autres parfums.

Ensuite viennent les heures : *Prime,* où le Seigneur fut conduit devant les grands-prêtres juifs; *tierce,* où il fut accusé et jugé; c'est l'heure aussi où le Saint-Esprit est descendu sur les apôtres; *sexte,* où Jésus fut crucifié; *none,* où il mourut. *Ils diront sept fois Notre Père pour chacune de ces heures,* afin d'obtenir la grâce qui nous est communiquée sous sept formes diverses, soit par les sept dons du Saint-Esprit, soit par les sept sacrements de l'Eglise, où le Seigneur a répandu la vertu de sa Passion. *Ils diront douze fois la même prière pour les vêpres.* Sans doute, comme les vêpres se récitent pour les douze heures de la journée, notre saint aura voulu, par cette prière douze fois répétée, porter les frères à implorer la miséricorde du Sauveur pour toutes les

Digitized by Google

offenses du jour. Ou bien encore les vêpres représentent le soir du monde, le moment où Dieu, après s'être incarné et fait notre jour, s'est uni les douze heures de ce jour en la personne des Apôtres. De là cette parole de saint Jean : *N'y a-t-il pas douze heures au jour*[1]?

Enfin viennent les complies, pour lesquelles la même prière est imposée sept fois; et par ce nombre la règle insinue la consommation de toutes choses. De même que le Saint-Esprit commence et dirige ce jour par ses sept dons, ainsi il doit en consommer lui-même le mérite. C'est donc en tout soixante-seize fois l'oraison dominicale. Si l'on y ajoute la prière pour les morts, on arrive au nombre de quatre-vingt-un pour obtenir la rémission parfaite de ses fautes.

Qu'ils jeûnent. Ici commence la seconde partie de ce chapitre, où l'homme est réglé par rapport à lui-même, ou autrement par rapport au jeûne. Nous y voyons trois carêmes, dont deux sont obligatoires et le troisième est conseillé pour nous exciter à la dévotion. L'Ecriture nous montre en effet trois personnages accomplissant un jeûne non interrompu de quarante jours, Moïse, Elie et le Seigneur lui-même. Or, il y a deux sortes de jeûnes : l'un de peine et l'autre de joie. Le jeûne de peine est celui où les aliments agréables à notre corps lui sont retranchés par amour de la pénitence. Le jeûne de joie est celui où notre cœur est tellement plongé dans les délices de l'esprit que la nourriture matérielle lui est un supplice; et

[1] Joan., 11.

Digitized by Google

ainsi il y a un bonheur véritable à jeûner quand on se propose non plus d'affliger le corps, mais de ne point interrompre la félicité goûtée par l'esprit dans sa dévotion. Le jeûne de Moïse, c'est la peine pour l'anéantissement de la faute ; le jeûne d'Elie, la peine pour éloigner du cœur toute misère. Le premier représente le carême de l'hiver ; le second, le carême du printemps. Ou mieux : le premier est le carême destiné à l'expiation des péchés passés ; le second, le carême qui nous garde contre les dangers de chaque jour. Mais le jeûne de Jésus-Christ est un jeûne de joie ; car là non-seulement il y a abstinence de toute nourriture de la chair, mais encore éloignement plein de bonheur de toutes les délices terrestres. C'est pourquoi le bienheureux François a établi deux carêmes obligatoires, et il a exhorté avec la bénédiction de Dieu à en faire un troisième, sachant bien que ce dernier devait s'accomplir uniquement par dévotion et non par contrainte.

Il dit donc : *Qu'ils jeûnent depuis la fête de tous les Saints jusqu'à la Nativité du Seigneur; qu'ils fassent ensuite le saint carême qui commence à l'Epiphanie et se prolonge jusqu'aux jours consacrés par le Seigneur à son saint jeûne. Que ceux qui embrasseront volontairement ce jeûne soient bénis de Dieu.* Remarquez bien qu'il est fait mention ici de la bénédiction divine pour la nourriture, comme dans le chapitre précédent pour les vêtements. — *Aux autres temps que personne ne soit tenu au jeûne, excepté le vendredi de chaque semaine,* parce que le Seigneur

Digitized by Google

a voulu être crucifié ce jour-là. *Lorsqu'il y a une nécessité évidente*, c'est-à-dire, lorsqu'il y a infirmité grave, lorsque les forces sont tout-à-fait insuffisantes à un travail d'obligation, ou autrement quand ce travail urge nécessairement et ne saurait être accompli d'une autre manière, alors *que les frères soient exempts du jeûne corporel.* Ainsi notre fondateur, désirant voir ses frères soupirer en tout temps après le jeûne de joie, se conforme à la règle de l'Evangile en imposant avec moins de rigueur le jeûne de peine, et nous excite au premier de ces jeûnes, comme on le verra dans la suite.

Je conseille à mes frères. Ici commence la partie de ce chapitre ayant rapport à l'édification du prochain. *Lorsqu'ils vont dans le monde*, ou autrement soit qu'ils voyagent, soit qu'ils demeurent en la maison d'autrui. La règle s'applique d'abord à nous éloigner du mal dans les voyages; ensuite elle nous porte au bien, et enfin elle défend d'aller à cheval. Le saint nous dit, parlant à la raison : *J'avertis;* il cherche à toucher la volonté, selon cette parole du Sage : *Celui qui est doux agit avec modération et met de côté l'injure en ses avis*[1]. *J'exhorte;* il excite notre ardeur. Ainsi Judas Machabée armait tous les siens non de boucliers et de dards, mais avec des paroles et des exhortations excellentes[2]. Saint François presse donc les siens lorsqu'ils vont dans le monde à l'exemple de Jésus-Christ et de ses disciples, de n'avoir aucune dispute, ou autrement de ne faire injure à personne;

[1] Prov., 12. — [2] II Mac., 15.

Digitized by Google

de n'avoir aucune contestation de paroles, c'est-à-dire de ne pas soutenir leur sentiment avec trop d'ardeur, ou de ne pas plaider devant les tribunaux; *de ne point juger les autres,* en interprétant les choses douteuses à leur désavantage; et tout cela afin de les conserver intérieurement et extérieurement dans l'innocence. Ensuite, voulant les porter au bien, il continue : *Je les avertis.... d'être doux,* en cédant aux injures; *d'être pacifiques,* en conservant toujours l'humble rang de leur état; *d'être modestes,* en demeurant rigoureusement fidèles à la discipline des sens, des paroles et des actions; *d'être humbles,* en ne désirant aucun honneur, et en fuyant toute gloire humaine. Mais ce n'est pas assez s'ils ne s'appliquent en même temps à reproduire en eux cette définition de l'humilité : « L'humilité est une vertu par laquelle l'homme se connaissant véritablement lui-même devient vil à ses propres yeux, désire être traité en conséquence et ne demande jamais à être considéré comme un personnage important. » Il ajoute enfin comme un point de discipline spéciale : *Qu'ils parlent à tous avec l'honnêté convenable,* c'est-à-dire en témoignant à chacun le respect dû à son rang. Voilà pour les voyages.

Il défend ensuite d'aller à cheval : *Qu'ils s'abstiennent d'aller à cheval,* et par conséquent en voiture, *s'ils n'y sont forcés par une nécessité évidente,* comme la longueur et la difficulté du voyage, l'urgence des affaires, *ou par leurs infirmités. — En quelque maison qu'ils entrent* pour procurer le salut des âmes, selon cette parole du Seigneur : *Cherchez*

Digitized by Google

d'abord le royaume de Dieu et sa justice[1], qu'ils disent : *Que la paix soit dans cette maison*[2]. En désirant la paix nous souhaitons la délivrance du mal et l'avancement dans le bien. La paix c'est la tranquillité du cœur. — *Et qu'il leur soit permis d'user de tous les aliments qui leur seront présentés, selon la parole du saint Evangile.* Il dit : qu'il leur soit permis, car il n'impose pas un précepte, mais il use d'indulgence en permettant, afin que chacun sache bien qu'il n'agit pas contre la règle en vivant d'une manière plus parfaite. Remarquez bien encore qu'il ne dit pas *toutes choses* simplement, mais *selon le saint Evangile.* Or, cette permission est accordée seulement aux religieux employés au ministère de la prédication. Ceux donc qui ne sont point en voyage pour travailler au salut des âmes n'y ont aucun droit. En disant : *selon le saint Evangile*, il restreint cette permission et la renferme dans les règles de l'honnêteté évangélique. Ainsi à l'endroit d'où est tirée cette parole : *Mangez ce que l'on vous présentera en chaque maison*, est ajoutée immédiatement cette autre : *Et guérissez les malades qui sont en cette maison*[3]. Or, il est certain qu'il faut entendre cela spirituellement, selon le sens principal du mot. Mais le moyen d'opérer la guérison des âmes ne consiste pas à se nourrir de viandes plus délicates que celles dont usent ceux qui nous invitent à leur table ; ce n'est point là guérir les infirmes, c'est les appeler de la force à la faiblesse. Quand donc les personnes principales de la maison

[1] Mat., 6. — [2] Mat., 10. — [3] Luc., 10.

Digitized by Google

et de la famille s'abstiennent de viande, il n'est pas permis, selon le saint Evangile, aux religieux de s'étendre trop loin en ce point. De même encore lorsqu'il y a surabondance de mets, il n'est point selon l'Evangile d'approuver par son exemple ou plutôt par son abus une pareille superfluité; mais si l'on ne peut exprimer ouvertement son blâme, il convient de dissimuler prudemment ce qu'on ne saurait reprendre sans scandale. Enfin si des religieux recevant leurs frères mangeaient de la viande malgré la défense de leur règle, il ne serait pas non plus selon la sainteté de l'Evangile de participer à leur prévarication ou de se joindre à eux en se conformant, contre nos institutions, à leur vie charnelle.

CHAPITRE IV.

Que les frères ne doivent recevoir aucun argent.

« J'ordonne fermement à mes frères de ne recevoir « en aucune manière, ni par eux-mêmes, ni par une « personne intermédiaire, aucun argent ni monnaie. « Cependant les ministres et les gardiens seulement « apporteront un soin empressé à pourvoir, par leurs « amis spirituels, aux besoins des malades et aux « vêtements des religieux, selon les lieux, le temps « et les climats divers, et selon aussi qu'ils le juge- « ront nécessaire, mais toujours, comme nous l'avons

Digitized by Google

« dit plus haut, en demeurant fidèles à ne recevoir « ni monnaie ni argent. »

EXPOSITION.

J'ordonne fermement... Après avoir décrit les trois portes de la ville du Seigneur, par lesquelles la clarté de l'orient se répand sur nous, saint François arrive à la seconde face de son édifice, où il nous montre trois nouvelles portes fortifiées contre les embûches de l'aquilon. L'une nous défend contre le péril où Judas a péri en trahissant le Seigneur pour de l'argent; l'autre éloigne de nous le danger d'une religion fausse dont les jours se passent dans l'oisiveté; la dernière enfin nous préserve du danger auquel la multitude des clercs est exposée par ses efforts à acquérir des biens. Le premier de ces dangers ravit Dieu à l'homme; le second ravit l'homme à lui-même, car le paresseux n'amasse aucun fruit; et le troisième nous ravit le prochain. Ce premier chapitre se divise en deux points : il exclut d'abord toute acceptation d'argent; ensuite il pourvoit au repos des inférieurs en imposant à leurs supérieurs le soin de leur procurer les choses dont ils ont besoin.

Notre fondateur dit donc : *J'ordonne fermement à tous les frères*, etc. Le nom d'argent est un nom terrestre qui sent plutôt l'avarice qu'un genre de richesse à part, selon saint Augustin [1]. On donne le nom d'argent, dans un sens large, à tout objet temporel. C'est pourquoi le même saint nous dit : Tout

[1] De Civit. Dei, l. 7, c. 12.

Digitized by Google

ce que les hommes possèdent sur la terre, toutes les choses dont ils ont le domaine, soit esclaves, soit champs, sont appelées argent. Dans un sens strict ce mot s'entend d'un métal qui sert à régler l'échange des choses. Ainsi, dans les Actes des apôtres il est dit[1] : *Que votre argent périsse avec vous.* Le Seigneur voulant donc, par son serviteur François, arracher entièrement toute racine d'avarice de ce jardin fermé, de cette fontaine scellée, a ordonné aux frères de notre ordre de ne recevoir aucun argent sans exception, ni aucune autre possession terrestre, soit en troupeaux, soit en toute autre chose en général de nature à affaiblir tant soit peu une pauvreté élevée, selon qu'il l'exprime par l'argent. Cet endroit est tiré de l'Evangile de saint Matthieu où il est dit : *Ne possédez ni or, ni argent, ni aucune espèce de monnaie*[2]. Or, la Glose s'exprime ainsi sur ce passage : « Il y a deux sortes d'objets dont nous avons besoin. Les premiers nous servent à acheter les choses de nécessité ; les autres sont ces choses elles-mêmes. Par l'argent contenu dans les bourses, le Seigneur entend les premiers ; par le sac pour le voyage, les seconds. » Or, le Seigneur a fait cette défense à ses apôtres pour sept raisons.

La première, afin d'éloigner d'eux tout soupçon propre à empêcher l'efficacité de leur prédication.

La seconde, afin de les délivrer entièrement de toute sollicitude terrestre et d'exalter les soins de la providence céleste envers ceux qui se consacrent à sa

[1] Act., 8. — [2] Mat., 10.

Digitized by Google

gloire. Saint Jérôme fait allusion à ce double motif quand il dit : « S'ils eussent possédé ces biens on eût « cru qu'ils prêchaient l'Evangile par amour du gain « et non en vue du salut des âmes. Le Seigneur re- « tranche donc même les choses nécessaires à la vie, « afin que ses apôtres, les docteurs de la vraie reli- « gion, appelés à enseigner aux hommes que tout est « gouverné par Dieu, se montrent eux-mêmes sans « inquiétude pour le lendemain. »

La troisième raison d'un tel commandement est de faire connaître la puissance du Seigneur. Saint Jean Chrysostôme indique ces trois motifs dans un discours sur saint Matthieu[1] : Le Seigneur, dit-il, nous a montré beaucoup de choses en un seul point. D'abord il soustrait ses apôtres au soupçon ; ensuite il les délivre de toute sollicitude, afin qu'ils puissent se consacrer entièrement à la parole de Dieu ; enfin il leur fait connaître sa puissance. En effet il leur dit plus tard : *Quand je vous ai envoyés sans bourse, sans sac et sans souliers, avez-vous manqué de quelque chose*[2]*?*

La quatrième raison est d'arracher de leur cœur tout amour terrestre, car l'argent a coutume d'être compté parmi les biens qui excitent le plus la cupidité. Salomon a dit : *Toutes choses obéissent à l'argent ;* et : *L'avare n'aura jamais assez d'argent*[3]. Le Seigneur, ajoute saint Ambroise, a dit à ses disciples : « *Ne possédez ni or ni argent ;* et par-là il retranche, « comme avec une faux, jusqu'à la moindre tige de

[1] In Mat., 33. — [2] Luc., 22. — [3] Eccl., 10. - 5.

Digitized by Google

« l'avarice dans le cœur des hommes. » « Il arrache « sans réserve, dit encore saint Chrysostôme, la racine « de tous les maux en recommandant de ne posséder « ni or ni argent. Il n'a point dit : N'ayez point avec « vous, mais, alors même qu'il vous serait possible « d'avoir d'ailleurs, fuyez cette peste dangereuse. »

La cinquième raison est de renouveler autant que possible l'état d'innocence. Si l'homme eût persévéré en cet état, toutes choses eussent été communes, et nulle propriété d'une ou de plusieurs personnes n'eût existé. Aussi saint Chrysostôme dit-il que le Seigneur, par ces paroles, enseigne à ses disciples à revenir à cet état où l'homme se trouvait avant son péché.

La sixième raison est de nous enseigner une liberté vraiment parfaite, car, selon saint Jérôme, personne ne dépense plus parfaitement que celui qui ne se réserve rien ; et, s'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir, celui-là est donc parfaitement heureux qui donne tout ce qu'il possède et ne reçoit au contraire que le moins possible.

Le septième motif a été de tenir le cœur de ses apôtres attaché avec une attention sans réserve à la prédication de la parole de Dieu. Le Seigneur, nous dit saint Chrysostôme, allait envoyer des docteurs à l'univers ; c'est pourquoi d'hommes qu'ils étaient il en fait des anges en les délivrant de toutes les sollicitudes de cette vie pour ne leur laisser qu'un seul soin, celui de la prédication. Les apôtres ont donc observé ce genre de vie avant et après la Passion du Seigneur. Ainsi, Pierre répond au pauvre qui

Digitized by Google

lui demande l'aumône : *Je n'ai ni or ni argent*[1]. « Pierre, nous dit saint Ambroise, en accomplissant « le premier l'ordre du Seigneur, nous montre que « ce ne fut pas un ordre donné en vain. Un pauvre « lui demande de l'argent et il répond : *Je n'ai ni or « ni argent*. Et en cela Pierre ne se glorifie pas au- « tant de ne posséder aucune richesse, que d'observer « le commandement du Seigneur qui a dit : Ne vous « mettez point en peine d'avoir de l'or ni de l'argent. « Il semble s'écrier : Vous avez devant les yeux le « disciple de Jésus-Christ, et vous lui demandez de « l'or[2] ! » Saint Paul a observé de même ce commandement. Aussi saint Jean Chrysostôme, dans ses éloges de l'Apôtre, nous dit-il : « Paul ne possédait aucun « argent, car il écrit lui-même : *Jusqu'à ce jour nous « souffrons de la faim et de la soif*[3]. » Nous lisons la même chose de saint Jean l'Evangéliste, dans sa légende, où il est dit : « Nous ne pouvons sous aucun « prétexte recevoir de l'or ou des vêtements, ou des « maisons, ou des champs, ou des esclaves, etc... »

Cependant il nous faut remarquer ici que s'il était ordonné aux apôtres de ne rien avoir, comme nous l'avons vu, et comme saint Pierre et les autres l'ont observé, il leur était permis, mais non commandé, de vivre de la nourriture et des biens des autres. En les dépouillant de tout, dit encore saint Chrysostôme, il leur donna tout; car il leur permit de demeurer dans les maisons de ceux qu'ils enseignaient et d'y entrer sans rien posséder. Voilà pourquoi j'ai avancé

[1] Act., 3. — [2] In Luc., l. 7. — [3] I Cor., 4.

Digitized by Google

que saint Paul avait observé le commandement de ne rien posséder et de ne porter aucun argent avec lui ; mais il usa quelquefois de la permission de recevoir de ses auditeurs les choses nécessaires ; il fit quelquefois usage de son droit. Ainsi il dit : *J'ai dépouillé les autres églises en recevant d'elles l'assistance dont j'avais besoin pour vous servir*[1]. Quelquefois il observa un genre de vie plus sublime, comme lorsqu'il dit : *Nous avons travaillé le jour et la nuit afin de n'être à charge à personne.* Ainsi il a été commandé de ne rien avoir, et il a été permis, mais non commandé de vivre à la table des autres.

Cependant, contrairement à ce sentiment et à cette pauvreté des apôtres, nous lisons que le Seigneur avait une bourse où l'on mettait les offrandes. Or, c'est assez au disciple d'être comme le maître. De plus, si notre sentiment était vrai, les évêques et les clercs depuis le temps de saint Silvestre seraient en état de damnation, comme disent les Manichéens, car ils possèdent de l'or et de l'argent. Et encore, il semble que cette vie des apôtres doit être imitée plutôt des évêques que des autres, et que s'ils ne doivent pas s'y conformer, les autres non plus. Enfin, si quelques-uns avaient à s'y conformer, ce devrait être le partage des hommes en voyage, et non de ceux qui ont une résidence fixe où il faut bien mettre quelque chose en réserve pour les besoins à venir. Aussi saint Augustin expliquant ces paroles du Seigneur : *Ne vous inquiétez point où vous trouverez de quoi manger*, etc.,

[1] II Cor., 11. — [2] I Thes., 2.

Digitized by Google

nous dit-il : « Nous voyons assez que Notre-Seigneur « ne désapprouve pas le soin apporté à se procurer « ces choses ; il nous défend seulement de servir « Dieu en vue de tels biens. »

Saint Jean Chrysostôme répond à la première de ces difficultés : « Le Seigneur n'a point ordonné de « porter un bâton ni un sac, et cependant il avait « une bourse ; mais c'était pour subvenir aux besoins « des pauvres, c'était pour vous apprendre qu'alors « même que vous seriez réduits à une extrême pau- « vreté et crucifiés à son exemple, vous devez vous « appliquer grandement à ce ministère. Car le « Seigneur faisait beaucoup de choses pour nous « instruire dans sa miséricorde. » Jésus-Christ a donc eu de l'argent pour les autres, et cela de deux manières. Il en a eu pour les parfaits ou autrement pour les chefs de son Eglise, afin de leur apprendre à posséder pour les besoins des pauvres. C'est pourquoi saint Augustin écrit sur ce sujet : « Le Seigneur a eu « une bourse, et il conservait les offrandes qui lui « étaient faites par les fidèles afin de pourvoir aux « nécessités des siens et des autres indigents. Ce fut « le premier exemple des biens ecclésiastiques. » Mais nous ne lisons clairement nulle part qu'il ait fait usage pour lui-même de cet argent ; ou plutôt le contraire nous semble exprimé dans saint Matthieu, où nous le voyons payer le tribut au moyen d'une pièce de monnaie trouvée miraculeusement dans la bouche d'un poisson[1]. « Le Seigneur, dit saint Jérome

[1] Mat., 17.

Digitized by Google

« à cette occasion, vivait dans une telle pauvreté « qu'il n'avait pas de quoi payer le tribut. Judas, il « est vrai, avait la bourse destinée à pourvoir aux « besoins communs; mais le Maître eût regardé comme « un crime de se servir pour lui-même de l'argent des « pauvres, et ainsi il nous a donné l'exemple. »

Ensuite Jésus-Christ a eu de l'argent par compassion pour les faibles et les imparfaits ; car ceux qui ont ainsi quelque chose pour eux-mêmes, bien qu'ils soient parfaits si on les compare à ceux qui ont des biens propres ou en possèdent de considérables, sont cependant imparfaits par rapport à ceux qui n'ont absolument rien en ce monde. En effet, ces derniers se trouvent en ce point élevés au suprême degré et soustraits, autant qu'il est possible à l'homme, aux périls et aux amorces du monde. Aussi Hugues de Saint-Victor s'écrie-t-il à cette occasion : « Que Jésus ait donc de l'argent pour se « conformer aux imparfaits. En se rangeant parmi « eux il a empêché ceux qui ne recevaient rien de « concevoir des sentiments de présomption, et en « même temps il a voulu éviter la confusion à ceux « qui recevraient[1]. » — « Le Seigneur, dit encore « saint Augustin, a reçu des offrandes, et nous lisons « de certaines femmes pieuses qu'elles le servaient de « leur bien. Paul dans la suite n'a rien voulu de « semblable. Mais comme beaucoup d'hommes faibles « devaient demander de tels secours, le Seigneur « s'est placé au rang des faibles. Dès lors Paul s'est-il

[1] In psal. 91, c. 64.

Digitized by Google

« donc élevé plus haut que son Maître? Point du tout; « mais le Seigneur est plus sublime parce qu'il est « plus miséricordieux. Il savait que Paul agirait de la « sorte, et pour ne pas condamner ceux qui feraient « autrement, il a donné l'exemple aux faibles[1]. » Cependant quand saint Augustin dit que le Seigneur savait que Paul agirait autrement, il ne faut pas entendrec es paroles dans un sens absolu, car l'Apôtre fit sur ce point tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, comme nous l'avons vu plus haut. Ceux donc qui conservent de l'argent pour les autres et y sont forcés par l'autorité de l'Eglise, s'ils désirent, autant qu'il est en eux, en être privés, s'ils observent vis-à-vis d'eux-mêmes une pauvreté rigoureuse, selon la force de notre nature, tout en venant largement en aide aux autres, ceux-là, dis-je, ne possèdent pas au préjudice de la parole divine; ce qu'ils ont ne lui est point un obstacle. Leur avoir est exempt d'imperfection : ils marchent sur les traces de Jésus-Christ en ayant quelque chose et en possédant de la même manière que lui.

Quant à ceux qui gardent de l'argent pour eux-mêmes, on doit les ranger au nombre des faibles. Ils imitent Jésus-Christ en réservant de l'argent, mais ils s'éloignent de lui dans le but qu'ils se proposent en agissant ainsi, car le Seigneur n'a pas eu cet argent pour son usage, comme nous l'avons dit. Cependant ils s'approchent d'autant plus de la per-

[1] In ps. 103.

Digitized by Google

fection en cet état d'infirmité qu'ils se contentent de moins de choses.

Ainsi Jésus-Christ a accompli la loi donnée par lui à ses disciples, de ne point porter d'argent avec eux, lorsque, parcourant les campagnes, il n'eut pas où reposer sa tête très-sainte. Si la perfection de l'Apôtre nous paraît plus élevée en son genre, s'il nous semble qu'il y ait infirmité à recevoir les choses nécessaires à la vie en la manière dont le Seigneur les recevait des femmes qui le suivaient dans ses prédications, ou en mangeant à la table des autres, il y a cependant une perfection beaucoup plus sublime à vivre ainsi parce qu'on ne possède rien, qu'à avoir des dépôts, à conserver de l'argent et des provisions. C'est pourquoi le Seigneur, recommandant ce genre de perfection singulière à ses apôtres, leur interdit l'argent, et lui-même s'y conforme pendant la plus grande partie de sa prédication. Si l'Evangile fait mention d'argent conservé, c'est seulement six jours avant la Passion, où il est dit que Judas était un voleur et qu'il avait la garde des offrandes. C'est ensuite la veille même de la Passion, selon que nous le lisons dans saint Jean : *Quelques-uns pensaient, parce que Judas avait la bourse, que Jésus avait voulu lui dire : Achetez-nous ce qu'il nous faut pour la fête; ou : donnez quelque chose aux pauvres*[1]. Le Seigneur a dispensé ses apôtres de cette loi pendant ce temps, ou plutôt à commencer de ce soir où il voulut être pris par ses ennemis, afin de leur laisser à chacun

[1] Joan., 13.

Digitized by Google

de quoi subsister durant la persécution furieuse de sa mort. C'est pourquoi il leur dit : *Quand je vous ai envoyés sans bourse, sans sac et sans souliers, avez-vous manqué de quelque chose?... Mais maintenant que celui qui a un sac ou une bourse s'en munisse, et que celui qui n'en a point vende sa robe pour acheter une épée*[1].

« Il ne donne pas à ses apôtres, dit le vénérable « Bède, la même règle en temps de persécution, « qu'en temps de paix. Quand il les envoie prêcher, « il leur défend de rien prendre pour le voyage, car « il veut que le prédicateur de l'Evangile vive de « l'Evangile; mais aux approches de sa mort, quand « tout le peuple poursuit le pasteur et le troupeau, « il leur donne une règle convenable au temps où ils « se trouvent, en leur permettant d'acheter les choses « nécessaires à la vie, jusqu'au moment où la folie « des persécuteurs étant calmée, il leur sera libre de « prêcher l'Evangile. »

Ainsi, les apôtres envoyés pour prêcher n'ont point eu d'argent en réserve. Au temps de la persécution et de la Passion du Sauveur, ils ont pu en avoir pour leurs besoins, mais à titre de dispense. Plus tard ils se sont faits, pendant quelque temps, les distributeurs des biens des premiers fidèles; mais, cette administration étant un obstacle à la prédication de la parole de Dieu, ils l'ont abandonnée et ils sont revenus à leur première pauvreté, comme nous l'avons vu plus haut. En outre, si le Seigneur a bien voulu permettre

[1] Luc., 22.

Digitized by Google

l'argent porté par le traître Judas, nous ne voyons pas qu'il se soit jamais attribué dessus un droit de possession. Aussi dit-il de lui-même : *Le prince de ce monde s'en vient, mais il n'a rien en moi qui lui appartienne*[1]. Jésus-Christ n'a rien voulu avoir qu'il pût perdre; il est venu pauvre parmi nous afin de ne rien laisser à enlever au démon.

Je réponds donc en peu de mots à cette objection tirée de l'argent conservé par les apôtres, que le Seigneur a voulu avoir pendant un temps cet argent pour subvenir aux besoins des autres, afin d'apprendre aux chefs de son Eglise à faire de même. De plus il l'a eu pour la consolation des faibles qui possèdent en vue de leurs propres besoins. C'est ainsi qu'il prend la fuite quand on veut le lapider, afin de ne pas jeter dans le désespoir ceux qui fuiraient au temps de la persécution. Mais aussi, comme il s'est montré l'exemple des forts en s'offrant de lui-même aux souffrances de sa Passion, de même il a voulu ne rien avoir pour les former à la pauvreté, et il n'a point gardé à titre de possession ce qu'il n'avait point eu toujours, afin d'apprendre à ceux qui possèdent pour eux-mêmes et non comme administrateurs, qu'ils ne sont point de ce côté arrivés au sommet de la perfection.

Maintenant à ces paroles : *C'est assez au disciple d'être comme le maître*, je réponds : Un même maître a plusieurs disciples et il sait se mettre à la portée de chacun. L'Apôtre parlait la sagesse au milieu des

[1] Joan., 14.

Digitized by Google

parfaits, et il donnait le lait en nourriture aux petits enfants[1]. Or, un disciple à qui le lait suffit ne doit pas se contenter toujours d'un pareil aliment, quand même son maître condescendrait à ses désirs sur ce point; mais il doit s'efforcer d'arriver à une nourriture solide. De même, ce n'est point assez pour un disciple d'être semblable à son maître quand celui-ci se rend faible par condescendance pour les faibles, s'il ne cherche à monter, successivement et autant que possible, jusqu'aux derniers degrés de son art. Ainsi cette parole : *C'est assez au disciple*, etc., a été dite spécialement pour le temps de la tribulation, afin de nous apprendre à persévérer courageusement à l'exemple de notre Maître, lorsqu'elle se fait sentir.

Je réponds à la seconde objection : Cette calomnie des Manichéens est une folie manifeste. Cette pauvreté rigoureuse n'a pas été imposée aux apôtres comme prélats, puisqu'ils ne l'étaient pas encore, ni même prêtres, mais seulement comme prédicateurs fidèles envoyés au monde entier pour lui servir d'exemple, ainsi que nous l'avons montré plus haut. Une telle pauvreté n'oblige donc que ceux qui l'ont embrassée volontairement à cause de Jésus-Christ. Ainsi, non-seulement après l'époque de saint Silvestre, mais encore dès le commencement du christianisme, les disciples de Jésus-Christ eux-mêmes ont institué des prélats chargés de résider dans les lieux confiés à leurs soins, et jamais il ne leur fut interdit d'avoir les biens nécessaires à l'Eglise et de s'en servir pour eux-

[1] I Cor., 2.

Digitized by Google

mêmes et les pauvres dont ils étaient chargés. Les évêques sont les successeurs des apôtres dans l'autorité suprême; ils sont leurs successeurs dans l'obligation et le devoir d'être des modèles de vertu et de sainteté, mais non dans cette discipline sévère et cette pauvreté rigoureuse dont nous parlons. Vous trouverez cette doctrine consignée dans les saints canons, et saint Bernard nous dit : « Le repos est impossible « à celui qu'accable la sollicitude de toutes les Eglises. « En effet, que vous a laissé le saint Apôtre? *Ce que « j'ai*, dit-il, *je vous le donne*. Et qu'est-ce donc? « Je ne sais qu'une chose : ce qu'il donne n'est « ni de l'or ni de l'argent, puisqu'il dit lui-même : « *Je n'ai ni or ni argent*. Qu'il vous soit permis d'en « exiger sous un autre titre, je le veux bien, mais « jamais en qualité d'apôtre, car saint Pierre n'a pu « vous laisser ce qu'il n'avait pas[1]. »

A la troisième objection on doit répondre que les prélats ne sont pas tenus à ce genre de vie, puisqu'il est proposé indifféremment à tous. Ainsi saint Jérôme écrivant à une femme du monde lui dit : « Si vous « voulez être parfaite et atteindre au degré le plus « sublime de la sainteté, comme l'ont fait les apôtres, « vendez ce que vous avez et donnez-le aux « pauvres[2]. »

Enfin je dis à la quatrième objection que cette perfection apostolique n'est pas seulement le partage des religieux en voyage, mais qu'on doit l'observer également à la maison, et ceux qui veulent suivre

[1] De Consid., l. 2, c. 6. — [2] Epist. 150.

Digitized by Google

cette règle ne peuvent avoir aucun argent en réserve. « Si ceux qui, étant dans un pays étranger, dit saint « Chrysostôme, et s'en vont en des régions inconnues « n'ont rien autre chose à demander que le pain de « chaque jour, combien plus ceux qui demeurent à « la maison[1]? » Quand le Seigneur nous dit : *Que celui qui a un sac le prenne*[2], ajoute la Glose, il nous montre que quelquefois en des circonstances pressantes il nous est permis de relâcher sans péché quelque chose des rigueurs de notre vie. Ainsi lorsque nous voyageons par des pays inhospitaliers, nous pouvons porter avec nous des provisions plus abondantes qu'il ne nous serait libre d'en avoir à la maison. D'ailleurs le Seigneur défend expressément et clairement à ses apôtres, dans l'Evangile, et de posséder et de porter avec eux de l'argent. Telle fut, dit Raban, la pauvreté apostolique avant la Passion, et après pendant un temps. Cependant, par une dispense du Seigneur, elle cessa un peu d'être aussi rigoureuse. Mais tous ne sont pas tenus, comme nous l'avons dit, à une vie semblable.

Dans la seconde partie de ce chapitre la règle ajoute : *Cependant les ministres et les gardiens seulement apporteront un soin empressé à pourvoir par leurs amis spirituels aux besoins des malades et aux vêtements des religieux, selon les lieux, le temps et les climats divers, et selon qu'ils le jugeront nécessaire.*

La règle exhorte à subvenir aux besoins des ma-

[1] Hom. 33, in Matt. — [2] Luc., 22.

Digitized by Google

lades, afin qu'ils ne soient point plongés dans la désolation; à pourvoir aux vêtements des frères, et par là elle entend les autres besoins majeurs. Elle charge de cela 1° *les ministres*, à qui il appartient, à l'exemple de Jésus-Christ, de servir et non d'être servis; 2° *les gardiens*, à qui est confié le soin des malades. En effet, le nom de samaritain veut dire gardien, et c'est le samaritain qui prit soin de l'homme laissé pour mort[1]. Ce nom de gardien et de ministre est attaché, il est vrai, à plusieurs emplois; cependant par rapport aux personnes à qui il est donné ici, il dit une sorte d'office qui les met au rang des prélats. La charge de ministre nous rappelle l'humilité; celle de gardien fait naître l'idée de la vigilance pastorale toujours attentive à ne point laisser s'affaiblir l'autorité sous prétexte d'humilité, ni tomber la discipline par un manque de soin à la conserver. Ainsi Isaïe nous dit : *Je fais ma garde et j'y passe les nuits entières*[2]; et notre ministre général est appelé lui-même gardien dans la règle. Or, en cet endroit on entend par gardiens ceux qui ont l'obligation de garder par eux-mêmes et de s'appliquer au soin pastoral. Ce soin et cette sollicitude sont imposés uniquement à eux, et cela pour deux raisons : d'abord, afin que les autres n'aient point à s'inquiéter en dehors d'eux; ensuite, parce qu'il y a nécessité de dispenser selon les différentes positions, ou, pour parler comme la règle, *selon les lieux, les temps et les climats divers*. Il est donc nécessaire de tempérer

[1] Luc., 10. — [2] Is., 21.

Digitized by Google

par forme de dispense les rigueurs de la règle selon qu'il est nécessaire; mais cet adoucissement ne peut avoir lieu que par les ministres et les gardiens.

Mais toujours, comme nous l'avons dit plus haut, en demeurant fidèles à ne recevoir ni monnaie ni argent. Notre fondateur rappelle de nouveau cette recommandation afin d'empêcher la pureté de son ordre de s'affaiblir par le danger de ces besoins; car il savait qu'en admettant un tel tempérament sous le faux prétexte de la nécessité, plusieurs dans le clergé et dans le cloître sont devenus vils aux yeux de Dieu et des hommes. Le rejeton d'iniquité, Antiochus, qui veut dire le silence ou le relâchement de la pauvreté, est entré dans le temple du Seigneur et l'a profané[1]; et l'application à la sagesse qui est comme le soleil s'étant obscurcie, la lune de la science véritable et des saintes affections s'est changée en sang. C'est donc là la racine de la sagesse divinement inspirée au bienheureux François pour préserver son jardin des ronces et des épines répandues sur presque toute la surface de la terre et dont la vue le remplissait d'effroi, car *on ne saurait cueillir des raisins sur des épines*[2].

[1] I Mac., 2. — [2] Mat., 7.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

De la manière de travailler.

« Les frères à qui Dieu a donné la grâce de tra-
« vailler doivent le faire fidèlement et dévotement,
« de façon à ne pas éteindre, en éloignant un repos
« ennemi de l'âme, l'esprit de la sainte oraison et de
« la ferveur, auquel doivent céder toutes les choses
« temporelles. Que les religieux reçoivent en récom-
« pense de leur travail ce qui est nécessaire à leurs
« besoins et à ceux de leurs frères, mais toujours en
« exceptant l'argent. Et qu'en cela ils agissent avec
« humilité, comme il convient à des serviteurs de
« Dieu et à des disciples de la très-sainte pauvreté. »

EXPOSITION.

Les frères à qui Dieu a donné la grâce de travailler. Après avoir éloigné le danger où Judas a péri, saint François met sa religion en garde contre un autre péril : il ne veut pas que l'épouse de Jésus-Christ mange son pain dans l'oisiveté. Il porte donc au travail ceux qui en sont capables et les y exhorte par une triple raison.

Les frères à qui Dieu a donné la grâce de travailler. Il n'entend pas tous les frères, mais seulement ceux à qui la grâce en a été accordée. Or, par cette grâce, il faut comprendre les forces corporelles,

Digitized by Google

l'habitude acquise du genre de travail auquel on doit se livrer et l'aptitude. Que ceux-là donc travaillent fidèlement par rapport à eux-mêmes et au prochain, et dévotement par rapport à Dieu, c'est-à-dire en dirigeant leur travail à la gloire du Seigneur. Mais de quel genre de travail veut parler le saint? On le voit assez par les raisons qu'il apporte : le retranchement de l'oisiveté, l'embrasement de la dévotion et la nécessité de subvenir aux besoins du corps. Il a voulu imposer à ses frères une occupation propre à exclure parfaitement l'oisiveté, à nourrir souverainement la dévotion, et à procurer d'une manière honorable les choses nécessaires au soutien de la vie. Le travail corporel éloigne bien, il est vrai, l'oisiveté extérieure; mais il est d'une utilité médiocre, il ne chasse point du cœur ce désordre et il n'y apporte pas la pureté, comme nous le voyons par l'exemple des hommes appliqués aux travaux mécaniques et qui ont coutume, au milieu de leurs occupations, de se répandre en toutes sortes de discours honteux. C'est à l'étude de la sagesse qu'il appartient d'occuper vraiment le cœur. Ainsi il est dit dans les Proverbes : *Mon fils, donnez-moi votre cœur*[1]; et au livre de la Sagesse : *Les grandes vertus sont son ouvrage*[2]. Voilà pourquoi notre règle ajoute : *En éloignant un repos ennemi de l'âme.* En effet, *l'oisiveté a enseigné beaucoup de mal*[3]. « Tenez pour certain, dit saint Jérôme, que « l'oisiveté est la mère de toute concupiscence, de « toute impureté et de tout péché. » Ensuite le travail

[1] Prov., 23. — [2] Sap., 8. — [3] Eccli., 33.

Digitized by Google

de la sagesse excite en nous les sentiments de la dévotion la plus vive, car *on trouve l'immortalité à s'unir avec la sagesse, un saint plaisir dans son amitié, des richesses inépuisables dans les ouvrages de ses mains*[1].

Qu'ils travaillent de façon à ne pas éteindre l'esprit de la sainte oraison et de la dévotion. La manière la plus honorable de pourvoir aux besoins du corps, c'est de s'exercer aux travaux de la prédication et de l'enseignement. Le travail mécanique peut être récompensé selon son mérite, mais celui qui sème des biens spirituels ne saurait par des biens corporels recevoir une récompense égale à ses droits. C'est pourquoi saint Paul s'écrie : *Si nous avons semé en vous des biens spirituels, est-ce donc une grande chose que nous recueillions un peu de vos biens temporels*[2]?

Que les religieux, en récompense de leur travail, reçoivent ce qui est nécessaire à leurs besoins corporels. En effet, *l'ouvrier est digne de recevoir un salaire*[3]. Ces paroles ont été dites pour les apôtres, alors qu'ils prêchaient l'Evangile; car en ce temps on ne comptait pas encore de prélats, comme nous l'avons vu plus haut. Or, selon saint Augustin, quatre sortes de personnes ont droit à vivre de l'Evangile : les ministres de l'autel, qui offrent le saint sacrifice pour le peuple et chantent les divins cantiques, les dispensateurs des sacrements, les prédicateurs et ceux qui, avant leur conversion ayant suffisamment de quoi vivre, l'ont distribué aux pauvres.

[1] Sap., 8. — [2] I Cor., 9. — [3] Luc., 10.

Digitized by Google

Mais toujours en exceptant toute espèce de monnaie ou d'argent, de peur que cela ne finisse par passer en droit. C'est pour la troisième fois que cette défense a lieu, parce que l'on entend par argent trois sortes de choses : l'argent proprement dit, les fruits de la terre et les troupeaux. Au reste nous ne lisons nulle part que le Seigneur de toute perfection se soit jamais livré à aucun travail corporel. Sans doute l'apôtre saint Paul, à qui l'esprit de grâce a été communiqué avec plénitude et la sagesse sans aucun effort d'étude, s'est livré à un travail manuel et rétribué. Mais Jésus-Christ savait bien qu'il ne pouvait en être ainsi communément de ceux dont la vie et la parole sont consacrées au salut des âmes sans nuire à leur ministère. En outre, le travail de la sagesse considéré en soi l'emporte en excellence sur le travail corporel, quoique ce dernier puisse quelquefois par hasard être nécessaire au prédicateur. Le Seigneur choisissant donc ce qui est meilleur en soi pour l'homme appliqué à répandre la divine parole, n'a pas voulu embrasser un travail manuel, afin de ne pas laisser accuser ses docteurs qui ne pourraient s'y livrer, et afin qu'ils ne fussent pas empêchés par un tel travail. Aussi saint Paul lui-même n'a-t-il pas toujours travaillé de la sorte, mais seulement quelquefois. Cependant, comme plusieurs frères ont reçu la grâce de travailler spirituellement, d'autres corporellement, notre saint a donné à tous une règle générale, afin que chacun pût en user selon le don de Dieu, et il a dit : *Les frères à qui le Seigneur a accordé la grâce de travailler.*

Digitized by Google

Mais aussi de peur que l'exigence de la récompense ne trouble les débiteurs et ne dépasse les bornes de la mendicité, il ajoute : *En cela ils agiront avec humilité, comme il convient à des serviteurs de Dieu et à des disciples de la très-sainte pauvreté.* Nous devons savoir que tous les hommes sans exception sont tenus en vertu d'un précepte à quelque genre de travail utile, car il est écrit : *Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front*[1]. Ceux donc qui ne sont point aptes à des travaux plus relevés doivent s'exercer à un travail corporel, selon le commandement de l'Apôtre. *Nous apprenons,* dit-il, *qu'il y a parmi vous quelques gens inquiets, ne travaillant point et se mêlant de ce qui ne les regarde pas. Or, nous ordonnons à ces personnes et nous les conjurons par Jésus-Christ Notre-Seigneur de manger leur pain en travaillant en silence*[2]. Mais c'est une impiété de vouloir étendre à d'autres qui sont appliqués à des travaux plus sublimes et plus utiles ce qui n'a été dit que pour les paresseux et les curieux.

CHAPITRE VI.

Que les frères ne doivent rien s'approprier, et ensuite de la demande de l'aumône et des frères malades.

« Que les frères ne s'approprient ni maisons, ni « lieu, ni aucune autre chose; mais qu'ils soient en

[1] Genes., 3. — [2] II Thess., 3.

Digitized by Google

« ce monde comme des voyageurs et des étrangers,
« occupés à servir Dieu dans la pauvreté et l'humi-
« lité, et qu'ils aillent demander l'aumône avec
« confiance. Ils ne doivent point rougir d'en agir
« ainsi, car le Seigneur lui-même s'est fait pauvre
« pour nous en ce monde. C'est cette hauteur sublime
« de la pauvreté qui vous a établis les héritiers et les
« rois du royaume céleste, ô mes frères bien-aimés;
« c'est elle qui vous a rendus indigents des choses de
« ce monde et vous a enrichis de vertus. Qu'elle soit
« donc votre partage et qu'elle vous conduise dans la
« terre des vivants. Attachez-vous à elle sans réserve,
« ô mes chers frères, et au nom de Jésus-Christ notre
« Seigneur ne désirez jamais rien posséder autre chose
« sous le ciel. En quelque lieu que se trouvent les
« frères, qu'ils se montrent mutuellement les servi-
« teurs les uns des autres, et qu'ils se fassent con-
« naître sans crainte leurs besoins réciproques; car si
« une mère aime et nourrit son enfant selon la chair,
« combien plus devons-nous aimer et nourrir notre
« frère selon l'esprit? Et si quelqu'un tombe malade,
« les autres frères doivent le servir comme ils vou-
« draient être servis eux-mêmes. »

EXPOSITION.

Que les frères ne s'approprient rien. Ici notre saint éloigne de nous le troisième danger que nous savons résulter des biens propres. Ce chapitre renferme quatre parties : d'abord, il défend toute propriété; en second lieu, il impose la mendicité; en troisième

Digitized by Google

lieu, il excite à un amour immuable de la pauvreté; et enfin il porte les frères à se consoler mutuellement.

Notre fondateur dit donc : *Que les frères ne s'approprient rien.* Il avait déjà défendu de recevoir de l'argent; pour ne pas laisser croire qu'il soit permis de recevoir autre chose comme des biens immeubles, il exclut tout par ces paroles générales : *Qu'ils ne s'approprient rien,* soit à titre de propriété personnelle, soit à titre de propriété commune, selon que nous le dit le Pape dans sa déclaration de notre règle. C'est pourquoi il ajoute : *ni maison, ni lieu, ni aucune autre chose.* Et cela avec raison; car, dit Sénèque, la vie se passerait en toute sécurité si l'on faisait disparaître deux mots : *le mien, le tien.* En effet, de nos jours, les plus grandes perturbations naissent de ces deux mots : *le nôtre, le vôtre. Mais qu'ils soient en ce monde comme des voyageurs et des étrangers occupés à servir Dieu dans la pauvreté et l'humilité.* L'intention évidente de saint François est donc que ses religieux usent des choses placées sous la puissance d'autrui comme de simples serviteurs.

Mais plusieurs adversaires de notre saint fondateur et de la vérité nous ont objecté le canon suivant : Il convient de posséder les biens de l'Eglise et de mépriser les siens par amour de la perfection. Ainsi saint Paulin, après s'être dépouillé de tout ce qu'il possédait, devint évêque, et il administra les biens de son Eglise avec une souveraine fidélité. Cela nous enseigne assez à rejeter nos biens propres par le désir de la perfection; mais aussi nous y apprenons qu'on peut

Digitized by Google

en même temps, sans mettre obstacle à son avancement, administrer les biens de l'Eglise, ce qui est la même chose que de posséder des biens communs. Par conséquent il n'y a donc aucun avantage pour notre perfection à nous dépouiller de ces sortes de biens.

2° Ce genre de vie semble accuser l'Eglise d'une chose fausse; car les clercs et les religieux qui possèdent des biens ecclésiastiques n'en sont pas les maîtres, mais les usufruitiers. En effet, les biens de droit divin n'appartiennent à personne; ainsi les clercs en ont seulement l'usage et non le domaine.

3° Ils nous disent en troisième lieu: Les choses dont se servent les frères mineurs ont un maître ou n'en ont point. Si elles n'en ont point, pourquoi en font-ils usage plutôt que d'autres? Si elles sont à quelqu'un, comme à l'Eglise romaine, les frères qui les méprisent sous prétexte de perfection et les laissent à l'Eglise, semblent donc lui reconnaître une imperfection. Or, une telle prétention est un crime; car l'Eglise a été donnée pour être le miroir et l'exemple du monde entier.

4° Les biens dont les frères mineurs font usage sont propres ou communs. S'ils sont propres, donc ils les possèdent d'une manière coupable; s'ils sont communs, ils font partie de ceux dont il est dit : *Toutes choses étaient communes*[1].

5° Les frères mineurs se servent de choses qui sont consommées par l'usage seul. Or, en de telles choses,

[1] Act., 4.

Digitized by Google

le domaine n'est pas différent de l'usage. Le domaine, c'est l'appropriation au suprême degré; donc ils s'approprient ces choses, comme la nourriture, le vêtement, etc.

Je réponds à la première objection : Comme la communauté des biens a été instituée dans le principe pour fomenter la charité, ainsi le renoncement à tout droit propre ou commun, commandé aux apôtres, a été renouvelé en ces derniers temps pour extirper l'avarice qui se répand aujourd'hui à l'occasion des biens ecclésiastiques d'une manière bien plus pernicieuse que dans les temps passés, quoique l'abus de tels biens soit un sacrilége. Lors donc que les saints canons nous disent : *Il convient*, etc., je dis aussi : Il convient, je l'avoue, mais il est écrit : *Toutes choses ne conviennent pas à tous, et tous ne se plaisent pas aux mêmes choses*[1]. Aussi l'Apôtre dit-il aussi que pour lui de pareilles choses ne lui sont pas profitables. *Tout m'est permis*, s'écrie-t-il, *mais tout ne m'est pas avantageux*[2]. Et il en donne la raison en ajoutant : *Pour moi je ne me rendrai l'esclave de qui que ce soit*, je ne me ferai l'esclave d'aucun juge en lui réclamant quelque chose comme ma possession. Il est donc avantageux qu'il y ait dans l'Eglise des biens communs afin de subvenir aux besoins de ses ministres et de ses pauvres; mais aussi il y a un autre genre de vie avantageux pour ceux qui ne veulent point, en voyant leurs biens se multiplier, s'exposer à devenir l'esclave des choses terrestres; ce genre consiste à ne

[1] Eccli., 37. — [2] I Cor., 6.

Digitized by Google

rien posséder ni en propre ni en commun. « Le comble « du mérite apostolique et de la vertu parfaite, dit « saint Jérôme, c'est de vendre tout, d'en donner le « prix aux pauvres, et de voler, ainsi allégé et rendu « plus agile aux choses célestes, en la société de Jésus-« Christ[1]. » Il y a, il est vrai, dans le canon cité, qu'on peut sans nuire à sa perfection administrer des biens communs; mais, nous l'avons déjà dit plus haut, nous reconnaissons que les pauvres ne trouvent aucun obstacle à leur perfection à recevoir l'administration de tels biens par ordre de l'Eglise, si ceux à qui elle est confiée désirent, autant qu'il est en eux et autant que le souffre la fragilité humaine, être privés de ce genre de possession, et s'ils ne se relâchent en rien de l'austérité de la pauvreté. En administrant ainsi ce qui leur est confié, pour les autres et non pour eux, en possédant, mais de la sorte, ils sont semblables au Sauveur.

Je réponds à la seconde objection : Les biens dont use l'Eglise n'appartiennent, il est vrai, à personne à titre de propriété personnelle; cependant ce sont des biens propres aux communautés des Eglises. Ainsi il est dit au livres des Actes : *Nul ne considérait ce qu'il possédait comme étant à lui en particulier, mais toutes choses étaient communes entre eux.* Ils possédaient donc en commun, mais non personnellement, et c'est seulement sous ce point de vue que ces choses sont dites n'être à personne. Ainsi, les biens de l'Etat ne sont nommés la propriété d'aucun, et

[1] Epist. ad Dem.

Digitized by Google

tout le monde les regarde comme celle de tous. Cependant on ne peut établir une comparaison parfaite entre les propriétés des villes et celles des Eglises.

Je réponds en troisième lieu : Tous les biens meubles dont se sert l'ordre des Frères mineurs appartiennent simplement et immédiatement à l'Eglise romaine. Celui donc qui entre par la porte, selon le précepte de l'Evangile, et possède ces biens pour subvenir aux besoins des autres, celui-là ne fait rien de contraire à la perfection, comme nous l'avons déjà démontré.

Je réponds en quatrième lieu : Les choses dont les frères mineurs font usage leur sont communes quant à l'usage et non quant au domaine. Mais, pour les premiers fidèles de l'Eglise de Jérusalem, toutes ces choses leur étaient communes quant à la possession. Parmi eux cependant plusieurs en eurent l'usage commun sans en avoir la propriété, comme les Apôtres, alors qu'ils gouvernaient immédiatement cette Eglise.

Je réponds enfin, en dernier lieu, qu'il y a un double usage des choses : les uns s'en servent avec une autorité propre, comme les maîtres, et les autres avec une autorité déléguée, comme les serviteurs. Ainsi l'habit dont se sert l'esclave appartient à son maître; le bien acquis par l'esclave l'est au profit du maître, selon la loi. Celui donc qui use des choses avec une autorité propre, pour lui l'usage ne diffère pas du domaine; mais il n'en est pas ainsi de celui qui en use avec une autorité déléguée. Or, comme

Digitized by Google

les frères mineurs se sont rendus esclaves de Jésus-Christ, ils se servent, il est vrai, de choses qui se détruisent par l'usage, mais non à titre de maîtres; et en cela ils marchent sur les traces du Seigneur, qui se sustentait d'une nourriture étrangère en recevant continuellement l'hospitalité chez les autres.

Mais on demande si les frères mineurs, ayant seulement l'usage des choses, peuvent l'étendre à toutes sortes de choses quelqu'en soit le prix ou la quantité. Il semble qu'il peut en être ainsi, car saint Grégoire dit [1]: Ce n'est pas la valeur, mais l'affection qui fait le crime. Il suffit donc de garder son cœur libre sans s'inquiéter si les objets sont précieux ou médiocres.

On dit encore: *Dieu vit toutes les choses qu'il avait créées, et elles étaient très-bonnes*[2]. Mais le bien ajouté au bien l'augmente; donc la privation des richesses ne fait rien à la perfection.

Et enfin: Nous voyons beaucoup de saints extrêmement riches dans l'un et l'autre Testament.

Je réponds d'abord: Les frères mineurs faisant profession d'une pauvreté très-élevée, toutes les choses dont ils font usage doivent être en petit nombre, médiocres et grossières: ces qualités accompagnent naturellement une telle pauvreté. Au contraire, les riches ont l'abondance, la gloire, l'éclat, la consolation; car tout cela s'acquiert au moyen des richesses. Or, comme la pauvreté, en tant qu'elle est l'opposé de la richesse, manque de ces avantages si elle existe

[1] Mor., l. 10, c. 17. — [2] Genes., 1.

Digitized by Google

réellement, ainsi une pauvreté très-élevée doit en manquer au suprême degré. Il ne convient donc pas à des hommes pauvres d'avoir des cours vastes, des édifices somptueux, des vases ornés, des celliers bien fournis, des greniers abondants; mais ils doivent réduire tout cela, autant que le permet le besoin, aux strictes rigueurs de la pauvreté. Voilà pourquoi la règle ajoute : *Qu'ils soient en ce monde comme des voyageurs et des étrangers.*

Je réponds aux paroles citées de saint Grégoire : La valeur d'une chose ne saurait faire le crime en soi ni comme cause, mais seulement elle peut en être l'occasion; car la trop grande abondance entraîne l'âme de celui qui possède. De là cette parole de saint Bernard : « Le motif principal qui doit nous éloigner « des richesses, c'est qu'on ne peut jamais, ou du « moins que bien difficilement, les posséder sans « amour. »

Et ainsi on comprend ma réponse à la seconde objection. Toutes les choses créées sont bonnes en elles-mêmes; mais elles sont mauvaises par occasion à cause de l'infirmité humaine. *Les créatures de Dieu,* dit la Sagesse, *sont devenues un objet d'abomination à ses yeux, un sujet de tentation aux hommes, et un filet où les pieds des insensés se sont pris*[1]. De là cette parole d'un poète : « L'amour de l'argent croît avec « l'argent lui-même. »

Je réponds en troisième lieu : Quelques saints, il est vrai, ont été riches, mais en bien petit nombre.

[1] Sap., 14.

Digitized by Google

Aussi le Sage les exaltant les nomme-t-il au singulier et le fait-il conditionnellement. *Bienheureux*, dit-il, *le riche qui a été trouvé exempt de tache*[1]. Tandis que le Seigneur prononçant contre eux l'arrêt de condamnation, en parle au pluriel : *Malheur à vous, riches, qui avez eu votre consolation sur la terre*[2]! D'ailleurs Jésus-Christ s'est montré le docteur de la pauvreté par ses exemples et ses paroles; il mérite donc infiniment d'être préféré; et ce qu'il a choisi, lui, la perfection par excellence, doit donc l'emporter dans notre amour.

Qu'ils aillent demander l'aumône avec confiance. On objecte contre ce point ce qui est écrit des premiers chrétiens : *Il n'y avait parmi eux aucun pauvre*[3]. Mais nous avons déjà répondu que ces premiers fidèles ne professaient pas toute la rigueur de la pauvreté apostolique, car parmi eux il y avait des néophytes et des femmes, et une pauvreté trop hâtée eût été peut-être nuisible. Saint Paul, au contraire, a dit en parlant de lui et de ses imitateurs : *Jusqu'à cette heure nous souffrons de la faim et de la soif,* et ailleurs: *Lorsque j'étais auprès de vous et que je manquais de tout, je n'ai été à charge à personne*[4].

On nous dit également : 1° Le Seigneur a été pauvre, il est vrai; cependant nous ne lisons nulle part qu'il ait mendié.

2° Les frères mineurs, en se livrant à la mendicité, semblent faire tort aux autres pauvres qui mendient et sont privés de tout secours humain.

[1] Eccli., 31. — [2] Luc., 6. — [3] Act., 4. — [4] I Cor., 4 - 11.

Digitized by Google

3° Il est écrit : *Il vaut mieux donner que recevoir*[1].

Je réponds d'abord : S'il est par-dessus tout honorable de donner, c'est se soustraire souverainement à l'honneur que de se mettre dans l'impossibilité de donner et dans la nécessité de mendier. Rien ne coûte aussi cher, dit Sénèque, que ce qui s'achète par des prières, et de tous les genres de demandes la plus humiliante est la mendicité ; car mendier, c'est vivre de la pitié des hommes, et il est écrit au livre des Psaumes : *Que ses enfants vagabonds et errants d'un lieu à un autre soient réduits à la mendicité*[2]. Que peut-il, en effet, y avoir d'aussi humiliant que de s'offrir à la pitié de tous les chrétiens ? C'est pourquoi saint François dit pour fortifier ses frères : *Ils ne doivent point rougir de demander l'aumône.* Jésus-Christ lui-même a été mendiant ; et saint Augustin expliquant ces paroles du Psaume : *Il a poursuivi l'homme indigent et réduit à la mendicité*[3], nous dit : « Celui qui poursuit, c'est Judas. Il poursuit le « pauvre, car le Seigneur n'a pas dédaigné de se « rendre pauvre, de riche qu'il était, afin de nous « enrichir par sa pauvreté ; mais où trouverons-nous « qu'il ait mendié, si ce n'est peut-être dans ces « paroles adressées à la samaritaine : *Donnez-moi* « *à boire,* et dans cette autre prononcée sur la croix : « *J'ai soif.* » J'ajoute à ce passage de saint Augustin : Tout ce monde appartenait au Sauveur, tout lui était dû de la part des hommes, et cependant il n'a pas usé de sa puissance pour exiger les choses dont il avait

[1] Act., 20. — [2] Ps. 108. — [3] Ps. 108.

Digitized by Google

besoin. Il ne les a pas exigées avec empire, mais à la manière d'un pauvre mendiant. Ainsi il a dit à Zachée : *Hâtez-vous de descendre*, etc.[1] ; les hommes ne l'invitaient pas, et il s'invitait lui-même.

Les apôtres aussi ont observé le même genre de vie. Tout leur était dû, et cependant ils ont reçu de la pitié des autres ce qu'on leur offrait pour leurs besoins.

Saint Bernard parlant sur ces paroles[2] : *Lorsque Jésus fut âgé de douze ans*, etc., s'écrie : « O Seigneur, « afin de vous conformer sans réserve à notre pau- « vreté, afin de prendre en vous toutes les misères « de la vie humaine, vous vous êtes associé à la « troupe des pauvres, et comme un d'entre eux vous « alliez mendier de porte en porte de quoi vous « sustenter. » Saint Augustin nous dit de même : « Judas était chargé de la bourse, et ce qu'on y « mettait était offert au Seigneur, à moins que vous « ne vouliez croire que le Seigneur mendiait dans ses « courses et que celui dont les anges sont les ministres « était dans l'indigence. Mais pourquoi a-t-il voulu « manquer ainsi de tout, sinon pour inviter les « montagnes à produire l'aliment destiné à sustenter « les malheureux ? »

Saint Paul nous dit également[3] : *Les Eglises de Macédoine et d'Achaïe ont résolu avec beaucoup d'affection de faire quelque part de leurs biens à ceux d'entre les saints de Jérusalem qui sont pauvres. Elles l'ont résolu*, dis-je, *avec beaucoup d'affection et elles leur sont redevables ; car si les Gentils ont par-*

[1] Luc., 19. — [2] Luc., 2. — [3] Rom. 15.

Digitized by Google

ticipé aux richesses spirituelles des Juifs, ils doivent aussi leur faire part de leurs richesses temporelles[1]. Or, la Glose expliquant ce passage : *Elles leur sont redevables*, donne pour raison de cette dette que les Juifs avaient envoyé des prédicateurs aux Gentils. Mais comme les frères mineurs envoient des prédicateurs au monde entier, ils peuvent donc recevoir de tout le monde les choses nécessaires à leur subsistance. Ils ne font de tort à personne, car, selon la loi, celui-là ne fait aucun tort qui use de son droit; à moins peut-être qu'on ne regarde comme un tort de leur part de recevoir avec une confusion extrême ce qu'ils pourraient avoir avec honneur.

Ensuite tous les biens de l'Eglise du Seigneur et le superflu des riches appartiennent aux pauvres. Or, en participant à de tels biens, on blesse d'autant moins les autres qu'on se contente de moins de choses. C'est ce que font les frères mineurs. Ils pourraient, comme les autres clercs, vivre dans les honneurs et l'abondance, et ils embrassent l'ignominie et les peines amères; ils mendient pour eux-mêmes, comme saint Paul a mendié pour les autres dans les collectes qu'il fit pour soulager la misère des pauvres.

Enfin, s'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir, ceux-là sont donc arrivés au suprême degré de la béatitude, qui ont tout donné. Or, saint Jérôme nous dit : « Personne ne distribue d'une manière plus « parfaite que celui qui ne se réserve rien. »

De plus, si en recevant on perd de son bonheur,

[1] Rom., 15.

Digitized by Google

ceux qui recoivent plus perdent davantage, et ceux qui recoivent moins subissent une perte moins considérable. Or, c'est parmi les derniers entre tous les rangs du clergé, qu'il faut compter les frères mineurs en vertu de leur profession.

Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir, sans doute, toutes choses égales; mais il y a plus de bonheur à recevoir qu'à donner quand on le fait en subissant une si grande humiliation. Aussi le Seigneur a-t-il formé ses apôtres à recevoir, quand il les a envoyés dans le monde dépouillés de tout.

Que les frères aillent donc *demander l'aumône avec confiance. Qu'ils n'aient point honte de le faire, car le Seigneur lui-même s'est fait pauvre pour nous en ce monde.* Mais qu'ils se glorifient de ce qu'il leur a été donné de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus en ne possédant rien en ce monde.

C'est cette hauteur sublime de la glorieuse pauvreté, etc. Pourquoi cette pauvreté est-elle sublime, sinon parce qu'elle est très-éloignée du monde et par conséquent très-proche du royaume des cieux? Elle est en effet, autant qu'il est possible, semblable à la vie éternelle où rien de terrestre ne saurait être possédé soit en commun, soit en particulier. *C'est cette pauvreté qui vous a établis, ô mes frères bien-aimés, les héritiers et les rois du royaume céleste.* Vous êtes les héritiers de ce royaume parce que la gloire éternelle est promise à ceux qui abandonnent tout à cause de lui. Ainsi il est dit dans saint Matthieu : *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le*

Digitized by Google

royaume des cieux leur appartient[1]. Ils en sont comme les maîtres, quoiqu'ils ne le possédent pas encore, par cela seul qu'ils ont tout sacrifié pour Dieu. Saint François nous indique de quelle manière s'acquiert un tel bien, en ajoutant : *C'est cette pauvreté qui vous a rendus indigents des choses de ce monde et enrichis de vertus.* En effet le but de la pauvreté est d'éloigner les obstacles et d'accroître l'éclat de la vertu. Que nos pauvres s'appliquent donc, puisqu'ils l'emportent sur les autres par la rigueur de leur pauvreté, à l'emporter de même par la sublimité de leurs vertus. —*Qu'elle soit votre partage et qu'elle vous conduise dans la terre des vivants.* Il est juste qu'il en arrive ainsi, puisque nous ne cherchons rien dans la terre des mourants. —*Attachez-vous à elle sans réserve, ô mes chers frères;* ou autrement : Que tout ce qui sert à votre usage annonce la pauvreté. —*Et, au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur, ne désirez jamais rien posséder autre chose sous le ciel.* En effet le Seigneur a été tellement pauvre qu'il n'a rien eu dont il fût au pouvoir du démon de le déposséder.

Mais une fois réduits à une semblable pauvreté, nous avons besoin d'être consolés par nos frères. C'est pourquoi il ajoute : *En quelque lieu que se trouvent les frères, qu'ils se montrent mutuellement les serviteurs les uns des autres.* Il leur fait connaître par ces paroles de quelle manière ils doivent agir les uns envers les autres, envers ceux qui sont en bonne

[1] Mat., 5.

Digitized by Google

santé d'abord, et ensuite envers les malades. Pour le premier point il les exhorte à une charité véritable et non pas seulement apparente. Or, cette charité renferme deux choses : une tendresse intime, affable et cordiale, et le secours dans tous les besoins. Il dit donc : *En quelque lieu que se trouvent les frères,* à la maison ou ailleurs, qu'ils se montrent les serviteurs les uns des autres, non-seulement en public mais encore en particulier, mais encore dans le secret. *Et qu'ils se fassent connaître sans crainte leurs besoins,* comme un enfant fait connaître les siens à sa mère. Aussi il ajoute : *Si une mère aime et nourrit son enfant selon la chair, combien plus devons-nous aimer* avec affection *et nourrir avec empressement notre frère selon l'esprit!* En effet, l'amour gratuit est plus fort que l'amour selon la chair; car la charité surmonte la crainte naturelle de la mort; ensuite elle a pour base un bien infini, et rien d'infini ne saurait prévaloir contre elle. Cette exhortation est tirée de cette règle de l'Evangile où il est dit : *C'est en cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres*[1]. Et de cet autre endroit : *Et vous, lorsque vous serez converti, vous aurez soin d'affermir vos frères*[2]. Il ajoute enfin pour les malades : *Si quelqu'un tombe malade, les autres frères doivent le servir comme ils voudraient être servis eux-mêmes.* Et cela appartient encore à la charité. Aussi est-il écrit : *Ne vous lassez pas de visiter les malades, car vous vous affermissez*

[1] Joan., 13. — [2] Luc., 22.

Digitized by Google

par-là dans la charité[1]. Et le Seigneur dit également : *Faites aux hommes ce que vous voulez qu'ils vous fassent*[2].

CHAPITRE VII.

De la pénitence à imposer aux frères coupables.

« Si quelques-uns d'entre les frères, à l'instigation « du démon, pèchent mortellement, ces frères seront « tenus de recourir sans retard et le plus tôt qu'ils « le pourront aux ministres provinciaux pour les « fautes qui obligent à un pareil recours, selon qu'il « a été réglé entre les frères. Si ces ministres sont « prêtres, ils leur imposeront une pénitence mais « avec miséricorde. S'ils ne le sont pas, ils leur en « feront donner une par d'autres prêtres de l'ordre, « en la manière qu'ils jugeront devant Dieu être le « plus utile. Ils auront soin de ne point se laisser aller « à la colère et de ne point se troubler à cause des « péchés de leurs frères, car la colère et le trouble « ne servent qu'à empêcher la charité en eux et dans « les autres. »

EXPOSITION.

Si quelques-uns d'entre les frères, à l'instigation du démon, pèchent mortellement. Après avoir formé les deux premiers côtés de sa ville de six parties distinctes

[1] Eccli., 7. — [2] Mat., 7.

Digitized by Google

et parfaites, notre saint se tourne vers le troisième qui est à l'occident; et ce côté se compose également de trois parties. La première apprend comment il faut relever de leurs chutes ceux qui sont tombés, et les empêcher d'y périr. La seconde traite du principal gouvernement de l'ordre et des moyens de conserver ce même ordre dans un état immuable. La troisième nous enseigne à tirer du péché les personnes du dehors par la prédication de la parole de Dieu. La première partie se subdivise elle-même en trois autres : d'abord, elle demande une juste appréciation du péché; ensuite, une juste correction; et enfin, elle règle la conduite des ministres en ces circonstances.

Notre saint nous dit donc : *Si quelques-uns d'entre les frères, à l'instigation du démon, ont péché mortellement.* Plus un religieux s'applique avec ardeur au soin de sa perfection, plus l'ennemi déploie de ruses et d'efforts pour le faire tomber. On entend par faute mortelle toute transgression grave et volontaire d'un précepte divin ou de discipline. *Ces frères seront tenus de recourir sans retard le plus tôt possible aux ministres de la province pour les fautes qui obligent à un pareil recours, selon qu'il a été réglé entre les frères.* Ainsi le Seigneur s'était réservé parmi ses miracles celui de chasser les démons. Il s'agit ici des péchés publics; pour les fautes secrètes on ne doit point les faire connaître. En effet, un péché commis publiquement et au scandale des autres est plus grave, toutes choses égales, qu'un péché secret, et il mérite une punition plus sévère.

Digitized by Google

Si ces ministres sont prêtres : Ce qui doit avoir lieu régulièrement, car les ministres ont charge d'âmes; par conséquent il y a pour eux obligation de connaître l'état de leurs troupeaux et de les diriger dans la foi et dans les mœurs. Cette condition exprimée par la règle a été écrite pour les commencements de l'ordre, à cause du petit nombre de ses prêtres. Ensuite saint François lui-même a fui par humilité l'honneur du sacerdoce, comme l'avait fait avant lui saint Benoît. — *Ils leur imposeront une pénitence, mais avec miséricorde.* Il recommande la miséricorde de peur qu'il n'arrive selon cette parole : *Vous vous contentiez de dominer avec une rigueur sévère et pleine d'empire. Ainsi mes brebis ont été dispersées, parce qu'elles n'avaient point de pasteur*[1]. — *S'ils ne sont pas prêtres, ils leur feront donner une pénitence par d'autres prêtres de l'ordre,* etc.

Ils auront soin de ne point se laisser aller à la colère. Il veut parler d'une habitude qui tend à la malveillance avec assentiment du libre arbitre. Je fais cette remarque; car il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher toutes les passions qui se glissent à la suite de la colère. C'est assez de conserver la rectitude de sa volonté et de réprimer quant au consentement tous les mouvements irraisonnables de ce vice. De là ces paroles : *Mettez-vous en colère et gardez-vous de pécher*[2]. — *Ils auront soin de ne pas se troubler,* c'est-à-dire de ne pas se rendre violents ni emportés vis-à-vis de leurs inférieurs. — *A cause des péchés*

[1] Ezech., 34. — [2] Ps. 4.

Digitized by Google

de leurs frères, car la colère et le trouble ne servent qu'à empêcher la charité en eux et dans les autres. Or, la charité est la vie du cœur. *Celui qui a de la haine contre son frère est homicide*, dit saint Jean [1]. Mais il ne défend pas cette colère qui est du zèle : elle est une vertu nécessaire à la correction du vice.

CHAPITRE VIII.

De l'élection du ministre général de l'ordre et du chapitre de la Pentecôte.

« Tous les frères de cette religion sont tenus d'avoir » en tout temps un supérieur général choisi parmi « eux pour être le ministre et le serviteur de tout « l'ordre, et ils lui devront une obéissance inébran- « lable. A sa mort, les ministres et les gardiens lui « choisiront un successeur au chapitre de la Pente- « côte, où les ministres provinciaux seront toujours « obligés de se rendre, en quelque lieu que le ministre « général l'ait indiqué. Ce chapitre aura lieu tous les « trois ans, ou bien à un terme plus ou moins éloigné, « selon que le général l'aura arrêté. Si cependant « tous les ministres provinciaux et les gardiens « jugeaient que le ministre général est insuffisant au « service et aux besoins de l'ordre, les frères à qui « le droit d'élection est donné devront en choisir un « autre au nom du Seigneur, à titre de gardien.

[1] I Joan., 3.

Digitized by Google

« Après le chapitre de la Pentecôte les ministres et « les gardiens pourront, chacun en particulier, s'ils « le veulent et s'ils le jugent avantageux, convoquer « eux-mêmes une fois en chapitre les frères soumis à « leur autorité. »

EXPOSITION.

Tous les frères de cette religion sont tenus d'avoir en tout temps un supérieur général. Dans ce chapitre, le saint nous tient en garde contre les dangers du couchant en établissant le gouvernement principal de l'ordre. Ce qu'il exprime ici se rapporte à quatre points. Il parle : 1° de la perfection et de l'élection du ministre général; 2° de la célébration du chapitre général; 3° de la déposition du ministre général quand il est inutile; 4° de la célébration du chapitre provincial en chaque province.

Il dit donc : *Tous les frères sont tenus d'avoir en tout temps un supérieur général choisi parmi eux pour être le ministre et le serviteur de tout l'ordre.* Ainsi il est écrit de Simon, fils d'Onias : *Il a été environné de ses frères comme d'une couronne; ils se sont tenus autour de lui comme des cèdres plantés sur le mont Liban* [1]. Par ces premières paroles de la règle, le saint fait connaître l'autorité du ministre général, en lui donnant ce nom qui embrasse tout. Ensuite il lui inculque l'humilité par ces autres paroles : *Pour être le serviteur de tout l'ordre.* Lorsqu'il était simple membre de la communauté, il obéissait

[1] Eccli., 50.

Digitized by Google

à un ou à deux hommes; maintenant qu'il a été choisi pour être ministre général, il doit obéir aux besoins de tous ses frères. En parlant de l'autorité et de l'humilité du ministre général, il parle aussi de l'unité de cette charge et il dit: *Un d'entre les frères.* Aucun état ne peut bien se gouverner qu'avec un seul chef. Ainsi le Seigneur a établi un de ses apôtres au-dessus des autres. De même il est écrit dans Ezéchiel : *Je susciterai sur mes brebis le pasteur unique que j'ai choisi pour les paître, le vrai David, mon serviteur*[1]. En effet, tout royaume divisé contre lui-même sera dans la désolation[2].

A sa mort les ministres et les gardiens lui choisiront un successeur au chapitre de la Pentecôte.... Ce chapitre aura *lieu tous les trois ans, ou bien à un terme plus ou moins éloigné, selon que le ministre général l'aura ordonné.* Quelquefois il est nécessaire, suivant les divers besoins, de se réunir à des époques plus ou moins rapprochées. Nous avons un exemple de ce chapitre dans cette réunion où les disciples assemblés reçurent le Saint-Esprit[3].

Si cependant tous les ministres provinciaux jugeaient que le ministre général est insuffisant aux besoins de l'ordre, les frères à qui le droit d'élection est donné devront, sans acception de personnes ni de nations, *en choisir un autre au nom du Seigneur, à titre de gardien.* Ce nom de gardien désigne l'acte et non le degré du pouvoir, comme le nom de séraphin indique l'action et non l'ordre des esprits célestes. Ainsi

[1] Ezech., 34. — [2] Mat., 12. — [3] Act., 2.

Digitized by Google

dans Isaïe il est dit : *L'un des séraphins vola vers moi*[1].

Après le chapitre de la Pentecôte, etc. Il n'empêche pas de célébrer des chapitres provinciaux les autres années, mais il fait spécialement mention de celui-ci, parce qu'il est plus nécessaire, afin de faire connaître plus promptement les ordonnances générales capitulaires et pour remplacer les ministres provinciaux dont le temps est expiré.

CHAPITRE IX.

Des prédicateurs.

« Que les frères ne prêchent dans le diocèse d'aucun « évêque lorsque celui-ci s'y opposera, et qu'aucun « religieux de notre ordre n'entreprenne de prêcher « au peuple s'il n'a été d'abord examiné et approuvé « par le ministre général et s'il ne lui a confié l'office « de la prédication. — J'avertis mes frères, et je les « exhorte vivement à se conformer à mes avertisse- « ments; je les avertis d'avoir pour leurs prédications « au peuple des discours mûrement préparés et d'un « langage pur, des discours utiles et édifiants, et de « faire connaître aux hommes les vices et les vertus, « la peine ou la gloire qui les suivent, et tout cela « avec brièveté, car le Seigneur nous a fait entendre « sur la terre une parole abrégée. »

[1] Is., 6.

Digitized by Google

EXPOSITION.

Que les frères ne prêchent, etc. Ici la règle traite de la prédication, et ce qu'elle en dit a pour but la ruine de Léviathan et est figuré par cette table placée du côté de l'aquilon, comme nous le lisons dans l'Exode[1]. Or, ce chapitre se divise en deux parties : la première parle des choses qui ont rapport à l'autorité de notre prédication ; la seconde, des choses qui concernent l'utilité et la perfection qu'elle doit avoir.

Mais comme les prédicateurs ont besoin d'être appuyés sur une double autorité, sur celle des prélats séculiers à qui le soin du troupeau a été confié, et sur celle des supérieurs de l'ordre à qui il appartient de choisir des hommes propres à ce ministère, notre saint nous dit d'abord : *Que les frères ne prêchent dans le diocèse d'aucun évêque lorsque celui-ci s'y opposera.* L'évêque est présumé consentir s'il ne manifeste aucune opposition, et son silence doit être considéré comme une permission suffisante pour nos frères ; car, selon saint Grégoire, un bon pasteur ne cherchant pas sa propre gloire, mais celle de son Maître, désire ardemment voir tout le monde lui venir en aide[2]. Le fidèle prédicateur, reconnaissant son impuissance à annoncer seul la vérité, voudrait, s'il était possible, l'entendre retentir de toutes les bouches. Aussi les apôtres ayant dit au Sauveur[3] : *Nous avons vu un homme qui chassait les démons en votre nom, et nous l'en avons empêché parce qu'il ne vous suit*

[1] Exod., 26. — [2] Mor., l. 22, c. 16. — [3] Luc., 9.

Digitized by Google

pas avec nous, il leur répondit : *Ne l'en empêchez pas, car celui qui n'est pas contre nous est pour nous.* On lit la même chose au livre des Nombres[1] : Comme il y aurait un obstacle à la prédication de la parole divine s'il fallait attendre une autorisation expresse de l'annoncer, notre saint nous montre qu'une permission présumée suffit aux religieux approuvés par le saint-siége apostolique pour un semblable ministère, et il nous dit : *Que les frères ne prêchent dans le diocèse d'aucun évêque lorsque celui-ci s'y opposera.*

Mais si l'évêque sollicitant le concours de nos frères et les approuvant pour le ministère de la prédication, un curé les refusait pour sa paroisse, devraient-ils y prêcher contre sa volonté? Il me semble que non, car tout pouvoir accordé par un supérieur quelconque l'est ordinairement sans préjudice du pouvoir des autres; mais prêcher dans une paroisse malgré celui qui en est chargé, c'est porter atteinte à ses droits de propre pasteur. Ainsi nul privilége ne saurait permettre aux frères de prêcher au peuple quand le propre curé s'y oppose.

On nous dit : Nul, au moins, ne doit entendre les confessions des paroissiens d'un curé, car par-là on l'empêche de connaître son troupeau contrairement à cette parole des Proverbes : *Remarquez avec soin l'état de vos brebis*[2]. — Je réponds : La charge de pasteur n'emporte pas avec elle le domaine des âmes; elle est une administration et un office de la puissance ecclésiastique. Ainsi la hiérarchie, selon saint Denis, est

[1] Num., 11. — [2] Prov., 27.

Digitized by Google

un pouvoir ayant pour charge de gouverner tout ce qui est soumis à la puissance de l'Eglise. Or, dans des pouvoirs bien réglés, tout ce que peut l'inférieur, le supérieur le peut également; mais on ne saurait dire que tout ce qui est en la puissance du supérieur est en celle de l'inférieur. Ainsi la hiérarchie renferme en soi tout un ordre de pouvoirs réglés entre eux; ou autrement elle se divise en plusieurs degrés; et par ce nom on entend une puissance complète. Saint Denis nous dit donc que la hiérarchie ecclésiastique, en donnant des pouvoirs à ceux qui lui sont soumis, conserve toujours sa puissance ordinaire pour accomplir, dans l'intérêt du salut des âmes, tout ce que ses inférieurs peuvent faire. Mais comme elle peut tout en vertu de sa puissance ordinaire, elle peut donc confier à d'autres ce qu'elle a droit de faire par elle-même, envoyer par d'autres un secours aux pouvoirs qui lui sont soumis, toutes les fois qu'elle le juge opportun. L'Eglise serait exposée à des dangers trop graves, si le Pape ou un évêque reconnaissant son impossibilité de subvenir aux besoins de ses inférieurs, son insuffisance à pourvoir par lui-même à toutes choses, n'avait pas le droit de se faire représenter par des hommes capables. Un prêtre donc ayant charge d'âmes pèche mortellement s'il refuse de recevoir un frère canoniquement envoyé; car, dit l'Apôtre, *celui qui résiste au pouvoir, résiste à l'ordre établi par Dieu*[1]. Si un prêtre oppose une pareille résistance, le frère envoyé devra tâcher de le gagner par son

[1] Rom., 13.

Digitized by Google

humilité. S'il ne le peut et qu'il n'y ait aucun scandale à redouter, il devra exercer son office de prédicateur. Mais si le prêtre, agissant contre toutes les règles de la raison, manifeste une opposition absolue, c'est assurément une grave présomption contre lui; cependant le religieux devra céder pour un temps au mal, de peur d'exciter le scandale, et dénoncer au supérieur le danger où se trouvent les âmes.

Lors donc qu'on objecte le préjudice fait au propre prêtre, on doit répondre qu'il n'y a aucun préjudice; car celui-là ne fait aucun tort qui use de son droit. L'évêque ne fait aucun tort au prêtre en lui envoyant un secours, puisqu'il en a le droit, comme nous venons de le voir. Celui qui est envoyé ne fait non plus aucun tort à celui qu'il veut secourir en se chargeant d'une partie de son fardeau, puisqu'il diminue d'autant la responsabilité du prêtre au jugement rigoureux du Seigneur. Ce que je dis de la prédication doit s'entendre également des confessions; car les frères mineurs, en vertu des priviléges exprimés dans l'ordonnance apostolique, peuvent entendre en confession les paroissiens de chaque curé sans le consulter et même malgré lui, si l'évêque leur en a accordé la permission. Comme la cour de Rome a déterminé ce point, c'est une hérésie, selon l'enseignement des saints canons, de soutenir obstinément le contraire. Il est évident d'ailleurs que le Pape a le pouvoir d'imposer de telles ordonnances, car il est certain que toute distinction de charges, toute collation de juridictions émanent de l'autorité de l'Eglise romaine.

Digitized by Google

Toutes les fois donc qu'une chose semble utile au salut des âmes, le souverain Pontife peut l'ordonner. Et cela seulement a lieu avec rectitude, qui a pour but de rendre meilleure la vie des hommes.

Je réponds ensuite au passage tiré de l'Ecriture : Si le propre pasteur pouvait connaître ceux qui lui sont soumis et s'il suffisait à leur donner les conseils dont ils ont besoin, nul homme sage n'irait se mêler d'entendre les confessions de personnes dont il n'est pas chargé. Mais il est certain que plusieurs prêtres sont dans l'impossibilité d'entendre tous les leurs à cause du grand nombre. Comme donc ils ont coutume de s'adjoindre des prêtres de leur paroisse ou d'appeler pour un temps des étrangers pour recevoir les confessions de ceux qu'ils ne veulent, ne peuvent ou ne savent entendre eux-mêmes, c'est une impiété de dire que l'évêque n'a pas le pouvoir de faire ce que fait le curé. L'évêque peut donc envoyer quelques confesseurs pour aider ses prêtres, à cause de leur impuissance, de leur ignorance ou de leur paresse à bien sonder la conscience des hommes confiés à leurs soins. Et non-seulement il peut agir ainsi à cause de l'insuffisance des prêtres dans les cas indiqués, mais encore pour un plus grand bien; car beaucoup se sentent embrasés pour la pénitence d'une ferveur plus grande par les prédications et les exemples des frères, que par les prédications et la vie de beaucoup d'autres. Le pasteur peut néanmoins connaître très-bien l'état de son troupeau, soit extérieurement, soit intérieurement, si, après s'être adressés aux frères,

Digitized by Google

ceux qui lui sont soumis viennent lui dire dans le for de la conscience qu'ils se sont confessés, car là tout homme doit être cru et pour soi et contre soi, et s'ils lui accusent quelques péchés véniels. Cependant il n'y a aucun mal pour eux, ils trouvent même un grand avantage à réitérer leur confession entière pour obtenir une double bénédiction, à moins qu'ils n'en soient détournés pour quelque grave motif. Ainsi il y a impiété à ne pas ajouter foi à celui qui s'est adressé à un frère, alors qu'on s'en rapporte bien à celui qui a été entendu par un autre prêtre séculier, ou de dire qu'un frère empêche le pasteur de connaître l'état de son troupeau, quand on n'accuse de pareille chose aucun prêtre du siècle.

Mais je conseille à mes frères de s'enquérir, en toute confession, d'abord pourquoi leurs pénitents refusent de s'adresser à leur propre prêtre, et de les lui renvoyer s'ils ne les trouvent poussés par un motif de piété et conduits par une cause raisonnable. Quelquefois les pécheurs sont retenus pendant un temps du moins par la honte ; la vue et la présence de leur propre prêtre les empêchent de pécher, surtout si celui qui connaît leurs crimes est un prêtre vraiment bon. Mais comme cela est rare, on ne doit point, pour ce bien particulier et peu certain, négliger le bien si considérable résultant des confessions entendues par les frères ou d'autres prêtres craignant Dieu.

Ensuite, quant à l'autorité qui doit découler des supérieurs de l'ordre, saint François ajoute : *Qu'aucun religieux n'entreprenne de prêcher au peuple s'il n'a*

Digitized by Google

été d'abord examiné et approuvé par le ministre général, et s'il ne lui a confié l'office de la prédication. Il faut se souvenir ici du principe émis plus haut : la cause d'un empêchement venant à disparaître, l'empêchement disparaît lui-même. On ne doit examiner certainement que ceux dont la capacité est douteuse. Aussi le Pape a-t-il déclaré sur ce point de la règle, que ceux-là ne devaient point être envoyés au ministre général pour être approuvés comme prédicateurs, qui n'avaient pas besoin d'examen. Ensuite un autre privilége confie à des frères sages et prudents le soin de cet examen ; et ce privilége ne déroge en rien aux intentions de la règle qui a pour but ici d'obvier aux dangers. Or, ces dangers, grâce à Dieu ! peuvent être évités à cause du grand nombre d'hommes savants dans notre ordre, capables de faire un tel examen. Je dis plus : en agissant ainsi on exclut davantage tout danger, car on n'a plus à redouter les périls inhérents à de longs voyages et à des courses multipliées. Ainsi le Seigneur, en fondant sa religion, se réserva le droit d'appeler et de former ses disciples, et ensuite il étendit son Eglise par le ministère des autres.

J'avertis mes frères, et je les exhorte vivement à se conformer à mes avertissements ; je les avertis d'avoir pour leur prédication au peuple des discours mûrement préparés et d'un langage pur. Ainsi nul ne doit prêcher s'il ne sait faire par lui-même un discours et le disposer convenablement. Ces discours doivent être mûrement préparés et non prononcés téméraire-

Digitized by Google

ment et sans avoir été médités auparavant; ils ne doivent contenir rien de nouveau ni de suspect. *D'un langage pur.* Le Prophète a dit : *Les paroles du Seigneur, sont des paroles pures*[1]. Cette pureté du langage exclut toute fausseté, toute chose étrange, toute vanité, toute parole propre à exciter les rires, toute parole prétentieuse ou violente; elle exclut encore toute intention perverse. Ainsi l'Apôtre nous dit : *Nous ne sommes pas comme plusieurs qui altèrent la parole de Dieu, mais nous la prêchons avec une entière sincérité comme de la part de Dieu, en la présence de Dieu et en Jésus-Christ*[2]. Nous la prêchons comme de la part de Dieu, en n'y mêlant rien de faux; en la présence de Dieu, c'est-à-dire avec réflexion et maturité; et en Jésus-Christ par une intention pure. Ensuite il fait connaître cette pureté d'intention par la fin qu'on se propose en prêchant, et il dit : *Des discours utiles et édifiants :* utiles en éloignant du vice les auditeurs; édifiants en les portant à accomplir le bien. Il se sert du nom de *peuple* pour qu'aucun de nous n'ose regarder comme indigne de lui de prêcher aux pauvres et aux simples. — *De faire connaître aux hommes les vices et les vertus,* pour le temps présent; *les peines et la gloire,* pour la vie future. Ce qu'il dit aussi pour empêcher les frères de se prêcher eux-mêmes, en montrant leur savoir et en faisant parade de leur esprit.

Et tout cela avec brièveté. Cette brièveté exclut toute obscurité de paroles, toute sentence emba-

[1] Ps. 11. — [2] II Cor., 2.

Digitized by Google

rassée, tout terme au-dessus de la portée des auditeurs; et il nous le montre en ajoutant : *Car le Seigneur nous a fait entendre sur la terre une parole abrégée.* Cette brièveté n'est pas opposée non plus à la longueur du discours, lorsque cela est nécessaire. Le Seigneur lui-même a quelquefois prêché longuement, comme nous le voyons dans saint Jean et dans saint Matthieu. Cette abréviation faite par le Seigneur et dont la règle parle ici, c'est la réunion de toutes les choses de la loi et leur rapport à Jésus-Christ. C'est l'exclusion des cérémonies extérieures et l'exaltation des vertus intérieures. Cette abréviation, c'est la charité qui renferme en soi toute la loi. Maintenant, si l'on veut prendre cette parole à la lettre, je dirai : Il faut chercher la brièveté, parce que la prolixité, en produisant l'ennui, éloigne le plus souvent les auditeurs. — Nous voyons aussi par tout cela qu'il y a pour les frères, d'après l'intention de saint François, obligation de s'appliquer à l'étude, car on ne saurait sans étude traiter ses sujets de la manière voulue. Nous voyons ensuite que les frères sont tenus par leur profession à prêcher, puisque leur règle contient un chapitre tout spécial sur l'office de la prédication. Ainsi il est clair qu'il ne convient à nul religieux de se livrer à ce ministère en vertu de leur état plus qu'à ceux qui font profession de suivre cette règle.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

De l'admonition et de la correction des frères.

« Que les religieux qui sont les ministres et les « serviteurs des autres frères, les visitent et les aver- « tissent; qu'ils les corrigent avec humilité et charité, « en ayant soin de ne rien leur ordonner de con- « traire au salut de leur âme et à notre règle. Que « les frères qui ont des supérieurs au-dessus d'eux se « souviennent qu'ils ont renoncé pour Dieu à leur « volonté propre. Je leur ordonne donc fortement « d'obéir à leurs ministres en toutes les choses qu'ils « ont promis à Dieu d'observer et qui ne sont pas « contraires au bien de leur âme et à notre règle. Si « les frères se trouvent dans un lieu où ils savent et « connaissent qu'il leur est impossible d'observer « spirituellement la règle, ils peuvent et ils doivent « recourir à leurs ministres, et ceux-ci les accueille- « ront avec charité et bénignité. Que les ministres « témoignent donc tant de zèle et de bonté envers « leurs inférieurs, que ceux-ci puissent leur parler « comme des maîtres à leurs serviteurs et agir ainsi « vis-à-vis d'eux. Il est juste, en effet, que les mi- « nistres soient les serviteurs de tous leurs frères. « J'avertis mes frères, et je les exhorte, en Jésus- « Christ Notre-Seigneur, à être fidèles à mes aver- « tissements, je les avertis de se tenir en garde contre

Digitized by Google

« tout orgueil, toute vaine gloire, toute avarice, tout « soin et toute sollicitude des choses de ce monde, « toute médisance et tout murmure. Que ceux qui « ignorent les lettres ne s'inquiètent pas de les ap- « prendre; mais qu'ils s'appliquent, ce qui doit être « le comble de leur désir, à avoir l'esprit du Seigneur « et à faire son œuvre sainte, à prier en tout temps « avec un cœur pur, à posséder l'humilité et la « patience au milieu des persécutions et des mala- « dies, à aimer ceux qui les persécutent, les répri- « mandent et leur font des reproches, car le Seigneur « a dit : *Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui « vous persécutent et vous calomnient. Bienheureux « ceux qui souffrent persécution pour la justice, « parce que le royaume du ciel est à eux. Celui qui « aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé*[1]. »

EXPOSITION.

Les religieux qui sont les ministres et les serviteurs des autres frères, etc. Les trois premiers côtés de la cité ont été décrits; ici donc notre saint commence à nous montrer le quatrième, qui est tout entier tourné vers le midi et étend même son regard jusqu'à ses profondeurs. Ce côté se divise en trois parties : la première nous apprend à conserver toute la perfection de la vertu et surtout de la charité; la seconde nous enseigne à garder notre réputation à l'abri de toute tache et surtout des taches de l'impureté; la troisième ouvre une porte à ceux qui ont soif du martyre, en

[1] Mat., 5.

Digitized by Google

leur montrant comment, après avoir renoncé à toutes les commodités de leur demeure, ils doivent aller au milieu des infidèles.

La première partie se subdivise en huit autres : 1° elle impose aux ministres provinciaux un soin diligent; 2° elle ordonne aux autres frères une obéissance rigoureuse; 3° elle offre un remède aux frères qui sont dans la peine; 4° elle dirige les ministres dans leur conduite envers ces frères affligés; 5° elle forme tous les frères sans exception à la fuite du péché et surtout des péchés de l'esprit; 6° elle les excite à l'esprit de dévotion et à l'exercice de l'oraison; 7° elle les porte à la patience dans les injures et autres peines; 8° elle les conduit jusqu'au sommet de la charité.

1° Saint François nous dit donc d'abord : *Que les religieux qui sont les ministres et les serviteurs des autres frères.* — Ils sont leurs ministres dans les choses spirituelles, leurs serviteurs dans les choses temporelles. — *Les visitent* avec amour, et *les avertissent* comme leurs juges, selon cette parole du Sauveur à saint Pierre : *Et vous, étant converti un jour, affermissez vos frères*[1]. Ils devront donc se proposer leur bien en cela. *Qu'ils les corrigent avec humilité,* et non d'une manière impérieuse; *avec charité,* et non en injuriant ceux qui sont ainsi en contradiction avec eux, car il est dit dans Ezéchiel[2] : *Vous avez heurté de l'épaule et vous frappiez de vos cornes toutes les brebis maigres jusqu'à ce que vous les eussiez dis-*

[1] Luc., 22. — [2] Ezech., 34.

Digitized by Google

persées au-dehors. Il faut donc remplir ce devoir avec charité et humilité, à l'exemple du Sauveur, qui s'écrie[1] : *Combien de fois ai-je voulu rassembler vos enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes?* Cependant il n'a pas laissé de nous donner des exemples d'une correction sévère. Ainsi il fit un fouet de plusieurs cordes et chassa du temple ceux qui y vendaient et y achetaient[2]. Il répondit une fois à saint Pierre, dont les pensées étaient en ce moment dictées par la chair : *Retirez-vous, Satan*[3]. Il reprenait très-durement les pharisiens et les hypocrites[4]. *Ils auront soin de ne rien leur ordonner de contraire au salut de leur âme :* cela est défendu par la loi divine ; *ni à la règle :* la loi de la discipline le défend également.

2° *Que les frères soumis aux supérieurs se rappellent qu'ils ont renoncé pour Dieu à leur volonté propre.* La volonté propre est celle qui n'est point liée par un commandement de Dieu, ni enchaînée à une règle. — *Je leur ordonne donc fortement d'obéir à leurs ministres* et à tous les supérieurs de l'ordre. Il parle ici au pluriel pour montrer qu'il est question des provinciaux et autres supérieurs, car il a déjà, dans le premier chapitre, traité de l'obéissance due au ministre général. — *En toutes les choses qu'ils ont promis au Seigneur d'observer,* soit explicitement, soit implicitement, *et qui ne sont contraires ni au bien de leur âme ni à notre règle,* comme nous l'avons dit plus haut.

[1] Mat., 23. — [2] Joan., 2. — [3] Mar., 8. — [4] Mat., 15.

Digitized by Google

3° *Si les frères se trouvent en un lieu où ils savent* par leur propre expérience *et connaissent* par un jugement véritable *qu'il leur est impossible d'observer spirituellement la règle*, c'est-à-dire dans les choses ayant trait avant tout à la vie spirituelle, comme la tranquillité du cœur et la pureté de conscience. Cette impossibilité peut avoir lieu soit à cause de la gravité vraiment dangereuse des tentations, soit à cause de la société de personnes d'un autre sexe. Elle peut venir encore du manque des choses les plus nécessaires à la vie, comme s'il est impossible de se les procurer sans porter atteinte à la pureté de l'ordre, ou autres motifs semblables. *Ils peuvent et ils doivent recourir à leurs ministres.* Ceux-ci, en effet, doivent être le refuge des affligés et tenir la place du Seigneur, qui a dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et surchargés, et je vous soulagerai*[1]. Ils y recourront, dis-je, par eux-mêmes ou par un envoyé, mais en observant toujours les statuts de l'ordre pour ces voyages; car cette obligation n'exempte pas de l'observance des autres règlements.

4° *Les ministres les accueilleront avec charité* dans leur cœur, *avec bénignité* dans leur air et leurs paroles. *Qu'ils leur témoignent tant de bonté*, ou autrement tant de tendresse, *que ceux-ci puissent leur parler comme des maîtres à leurs serviteurs.* Par ces dernières paroles le saint forme les ministres à l'humilité, et il les porte à se regarder comme les serviteurs des autres frères. Il leur apprend à ne faire entendre

[1] Mat., 11.

Digitized by Google

aucune parole injurieuse et à mettre entièrement de côté tout acte ressentant tant soit peu la domination, à l'exemple de celui qui a dit : *Que celui qui est le plus grand parmi vous devienne comme le plus petit, et que celui qui gouverne soit comme celui qui sert*[1]. Lors donc que le saint nous dit : *Que ceux-ci puissent parler et agir comme des maîtres avec leurs serviteurs,* il veut éloigner des ministres tout faste dans les paroles ou les actes, de nature à rendre moins libre au besoin le recours des inférieurs aux supérieurs. Cependant il ne faudrait pas non plus s'imaginer qu'il eût voulu donner aux inférieurs une occasion de s'enorgueillir, en recommandant aux ministres une humilité excessive ; car, selon saint Grégoire, une humilité hors de saison brise la puissance du gouvernement[2]. Aussi celui qui a dit : *Que le plus grand d'entre vous soit comme le plus petit,* n'a pas ajouté : Que le plus petit soit comme le plus grand. C'est en ce sens que les ministres doivent être les serviteurs de tous les frères. Cette servitude s'étend surtout aux choses du salut. De là cette parole du Seigneur : *Je suis au milieu de vous comme celui qui sert.*

5° Ensuite il indique huit sortes de péchés dans ce qui suit : *J'avertis mes frères, et je les exhorte, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à être fidèles à mes avertissements ; je les avertis de se tenir en garde contre tout orgueil.* Les autres vices sont à craindre dans les actions mauvaises, selon saint Augustin, mais l'orgueil est plus à redouter encore dans les bonnes[3].

[1] Luc., 22. — [2] Pastor., p. 2, c. 6. — [3] In Psal., 58.

Digitized by Google

Contre tout orgueil du cœur, de manières, de parole et d'acte. *Contre toute vaine gloire.* Elle a son principe dans l'orgueil, et il est nécessaire à un religieux de l'ignorer entièrement. Ne cherchez point la gloire, dit fort bien saint Jérôme, et vous serez sans amertume lorsqu'elle vous fera défaut[1]. *Contre toute envie.* Elle marche infailliblement à la suite de l'orgueil. L'envie, dit saint Augustin, est la compagne de l'orgueil, et il est impossible que le superbe ne soit pas un envieux. *Contre toute avarice.* Elle consiste dans le désir des choses terrestres dont on est privé, ou bien dans un attachement extrême aux choses possédées et consacrées à notre usage. Pour mieux l'extirper, le saint ajoute : *Contre tout soin et toute sollicitude des choses de ce monde.* Tout cela naît de l'avarice et le Seigneur a dit : *Soyez sans inquiétude*, etc[2]. Par ces mots : *Toute sollicitude des choses de ce monde*, notre fondateur retranche la sollicitude du siècle, mais non celle de l'esprit qui s'exerce principalement à procurer le salut des âmes. En prohibant une telle sollicitude, il réprime encore la curiosité de ceux qui s'appliquent avec une ardeur immodérée à se rendre habiles en la sagesse du siècle. Ensuite toute superfluité dans les livres, les vêtements, les édifices, etc., est une faute d'avarice et un excès de sollicitude. Et il y a une avarice vraiment condamnable en ces choses lorsqu'elles ont lieu au détriment des pauvres et lorsqu'on dépense aussi inutilement les aumônes. *Contre toute médisance.* Ce vice vient

[1] In Mat., c. 5. — [2] Mat., 6.

Digitized by Google

de l'envie et de la haine, et le retrancher c'est retrancher la haine et la colère. *Contre tout murmure.* Le murmure a sa source dans l'impatience et les jugements téméraires, et l'exclure c'est réprimer tous les vices qui ont coutume d'accompagner les religieux faibles, excepté la paresse. Aussi notre saint s'efforce-t-il de nous en délivrer en combattant le défaut opposé, et en empêchant, même dans les frères lais, la vaine curiosité par ces paroles : *Que ceux qui ignorent les lettres ne s'inquiètent pas de les apprendre.* Cependant il ne défend pas, tout en modérant la curiosité, d'apprendre les lettres à ceux qui y sont tenus et ont reçu le commandement de s'y appliquer.

Mais puisque ces péchés sont mortels en leur espèce et condamnés dans la loi de Dieu, pourquoi nous exhorter par forme d'avis à les éviter? Je réponds : En tout genre de péchés capitaux il y a quelque chose de mortel et quelque chose de véniel. Ainsi c'est une faute mortelle de désirer une chose plus que Dieu. Or, cela a lieu quand, pour obtenir un bien temporel, on est décidé à commettre un péché si l'on ne peut l'obtenir autrement, ou bien quand on aime mieux se rendre coupable d'une pareille faute que d'être privé d'un bien déjà en notre possession. En effet, si nous considérons Jésus comme notre appui, nous ne devons rien préférer à lui, mais en toute chose nous attacher d'abord à accomplir ses commandements. Celui donc qui soupire après la vaine gloire ou l'estime des hommes, en conservant toutefois à Dieu la première place en son cœur et en ne faisant rien

Digitized by Google

contre lui pour arriver à l'accomplissement de ses désirs, celui-là est un superbe, mais il ne l'est pas d'une manière criminelle. Et c'est en ce sens que l'on nous avertit d'éviter même jusqu'au moindre signe d'orgueil dans nos gestes, notre extérieur, nos paroles, etc. Mais celui qui est possédé de la sollicitude du siècle jusqu'à violer l'honneur de la règle, ou à commettre les choses défendues par la loi de Dieu ou par ses vœux, celui-là pèche mortellement.

Il est plus difficile de s'expliquer touchant la médisance. Ce vice consiste à blesser un autre par ses paroles et surtout en son absence. Si le détracteur ment pour nuire aux autres, généralement parlant, il pèche mortellement, car le mensonge par lui-même est déjà un tort. S'il parle selon la vérité, alors il faut considérer son action sous un triple point de vue. Il peut dire d'un autre un mal vrai par zèle de la justice, en la manière et dans le temps convenables; et alors il ne commet aucune faute, mais il fait une bonne œuvre. Ou bien il agit par le désir et la passion de la vengeance, ou par haine de la personne, et c'est là son intention principale; alors il pèche mortellement. Ou enfin il raconte le mal qu'il connaît, par démangeaison de parler, et là il n'y a pas péché mortel, s'il n'y a rien de tellement contraire à la prudence que le scandale puisse en résulter. Le murmure est une faute grave, lorsqu'il attaque sciemment les jugements de Dieu, de l'autorité des supérieurs, ou lorsqu'il cause du scandale.

6° *Qu'ils s'appliquent, ce qui doit être le comble*

Digitized by Google

de leurs désirs, à avoir l'esprit du Seigneur. Plus haut il a appelé cet esprit l'esprit de la sainte dévotion. Cette dévotion est un humble et pieux sentiment d'affection pour Dieu, sentiment ayant pour principe la componction. — *Et à faire son œuvre sainte.* Cette œuvre de l'Esprit-Saint, c'est l'oraison ; car l'Apôtre écrit aux Romains : *L'Esprit de Dieu demande pour nous par des gémissements inénarrables*[1]. — *A prier Dieu en tout temps avec un cœur pur.* En effet, il faut toujours prier et ne jamais se lasser. L'Apôtre a dit : *Priez sans interruption*[2]. Mais ce passage a un triple sens dont deux sont indiqués dans la Glose. Toujours prier, c'est réciter chaque jour les heures canoniales en la forme voulue. Ensuite celui-là prie toujours, qui agit bien en tout temps. Enfin, prier toujours, c'est conserver sans interruption et inviolablement l'esprit de dévotion qui, au milieu de toutes les affaires, a coutume d'implorer la clémence de Jésus-Christ par des gémissements et des soupirs ineffables. La règle, si je ne me trompe, nous conduit là imperceptiblement, mais comme par la main. Ainsi nos frères, en priant toujours, éloignent d'eux la paresse, et par le jeûne de joie ils chassent bien loin toutes les consolations de la chair.

7° *Qu'ils s'appliquent à posséder l'humilité et la patience.* Il met l'humilité la première, parce qu'elle est la base de la seconde, comme l'orgueil est la source de l'impatience, car, entre les orgueilleux il y a toujours des querelles. — *La patience au milieu*

[1] Rom., 8. — [2] I Thes., 5.

Digitized by Google

des persécutions : c'est l'adversité au-dehors; *et des maladies :* c'est la peine au-dedans. Il parle de persécutions, parce que tous ceux qui veulent vivre dans la piété y seront soumis. *Jusqu'à cette heure,* disait l'Apôtre, *nous souffrons et de la faim et de la soif, et l'on nous persécute*[1] : Et la Glose ajoute : « Ceux « qui prêchent librement et sans adulation la vérité « et reprennent les actes d'une vie perverse, ceux-là « ne trouvent point grâce auprès des hommes. » On pratique encore la patience dans les maladies quand on sait se contenter de peu de soins et d'un petit nombre de remèdes, selon les exigences de la pauvreté. Que les frères se souviennent comment autrefois les moines, dans leurs infirmités, osaient à peine satisfaire leurs désirs par un peu d'eau froide. En ce point, je le dis en gémissant profondément, les plus difficiles à satisfaire dans la religion sont ceux dont la pauvreté dans le siècle était plus grande. « Il y a, « dit saint Jérôme[2], de quoi s'étonner en considé- « rant la position malheureuse d'un grand nombre. « Plusieurs dans le monde étaient dans la bassesse et « l'abjection; pour gagner leur vie ils se fatiguaient « au-delà de leurs forces par un travail de chaque « jour. Ils se nourrissaient avec peine de quelques « fèves, de quelques raves et de pain d'orge. Mais « à peine se sont-ils approchés de la table de Jésus- « Christ et rangés sous ses étendards, qu'oubliant « leur détresse passée, il leur faut des aliments plus « succulents que ceux accordés aux soldats accou-

[1] II Cor., 4. — [2] Ad Eustoch.

Digitized by Google

« tumés à ne manquer de rien. De pareilles choses « ne se rencontrent point dans la vie de Jésus-Christ « ni en celle des apôtres. »

8° *Qu'ils s'appliquent à aimer ceux qui les persécutent* par leurs actes, *les réprimandent* d'une manière irraisonnable, *et les reprennent* lorsque cela est nécessaire; car le Seigneur a dit : *Aimez vos ennemis* et à plus forte raison vos amis, *priez pour ceux qui vous persécutent* en agissant contre vous, *et vous calomnient* en vous imputant des crimes dont vous n'êtes point coupables. La raison, c'est que le Seigneur nous dit : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice; parce que le royaume des cieux est à eux. Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé*[1].

CHAPITRE XI.

Que les frères ne doivent point entrer dans les monastères des religieuses.

« J'ordonne fermement à tous mes frères de n'avoir « aucun rapport ni entretien suspect avec les per- « sonnes d'un autre sexe, de ne point entrer dans les « monastères des religieuses, excepté ceux qui ont « reçu pour cela du saint-siége une permission spé- « ciale. Qu'ils n'acceptent jamais l'office de parrain « pour ne pas être l'occasion de scandale parmi les « frères et au dehors. »

[1] Mat., 5.

Digitized by Google

EXPOSITION.

J'ordonne fermement. Ici notre saint enseigne à ses frères à conserver leur réputation à l'abri de toute tache et de toute souillure. D'abord il leur défend généralement tout entretien suspect avec les personnes d'un autre sexe. Ensuite il les tient en garde contre les rapports avec les maisons des religieuses. Enfin il leur enlève l'occasion de contracter aucune parenté spirituelle.

1° *J'ordonne fermement à tous mes frères de n'avoir aucun rapport ou entretien suspect avec les personnes d'un autre sexe.* Les rapports suspects ne s'entendent pas seulement avec une femme suspecte, mais avec toute femme, quand le lieu, le temps, le maintien, les regards et autres indices louables ne sont pas de nature à éloigner raisonnablement tout soupçon, comme si, pour s'entretenir avec ces sortes de personnes, on cherche un lieu solitaire, un endroit retiré, le temps de la nuit ou autre moment inopportun. De même encore le maintien n'est pas modeste quand, en parlant, on s'approche trop d'elles, quand on porte sur elles ses regards, quand on les fixe des yeux, etc. Tout cela est suspect. Ainsi il faut regarder comme tel tout rapport, tout entretien accompagné de semblables circonstances. De même lorsqu'on demeure seul avec ces personnes sans être ni entendu ni vu des autres, à dessein, sans un motif de piété, surtout si ces rapports se prolongent ou se renouvellent souvent avec la même personne, il y a lieu au soupçon.

Digitized by Google

L'âge et la condition des personnes y prêtent encore. La règle a voulu éloigner, je crois, ce genre de soupçon qui est pour les autres une cause de tentation grave, une excitation au crime ou leur donne du scandale. Elle a voulu encore empêcher tout entretien suspect capable de souiller tant soit peu, de produire le moindre scandale ou d'exciter d'une manière plausible le moindre soupçon en ce genre. Ainsi le Seigneur, en défendant l'adultère, a condamné tout crime et toute souillure de cette espèce.

2° *Je leur ordonne de ne point entrer dans les monastères des religieuses, excepté ceux qui ont reçu pour cela du saint-siége une permission spéciale.* Cette défense regarde toutes les maisons des religieuses; car là où les entretiens offrent plus de danger, il faut les arrêter par des précautions plus prudentes. Les religieuses de saint Damien sont séparées plus que les autres communautés de femmes de tout rapport avec les hommes. Or, quoiqu'il puisse y avoir un danger particulier pour nous à les visiter, à cause d'un certain lien de famille existant entre elles et les frères, et que la permission d'aller en leurs maisons ait été réservée au saint-siége, cependant, comme les autres religieuses s'exposent davantage aux entretiens du dehors, il est nécessaire d'entendre cette défense du saint de toutes les maisons religieuses sans exception. Telle est l'explication donnée par le pape Grégoire IX; tel est le sens des permissions accordées pour de telles visites. Les moines ne sont pas seulement ceux qui vivent en communauté, mais encore les solitaires;

Digitized by Google

ainsi, sous le nom de religieuses, on comprend celles qui sont cloîtrées et celles qui ne le sont pas. Il faut éviter les premières comme les dernières, en vertu de la règle, car le danger de la solitude est plus grand encore.

3° *Qu'ils n'acceptent jamais l'office de parrain,* etc. Cette défense est faite à tous les moines, et elle a pour cause la même raison que ce qui précède. Ainsi tout rapport des frères avec les personnes d'un autre sexe de nature à scandaliser est défendu par ces paroles.

CHAPITRE XII.

De ceux qui vont chez les Sarrasins et les infidèles.

« Ceux de nous qui, par l'inspiration divine,
« voudront aller chez les Sarrasins et autres infidèles,
« devront en demander la permission à leurs mi-
« nistres provinciaux. Les ministres n'accorderont
« une semblable permission qu'à ceux en qui ils
« verront de l'aptitude pour ce ministère. Ensuite
« j'enjoins, en vertu de l'obéissance, aux ministres,
« de demander à notre Saint-Père le Pape un cardinal
« de l'Eglise romaine, comme gouverneur, protecteur
« et correcteur de cet ordre, afin que, toujours soumis
« à cette Eglise, toujours abaissés à ses pieds, nous
« demeurions stables dans la foi catholique, et que
« nous observions la pauvreté et l'humilité, et aussi

Digitized by Google

« l'Evangile, selon que nous avons promis de le faire « avec fidélité »

EXPOSITION.

Ceux d'entre les frères..... Saint François nous apprend à consommer notre perfection par le martyre, et comme le martyre n'est rien s'il n'a lieu en l'unité de l'Eglise, il traite ici de ces deux points.

1° Dans le premier il parle de la dévotion des frères qui brûlent d'un tel désir, et de la discrétion des ministres chargés de les examiner. — *Ceux d'entre les frères qui, par l'inspiration divine,* et non poussés par la légèreté, l'impétuosité du caractère, le désir de se soustraire à la discipline, *voudront aller chez les Sarrasins et autres infidèles,* comme les païens, les hérétiques et les schismatiques, ces frères, dis-je, *devront en demander la permission à leurs ministres provinciaux.* En effet, un pareil ministère ne saurait être imposé contre la volonté. Aussi ajoute-t-il : *Les ministres n'accorderont une semblable permission qu'à ceux en qui ils verront de l'aptitude pour ce ministère.* Or, ceux-là ont l'aptitude requise qui sont robustes de corps, d'une foi inébranlable, d'une vertu éprouvée et d'une vie toujours irrépréhensible.

2° *Ensuite j'enjoins aux ministres, en vertu de l'obéissance, de demander à notre Saint-Père le Pape un cardinal de la sainte Eglise romaine comme gouverneur* dans le bien à accomplir, *comme protecteur* dans les persécutions du dehors, *et comme correcteur* des fautes *de cet ordre, afin que toujours soumis à cette Eglise, toujours abaissés à ses pieds, nous de-*

Digitized by Google

meurions stables dans la foi catholique sans laquelle le martyre n'a aucune valeur, *et que nous pratiquions la pauvreté* qui est opposée à l'avarice, *l'humilité* qui combat contre l'orgueil, *et l'Evangile de Jésus-Christ Notre-Seigneur selon que nous avons promis de l'observer,* lequel comprend toute la perfection des vertus. Il nous faut donc demeurer fidèles avec une exactitude sans bornes aux choses que nous avons entendues, pour ne pas être comme des vases entr'ouverts et laissant s'écouler ce qu'on y met.

On demande maintenant quels sont les points de la règle imposés en général comme obligatoires, et quels sont ceux dont les supérieurs de l'ordre peuvent dispenser.

Je réponds que notre règle est remplie de préceptes, ou plutôt presque toutes ses parties sont des préceptes, quand rien d'explicite, comme les mots d'avis, d'exhortation ou autres semblables n'annonce le contraire. Or, ces préceptes sont de trois sortes. Certains sont exprimés formellement par le nom même de commandement, et cela afin de fixer plus fortement sur eux notre attention. Ils font de telle sorte partie de notre vœu, que l'ordre ne peut dispenser en aucun d'eux. D'autres nous sont proposés avec ces mots *sont tenus, doivent,* ou autres semblables, dont on se sert pour lier notre volonté. Ces mots importent bien une obligation pour les choses énoncées, mais non aussi stricte que ceux *de commandement.* En effet, lorsqu'on dit qu'un homme est tenu envers un autre pour une certaine somme d'argent,

Digitized by Google

il est certain que par-là on entend l'obligation de payer ou de satisfaire d'une autre manière, si le créancier ne consent à remettre la dette. Cependant malgré l'obligation exprimée en ces sortes de commandements, l'ordre peut en dispenser en des circonstances particulières et pour les cas dont nous avons parlé, excepté ceux qui obligent tout-à-fait comme préceptes, ou dont la transgression causerait du scandale ou un dérangement notable. Ainsi au premier chapitre il est dit : *Que les autres frères soient tenus d'obéir à frère François et à ses successeurs.* En ce point, on le comprend, personne ne saurait dispenser. De même pour cet autre point du chapitre huitième : *Les frères sont tenus à avoir un ministre général,* etc. Et encore : *Les frères qui ont le droit d'élection sont tenus de choisir un gardien,* etc. Pour quelques autres choses, je crois que l'ordre peut dispenser en certains cas particuliers. Ainsi au chapitre troisième il est dit : *Les frères seront tenus à jeûner seulement le vendredi.* Je crois que sans une nécessité évidente un inférieur serait tenu à omettre ce jeûne si le supérieur le lui ordonnait, à moins qu'une semblable omission ne tournât au scandale des autres. J'en dis autant de ces paroles du chapitre septième : *Que les frères soient tenus de recourir au ministre provincial,* etc., et de plusieurs autres endroits. Cependant l'ordre ne peut changer ces points entièrement et d'une manière générale. Enfin il y a des passages où il n'est question ni de devoir ni de précepte, comme dans le chapitre second en ce qui concerne la réception des nouveaux

Digitized by Google

venus, dans le chapitre troisième touchant l'office divin, etc. Beaucoup de choses exprimées là seraient de vrais préceptes d'après l'intention du législateur, si leur transgression devait causer du scandale ou amener un grave désordre dans l'ordre. Quant au pouvoir d'en dispenser, il faut l'entendre comme pour les points du second ordre. Parmi les choses de ce troisième ordre, il y en a qui ne sont pas des préceptes, mais je n'entrerai dans aucun détail particulier; je me borne seulement à dire : Il faut recevoir avec respect toutes les paroles de la règle et en éviter jusqu'à la moindre transgression. Cette règle nous a été donnée pour être notre loi, nous ne saurions en douter; or, nul ne se détourne de la loi sans se jeter dans les ténèbres.

Continuation de la confirmation de la règle.

« Qu'il ne soit donc permis à personne d'enfreindre « ces paroles de notre confirmation, ou d'y contre- « dire par une audace téméraire. Si quelqu'un ose « commettre un pareil attentat, qu'il sache qu'il « encourt la colère du Dieu tout-puissant et des « bienheureux apôtres Pierre et Paul.

« Donné au palais de Latran, le troisième des « calendes de décembre, la huitième année de notre « pontificat. »

EXPOSITION.

Qu'il ne soit donc permis, etc. C'est là la troisième partie de l'épître pontificale. Elle est la conclusion

Digitized by Google

des parties précédentes et elle renferme deux choses dignes de remarque : l'affermissement de notre règle et le temps où cela eut lieu. Il est donc dit : *Qu'il ne soit permis à personne d'enfreindre ces paroles de notre confirmation ou d'y contredire par une audace téméraire.* Et cependant c'est ce que font nos détracteurs qui déchirent à belles dents la règle elle-même, la déclaration de la règle et la vie des frères. Ils doivent donc se mettre en garde contre les menaces suivantes : *Si quelqu'un ose commettre un pareil attentat, qu'il sache qu'il encourt l'indignation du Dieu tout-puissant et des bienheureux apôtres Pierre et Paul.* Quant au temps où cette confirmation fut faite, il ajoute : *Donné au palais de Latran,* c'est-à-dire au siége même de l'empire, en ce siége consacré au nom même de Jésus-Christ. — *Le troisième des calendes de décembre,* ou autrement le cinquième jour après la fête de saint Saturnin qui est la première des solennités de l'année selon l'ordre de l'office romain ; et cela afin de nous montrer cette règle comme un renouvellement de cette joie répandue sur la terre en l'année où la bénignité du Seigneur a éclaté. Ce jour est aussi la veille de saint André, et ainsi tous doivent savoir que cette règle est une veille qui nous prépare à posséder avec joie le trône de justice. — *La huitième année de notre pontificat.* Ces dernières paroles nous rappellent l'octave ou la consommation de la grâce et de l'éternelle félicité.

Digitized by Google

RÉPONSES

A DIVERSES QUESTIONS

TOUCHANT LA RÈGLE DE SAINT FRANÇOIS.

PRÉFACE.

L'ordre des Frères mineurs a été donné à l'Eglise, entre tous les ordres religieux, pour édifier les fidèles dans la foi et les mœurs par les enseignements de la doctrine et les exemples d'une bonne vie, pour leur apprendre à marcher sur leurs traces et fortifier leur foi contre la perversité des hérésies. Il a été placé comme un flambeau dont l'éclat doit dissiper les ténèbres de la maison et remplir de courage les ouvriers qui y travaillent. Mais pour retirer un fruit plus abondant de ces divers moyens d'édification, cet ordre a besoin d'être revêtu de quatre ornements distincts, sans lesquels il ne saurait profiter aux autres comme il convient, bien que pour lui-même il puisse se passer de quelqu'un d'entre eux. Le premier est une vie irrépréhensible; elle est pour nous d'une utilité souveraine et elle édifie le prochain. Le second est la science des saintes Ecritures, sans laquelle on ne saurait enseigner ni sûrement ni utilement les autres. Le troisième est le pouvoir de prêcher et d'entendre les confessions; car on rend par là aux fidèles les services les plus considérables. Le quatrième,

Digitized by Google

enfin, est une réponse satisfaisante à certains doutes de personnes qui ne comprennent pas comment, dans un ordre, plusieurs choses puissent se faire raisonnablement et licitement, et bien plus, nécessairement et d'une façon méritoire. Ces choses les remplissent d'étonnement et les scandalisent. Il faut donc leur montrer comment et de quelle manière de pareilles choses sont conformes à la raison, puisque nous sommes tenus à les observer. Notre lumière doit briller aux yeux de tous si nous ne voulons pas que nos œuvres deviennent un piége aux aveugles. Aussi le Seigneur a-t-il dit : *Vous êtes la lumière du monde... Que votre lumière brille devant les hommes*[1]. Il nous est donc important de mettre au grand jour des choses qui, non comprises, pourraient être regardées comme des ténèbres et nuire à l'édification du prochain; il nous est nécessaire d'en rendre raison. Quand un homme ne connaît point un art, il ne comprend point de quelle utilité peuvent être certains instruments de cet art entre les mains des ouvriers. Ainsi le plus souvent les mondains et les ignorants sont dans un tel étonnement de voir les hommes spirituels faire telles ou telles choses, qu'il est avantageux d'en dérober plusieurs à leur regard, non par dissimulation, mais par sagesse, pour ne point nuire aux faibles et ne pas donner une occasion de scandale aux hommes d'une intelligence bornée. « *Otez la rouille de l'argent,* dit l'Ecriture, *et il s'en formera un vase très-pur*[2]. Enlevez du bien ce qui peut prêter au soupçon, en

[1] Mat., 5. — [2] Prov., 15.

Digitized by Google

en rendant raison, et il paraîtra pur, et ce qui semblait vicieux sera considéré comme excellent. De là cette parole de saint Pierre : *Soyez toujours prêts à répondre, pour votre défense, à tous ceux qui vous demanderont raison de votre espérance*[1]. Les œuvres de Dieu sont elles-mêmes d'une pureté éclatante, et cependant elles sont souvent, pour les ignorants et les infidèles, une occasion de ruine lorsqu'ils ne les comprennent pas et les expliquent d'une façon grossière ou perverse. *Heureux*, dit le Seigneur, *celui qui ne prendra point de moi un sujet de scandale*[2]. Et le Prophète dit également : *Vous serez saint avec celui qui est saint, et vous userez de détour à l'égard de celui dont la conduite n'est pas droite*[3]. Si donc vous désirez voir votre flambeau répandre des rayons plus lumineux, éloignez les obstacles, et sa clarté jaillira plus pure et plus éclatante.

[1] I Pet., 3. — [2] Matt., 11. — [3] Ps. 17.

Digitized by Google

QUESTION PREMIÈRE.

Pourquoi, tant d'ordres saints et approuvés existant déjà dans le monde, saint François a voulu établir une règle nouvelle.

On demande donc pourquoi, tant de saints ordres existant, tant de règles étant approuvées, saint François a voulu établir une nouvelle règle, comme si les instituts des autres saints ne suffisaient pas.

Je réponds : Notre père, saint François, plein de l'esprit de Dieu, embrasé du zèle de sa charité et de l'amour du prochain, brûlait en son cœur d'un triple désir. Il aurait voulu pouvoir imiter Jésus-Christ en toute vertu et en toute perfection ; s'attacher à Dieu sans réserve en le goûtant par une contemplation assidue ; lui gagner le plus d'hommes possible et sauver ces âmes pour lesquelles le Sauveur a daigné être crucifié et mourir. Or, comme ce n'était point assez pour lui d'accomplir tout cela en personne, il résolut d'établir un ordre afin d'avoir, non-seulement dans le temps présent, mais encore dans l'avenir, un grand nombre de coopérateurs appliqués à imiter sa sainteté et à ramener une multitude d'âmes à Dieu. Les ordres que notre saint trouva dans l'Eglise avaient bien quelques-unes de ces trois choses ; car les cénobites imitent Jésus-Christ dans la pratique des vertus, les ermites s'adonnent très-fréquemment à la contem-

Digitized by Google

plation divine, les clercs dirigent les peuples, ils sont chargés des âmes en vertu de leur ministère, et ils doivent exercer à leur égard une vigilance souveraine. Mais aucun ordre ne réunissait ces trois choses ensemble. Alors, instruit par l'Esprit-Saint, il fit une nouvelle règle et il établit un nouvel ordre ayant pour but de marcher sur les traces de Jésus-Christ en pratiquant les conseils évangéliques, en vivant dans l'obéissance, la chasteté et le renoncement aux biens; de s'adonner utilement au salut des âmes par la prédication et la confession, et d'arriver aux pures jouissances de la céleste contemplation en observant la pauvreté la plus rigoureuse et en gardant ainsi une liberté entière d'esprit. Si quelquefois dans cet ordre le travail extérieur vient interrompre le repos de la contemplation, la liberté du cœur n'étant distraite par aucune sollicitude des choses temporelles, laisse aux hommes fervents une grande facilité de répondre à leur vocation spirituelle, comme de prier, de lire, de méditer, de contempler. Or, le tumulte des soins terrestres nous empêche plus fortement d'arriver à la pureté de la dévotion, que le travail extérieur des œuvres de vertu, car l'importunité de tels soins produit l'inquiétude de l'esprit quand le corps est en repos. Au contraire, l'exercice fidèle des bonnes œuvres donne le repos à la conscience, et en l'affermissant il l'élève vers les célestes hauteurs. Ce travail est comme la préparation d'un banquet où l'homme doit goûter l'allégresse et le repos. Ainsi le Seigneur s'occupait durant le jour à enseigner sa doctrine au

Digitized by Google

peuple et à guérir les malades, et il consacrait les nuits à prier dans les lieux retirés. *Le jour, il enseignait dans le temple*, dit saint Luc, *et la nuit, sortant de la ville, il se retirait sur le mont des Oliviers*[1]. Et le Prophète dit de même : *Le Seigneur a fait éclater sa miséricorde durant le jour, et la nuit a retenti de cantiques à son nom*[2]. Saint François a voulu que ses frères fussent astreints à travailler au salut des âmes, non par un précepte rigoureux, mais seulement par le sentiment d'une charité toute libre ; il a voulu leur faire acquérir des mérites en sauvant les autres et les soustraire aux dangers attachés à leur ruine ; il les a rendus participants dans le gain et mis à l'abri des pertes. Ils doivent arracher les hommes aux périls du naufrage ou de l'incendie, en demeurant en sûreté sur la pierre ferme et sans courir le risque de s'abîmer avec ceux qui périssent dans le péché.

QUESTION II.

Pourquoi les frères mineurs prêchent au peuple et entendent les confessions, alors qu'ils n'ont point la charge ordinaire des âmes.

Mais, nous dit-on, puisque vous ne voulez point accepter le soin ordinaire des âmes, pourquoi prêchez-vous au peuple et entendez-vous les confessions ?

[1] Luc., 21. — [2] Ps., 41.

Digitized by Google

Vous portez votre faulx dans la moisson des autres; car c'est là l'affaire de ceux qui ont charge d'âmes. Vous faites injure aux pasteurs; vous exercez à leur préjudice un ministère qui leur a été confié; vous trompez ceux que vous absolvez, n'ayant pas sur eux la juridiction ordinaire. Vous agissez contre les saints canons et mettez vos âmes en péril.

Je réponds : Nous ne faisons injure à personne, nous ne trompons personne; mais le saint-siége, qui a sans intermédiaire le soin de l'Eglise, et de qui les autres pasteurs, tant supérieurs qu'inférieurs, reçoivent leur juridiction, soit médiatement, soit immédiatement; le saint-siége, dis-je, d'où émanent toutes les lois canoniques, a vu qu'en ces derniers temps les jours périlleux dont parle l'Apôtre menaçaient; que, d'un autre côté, le filet de la prédication évangélique ayant été jeté, avait entraîné à la foi une si grande multitude d'hommes qu'il en rompait; que la moisson des fidèles était abondante et les ouvriers peu nombreux à cause des péchés qui se multiplient chaque jour dans l'Eglise; il a vu que les évêques adonnés aux affaires du dehors ne peuvent s'appliquer aux choses spirituelles; que peu de pasteurs résident en personne dans leurs églises, mais qu'ils confient à des vicaires et à des mercenaires leurs brebis ou autrement les âmes dont ils sont chargés; qu'en plusieurs de ces hommes se rencontrent beaucoup de défauts : l'ignorance, une vie sans régularité, la négligence et autres vices qui les rendent inhabiles au gouvernement des âmes, et ainsi les

Digitized by Google

peuples demeurent sans être instruits de leurs devoirs, sans être arrachés de la fange du péché. Alors il nous a appelés au secours du clergé et des fidèles, afin que, par la prédication et la confession, nous apportassions quelque soulagement aux âmes, et qu'en acceptant une partie du fardeau des pasteurs ils fussent d'autant allégés. Ainsi Pierre et ses compagnons ne pouvant à eux seuls tirer jusqu'aux rivages de la mer leurs filets à cause de la multitude de poissons dont ils étaient remplis, firent signe à Jacques et à Jean qui étaient dans une autre barque, image de la vie religieuse, de venir les aider pour les empêcher de périr et de perdre le fruit de leur pêche. Lors donc qu'envoyés par le siége apostolique, accueillis par la bienveillance des évêques, nous remplissons vis-à-vis de leurs sujets l'office de prédicateurs et de confesseurs, c'est au nom de la charité et en vertu de l'autorité de leurs supérieurs que nous les absolvons; nous ne les trompons pas, mais nous les secourons; nous ne portons aucun préjudice à leurs pasteurs, mais nous leur rendons service; car nous travaillons pour eux et nous exhortons les fidèles à leur rendre l'obéissance qui leur est due. Si le curé peut commettre à un autre le soin de son troupeau, combien plus le peuvent le Pape et les évêques qui ont une puissance plus entière sur tous les hommes confiés à leur sollicitude sans distinction aucune? Et ensuite si nous donnons aux fidèles par charité et sans y être forcés les secours spirituels en les instruisant, en priant et en les absolvant de leurs fautes dans la confession, de leur côté

Digitized by Google

ils pourvoient à nos besoins corporels par une charité parfaitement libre et sans y être contraints en aucune manière; et d'ailleurs le Seigneur a établi que ceux qui annoncent l'Evangile peuvent vivre de l'Evangile [1].

QUESTION III.

Pourquoi les frères mineurs s'appliquent à l'étude des lettres.

Comme les religieux doivent vivre en toute simplicité, abonder en toutes sortes de vertus et diriger tous leurs efforts de ce côté, je demande donc pourquoi de nos jours les frères mineurs s'adonnent à l'étude des lettres, pourquoi ils étudient dans leur vie privée? Nos pères d'autrefois sont loués d'avoir dédaigné de pareilles occupations, ainsi que nous le lisons de saint Benoît et des autres.

Je réponds: L'office de prédicateur et de confesseur étant attaché à notre ordre comme partie régulière de ses emplois, cet office exige la connaissance des saintes Ecritures qui, en plusieurs endroits, ont besoin d'explications difficiles; mais si l'on ne veut par ignorance enseigner l'erreur pour la vérité, il est nécessaire de se livrer à l'étude de ces divins Livres et d'avoir des maîtres pour en être instruit. Ensuite une telle science est non-seulement utile à l'enseignement

[1] I Cor. 9.

Digitized by Google

des autres, mais encore à notre propre instruction; car elle apprend à l'homme à bien se gouverner lui-même, à discerner les vertus des vices, à avoir une connaissance plus claire de Dieu et des récompenses futures, et à vivre en tout avec plus de prudence et en produisant des fruits plus abondants. Aussi l'Apôtre exhorte-t-il Timothée à s'adonner à cette lecture[1], et nous entendons fréquemment louer le zèle des saints à méditer les Ecritures célestes. C'est aux sources des Ecritures que l'on puise la vérité de la foi et la sainteté de la vie, sans lesquelles il est impossible d'arriver au salut. Ensuite les hérétiques ont trouvé dans de fausses interprétations de ces livres sacrés l'occasion de leurs erreurs; il faut donc, par une investigation profonde et diligente, renverser leurs subtilités, prémunir les fidèles contre leurs fraudes et découvrir leurs piéges cachés. De là cette parole de saint Jérôme : « Une sainte ignorance ne sert qu'à « elle-même; mais autant elle édifie l'Eglise par les « bons exemples de sa vie, autant elle lui est nui- « sible si elle ne peut s'opposer à ceux qui ré- « pandent l'erreur. » De là encore cette autre parole de l'Apôtre : *Que l'évêque soit puissant à exhorter selon la saine doctrine et à convaincre ceux qui s'y opposent*[2].

[1] I Tim., 4. — [2] Tit., 1.

Digitized by Google

QUESTION IV.

Pourquoi les frères mineurs n'ont rien de propre ni en particulier ni en commun.

Il suffit à la perfection d'une religion de ne rien posséder de propre en particulier, et d'avoir en commun des biens destinés aux besoins de tous. Tels étaient les ordres de nos anciens Pères, de saint Benoît, de saint Augustin et des autres. C'est même agir contre la raison et en quelque sorte tenter Dieu, que d'exposer un ordre aussi considérable à une mendicité de chaque jour, comme si l'on attendait que le Ciel pourvût à sa nourriture alors qu'il est en son pouvoir de se la procurer autrement.

Je réponds : La perfection a plusieurs degrés : les uns sont plus élevés, les autres moins; et l'on ne préjudicie en rien à la perfection des autres ordres, parce que l'on peut en trouver de plus sublimes. Il n'y a pas tentation de Dieu à croire aux promesses de Jésus-Christ, à obéir à ses conseils, à marcher sur ses traces. Il s'est écrié lui-même : *Je vous le dis en vérité, pour vous qui avez tout abandonné et m'avez suivi, vous serez assis sur douze trônes et vous jugerez les douze tribus d'Israël*[1]. Le Seigneur nous a enseigné cette pauvreté, il l'a pratiquée, il n'a rien voulu posséder sur la terre. *Les renards ont leurs*

[1] Mat., 19.

Digitized by Google

tanières, et les oiseaux du ciel leurs nids; mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête[1].

Beaucoup de raisons ont porté notre ordre à ne rien avoir en propre sur la terre. C'est 1° afin de marcher d'une manière plus parfaite à la suite de Jésus-Christ, car il a dit : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres et suivez-moi*[2]; 2° pour nous soustraire plus facilement aux piéges de l'avarice : *Ceux qui veulent devenir riches*, écrit l'Apôtre, *tombent dans la tentation et dans le piége du diable, en divers désirs inutiles et pernicieux qui précipitent les hommes dans l'abîme de la perdition et de la damnation, car l'amour des richesses est la racine de tous les maux*[3]; 3° pour expier plus parfaitement les fautes de superfluité[4] : *L'homme rendra sept fois autant*, dit le Sage, *et il donnera tout ce qu'il a dans sa maison;* 4° afin d'acquérir une gloire plus élevée en pratiquant les diverses vertus qui accompagnent la pauvreté, selon cette parole du Sauveur[5] : *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux;* 5° afin d'avoir l'esprit plus libre pour les choses spirituelles, comme l'oraison, la contemplation, la lecture. De là cette autre parole de Jésus-Christ[6] : *Ne vous mettez point en peine d'avoir de l'or ou de l'argent, ou d'autre monnaie dans votre bourse;* 7° afin de proposer avec moins de crainte la parole de Dieu à tous; 8° afin de pouvoir mieux enseigner aux hommes qui espèrent dans le

[1] Mat., 8. — [2] Mat., 19. — [3] I Tim., 6. — [4] Prov., 6. — [5] Mat., 5. — [6] Mat., 10.

Digitized by Google

Seigneur à mettre leur confiance en lui ; 9° pour avoir l'occasion, en demandant l'aumône, d'offrir aux autres de plus fréquents exemples d'édification ; 10° afin de porter ceux qui nous viennent en aide pour les biens de ce monde, à nous demander avec plus de confiance les biens de l'âme ; 11° afin de nous rendre plus attentifs à ne causer aucun scandale dans la crainte de manquer des choses nécessaires à la vie ; 12° afin que nous soyons d'autant plus humbles que nous avons plus besoin du secours des autres. Mais comme nous répandons parmi les fidèles la semence spirituelle, ce n'est pas seulement à titre de grâce que nous attendons d'eux les aliments corporels ; car *l'ouvrier est digne de sa récompense*[1]. Il ne nous convient pas, dit saint Jérôme, de pourvoir à nos besoins en possédant des revenus, mais nous devons nous approcher de la table du Seigneur comme de fidèles coopérateurs.

QUESTION V.

Pourquoi les frères mineurs ne demeurent pas dans la solitude.

Les autres religieux se sont appliqués à se soustraire au tumulte de la multitude mondaine et à demeurer dans la solitude. Pourquoi donc avez-vous coutume de demeurer de préférence dans les villes et autres

[1] Luc., 10.

Digitized by Google

endroits populeux, comme si vous désiriez y trouver plus de délices et y vivre en de plus grandes agitations et avec moins de dévotion?

Je réponds : Nous avons coutume de demeurer parmi les hommes pour trois raisons principales : 1° pour leur édification, afin d'être plus promptement à eux quand ils demandent à s'approcher du sacrement de pénitence, à être instruits, à recevoir des conseils de salut, et aussi afin de leur donner l'exemple d'une bonne vie. Si nous étions éloignés d'eux, ils ne pourraient venir aisément nous trouver dans leurs besoins, il serait difficile de nous appeler aussi souvent; ces allées et venues seraient pour nous la source d'une plus grande agitation que notre séjour parmi eux; et ensuite souvent avant notre arrivée les sentiments d'amour et de componction des pécheurs qui demandent à se confesser auraient eu le temps de s'évanouir.

2° La seconde raison est le manque d'aliments. Nous ne pourrions trouver personne qui offrît les choses nécessaires à la vie, soit aux arrivants, soit aux religieux de ces résidences, soit aux malades, et nous ne les avons pas en notre possession. Ensuite les étrangers qui viennent pour nous demander conseil, ne pouvant faire leurs affaires et se retirer aussitôt, seraient forcés le plus souvent de demeurer en nos maisons, et plusieurs raisons s'y opposent : ce serait pour nous une source de dérangement, une cause de soupçon, et notre pauvreté ne nous permettrait pas de les recevoir.

Digitized by Google

3° La troisième raison, c'est notre sûreté. Si nous demeurions loin des villes, nous ne pourrions défendre nos livres, nos calices, nos vêtements et autres objets nécessaires contre les voleurs, les bandits et les gens au service des puissants. Nos personnes mêmes seraient souvent exposées; car nous pourrions blesser quelqu'un dans nos prédications, en indisposer d'autres en recevant dans l'ordre leur fils ou leur frère; d'autres encore voudraient contrister malicieusement un ami des frères, ou bien ne nous supporteraient qu'avec peine en certains endroits : ce serait assez pour les exciter à incendier nos maisons, et il nous serait impossible de goûter la paix en de pareils lieux. Ceux qui ont des possessions et des biens suffisants, peuvent résider hors des villes. De même les solitaires dont les besoins sont fort restreints et qui n'ont presque rien à demander aux autres. Je passe sous silence plusieurs autres raisons qui nous obligent à demeurer parmi les hommes et non dans la solitude, selon les conditions de notre ordre. Ce que nous venons de dire suffit.

QUESTION VI.

Pourquoi les frères mineurs ont de grands couvents.

Nos saints Pères sont loués d'avoir habité en de petites cellules, en des demeures sans valeur. Pourquoi donc, vous autres, bâtissez-vous de grandes et

Digitized by Google

superbes maisons, des oratoires somptueux? pourquoi acquérez-vous à grand prix des cours d'une si vaste étendue, alors que vous êtes pauvres et mendiants, et que vous devez mépriser les choses de ce monde?

Je réponds : Comme il nous faut demeurer parmi les hommes, ce doit être à l'extérieur ou à l'intérieur des villes. Si c'était au-dehors où nous pourrions acheter des terrains plus grands à un prix plus faible, soit dans les jardins, soit dans la campagne, nous aurions de temps à autre à redouter la guerre; les habitants du lieu craindraient que les ennemis ne vinssent à s'emparer de nos maisons et à s'en servir pour attaquer leurs villes; ils n'oseraient pas d'ailleurs, en de pareils dangers, venir chez nous pour la confession, la messe et la prédication, et aussi ils n'aiment point nous voir demeurer hors de leurs murs. Si, au contraire, nous habitons à l'intérieur des villes, où, à cause de la grande multitude, les places sont d'un plus haut prix, il nous faut cependant en acheter une étendue suffisante pour le cloître, l'oratoire, les bâtiments nécessaires à la communauté, aux étrangers, aux malades, pour le jardin dont nous avons besoin pour produire des légumes et pour prendre l'air, si nous voulons pourvoir au soulagement des malades, conserver la santé des autres religieux et offrir quelque récréation à ceux qui se sont fatigués dans les choses spirituelles. Les séculiers accoutumés à courir çà et là ne sentent pas la nécessité de pareils lieux pour respirer l'air; mais les religieux enfermés entre les murs de leurs cellules deviennent bientôt languissants et in-

Digitized by Google

capables d'aucun exercice de l'esprit, s'ils ne trouvent en leurs demeures quelques moyens de se récréer; bientôt ils ne font plus aucun progrès, ni pour eux ni pour les autres, dans la dévotion intérieure ni dans l'intelligence de la sagesse; on ne voit plus briller en eux les exemples de vertu ni la doctrine du salut. Sans doute les parfaits trouvent bons tous les lieux pour l'observance de la discipline intérieure, mais il n'en est pas ainsi des imparfaits et de ceux qui ont encore à se former à la vertu. Ils ont besoin de divers endroits dans leurs cloîtres pour savoir où ils doivent se taire, où il leur est permis de parler, où il faut prier, travailler, lire, manger, où les malades reçoivent des soins, où les arrivants se reposent des fatigues du voyage. Tout cela est nécessaire dans une communauté; car si chaque chose se faisait confusément et selon la volonté de chacun, il n'y aurait plus parmi les frères ni la discipline, ni la tranquillité, ni la dévotion convenables, ce qui causerait un grave détriment à la religion et tournerait au scandale et à la ruine des autres; car les faibles n'apprendraient plus à avancer, et les parfaits ne contribueraient plus à l'édification de leurs frères.

Mais, comme nous l'avons dit, les terrains dans l'enceinte des villes sont d'un prix trop grand pour que nous puissions acquérir une étendue suffisante pour placer nos divers logements à la suite les uns des autres et à un même étage. Il faut donc les élever les uns au-dessus des autres et de façon à leur donner l'air suffisant pour la santé. Voilà pourquoi nos mai-

Digitized by Google

sons paraissent si considérables, si élevées, si superbes et si peu conformes à la pauvreté; et cependant la pauvreté est la principale cause de toute cette apparence extérieure. Pour ne pas trop nous élargir au-dehors, nous nous resserrons au-dedans. — Nous sommes environnés des maisons de nos voisins, nous avons souvent à craindre les incendies qui s'étendent au loin dans les villes; pour ne pas exposer nos maisons, nos églises, nos livres et autres choses nécessaires à des périls de chaque jour, pour ne pas être plongés en des alarmes continuelles sur le sort de nos malades, pour ne pas non plus fatiguer nos voisins par la crainte d'incendies de notre part, nous construisons nos maisons en pierre, quand nous le pouvons. Elles sont ainsi moins exposées au feu et de plus longue durée; car non-seulement le corps a à souffrir, mais le cœur aussi est soumis à de grandes distractions, quand on a à construire souvent de nouveaux édifices, surtout lorsque l'argent manque et qu'il faut le recueillir en mendiant.

Cependant, en tous ces édifices, je ne prétends excuser que ce qui est nécessaire et excusable, et je m'unis à vous pour blâmer dans nos maisons les superfluités, les recherches, les choses contraires à l'esprit religieux et dérogeant à notre règle et à la pauvreté; je les blâme ainsi que tout ce qui déplaît à Dieu dans notre conduite et dans les divers objets à notre usage. Ceux-là sont coupables de cinq péchés différents, qui introduisent le superflu parmi les édifices et ailleurs: 1° Ils transgressent la règle; car en renonçant aux

Digitized by Google

pompes du siècle ils ont promis de servir le Seigneur dans la pauvreté et l'humilité véritable. De là cette parole de l'Apôtre : *Si je rétablis de nouveau ce que j'ai détruit, je me constitue moi-même prévaricateur*[1]. 2° Ils donnent le mauvais exemple : les autres apprennent à faire de même, ou bien ils se scandalisent en voyant ceux qui devraient mépriser de telles choses les rechercher et les poursuivre. 3° Ils répandent le trouble parmi les frères avec de semblables édifices et tant de sollicitudes; la dévotion s'éteint et la discipline se détruit dans la religion, selon cette parole : *Ceux qui vous rebâtissent sont venus; ils sont vos destructeurs, et ceux qui vous dissipent sortiront du milieu de vous*[2]. 4° Ils dépouillent les autres pauvres, auxquels ils ravissent les aumônes, et de semblables édifices sont pris sur leurs vêtements et leur nourriture; car en donnant aux uns on refuse aux autres, parce que la volonté et les moyens manquent souvent pour donner à tout le monde. 5° Lorsque nous poussons ainsi les hommes à donner, ils perdent la confiance qu'ils nous portaient et nous devenons impuissants à les édifier par nos exemples, nos prédications, etc. En nous voyant approcher, ils sont dans la crainte et l'effroi que nous ne voulions leur demander quelque chose de pénible à accorder. Ils rougissent de nous refuser; mais en ne donnant pas de bon cœur ils ont moins de mérite, et ainsi ils perdent leur bien et le prix de leur bonne œuvre.

[1] Gal., 2. — [2] Is., 49.

Digitized by Google

QUESTION VII.

Pourquoi les frères mineurs recueillent et conservent plus qu'il ne faut pour la nourriture d'un seul jour.

Le Seigneur a dit : *Soyez sans sollicitude pour le lendemain*[1]; et vous, par votre règle, vous faites profession de suivre la pauvreté évangélique. Vous ne devez donc recueillir et conserver que ce qui vous est nécessaire pour la nourriture de chaque jour. Cependant vous ne semblez pas agir de la sorte.

Je réponds : Si nous pesons avec attention les paroles de l'Evangile, nous verrons qu'elles défendent l'inquiétude et non la prévoyance. Aussi les saints apôtres, observateurs très-parfaits de l'Evangile, demandaient et recevaient, tant pour eux que pour les autres pauvres qui avaient tout quitté pour Jésus-Christ, les secours des fidèles en vue des besoins corporels à venir. Paul, sur la demande de Pierre, de Jean et de Jacques, fit faire des collectes par les églises afin de nourrir les pauvres du Seigneur. Nous trouvons qu'il a agi de la sorte en plusieurs circonstances. Il a aussi travaillé de ses mains pour se procurer à lui-même et à ses compagnons les choses dont il avait besoin[2]. Par sollicitude il faut entendre une anxiété pleine de tourment pour les choses superflues, une

[1] Mat., 6. — [2] I Cor., 10. — II Cor., 9. — Act., 20.

Digitized by Google

recherche illicite de ces mêmes choses, une prévoyance avare à les entasser. Comme dans l'œuvre de notre salut nous devons placer par-dessus tout notre espérance en Dieu, de même nous devons lui abandonner le soin de nos biens corporels, et cependant, lorsque nous le pouvons sans nuire à notre avancement spirituel et à celui des autres, pourvoir à ce qui nous est nécessaire, pour ne pas sembler tenter Dieu et attendre qu'il nous nourrisse miraculeusement chaque jour, comme autrefois les enfants d'Israël. La sainteté de nos premiers frères, animée de l'ardeur d'une perfection plus grande, avait coutume de recueillir en quantité moins considérable qu'aujourd'hui les choses nécessaires à la vie, et le peuple a conçu de là l'opinion qu'il nous est défendu de rien garder pour le lendemain; mais ni en ce temps, ni aujourd'hui, aucun empêchement ne nous a été fait de pourvoir pour quelque temps aux nécessités futures de la vie, surtout pour les choses dont nous pourrions avoir un besoin plus pressant et qu'il nous serait impossible de nous procurer en mendiant. Il y a, en effet, des choses qui veulent être recueillies dans le temps où elles sont abondantes; si on ne le fait alors qu'elles sont communes et entre les mains de tout le monde, on ne peut dans la suite les avoir ni pour les infirmes, ni pour les étrangers, ni pour les autres sans de grandes difficultés, sans les payer à un prix fort élevé. Or, les mendiants ont coutume de demander dans le temps surtout où ils savent que les riches ont sous la main ce qu'ils réclament, comme à l'heure du repas.

Digitized by Google

Ainsi le Seigneur ordonna à son peuple de recueillir la manne à un temps marqué, parce qu'il ne devait pas la trouver dans la campagne durant tout le jour [1]. De là cette parole du Psaume : *Vous leur donnez leur nourriture en temps opportun* [2]. En agissant de la sorte, nous n'étendons pas tant notre prévoyance à nous-mêmes qu'à ceux à qui nous demandons, puisque nous le faisons au moment où il leur est plus facile de répondre à nos désirs et où ils sont mieux disposés à nous accorder l'aumône.

QUESTION VIII.

Pourquoi les frères mineurs demandent plus aujourd'hui qu'autrefois.

Pourquoi donc demandez-vous plus aujourd'hui qu'autrefois? Vous vous contentiez dans le commencement de parcourir un petit endroit ou tout au plus quelques-uns, et vos demandes se bornaient à peu de chose. Aujourd'hui vous vous étendez par toute la terre, vous embrassez les villes et les campagnes, et vous ramassez abondamment. L'avarice semble avoir crû parmi vous, et le soin de votre ventre vous avoir inspiré une telle prévoyance. On dirait que l'anéantissement de l'esprit en vous ne vous permet pas de demeurer en paix dans vos cellules.

Je réponds : Je n'ose point, comme je l'ai dit déjà,

[1] Exod., 16. — [2] Ps. 144.

Digitized by Google

excuser les coupables en ce point et en d'autres ; je me propose seulement de satisfaire les hommes bienveillants en faveur de ceux qui sont conduits par la raison et font tout avec une intention pieuse. Quant aux malveillants, ils désirent plutôt calomnier nos actions que connaître la vérité, et ils seraient bien attristés si, leur montrant la vraie raison de plusieurs choses, on leur ôtait le moyen de médire. En effet, un ennemi aime mieux avoir l'occasion d'exercer sa malignité contre celui qu'il a en haine, que d'en manquer ; car alors il semble le poursuivre non par envie, mais par justice. Si aujourd'hui nous paraissons recueillir plus qu'autrefois en mendiant, entre autres raisons majeures dont vous pouvez reconnaître la vérité, en voici une importante : c'est qu'autrefois les frères étaient peu nombreux ; maintenant ils se sont multipliés partout et ainsi ils ont besoin de plus de choses, car plus le nombre augmente, plus la nécessité des objets indispensables à la vie devient grande. Le Seigneur, en venant au monde, se contenta d'un faible réduit et d'une crèche ; mais plus tard, ayant réuni une troupe de disciples, il demanda une salle vaste et bien ornée pour célébrer la Pâque.

En second lieu, dans ce grand nombre de religieux il y a des faibles et des infirmes. Parmi eux on compte surtout des hommes qui ont porté autrefois pendant plusieurs années le poids d'une vie de travail et d'une pauvreté élevée. Aujourd'hui ils sont brisés par les misères inhérentes à notre mortalité, et la charité nous oblige impérieusement à ne pas les abandonner

Digitized by Google

comme de vils animaux, mais à leur donner autant que possible et avec tendresse les adoucissements corporels réclamés par leur état, tant pour exercer la miséricorde que pour édifier les autres et instruire nos jeunes frères. Or, il nous faut, en faveur de tels hommes, demander plus qu'autrefois; il est nécessaire de le faire.

En troisième lieu, il y a aujourd'hui dans l'Eglise des mendiants de divers ordres, et ce qu'on nous donnait à nous seuls est maintenant partagé entre plusieurs. Nous sommes donc obligés de nous étendre plus au loin, puisque nous recevons moins en chaque lieu. Ce que nous offrait autrefois une seule personne sans aucune demande de notre part, maintenant nous le recueillons à peine en détail et avec honte en parcourant plusieurs endroits. Il nous faut demander parce qu'on donne peu à ceux qui ne le font pas; car les hommes sont fatigués de la multitude des demandeurs. Ceux qui ne possèdent rien par eux-mêmes, n'ont que ce moyen d'obtenir des autres les choses dont ils ont besoin lorsqu'on ne vient pas les leur offrir, s'ils ne veulent en manquer, ou se les procurer illicitement, ou se mettre au service d'autrui d'une manière quelconque,

Enfin, une dernière raison qui nous porte à agir ainsi, raison que je ne trouve pas entièrement admissible, mais qui cependant peut être une excuse, c'est que l'homme non accoutumé à souffrir la détresse se sent porté et comme obligé à ramasser davantage.

Digitized by Google

QUESTION IX.

Quelle est la cause de cette impatience à supporter la misère dont il vient d'être parlé dans la réponse précédente.

Mais quelle peut être la cause de cette impatience à supporter la misère, sinon la sensualité qui ne veut manquer d'aucune des choses qu'elle désire et qui est ainsi la ruine de toute religion?

Je réponds : Cette cause, il est vrai, existe chez plusieurs, mais elle n'est pas le principal mobile de notre conduite; nous sommes poussés par plusieurs autres encore. Nous venons de le dire, nous avons dans l'ordre aujourd'hui plus d'hommes débiles et infirmes qu'autrefois où presque tous les membres étaient nouveaux. Ils sont accablés de fatigues et leurs forces sont épuisées; il faut bien les soulager si l'on ne veut point les voir défaillir entièrement. Agir autrement serait contraire à la miséricorde, à la charité, à la sagesse; car de tels hommes, par leurs conseils, leur zèle et l'exemple de leur piété, contribuent puissamment à soutenir l'ordre dans sa vigueur et l'empêchent de déchoir tout d'un coup de sa pureté première. Sans doute ils ne semblent pas jeter un éclat aussi brillant qu'autrefois, si l'on considère en eux l'extérieur, car leur corps va se détruisant. Mais faudra-t-il donc, oubliant tout sentiment de misé-

Digitized by Google

ricorde, les laisser s'éteindre tout d'un coup? Ce serait entretenir dans l'ordre les pensées de la chair; chacun de nos jeunes religieux maintenant en bonne santé se dirait, inspiré par une prudence toute charnelle : « Si de tels hommes, après avoir livré leur corps à toutes sortes de fatigues pour l'édification de l'ordre, et après s'être épuisés, sont abandonnés maintenant et périssent sans pitié, je dois veiller sur moi, épargner mon corps et le conserver en lui donnant tous les soins possibles, pour qu'il ne m'arrive rien de semblable. » Et ainsi à peine en trouverions-nous un seul qui voulût s'exercer avec ferveur au service de Dieu. — Mais si les faibles doivent être traités miséricordieusement, il convient aussi que les autres, qui forment avec eux un même corps et une même société, qui les servent et supportent pour eux tous les travaux de l'ordre à la maison et à l'église, en souffrant du froid, en demandant l'aumône et en remplissant d'autres charges, il convient, dis-je, qu'ils soient traités également sous certains rapports avec une grande douceur, et qu'ils soient l'objet de soins empressés. Ils sont de la sorte moins exposés à se scandaliser des premiers et à murmurer contre eux, comme si à eux seuls ils absorbaient tous les dons faits à la maison; ils sont portés à travailler pour eux avec plus de patience, à les servir avec plus de contentement; et les infirmes ont moins à rougir, ils sont plus encouragés à recevoir les choses dont ils ont besoin en voyant les autres frères participer à leur consolation. Les religieux robustes et pleins de santé

Digitized by Google

ne doivent donc pas désirer ces choses pour eux-mêmes, ni les regarder comme le fruit de leur zèle, quand ils les ont obtenues en demandant l'aumône; mais ils doivent penser, et c'est la vérité, que Dieu les leur envoie en considération des faibles, et que s'il les donne en si grande abondance c'est afin de consoler également les forts.

Outre ces raisons, Dieu veut encore faire briller la vérité de sa promesse et manifester sa libéralité, lorsqu'il nous envoie, à nous qui avons résolu de ne posséder aucun revenu assuré, et remis entre ses mains toute sollicitude des biens présents, lorsque, dis-je, il nous envoie les choses nécessaires à la vie avec plus de tendresse qu'à plusieurs autres qui possèdent de vastes champs et dont les bourses sont remplies. Il veut par-là nous exciter à nous confier en lui avec plus de sécurité et à le servir plus fidèlement.

Ensuite, parmi ceux qui ont renoncé nouvellement au siècle, plusieurs ont été nourris délicatement. Lorsque dans l'ordre, contrairement à leurs habitudes, ils se voient astreints tout d'un coup au travail, à une nourriture moins recherchée, à l'obéissance, à une règle, la nature encore délicate s'épouvante et languit, et si l'on ne traite avec douceur ces nouveaux venus jusqu'à ce qu'ils soient accoutumés peu à peu à supporter toute l'austérité de l'ordre, ils se dessécheront et languiront toujours, ou bien la crainte de la peine les fera retourner à leur vomissement.

Une autre cause d'une telle conduite est l'applica-

Digitized by Google

tion de l'esprit. En effet, une attention assidue à étudier les saintes Ecritures, à s'animer dans la dévotion, à combattre les tentations, à s'affermir dans la sollicitude intérieure, une telle attention, dis-je, consume et épuise de telle sorte les forces du corps, qu'il serait bientôt réduit au néant si on ne lui donnait de temps à autre quelque soulagement extérieur. Si donc nous avons quelquefois des aliments plus recherchés, c'est là proprement le partage des mendiants. Ils ne réservent rien pour l'avenir, car ils n'ont point de greniers à remplir, ni de vastes champs à acheter, et ainsi ils consomment sans retard les choses que le Seigneur veut bien leur envoyer. Comme plusieurs, selon leurs moyens et leur piété, nous offrent ce que le Seigneur leur a donné de meilleur, nous aussi n'ayant rien autre chose dont nous puissions faire usage, nous mangeons et nous buvons indifféremment et sans distinction ce qu'on nous présente, pour ne pas sembler avares ou ingrats, et en cela nous agissons selon ce passage de la règle : *Qu'il vous soit permis de manger de tous les aliments qui vous sont servis.* Si un mendiant refusait ce qu'on lui offre, comme il n'a pas de quoi acheter d'ailleurs, il se trouverait souvent réduit à rien.

Mais parce que chacun a ses reproches particuliers à nous adresser, et quelquefois même des reproches opposés les uns aux autres, selon la manière de voir et l'impression de ceux qui nous les adressent, comme lorsqu'on nous accuse de sensualité et en même temps d'une austérité outrée, il nous faut répondre à

Digitized by Google

ces objections diverses et rendre raison à tous, bien que ce qui suit ne se rattache pas dans un ordre continuel à ce qui précède et que nous ayons à traiter tantôt d'une chose, tantôt d'un autre.

QUESTION X.

Pourquoi tous les hommes ne sont pas reçus indistinctement dans l'ordre.

Vous devez désirer que tous les hommes se sauvent avec vous : pourquoi donc ne recevez-vous pas indistinctement tous ceux qui se présentent? La faiblesse de vos ressources ne saurait vous en empêcher, car la voie de la mendicité est ouverte à tout le monde.

Je réponds : Nous désirons le salut de tous et nous ne pouvons empêcher à personne de mendier ; mais il ne nous est avantageux ni à nous ni à l'Eglise de recevoir tous les hommes indifféremment. Cela ne nous est pas avantageux, parce que les tempéraments, les qualités, les mœurs varient chez les hommes. En ne faisant aucune distinction, nous admettrions souvent des gens d'une santé faible et incapables de supporter la rigueur de l'ordre; des pauvres désireux de vivre avec nous non à cause de Dieu, mais pour avoir de quoi sustenter leur vie; des hommes déréglés dans leurs mœurs et que nous pourrions à peine arracher à des habitudes invétérées. Bientôt par eux la discipline serait anéantie dans l'ordre, le progrès

Digitized by Google

spirituel des autres serait empêché, et ces derniers ne suffiraient pas à nourrir ou à servir de pareils religieux. Ensuite on ne trouverait point de supérieurs capables de les gouverner, et tous, semblables à une multitude en désordre qu'on ne peut ni conduire ni pourvoir d'aliments, périraient corporellement et spirituellement.

Une telle admission n'est point avantageuse à l'Eglise, parce que l'ordre a été établi pour édifier. Or, la multitude des sujets produirait la confusion, et la conversion d'un grand nombre n'offrirait point un exemple édifiant, mais un scandale là où on ne trouverait de la religion que l'habit. C'est un moindre mal qu'il n'y ait point de religieux, soit de nom, soit quant à l'habit, lorsqu'ils ne vivent pas selon la règle de leur ordre, que d'en voir dont la vie perverse scandalise les fidèles. Ainsi il vaut mieux ne point avoir de lampe dans une maison, que d'en avoir une sans lumière et exhalant une odeur fétide. Ce serait pour les fidèles un fardeau insupportable d'avoir à nourrir tant de mendiants d'un même ordre sans en retirer autre chose qu'une édification bien médiocre. Il est donc avantageux de recevoir uniquement des hommes d'une condition et en nombre tels qu'on puisse les faire subsister sans être à charge à l'Eglise, des hommes propres à lui rendre en biens spirituels ce qu'ils reçoivent d'elle en biens terrestres pour leur nourriture corporelle.

Digitized by Google

QUESTION XI.

Pourquoi les frères mineurs ne se livrent pas au travail des mains pour gagner leur vie.

Pourquoi donc ne travaillez-vous pas des mains pour gagner votre vie afin de n'être point à charge à l'Eglise en demandant l'aumône?

Je réponds : Si nous devions vivre uniquement du travail de nos mains, ce travail nous presserait tellement qu'il nous serait impossible de nous occuper du bien spirituel des autres, de célébrer librement les divins offices et de vaquer paisiblement à l'oraison. Lorsqu'on appellerait un frère pour entendre les confessions ou pour prêcher, il serait forcé de répondre : « Je n'ai point terminé le travail destiné à me donner la nourriture de ce jour; celui envers qui je me suis engagé ne m'en remettra point le prix si je ne l'accomplis; je ne puis donc me rendre à votre invitation. » Au reste, tous les frères travaillent : les uns sont appliqués à l'étude, afin d'instruire les fidèles; d'autres à chanter l'office divin et les louanges de Dieu; d'autres à recueillir des aumônes pour nourrir la communauté; d'autres aux divers offices de la maison, à servir les infirmes et ceux qui sont en bonne santé, et tout cela en vertu de l'obéissance. Plusieurs connaissent certains arts mécaniques et les exercent tant pour les frères que pour les gens du dehors.

Digitized by Google

Ainsi les fourmis se prêtent un secours mutuel, et les abeilles en font autant. Enfin plusieurs de nos frères vont en divers lieux envoyés également par l'obéissance. De la sorte nul ne saurait demeurer impunément oisif.

QUESTION XII.

Si l'on peut passer d'une religion quelconque à la religion de saint François.

Peut-on passer d'un ordre ou d'une religion quelconque à la règle et à l'ordre de saint François ou autrement des Frères mineurs?

Je réponds, sauf meilleur avis, qu'on le peut toutes les fois qu'il est possible d'accomplir un semblable projet sans scandaliser les autres. S'il nous est défendu de recevoir les membres de certains ordres, c'est surtout parce que le scandale qui en résulte l'emporte sur le bien de leur admission. Les trois vœux principaux de toute religion, l'obéissance, la pauvreté et la chasteté, étant plus élevés et plus stricts dans notre règle que dans les autres ordres, comme on le voit par la même règle, notre ordre est certainement plus élevé et plus rigoureux que les autres. Or, on peut en toute sûreté passer d'un ordre quelconque à un ordre semblable, pourvu qu'on ne le fasse pas par légèreté, mais excité par l'Esprit-Saint. S'il y en a de plus austères pour certains exercices corporels,

Digitized by Google

comme l'abstinence de la viande, l'office divin, le silence et autres choses semblables, tout cela est facilement compensé par la pratique en un degré plus sublime des vertus d'obéissance, de pauvreté et de chasteté. C'est ainsi qu'un faible poids d'or l'emporte sur une grande quantité d'argent ou d'autre métal. En effet, *l'exercice du corps est d'une faible utilité; mais la piété est utile à tout : à elle ont été promis les biens de la vie présente et ceux de la vie future*[1].

QUESTION XIII.

Si après avoir fait profession dans l'ordre de saint François, on peut en sortir et passer à un autre.

Après avoir embrassé cette religion, quelqu'un peut-il en sortir et passer à une autre?

Je réponds, sauf meilleur avis : Nul ne le peut sans une dispense du Saint-Siége, et cela est formellement défendu par ce passage de la règle : *Il ne leur sera permis, sous aucun prétexte, de sortir de cette religion.* En effet, nulle autre règle n'étant ni plus élevée, ni plus austère, ni même égale, il n'est libre à personne de passer de son propre mouvement à un ordre inférieur. Celui qui agirait ainsi verrait les autres se moquer de lui et dire : *Cet homme avait commencé à bâtir; mais il n'a pu achever*[2].

[1] I Tim., 4. — [2] Luc., 14.

Digitized by Google

QUESTION XIV.

S'il est permis à l'ordre des Frères mineurs de chasser quelqu'un pour ses fautes; et si celui qui est sorti, venant à se repentir, demande à être reçu de nouveau, on peut le refuser.

Est-il permis de chasser de l'ordre celui qui l'a mérité, et peut-on après sa sortie refuser de l'admettre s'il se repent et demande à être reçu une seconde fois? Si cet homme s'est lié envers l'ordre, l'ordre s'est également obligé envers lui en acceptant sa profession et semble tenu en tout temps à le recevoir s'il l'exige : ce serait manquer à sa promesse que de ne vouloir point conserver celui qu'on s'est engagé à ne jamais abandonner.—L'ordre ne peut donner à un tel homme la liberté de passer dans un autre, car il ne trouverait point ailleurs ce qu'il a promis ici : ce serait lui faire transgresser son vœu et le jeter dans le péché. — On ne peut non plus le contraindre à une telle démarche, puisqu'il n'a contracté d'obligation qu'envers son ordre et qu'on ne doit point le forcer à un acte auquel il n'est tenu par aucun vœu, quand même il trouverait un ordre égal à celui-ci. — Votre ordre semble ensuite être dans son tort en laissant cet homme dans le monde : il vous demande à rentrer et vous ne le voulez pas; d'un autre côté, vous ne devez pas le contraindre à entrer dans un

Digitized by Google

autre ordre, vous ne le pouvez pas. Si vous le punissez ou l'excommuniez, vous agissez injustement; et même si l'ordre n'est pas tenu à le recevoir, s'il ne le veut pas, il frappe un homme qui lui est étranger. Si vous le punissez corporellement, soit en l'arrêtant, soit en le châtiant, il semble que vous êtes soumis aux peines portées par le droit et encourues par le seul fait, si cet homme est clerc ou régulier. — Enfin, si votre ordre ne veut point le recevoir, s'il ne lui convient pas, à lui, d'embrasser une autre observance, ou si les ordres où il lui est permis de passer le refusent, et qu'alors vous l'excommuniez ou le laissiez sans l'absoudre, vous le plongez dans une perplexité inextricable, vous lui fermez de toutes parts la voie du salut; et cependant vous ne pouvez ni ne devez agir ainsi envers un homme désireux de faire son salut. *Le Fils de l'Homme*, dit le Sauveur, *n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver*[1].

Pour mieux comprendre, en pareille circonstance, les devoirs d'un ordre ou de celui qui en est sorti, remarquez bien qu'en demandant à entrer en cet ordre, si sa demande a été agréée, cet homme a reçu une grande faveur et une grâce considérable; il a été arraché au naufrage du péché et admis en la société de ceux qui marchent dans la voie du Seigneur, mais à la condition de marcher lui-même avec eux dans la même voie en observant les choses que l'ordre s'est proposées. Tant qu'il est fidèle à ce genre de vie

[1] Luc., 9.

Digitized by Google

après sa profession, l'ordre ne peut le chasser de son sein ; un lien mutuel les unit et ne leur permet pas de se séparer l'un de l'autre. Mais s'il mène une vie contraire à la règle, et qu'après avoir été repris plusieurs fois il ne se corrige pas suffisamment, on le tolère dans le cas où ses désordres sont cachés, on use de prudence pour éviter le scandale ; car sa faute n'étant pas connue, on semblerait le punir injustement en le chassant ; ou bien il faudrait rendre publiques ses fautes, ce qui est également injuste et illicite. Mais si ses torts sont graves et notoires, si en demeurant dans l'ordre il peut entraîner les autres par son exemple, si d'ailleurs les étrangers sont scandalisés de le voir conservé parmi nous, alors pour faire disparaître le mal, pour prémunir l'ordre contre tout danger de corruption, il faut rejeter l'homme infidèle à ses vœux et à ses engagements. L'ordre n'est plus obligé par sa promesse de garder celui qui, de son côté, a violé sa propre promesse en prévariquant à plusieurs reprises. En effet, une religion reçoit le nom d'ordre parce qu'elle ne saurait souffrir rien de désordonné en son sein. Si, par la permission de Dieu, un tel homme se sépare lui-même, nous avons des actions de grâces à rendre, non parce que cet homme a péché, mais parce que le Seigneur a délivré ses brebis d'une contagion aussi pernicieuse. *Plût à Dieu,* dit l'Apôtre, *que ceux qui vous troublent fussent retranchés du milieu de vous*[1], ces hommes dont la

[1] Gal., 5.

Digitized by Google

vie nuit à votre pureté, à votre paix, à votre bonne renommée.

On nous dira peut-être : Il faut user de compassion envers un malheureux et le recevoir de nouveau dans l'ordre. Mais je répondrai : C'est une compassion cruelle que celle qui a lieu au détriment d'un grand nombre d'hommes vertueux. Ce serait délivrer un voleur pour lui donner occasion de dépouiller encore les pauvres. De tels religieux, attiédis par une longue habitude, se corrigent très-rarement avec sincérité et persévérance, et une indulgence trop facile ne sert qu'à rendre les autres plus hardis à pécher. Cet homme ne saurait non plus se plaindre du tort qu'on lui fait en ne le recevant pas : il s'est rendu lui-même, par sa faute, indigne d'être reçu; l'ordre devrait plutôt demander raison contre lui du déshonneur dont il l'a couvert. Aussi est-on en droit de le punir selon ses offenses, ou de le livrer en la puissance de celui qu'il a choisi pour son maître, s'il ne veut remplir ses obligations. Le saint-siége conserve à chacun son droit; il veut que notre ordre persévère en sa pureté, et il ne nous force pas à conserver ceux dont la vie peut être nuisible aux autres, parce que ce serait punir les innocents, favoriser les coupables et fournir à l'ordre une occasion de se corrompre, s'il lui fallait recevoir en son sein des membres ainsi gangrenés. Cependant afin de ne pas les laisser au danger de se perdre en demeurant au milieu du monde, l'ordre, par une grâce du siége apostolique, leur donne la liberté de passer en une autre religion où ils pourront

Digitized by Google

se sauver; et ils sont tenus de le faire, s'ils veulent mettre leur salut en sûreté. Ainsi Loth refuse de gravir le sommet de la montagne, et par la permission de l'ange il est à l'abri du danger dans la petite ville de Ségor. Mais les coupables ne peuvent abandonner de leur propre mouvement l'ordre après leurs vœux, ni entrer dans un autre sans y avoir été autorisé par nous ou par le saint-siége, parce qu'il n'est pas permis, comme nous l'avons dit, de passer d'une règle plus élevée à une règle inférieure.

Maintenant si, en refusant de recevoir un indigne, on le force à embrasser un autre ordre auquel il n'est point lié par ses engagements, la raison en est qu'il s'est tellement engagé en faisant des vœux, et tellement enchaîné à une religion, qu'il n'est libre en aucune manière, selon les règles canoniques, de revenir au siècle ou de choisir un genre de vie plus large. Si donc il ne mérite plus d'être retenu dans l'ordre où il a fait profession, comme son péché ne saurait le rendre à la liberté, ni améliorer sa condition, mais qu'au contraire il l'a rendue pire, il est forcé d'entrer dans un autre ordre et d'en garder les observances s'il veut se sauver. Une telle obligation lui est imposée non par nous, mais par la loi de l'Eglise universelle. Elle lui permet, comme une grâce, d'embrasser une religion inférieure alors qu'il n'en trouve point de plus élevée, pour ne point lui fermer toute issue au salut.

Mais si, l'ordre ne voulant pas le recevoir et ne lui ayant pas fixé un temps déterminé pour entrer dans un autre, il persiste à demeurer dans le siècle, il

Digitized by Google

semble, il est vrai, soustrait à notre juridiction, puisqu'il est séparé de nous pour toujours; cependant, en vertu de l'autorité du souverain Pontife à la juridiction duquel il est demeuré soumis, nous pouvons l'attaquer comme ministres du Pape et user contre lui de contrainte, soit par des censures ecclésiastiques, soit par des peines corporelles, tant qu'il n'aura point un autre juge religieux dont il se soit rendu dépendant en adoptant sa règle et son ordre. Et même, s'il est sorti de sa propre volonté, et s'il est entré sans y avoir été autorisé dans un autre ordre où il lui eût été accordé de se retirer, on peut le forcer à revenir, car il continue à être sous notre juridiction, et il ne saurait s'en exempter qu'en recevant des frères la liberté de demeurer ailleurs ou sur leur refus de l'admettre de nouveau et de le garder parmi eux. Tout cela a été réglé pour que personne ne puisse reposer le pied sur un endroit glissant, pour qu'aucun ne se laisse environner de ténèbres et ne tombe, en prenant occasion, sous de légers prétextes, de se retirer de l'ordre, d'en embrasser un autre qui soit défendu, ou de vivre dans le désordre.

Digitized by Google

QUESTION XV.

Si l'on doit recevoir dans l'ordre de saint François tous ceux qui s'y présentent.

Le grand nombre étant souvent une cause de confusion, parce qu'il devient impossible de le gouverner, pourquoi donc l'augmentez-vous sans cesse en recevant des hommes inutiles, pourquoi vous chargez-vous ainsi vous-mêmes et chargez-vous les autres?

Je réponds : Nous ne recevons jamais sciemment les hommes inutiles, mais contre notre espérance il nous arrive quelquefois d'en avoir de tels. En admettant dans l'ordre nous sommes mus par quatre raisons. La première, c'est la compassion pour ceux dont le salut s'accomplirait avec peine dans le siècle et hors de l'ordre. Nous agissons comme des hommes désireux d'arracher au danger celui qui serait exposé au feu, à l'eau ou à tout autre malheur. La seconde est le bien de l'ordre que nous espérons de la science, de la capacité, de la pureté de mœurs et de la modestie de plusieurs. La troisième, c'est l'édification du prochain : peut-être plusieurs rentreront-ils en eux-mêmes en voyant un tel genre de vie pratiqué par des hommes jouissant d'une certaine réputation dans le monde, et se sentiront-ils, par leur exemple, excités à mieux faire. La quatrième, c'est pour ne pas

Digitized by Google

nous montrer entièrement insensibles aux instantes prières, que la plupart nous font pour eux-mêmes ou qui nous sont faites pour d'autres. Nous cédons à leur importunité et nous admettons certains sujets que nous ne pouvons refuser. Le laboureur sème et plante souvent dans l'espérance de voir tout réussir ; mais ses vœux sont loin de s'accomplir toujours. Ainsi en arrive-t-il pour les religieux reçus en l'ordre. Le Seigneur nous a dit : *Il tombe une partie de la semence sur le bord du chemin, une autre sur la pierre, une autre dans les épines, et une autre dans la bonne terre* [1]. Cependant il faut semer plusieurs sillons : si l'un périt, l'autre le remplacera ; néanmoins si tous produisaient comme il convient, la moisson serait plus abondante.

QUESTION XVI.

Pourquoi en religion il y a des hommes de mœurs dépravées.

Pourquoi voyons-nous en plusieurs religieux des mœurs aussi grossières et aussi étranges qu'en certains séculiers ? Ce sont des hommes orgueilleux, vains, cupides, envieux, médisants, colères, outrageux, fainéants, dissolus, avares, immodestes, sensuels, gourmands, parleurs, licencieux et peut-être même

[1] Luc., 8.

Digitized by Google

adonnés à l'incontinence, qui est la suite de tous ces défauts.

Je réponds : La religion est l'école des vertus ; on s'y exerce comme on fait dans les autres écoles aux sciences et aux arts. Or, en toute école nous voyons des hommes plus habiles que les autres, d'autres plus simples, d'autres plus diligents, d'autres moins actifs. Or, cette différence naît de cinq causes. 1° C'est le manque de directeurs capables ; car là où il y a des maîtres habiles, de bons disciples se forment par leurs soins ; où il n'y en a point, les disciples demeurent ignorants dans les choses spirituelles ; ils se laissent sous une apparence de bien entraîner par leur propre sens à diverses erreurs. Ils ont le zèle de la justice, mais non un zèle selon la science, et ainsi plusieurs parmi eux se trouvent retardés dans leurs progrès spirituels : ou il leur arrive de regarder comme bien ce qui est mal, ou comme excellent ce qui est d'un bien médiocre, ou de prendre une voie fausse pour aller à la perfection. 2° C'est le défaut de bons exemples : en religion les nouveaux venus deviennent souvent semblables à ceux dont ils contemplent la vie. Ainsi nous voyons la cire reproduire fidèlement l'image gravée sur un sceau dont elle a reçu l'empreinte. De même les saints se sanctifient avec les saints, les bons deviennent tels avec les bons, et les méchants se pervertissent avec les méchants. 3° C'est la nouveauté en religion : les commençants ne peuvent ce que peuvent les parfaits, ils ne possèdent point ce qu'ont ces derniers, Il faut leur pardonner quelque chose et attendre patiemment

Digitized by Google

qu'ils aient fait les progrès nécessaires et appris les choses qu'ils n'ont pu savoir. *Nous devons, nous autres qui sommes plus forts, supporter les infirmités des faibles et ne pas nous laisser aller à une vaine complaisance pour nous-mêmes*[1]. Celui qui exige d'un enfant les travaux d'un homme, d'un malade les forces de celui qui est en bonne santé, d'un écolier d'un an la science d'un maître, celui-là est un imprudent[2]. *Lorsque j'étais enfant,* dit l'Apôtre, *je parlais comme un enfant, je jugeais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant.* Ces paroles condamnent donc la folie de certains hommes du monde qui, en voyant un religieux manquer en quelque point, en prennent occasion de mépriser tous les religieux, comme si tous étaient semblables, et qui cependant crieraient à l'injustice si on les regardait comme mauvais à cause des vices des autres. 4° C'est le défaut de grâce. Tous ne sont pas capables de toutes choses; beaucoup désirent devenir riches et ne le peuvent. Ainsi la grâce des dons spirituels n'est pas donnée à tous à un degré égal. *Il m'arrive de vouloir le bien,* dit l'Apôtre, *mais je ne trouve point le moyen de l'accomplir*[3]. 5° La cinquième cause est la volonté propre. Quand il n'y aurait aucune des raisons que nous venons d'exposer, lorsqu'un homme est demeuré long-temps en religion, qu'il a méprisé les exemples des bons religieux, qu'il n'a fait aucun cas des saints enseignements de l'ordre, il a rejeté la grâce, il ne s'est point appliqué à la pratique des vertus, il s'est abandonné

[1] Rom., 16. — [2] I Cor., 13. — [3] Rom., 7.

Digitized by Google

au vice, comme nous voyons, hélas! plusieurs religieux qui se cachent, pour le scandale des autres, sous le manteau de la religion et sont semblables à des sépulcres blanchis. C'est d'eux que le Seigneur a dit[1] : *Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites,* etc.

QUESTION XVII.

Pourquoi tous les hommes d'une vie irrégulière ne sont pas chassés de l'ordre.

Un ordre religieux doit être dans l'Eglise comme un miroir où les nouveaux venus apprennent à reconnaître leurs défauts et à s'en corriger. Pourquoi donc ne chassez-vous pas tous les hommes dont la vie irrégulière défigure la pureté de votre religion? Seriez-vous semblables à ceux que vous consentez ainsi à garder?

Je réponds : Une religion bonne a les méchants en horreur; elle ne les favorise pas, mais cependant elle ne les chasse pas tous de son sein et cela pour plusieurs raisons. 1° Elle espère qu'ils se corrigeront, et comme on ne jette point à la mer un malade tant qu'il donne un signe de vie, ainsi agit-on dans l'ordre vis-à-vis de ceux qui sont tombés. On a vu beaucoup de pécheurs se relever par la pénitence, persévérer ensuite dans la grâce et même quelquefois devenir

[1] Mat., 25.

Digitized by Google

meilleurs que plusieurs dont la bonne conduite ne s'était jamais démentie. Tel fut David; tels furent d'autres grands pécheurs.

2° Elle n'est pas toujours assez assurée de leur perversité. Certains signes peuvent bien faire craindre qu'un religieux ne soit mauvais; cependant l'ordre ne le connaît pas avec certitude pour cela. Ainsi on redoute, à quelques apparences, qu'un homme ne soit attaqué de la lèpre, sans pouvoir le juger véritablement lépreux. Le mal demeure caché et il faut tolérer dans la société ceux qui en sont atteints.

3° Elle désire empêcher le scandale. La conduite d'un religieux pervers peut être connue des frères de la communauté; mais les étrangers le regardent comme innocent. Si on le chasse, ils en ignorent la cause; ils croiront qu'on agit par envie ou que tous les autres sont semblables à lui, en apprenant qu'un homme dont ils avaient eu une haute idée était vicieux dans le secret. Le Seigneur a bien connu la perversité de Judas et il l'a souffert en sa société pour nous servir d'exemple. Son crime était inconnu aux autres et il demeura caché jusqu'au moment où le traître se fit connaître par une iniquité manifeste.

Digitized by Google

QUESTION XVIII.

A quels signes une religion est reconnue bonne et peut être jugée meilleure qu'une autre.

Comme toutes les religions s'estiment elles-mêmes et se préférent aux autres, dites-nous donc à quels signes on peut en reconnaître une bonne et la juger meilleure que les autres.

Je réponds : Souvent un ordre l'emporte en un point ou en plusieurs sur un autre : celui-ci excelle dans le travail, celui-là dans le silence, cet autre dans le jeûne, etc. Mais c'est par ces diverses choses qu'on peut connaître ordinairement quel est le meilleur. Si donc les membres d'un ordre s'appliquent généralement avec ferveur et empressement à la pratique de toutes les vertus, et surtout de la charité, de l'humilité et de la dévotion intérieure, c'est là un signe véritable de supériorité et de perfection. De même encore, si dans cet ordre on a de la haine pour tous les vices et tous les scandales, si on les évite avec sollicitude, si l'on prévient et si l'on extirpe les occasions de péché, si l'on aime et si l'on conserve avec soin tout ce qui tient à la pureté de la religion. En troisième lieu, si les bons sont affectionnés et favorisés et si on leur confie à eux seuls le soin des âmes de préférence aux autres ; si l'ordre se gouverne prin-

Digitized by Google

cipalement par eux. En effet, celui qui néglige les petites choses tombera peu à peu.

Il faut voir ensuite si dans cet ordre on se soustrait au tumulte du monde, si l'on fuit les honneurs, si l'on n'a aucune ambition des richesses, si l'on rougit d'être semblable aux gens du siècle, tant dans sa conduite que dans ses actions et jusque dans la moindre chose.

Enfin il faut considérer si l'on souffre en silence les torts, les injures et le mépris; si l'on ne cherche pas à se venger par des plaintes, et si l'on s'en rapporte au Dieu qui connaît tout et peut défendre les siens selon sa volonté. Il permet quelquefois, lorsqu'il le juge convenable, qu'ils soient dans la tribulation pour les rendre dignes d'une récompense plus sublime, et alors les bons religieux souffrent avec patience jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu d'en ordonner autrement.

Les ordres où l'on trouve toutes ces choses dans un haut degré, sont les meilleurs; ceux où elles sont à un moindre degré sont inférieurs, et ceux où elles n'existent pas sont nuls. Cependant le religieux qui réunit en sa personne ces diverses qualités, sera toujours bon, quand même en général sa communauté n'aurait rien de semblable.

Digitized by Google

QUESTION XIX.

Pour quelles causes les ordres s'affaiblissent dans la vie religieuse, alors qu'ils semblent faire des progrès en certaines choses purement extérieures.

Nous voyons tous les ordres religieux déchoir de la perfection de leur vie, alors qu'ils semblent devenir meilleurs en des choses temporelles ou purement extérieures. Je voudrais bien connaître les causes principales d'une telle défection. Vous ne devriez pas commencer ce que vous êtes impuissants à accomplir; ou bien il faut y persévérer de toutes vos forces, si vous ne voulez être regardés comme prévaricateurs de votre vœu.

Je réponds : Tout ce qui n'existe pas par soi-même, va s'affaiblissant et tombe dans le non-être s'il n'est soutenu par celui qui lui a donné d'exister. Il en est ainsi de tout ordre, et de tout homme. Ce ne sont pas seulement les communautés religieuses, mais tous les corps sans exception, des évêques, des clercs, des laïcs, qui ont dégénéré quant à leur état commun de ce qu'ils étaient dans le principe. Autrefois tous les fidèles étaient saints et parfaits, et maintenant de tels hommes sont rares. *La multitude de ceux qui croyaient,* dit saint Luc, *n'avait qu'un cœur et qu'une âme : nul ne considérait ce qu'il possédait comme*

Digitized by Google

étant à lui en particulier; mais toutes choses étaient communes entre eux[1]. Cependant, quoique, généralement parlant, tous les premiers fidèles fussent bons et saints, de nos jours les saints sont en nombre plus considérable. Mais, comme les méchants se sont multipliés, les justes passent comme inaperçus au milieu d'eux. Ensuite la sainteté ne consiste pas en des exercices corporels, mais dans les vertus de l'esprit. Or, comme ces vertus ne se manifestent au-dehors que médiocrement en certaines bonnes œuvres, comme les saints ne cherchent point à se montrer pour conquérir les louanges des hommes, mais se cachent en ce qui pourrait les élever au-dessus des autres, il semble qu'aujourd'hui il y ait peu de saints dans l'Eglise ou dans les ordres religieux.

Maintenant voici les causes les plus communes de cet affaiblissement des divers membres des maisons religieuses. 1° C'est la multitude de ceux qu'on admet, car le grand nombre ne peut se gouverner aussi facilement que le petit nombre. Il y a plus de difficulté à bien conduire un grand navire qu'une simple barque; et là où il y a beaucoup de têtes, il y a variété de sentiments, et l'on ne peut les ramener tous à un seul.

2° Lorsque ceux qui ont maintenu l'ordre dans sa vigueur ont disparu ou se sont affaiblis en leurs corps, ils ne peuvent plus donner comme autrefois aux plus jeunes les exemples d'une vie austère; et les nouveaux qui n'ont point vu les œuvres de leurs belles années, les imitent seulement dans les choses qu'ils con-

[1] Act., 4.

Digitized by Google

templent en eux; alors ils deviennent relâchés et, sous prétexte de discrétion, ils épargnent leurs corps pour ne pas se détruire eux-mêmes comme les anciens. Ils ne reconnaissent pas les vertus intérieures dont ceux-ci sont ornés, et ainsi ils se négligent en tout sens : ils ne s'exercent point au dehors, et au dedans ils demeurent sans intelligence des vertus. Ensuite, comme les anciens ne peuvent marcher à leur tête en leur donnant l'exemple, ils craignent de leur adresser des réprimandes, car les jeunes ont coutume de dire : « On nous adresse de belles paroles sans doute, mais les œuvres n'y répondent pas; » et ainsi ils souffrent un plus grand scandale.

3° Nul ne peut enseigner ce qu'il n'a point appris. Lors donc que le gouvernement de l'ordre est confié à ces jeunes gens, ils forment des hommes semblables à eux; et bientôt le prieur des frères, loin de les attirer par ses bons exemples, se voit l'objet de leurs moqueries; ou plutôt ils croient l'emporter sur leur prieur d'autant plus qu'ils ont moins d'intelligence des vertus des hommes parfaits. Ils offrent encore quelques bons exemples de discipline extérieure au chœur, dans les processions, etc., et ils ne craignent pas d'avancer que jamais l'ordre n'a été dans un état meilleur!

4° Des coutumes mauvaises s'introduisent peu à peu dans les maisons, et bientôt tout le monde s'y conforme. Si quelques hommes pleins de zèle pour les intérêts de Dieu les blâment, les autres les défendent audacieusement et demandent pourquoi il ne

Digitized by Google

leur serait pas permis ce qui l'est à tel ou tel de la communauté ; la coutume devient une loi, l'habitude en établit la convenance, et c'est à peine si dans la suite il sera possible de l'extirper. Les supérieurs n'approuvent pas de pareilles choses ; cependant ils dissimulent pour éviter un plus grand mal et vivre en paix avec les frères. Lorsqu'une coutume est devenue ainsi tolérable, une autre s'introduit à sa suite comme conséquence, et on l'admet pour ne point blâmer la première.

5° Ensuite vient la multitude des affaires qui distrait le cœur, éteint la ferveur de la dévotion, altère les mœurs, offre souvent à l'âme l'occasion de bien des vices, suscite sans cesse aux religieux de nouveaux embarras qui les empêchent de songer sérieusement à se corriger et les accoutume enfin, après avoir obscurci le regard de leur conscience, à n'avoir de pensées que pour les choses extérieures et à chercher imprudemment les occupations lorsqu'elles leur font défaut. Ainsi Samson frappé d'aveuglement était appliqué à tourner la meule dans sa prison.

Il y a ensuite d'autres causes de relâchement particulières à certains ordres, comme une pauvreté excessive. Chacun des membres est forcé de devenir propriétaire afin de pourvoir à ses propres besoins dont la communauté ne peut se charger. Ou bien c'est une abondance trop grande qui rend les religieux des hommes charnels, superbes et adonnés à des vices sans nombre. Ce sont des apparitions trop fréquentes dans le monde, d'où naissent une foule de tentations

Digitized by Google

de la chair et la perte du temps. C'est le changement trop fréquent de supérieurs. Si ce changement est avantageux en ce qu'il débarrasse des indignes, il est nuisible en ce que les bons, s'attendant à demeurer peu de temps en charge, n'osent point entreprendre de réformer l'ordre ou ne peuvent pas conduire à bonne fin une pareille entreprise ; et même les rebelles tentent ordinairement tous les moyens possibles pour les faire déposer, plutôt que de les laisser accomplir la réforme de leur communauté. Ensuite si un supérieur veut s'appliquer à cette réforme, il est empêché par les autres d'une manière ou d'une autre, ou bien il n'est point secouru comme il le faudrait par ceux dont l'assistance lui est nécessaire. Ainsi le prieur n'est point aidé par son abbé, l'abbé par l'évêque, et chacun juge conformément à ses idées. Aussi les sujets rebelles en appellent-ils à ceux qu'ils savent favorables à leurs sentiments de révolte. Enfin quelqu'un veut-il réformer l'ordre en un lieu, on l'envoie dans un autre où il ne trouve plus ce qu'il cherchait.

C'est pour ces raisons et plusieurs autres que les ordres religieux s'affaiblissent, qu'ils s'enfoncent dans le mal et arrivent même à un état désespéré, d'où ils sortiront avec peine si Dieu ne l'ordonne autrement. Mais comme tout en ce monde tourne à l'avantage de ceux qui aiment Dieu[1]; ce qu'on ne fait pas avec toute la communauté, on peut le faire en particulier. Quiconque veut avancer dans le bien, tire son profit de ce qui est une perte pour les autres et ramène par

[1] Rom. 8.

Digitized by Google

la grâce de Dieu à son avancement spirituel les voies perverses de ses frères. Comme les élus voient leur gloire s'accroître de leur mélange à la société des méchants, parce qu'ils n'imitent point leurs exemples qui sont pour eux une occasion de tentation et un moyen de s'exercer à la vertu, de même les bons religieux acquièrent dans une communauté relâchée des mérites qu'ils n'eussent jamais eus, si les défauts de frères pleins de tiédeur ne les eussent forcés à une lutte continuelle pour s'avancer dans la vertu. Ainsi l'Apôtre, parmi ses titres de gloire dont il se glorifie excellemment comme ministre de Jésus-Christ, compte les dangers auxquels il a été exposé de la part des faux frères[1]. En effet, ces dangers avaient été pour lui et pour les autres une occasion de faire le bien : car les mauvais exemples des méchants sont pour les bons une cause de tentation et par là un moyen de victoire. Ensuite les justes se sentent enflammés du zèle de la justice à la vue de leurs vices, et le scandale des inférieurs les brûle de douleur. Ils compatissent à leurs misères, comme une mère compatit à un fils qui court à sa perte. Ils travaillent à les corriger par leurs bons exemples, leurs avis, leurs prières et leurs bienfaits. Ils souffrent avec patience leurs mœurs déréglées et les injures dont ils sont l'objet de leur part. Ils se soumettent aux mépris des étrangers qui les estiment semblables à ceux dont ils partagent la société. La vue des désordres les rend plus timides, plus humbles, plus soigneux à éviter de

[1] II Cor., 11.

Digitized by Google

tomber eux-mêmes, plus reconnaissants envers Dieu d'avoir été préservés de telles fautes. Enfin les vertus des justes, mises en contact avec les vices des méchants, jettent un éclat plus vif et brillent d'une lumière plus attrayante. Tels sont les avantages que Dieu fait retirer aux bons de leur séjour au milieu des pécheurs. De même qu'en voyant les supplices des réprouvés, les élus apprécient mieux leur bonheur; ainsi dans l'Eglise l'iniquité des hommes pervers relève et embellit en quelque sorte la vertu des justes; et cela arrive par une disposition de la sagesse suprême qui soumet chaque chose, dans toute l'étendue de son empire, à un ordre parfait.

QUESTION XX.

Pourquoi il y a quelquefois des dissensions parmi les religieux.

Vous ne devez désirer rien de terrestre, ni les honneurs, ni aucune des choses pour lesquelles les hommes ont coutume de contester et de se laisser aller à l'envie. Pourquoi donc voyons-nous souvent parmi les religieux des dissensions et des jalousies plus vives que parmi les gens du monde?

Je réponds : Quand de pareilles choses arrivent d'une manière irraisonnable, on ne saurait y donner une bonne excuse. Si certains hommes se laissent aller à ces défauts sous l'habit religieux, leur imper-

Digitized by Google

fection en est la cause ; ils n'ont point intérieurement les vertus que leur habit et le retranchement de leurs cheveux témoignent au-dehors. Mais si les bons sont quelquefois d'un sentiment différent, on peut assigner à cela plusieurs causes. Tous ne connaissent pas sur un même objet la vérité à un degré égal ; et ainsi celui-ci juge que telle chose convient mieux envisagée à son point de vue, celui-là y trouve plus d'avantage au sien propre. Chacun s'efforce de faire réussir ce qu'il croit le meilleur et à empêcher ce qu'il juge nuisible, et il y a division entre eux ou plutôt variété de sentiments, mais non d'une manière coupable, car tous les deux se proposent une bonne fin. Ainsi en fut-il entre Paul et Barnabé à l'occasion de Jean, leur disciple[1]. Barnabé voulait le prendre pour compagnon de sa prédication, Paul s'y opposait dans la crainte de ne pas le voir persévérer et d'en éprouver des embarras, et il n'y avait pas accord entre eux. Barnabé retint Jean avec lui pour des lieux où il y avait moins à souffrir, et Paul prit Silas, homme plus propre que l'autre à des travaux pénibles, afin de prêcher l'Evangile à un plus grand nombre en choisissant des lieux différents.

[2]Nous lisons aussi que Daniel suppliant le Seigneur de vouloir bien délivrer son peuple de la captivité de Babylone, l'ange lui dit que sa prière eût été exaucée depuis long-temps, mais que le prince du royaume des Perses, ou autrement l'ange chargé de la garde de cette nation, s'était opposé à lui pendant vingt-un

[1] Act., 15. — [2] Dan., 10.

Digitized by Google

jours pour empêcher la délivrance des Juifs et leur donner le moyen de se purifier davantage de leurs fautes, en prolongeant leur affliction. Si les apôtres et les anges ont été partagés de sentiments en vue du bien, qu'y a-t-il d'étonnant que de temps à autre les hommes vertueux entraînés par des motifs divers, agissent de même. En ce sens les saints diffèrent même quelquefois d'une façon conforme à la raison de pensée avec Dieu. Par exemple, Dieu veut la mort d'un homme et ils désirent le voir prolonger ses jours pour le bien spirituel des autres; ou bien ils soupirent eux-mêmes après la mort, et Dieu veut qu'ils souffrent encore long-temps en leur corps pour leur salut. De là cette parole de saint Paul[1] : *Je désire d'être dégagé des liens de mon corps et d'être avec Jésus-Christ, mais il est plus utile pour votre bien que je demeure en cette vie.*

Il y a encore une autre raison de cette divergence. On ne voit point l'intention des autres, qui est bonne; on la croit différente; leurs actions nous déplaisent et il y a dissentiment, alors qu'on approuverait leur conduite et qu'on demeurerait en paix avec eux si l'on connaissait leurs pensées. Ainsi Moïse s'irrita contre les enfants de Ruben et la demi-tribu de Manassès lorsqu'ils lui demandèrent en partage le pays de Basan et d'Hésebon. Josué s'irrita de même contre eux parce qu'ils avaient élevé un autel sur la rive du Jourdain[2]. Mais tous deux ignoraient leur intention qui était vraiment bonne. Une telle ignorance

[1] Num., 32. — [2] Jos., 22.

Digitized by Google

n'est pas toujours coupable, pourvu cependant qu'on ne soit point trop précipité dans ses jugements.

QUESTION XXI.

Quelles actions les religieux doivent cacher.

Les religieux ayant coutume de cacher si soigneusement leurs actions, cela donne à soupçonner qu'il se passe parmi eux des choses inconvenantes, car pourquoi se cacher ainsi, puisqu'il n'y a aucune nécessité d'ensevelir le bien dans l'ombre?

Je réponds : On a coutume de cacher et de dérober aux regards des hommes trois sortes de choses : 1° les bonnes œuvres extraordinaires, de peur que la vaine gloire ne naisse de leur excellence et que le mérite ne disparaisse. De là cette parole du Sauveur : *Prenez garde de ne pas faire vos bonnes œuvres en présence des hommes pour en être considérés; autrement vous n'aurez point de récompense à attendre de votre Père qui est dans les cieux*[1].

2° On cache les vices et les péchés, de peur de causer du scandale en péchant; car celui qui ajoute le scandale à son péché, commet un double crime. *Malheur à l'homme par qui le scandale arrive*, dit le Seigneur[2].

3° On cache enfin certaines choses aux hommes qui ne les comprennent pas, leur ignorance les leur

[1] Mat., 6. — [2] Mat., 17.

Digitized by Google

ferait juger mauvaises; et cependant elles sont permises devant Dieu, elles sont même méritoires quand elles sont accomplies sans hypocrisie. Mais, pour ne pas donner aux faibles une occasion de chute et ne point leur nuire, on dérobe ces choses à leurs regards par ménagement et non à cause d'elles-mêmes. On ne peut, en effet, lire dans le cœur de tous ni rendre raison à chacun de telle ou telle action, car les hommes du siècle sont ignorants et profondément enclins à soupçonner le mal chez les religieux. S'ils les voient prendre leur repas, ils les regardent comme des gens tout charnels; s'ils se livrent à une sainte joie, ils les jugent des hommes dissolus; le zèle de la justice les porte-t-il à reprendre les vices, ils les traitent d'emportés. S'ils vont mendier de porte en porte les choses nécessaires au soutien de leur vie, ils les disent avares; et ainsi de chaque chose. Le bien qu'ils font est lui-même un sujet de blâme; c'est pourquoi ils sont forcés, par condescendance pour la faiblesse d'autrui, de cacher ce qui pourrait être interprété en mauvaise part, selon cette parole de l'Apôtre : *Prenez garde que votre liberté ne soit une pierre d'achoppement pour les faibles.*

Les hommes du monde jugent les religieux de trois manières : 1° ils ont d'eux des idées entièrement fausses, qu'ils se forment en leur imagination ou qu'ils adoptent légèrement sur la parole des autres. Ainsi les gens de la campagne nous considèrent comme les précurseurs de l'antechrist et les auteurs de toutes les guerres qui désolent la terre et divisent les princes.

Digitized by Google

2° Ils pensent que les choses dont ils ont l'habitude ne sont point mauvaises, parce qu'ils voient les religieux les faire eux-mêmes, et croient qu'ils agissent avec des dispositions semblables aux dispositions de leur cœur. Ainsi ils les voient user d'aliments délicats et de boissons recherchées, parler à des personnes d'un sexe différent, avoir de vastes cours, des maisons tenues proprement afin d'entretenir la pureté de l'air, des églises décentes; ils les voient s'accuser et se punir par zèle pour la discipline, opérer des changements de lieux par précaution, etc., toutes choses qui s'accomplissent avec un bon esprit de la part des bons et avec des sentiments pervers de la part des méchants. 3° Ils nous jugent enfin lorsque nous leur offrons une juste raison de le faire et de soupçonner le mal de nous, par des exemples vraiment répréhensibles. Pour le premier cas, nous sommes exempts de faute; pour le second, nous avons besoin d'une grande prudence; pour le troisième nous sommes coupables, en offrant ainsi une occasion de scandale et en rendant méprisable notre saint ministère à ceux dont nous devrions être la lumière par nos enseignements sacrés et le modèle par notre vie irréprochable.

Mais si l'on nous méprise sans raison ou sans qu'il y ait de notre faute, un tel mépris nous est extrêmement avantageux : il nous purifie de nos péchés; il met davantage nos bonnes œuvres à l'abri des dangers de la vaine gloire et des louanges humaines; il nous rend plus humbles en présence des hommes; il nous porte à une prudence plus grande dans nos actions et

Digitized by Google

nos paroles pour ne pas confirmer l'opinion de nos ennemis; nous nous plaisons moins au milieu des hommes et nous goûtons ainsi un repos plus profond dans nos cellules. Ce mépris nous apprend la patience; il apporte en dédommagement des consolations extérieures, les joies intérieures de l'esprit à ceux qui les demandent à Dieu; enfin il accroît nos mérites devant Dieu. Ces biens et autres semblables sont si considérables que, si nous pouvions les obtenir sans nuire aux autres, nous devrions accepter de grand cœur d'être méprisés des autres, repris par eux et souffrir toutes sortes de persécutions à cause de Jésus-Christ sans aucune faute de notre part.

QUESTION XXII.

Pourquoi les religieux de saint François s'asseyent à la table des riches.

Puisque vous êtes les pauvres de Jésus-Christ, vous devriez aimer de préférence la société des pauvres et vous contenter des aliments dont ils se nourrissent. Pourquoi donc vous voit-on moins souvent à leur table qu'à celle des riches?

Je réponds: Trois raisons nous invitent à agir ainsi. 1° Notre besoin propre; car lorsque, après une longue course, nous nous sentons accablés de lassitude et abattus par la faim, nous espérons obtenir plus promptement les secours nécessaires auprès de ceux

Digitized by Google

dont la bonté ne refuse à aucun étranger un morceau de pain, qu'auprès de personnes que nous ne connaissons en aucune manière. 2° Le besoin des pauvres : s'ils nous recevaient de bon cœur, ils dépenseraient pour nous en un seul repas, poussés par leur dévotion, de quoi les nourrir durant plusieurs jours, ce que nous verrions avec douleur. 3° Le désir de contribuer au salut des riches : en nous recevant ils se lient quelquefois intimement avec nous, et ainsi nous trouvons le moyen de les attirer peu à peu à l'amour de Dieu, de répandre en leurs cœurs des enseignements salutaires et de leur rendre Dieu propice en leur donnant une occasion de mérite. Les pauvres se présentent d'eux-mêmes et cherchent avec ardeur les conseils propres à les aider dans l'œuvre de leur salut, car ils manquent de consolation en ce monde ; mais les riches remplis de biens terrestres, appliqués aux affaires du monde, ou bien tout remplis d'orgueil, s'abaisseraient rarement à demander de semblables conseils, si des religieux ne saisissaient quelque occasion de les attirer prudemment de ce côté, comme le Seigneur fit pour Zachée et d'autres publicains en mangeant avec eux et en les enseignant, quoiqu'il n'ignorât pas que les pharisiens et les scribes prendraient d'une pareille conduite sujet de murmurer et de le calomnier.

Digitized by Google

QUESTION XXIII.

Pourquoi les religieux rendent plus d'honneurs aux riches qu'aux pauvres.

L'acception des personnes est digne de blâme aux yeux de Dieu et défendue par l'apôtre saint Jacques[1]. Pourquoi donc, vous autres religieux, rendez-vous plus d'honneurs aux riches qu'aux pauvres, et témoignez-vous plus d'empressement à les servir soit en entendant leurs confessions, en leur donnant des conseils et en leur rendant d'autres services, comme nous le savons et comme nous en sommes souvent témoins?

Je réponds[2] : Dieu a fait également le grand et le petit, et il a un soin égal de tous en tant qu'ils sont l'ouvrage de ses mains et créés pour se sauver. Ainsi nous devons tous les aimer dans le Seigneur, désirer le salut tant des riches que des pauvres, et y contribuer de tout notre pouvoir selon qu'il convient pour les uns et pour les autres. Si donc le pauvre est plus vertueux que le riche, nous lui devons plus d'amour; cependant il nous faut rendre au riche plus d'honneur qu'au pauvre, et cela pour quatre raisons :

1° Parce que Dieu lui-même a élevé dans le siècle les riches et les puissants au-dessus des pauvres, quant à la gloire du monde, et ainsi il est nécessaire

[1] Jac., 2. — [2] Sap., 6.

Digitized by Google

ici-bas que les uns soient soumis et que les autres commandent. Or, en rendant des honneurs à ceux que Dieu lui-même a honorés en ce point, nous conformons notre conduite aux dispositions de sa providence.

2° La faiblesse des riches nous oblige ensuite à agir de la sorte : si nous faisions autrement, ils s'indigneraient et leur infirmité ne ferait que s'en accroître; ils deviendraient pires et nous aurions à souffrir, nous et les autres pauvres, de leur ressentiment. Il nous faut donc les honorer si nous ne voulons offrir à leur misère une occasion de chute et augmenter leur perversité, nous surtout qui devons nous efforcer d'attirer et de porter tous les hommes aux choses plus parfaites.

3° Il y a un plus grand avantage à retirer de l'amendement d'un riche, que de celui de plusieurs pauvres. Un pauvre en se sauvant ne profite qu'à lui-même; mais un riche, en sortant du péché, devient utile à un grand nombre tant par ses exemples qui édifient les autres et les excitent à bien faire, que par les bonnes actions qu'il provoque chez ses subordonnés et les mauvaises qu'il empêche. Tel est le gouverneur d'une ville, tels en sont les habitants. Ainsi la conversion de Constantin a plus servi à l'Eglise que celle de beaucoup d'autres païens.

4° Nous recevons plus des riches pour nos besoins corporels, parce qu'ils sont dans l'abondance, que du reste des hommes; il est donc juste de leur témoigner de la reconnaissance et de nous montrer plus enclins

Digitized by Google

à leur rendre des hommages particuliers. Ensuite on satisfait plus facilement les pauvres, car ils ne sont pas plongés en autant d'embarras ; les riches, au contraire, environnés de piéges sans nombre, ont besoin de conseils plus fréquents, et il est nécessaire que nous leur donnions des soins plus particuliers si nous ne voulons les laisser s'enfoncer davantage dans le mal. Au reste, comme nous l'avons déjà dit, porter un riche au bien, c'est venir en aide à plusieurs ; et les abandonner au mal, c'est permettre la ruine de beaucoup.

QUESTION XXIV.

Comment les frères mineurs peuvent posséder des maisons, des jardins, des livres, etc.

Votre règle vous défend de rien posséder en propre, soit en particulier, soit en commun ; et cependant vous avez des maisons, des jardins, des livres, des vêtements et autres choses nécessaires à la vie selon les divers temps : comment donc pouvez-vous excuser en conscience de pareilles transgressions ?

Je réponds : Nous voyons dans le siècle les serviteurs manger le pain de leurs maîtres et non le leur, se mettre à l'abri sous un toit qui ne leur appartient pas, et faire usage de choses qui ne sont point à eux. Nous voyons encore souvent des personnes se servir de vêtements et autres objets empruntés au bon

Digitized by Google

vouloir des possesseurs. Ainsi en est-il de nous : nous usons des choses nécessaires aux besoins du corps, sans cependant nous les approprier soit en particulier, soit en commun ; car notre règle ne nous dit pas de ne rien avoir, mais de ne rien posséder. Nous pouvons donc avoir l'usage des objets nécessaires, et non la propriété. S'il en était autrement, nous ne devrions avoir ni vêtement, ni nourriture, ni aucune autre chose, ce qui est opposé à toute idée raisonnable. Le Saint-Père, qui est le proviseur général de tous les ordres, prenant un soin tout spécial du nôtre, s'est réservé la propriété de tous les objets mobiliers donnés à nos maisons, excepté ceux dont les maîtres ont conservé le domaine, et il nous en a accordé seulement l'usage ; en sorte que, d'après cette concession, nous usons de la nourriture, du vêtement, du toit et autres biens d'autrui, sans aucun droit de propriété. Nous sommes comme les serviteurs d'une maison, qui se servent, soit en l'absence, soit sous les yeux du maître, de toutes les choses de cette maison selon qu'il l'a réglé. L'aumône accordée aux frères par les fidèles est à leur usage, mais le domaine en est à celui qui est le principal ministre de notre ordre ; nous sommes prêts, lorsqu'il l'ordonnera, à lui résigner tout ce que nous avons, comme à notre maître ; et ainsi n'ayant rien à titre de propriété, nous observons notre règle en toute sûreté de conscience.

Digitized by Google

QUESTION XXV.

Si les frères mineurs transgressent leur règle en faisant recevoir et garder par d'autres l'argent qui leur est offert en aumône.

Votre règle vous défend de recevoir aucun argent ni monnaie, soit par vous, soit par d'autres. Or, vous semblez faire le contraire, tant en recevant de l'argent et en le mettant en dépôt qu'en le dépensant; car si vous n'y touchez pas par vous-mêmes, vous le faites recevoir, conserver et distribuer selon votre volonté; et cependant il vous est défendu par un commandement rigoureux de disposer de cet argent. Je ne sais comment vous excusez une pareille transgression. Si vous ne pouviez accomplir ce précepte, vous ne deviez pas vous y obliger par un vœu; et il vaudrait mieux renoncer à une règle, que de la laisser subsister comme un piége tendu à ceux qui l'embrassent, puisqu'il leur est impossible de l'observer.

Je réponds: On juge mal beaucoup de choses avant de les comprendre, et une fois bien comprises on les regarde comme justes et raisonnables. Il en est ainsi dans la question présente. La règle nous défend de recevoir de l'argent, soit par nous, soit par d'autres, pour le posséder et en avoir le domaine comme d'une chose propre. Mais elle nous permet de nous procurer

Digitized by Google

par nos amis spirituels qui nous aiment en vue de Dieu, c'est-à-dire d'un amour pur et sincère, les objets dont nous avons besoin. Or, cela peut avoir lieu de deux manières irréprochables : d'abord ce qu'on ne saurait avoir sans argent peut nous être offert par ceux qui donnent l'aumône aux frères, ou par leurs entremetteurs; ainsi certaines personnes font transcrire un livre pour nos communautés, nous font confectionner un vêtement, nous bâtissent une maison, etc., à leurs peines et dépens. En second lieu, les frères se procurent par eux-mêmes ces choses, et ces mêmes personnes en remettent le prix à ceux qui nous en ont transmis l'usage. Tout se borne donc pour nos religieux, lorsque, par exemple, un frère fait copier un livre, à veiller à ce que quelqu'un en paie la dépense par soi ou par ses agents, ou bien, si l'on nous offre de l'argent en aumône, à le faire remettre entre les mains d'un tiers qui le conserve en son nom mais au profit des frères, afin de leur procurer, à la place des donataires, soit par eux-mêmes, soit par d'autres plus aptes à ces sortes d'affaires, les choses dont ils auront exprimé le désir. Or, en tout cela, les frères n'acceptent point d'argent, mais seulement d'autres en reçoivent pour eux et l'emploient à leur usage au nom de leurs bienfaiteurs dont ils conservent et distribuent les aumônes, et aussi au nom des frères en satisfaisant à leurs besoins au moyen de cet argent; car nous ne pouvons, tant que cet argent n'a pas été converti en d'autres objets, le regarder comme notre bien, mais comme la pro-

Digitized by Google

priété de celui qui l'a donné, quoique nous sachions qu'il a été déposé pour notre usage. Ainsi, lorsqu'un maître confie une somme à son serviteur pour m'acheter un vêtement, cette somme est toujours au propriétaire jusqu'à ce que l'achat soit terminé. Mais une fois le vêtement acheté, il devient ma propriété.

C'est de cette manière et en prenant ces précautions que les frères se procurent, par leurs amis spéciaux et d'autres hommes de bonne volonté, les choses dont ils ont besoin; cependant ils ne reçoivent aucun argent, mais ceux-ci le gardent selon la volonté des donateurs et s'en servent pour notre utilité et de façon à ne pas nous en rendre propriétaires. L'auteur de notre règle, en éloignant de nous la possession de tout argent, a eu plutôt en vue de nous soustraire à l'avarice, qui est la ruine de toute religion, que de nous ôter les moyens de pourvoir aux choses nécessaires à la vie. Le saint-siége, dont les actes sont offerts à la connaissance et à la vénération de l'Eglise entière, n'eût point approuvé notre règle en la confirmant, s'il y eût découvert quelque point inconvenant ou impraticable. Elle ne laisse donc à ceux qui l'ont embrassée aucun sujet de crainte, bien que les religieux chargés de pourvoir à nos besoins doivent veiller avec un soin diligent pour ne point la violer; mais une telle attention de leur part est d'un grand mérite, quoiqu'il y ait plus de sûreté à se soustraire à de pareils embarras quand on n'y est pas forcé par devoir.

Digitized by Google

QUESTION XXVI.

Si les frères mineurs peuvent recevoir l'aumône de ceux qui ramassent d'une manière injuste.

Les choses mal acquises sont en horreur aux yeux de Dieu, et le Seigneur a dit[1] : *Je hais les holocaustes qui viennent de rapine.* Pourquoi donc demandez-vous à ceux qui font des gains injustes et acceptez-vous leurs aumônes?

Je réponds : Il y a des hommes dont tous les biens sont mal acquis, et les personnes à qui ils doivent les restituer sont connues. Lorsque nous le savons, nous ne devons pas demander l'aumône à de tels hommes ni la recevoir d'eux, car tout ce qu'ils possèdent appartient à ceux à qui ils l'ont ravi. Ou bien tous les maîtres de ces biens ne sont pas connus, mais seulement quelques-uns. Alors la restitution ne peut se faire d'une manière bien assurée, et il faut consacrer ce bien mal acquis en bonnes œuvres. Ensuite, certains hommes possèdent à la vérité plusieurs biens de ce genre; cependant, en donnant l'aumône, ils ne tombent pas dans l'impossibilité de restituer ce qu'ils doivent : il leur est donc permis de faire l'aumône du surplus. C'est pourquoi je répète que nous ne pouvons recevoir des premiers si l'igno-

[1] Is., 61.

Digitized by Google

rance, ou l'extrême pauvreté, ou une juste présomption que leurs créanciers nous transportent leurs droits, ne nous excuse. Quand donc nous ne sommes pas certains qu'un homme possède ses biens injustement, nous ne devons pas le croire à la légère coupable d'un si grand crime, car il faut toujours juger de chacun en bonne part. Notre profession de mendiants et l'obligation où sont les hommes de distribuer aux pauvres du Seigneur les choses dont ils lui sont redevables nous excusent plus aisément en ce point que ceux qui ont d'autres moyens de pourvoir à leurs besoins. Cependant quand la renommée range publiquement quelqu'un en ce premier rang, lorsqu'il n'y aurait pas d'autre preuve, il convient, pour éviter le scandale, de ne point lui demander l'aumône et de ne point la recevoir de lui à moins toutefois que ceux qui le font ne doivent, en vertu de leur profession ou de leur office, porter le ravisseur à restituer : alors ils servent utilement la partie lésée, et l'ouvrier est digne de recevoir un salaire, puisque personne n'est tenu de faire la guerre à ses dépens. Afin de nous faciliter les moyens d'amener les pécheurs à se corriger, le saint-siége nous a accordé de demeurer en toute liberté dans les pays soumis à l'excommunication et de recevoir l'aumône des excommuniés eux-mêmes, surtout si nous ne trouvons ailleurs de quoi subvenir à nos besoins. Et d'ailleurs si les bons se séparaient entièrement des méchants, qui porterait par ses paroles et ses exemples ces derniers à bien faire?

Digitized by Google

ALPHABET DES RELIGIEUX.

[1] *Seigneur, montrez-moi vos voies et faites-moi connaître vos sentiers.* Je vous en conjure, ô mon Dieu, daignez m'enseigner les voies d'une vie sainte, afin que je puisse sauver mon âme.

I.

Aimez à être ignoré et compté pour rien ; celá vous est plus utile et plus avantageux que de recevoir les louanges des hommes.

II.

Soyez bienveillant envers tous, envers les bons et les méchants, et évitez d'être à charge à personne.

III.

Conservez votre cœur exempt de toute dissipation, votre bouche pure de toute parole inutile, et enchaînez vos autres sens sous une discipline sévère.

IV.

Aimez la solitude et le silence : vous jouirez d'un grand repos et de la paix d'une bonne conscience ; car où est la multitude, se trouvent des agitations fréquentes et des causes de distractions nombreuses pour le cœur.

[1] Ps. 24.

Digitized by Google

V.

Choisissez pour votre part ce qu'il y a de plus pauvre et de plus simple; soyez content de peu de chose, et vous ne vous laisserez point aller facilement aux murmures.

VI.

Fuyez le monde et les affaires du siècle; car vous ne pouvez être à la fois à Dieu et aux hommes, aux choses éternelles et à ce qui se passe.

VII.

Rendez grâces à Dieu en tout temps de cœur et de bouche, quelles que soient vos peines et vos tribulations; car dès l'éternité la providence du Seigneur a tout disposé pour cette vie avec une sagesse pleine de rectitude et de vérité.

VIII.

Soyez humble en toutes choses et vis-à-vis de tout le monde, et vous trouverez grâce aux yeux de tous : vous serez aimé de Dieu et chéri des hommes; et le démon s'éloignera bien vite de vous, car il a en horreur la vertu d'humilité.

IX.

En toute bonne œuvre, ayez l'intention sincère de plaire à Dieu : il voit le fond de nos cœurs et il aime ceux qui sont justes et droits.

Digitized by Google

X.

Regardez comme vos amis les plus chers et comme vos protecteurs ceux qui vous reprennent et vous blâment. Si vous jugez et considérez bien, vous trouverez dans cette pratique l'occasion d'un gain précieux, car ceux-là vous aident beaucoup à avancer dans le bien, qui s'efforcent de vous éloigner du mal.

XI.

C'est par le travail, la douleur, les gémissements et les larmes qu'on acquiert le royaume de Dieu. C'est au milieu des délices et des honneurs qu'on perd le ciel.

XII.

C'est un grand bienfait de Dieu, d'être pauvre en ce monde, d'y tenir le dernier rang, et la marque d'un orgueil profond, de chercher sans cesse à s'élever. Le démon nous porte toujours à soupirer après les honneurs et à fuir le mépris. Il sait bien que celui qui s'élève ainsi tombera après avoir exercé quelque temps son empire sur les hommes. Estimez donc les plus petites choses comme des grâces considérables, et vous serez dignes d'en recevoir de plus grandes.

XIII.

Ne méprisez personne, ne nuisez à aucun, compatissez à l'indigent et à l'homme en proie à l'affliction, et gardez-vous de vous enorgueillir jamais.

Digitized by Google

XIV.

Employez utilement à la gloire de Dieu tout votre temps. Rien n'est plus précieux que le temps : vous pouvez par lui mériter le royaume éternel. Soyez aussi avec tout le monde plein d'amabilité, de bénignité, d'affabilité et de gravité. Rapportez tout à la louange de Dieu et ne faites rien sans conseil et sans réflexion.

XV.

En toute action, examinez d'abord si elle plaît ou déplaît à Dieu, et n'agissez jamais par crainte ni par amour contre votre conscience. Dans les choses douteuses recourez à l'Ecriture et à l'obéissance à votre supérieur, et gardez-vous de trop vous confier en vous-même. Apprenez à vous taire avant que de parler, et aimez à écouter plutôt qu'à enseigner les autres, car il est plus sûr de chercher à se cacher qu'à se produire au-dehors.

XVI.

Si vous désirez conserver en tout temps la paix, ayez soin de demeurer étranger à ce qui ne vous regarde pas, et de ne point vous en constituer le juge. — Celui qui s'applique aux choses communes et évite celles qui sont singulières sera aimé davantage et arrivera plus vite à une fin heureuse. — Celui qui fait à temps ce qu'il doit, sera ensuite rempli d'une joie plus grande.

Digitized by Google

XVII.

Rentrez au-dedans de votre cœur et fermez la porte de votre bouche, si vous voulez ne point être entraîné par les séductions du démon au milieu des désirs terrestres. Les choses mauvaises sont nuisibles à entendre, celles qui flattent nos yeux sont une source de tentation, et les reproches occasionnent le trouble. Eloignez-vous donc de tout homme emporté, ignorant, dissolu, et demeurez avec Dieu dans le silence.

XVIII.

Soyez sobre en votre nourriture, modeste en vos vêtements, attentif en vos paroles, honnête en vos manières, plein de maturité en vos conseils, courageux dans l'adversité, humble au milieu des injures et dans la prospérité, reconnaissant pour les bienfaits, gai dans les mépris, patient dans la douleur et discret en toutes vos actions.

XIX.

Craignez d'offenser Dieu par vos moindres négligences et par chacun de vos défauts. Soyez sans présomption dans le succès, et ne vous laissez point aller au désespoir dans les choses fâcheuses. La crainte de Dieu nous éloigne du péché et nous porte à accomplir toute bonne œuvre d'une manière parfaite. Confiez-vous à Dieu sans réserve, et ce qui vous est pénible deviendra tolérable. Que votre paix soit une grande patience : toute tribulation est bien légère comparée à la vie éternelle.

Digitized by Google

XX.

Vendez à Dieu toutes vos jouissances, et sa grâce vous fera goûter en un instant des consolations meilleures. Personne n'est plus riche, ni plus libre que celui qui se donne à Dieu tout entier et achète au prix de son amour le Sauveur immolé sur la croix pour le salut du monde.

XXI.

Que Jésus-Christ soit votre vie, votre livre, votre méditation, le sujet de vos entretiens; qu'il soit votre unique désir, votre gain, votre espérance entière et votre récompense. Si vous cherchez autre chose que Dieu seul, vous dissiperez, vous serez dans la peine et vous n'arriverez pas au repos.

XXII.

L'occupation des religieux et des clercs doit être de chanter les hymnes et les psaumes sacrés. Les chœurs angéliques, appliqués à louer Dieu sans interruption dans les cieux, sont dans la joie à la vue d'un pareil exercice. Servir la chair, c'est la mort, c'est préparer une pâture aux vers, un asile aux démons, un aliment aux péchés, un foyer aux maladies; c'est la perte du corps, la ruine des mœurs, la dissipation des biens, l'appel de maux et de douleurs sans nombre. Servir Dieu, au contraire, c'est la félicité de l'âme, la santé du corps, la prudence de l'esprit, la vie céleste. Celui-là chante au Seigneur des hymnes délectables,

Digitized by Google

qui le loue en tout temps dans la tribulation. Le commencement et la fin de tout bon religieux, c'est d'aimer Dieu de cœur, de le louer de bouche, et d'édifier ses frères par ses bons exemples.

XXIII.

Zachée, mon frère, hâtez-vous de descendre des hauteurs d'une science mondaine; venez et apprenez à l'école de Dieu la voie de l'humilité, de la mansuétude et de la patience, afin que, instruit par Jésus-Christ, vous puissiez arriver à la gloire de l'éternelle béatitude. Ainsi soit-il.

O bon religieux, écrivez cet alphabet en votre cœur comme dans un livre de vie; parcourez-en chaque jour les sentences et accoutumez-vous à en observer les saints enseignements. Les paroles en sont peu nombreuses; mais elles renferment de grands mystères, elles contiennent la vie entière des hommes parfaits. Elles sont un ornement au-dehors et une source de repos au-dedans. La vie d'un bon religieux commence par le mépris et l'abnégation de soi-même, et elle s'élève jusqu'à la contemplation de Dieu.

Digitized by Google

AUTRE ALPHABET

POUR LES NOUVEAUX RELIGIEUX.

Aimez la pauvreté, et contentez-vous pour votre usage d'objets sans valeur. — Soyez en tout temps et sans interruption appliqué à bien faire. — Evitez la superfluité dans les paroles et exercez-vous au silence. Ayez sans cesse Dieu présent devant les yeux. Aimez les jeûnes, réprimez la gourmandise, et n'allez qu'avec dégoût au lieu où se prend le repas. — Réjouissez-vous avec ceux qui sont dans la joie, et pleurez avec ceux qui sont dans la peine. — Vivez en bon accord avec vos inférieurs, et honorez ceux qui sont élevés en dignité. — Soyez obéissant en tout et soumis à votre supérieur. — Exercez la charité envers tous les hommes sans distinction. — Réprimez par la crainte du Seigneur les mouvements emportés de la concupiscence. — Purifiez l'œil de votre cœur par une innocence virginale. — Ne possédez rien en propre, mais attachez-vous à suivre Jésus dépouillé de tout. — N'ayez qu'un fardeau léger à porter, et vous serez vainqueur du monde. — Méditez les souffrances de Jésus-Christ avec un cœur attristé et compatissant. — Cherchez la gloire de Dieu et rien autre chose sur la terre. — Résistez aux vices, priez

Digitized by Google

avec ferveur, et apportez le respect le plus profond à recevoir le corps du Sauveur. — Calmez les mouvements de votre âme, en modérant votre colère. — Si vous désirez jouir de Jésus-Christ, vous éviterez soigneusement les entretiens inutiles, vous vous exercerez à demeurer solitaire, et ainsi vous arriverez à aimer avec fidélité le Sauveur par-dessus tout. — Que le feu de la charité vous fasse brûler de zèle pour la gloire de Dieu, et ensuite pardonnez de bon cœur à ceux qui vous offensent. — Ce n'est pas le nom, mais la vie, ce ne sont pas les paroles, mais les actions qui rendent l'homme vertueux.

Digitized by Google

CONFÉRENCES.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

Sur l'incarnation du Verbe.

O mon âme, considère les merveilles renouvelées par la Vérité. Nous pouvons les contempler toutes dans cette union qui a associé Dieu et l'homme en la personne du Verbe, union vraiment accomplie et faite par le Seigneur, union manifestée par lui à nos yeux.

I. Voici d'abord une éternité qui commence : Le Fils de Dieu existe éternellement et il s'est fait chair dans le temps. Il ne pouvait te racheter qu'en offrant le prix de ta rançon, et selon la loi il ne le devait pas s'il était d'une nature différente de la tienne. L'homme était bien ton frère, mais il n'avait point en son pouvoir le prix d'une telle œuvre; Dieu le possédait, mais il n'était point notre frère. Ainsi l'homme seul était redevable; Dieu seul avait le prix de la dette. Dieu s'est donc fait homme pour devenir notre frère. Notre Jésus est devenu pour nous un homme plus précieux que l'or, plus cher que l'or le plus pur : *Il a,* dit Isaïe, *emporté avec lui un sac d'argent*[1]. En effet, Dieu a apparu homme dans la chair; le Verbe s'est caché dans cette chair comme dans un sac, et il a racheté l'homme coupable.

[1] Is., 15.

Digitized by Google

II. En second lieu, l'immensité se renferme dans un espace étroit, car Dieu a rendu sur la terre son Verbe comme diminué de lui-même. Son Verbe, dis-je, est immense par sa divinité, et il semble comme abrégé lorsqu'il est placé dans une crèche. Contemple donc, ô mon âme, ces merveilles pleines de douceur et vraiment nécessaires à tes besoins. Le Fils de Dieu seul pouvait combler ta misère, mais ta petitesse te rendait impuissante à embrasser l'immensité, et ainsi cette misère l'emportait sur ta capacité. La charité divine, par une disposition admirable de ses desseins, a donc voulu nous donner son Fils dont nous avions besoin, et nous le donner enfant afin de le proportionner à notre infirmité. Ainsi un petit enfant nous est né, et un fils nous a été donné [1].

III. En troisième lieu, la beauté s'est environnée d'obscurité. En effet, de quoi me servira le don de cette immense charité si je ne puis contempler tout ce qu'elle renferme de délices? Notre Jésus a donc manifesté sous le voile de notre mortalité cette face auguste sur laquelle les anges désirent en tout temps tenir leurs regards attachés. Nous avons pu non-seulement voir de nos yeux celui qui est invisible, mais encore l'aimer en notre chair et rendu semblable à nous. De là cette parole de l'Apocalypse : *Le soleil est devenu noir comme un cilice* [2], le Soleil de justice, sans doute, Jésus-Christ notre Dieu, qui, selon l'Apôtre, est la splendeur de la gloire du Père, l'image parfaite de sa substance [3]. Sa beauté l'emporte

[1] Is., 9. — [2] Apoc., 6. — [3] Hebr., 1.

Digitized by Google

sur celle du soleil ; elle est plus élevée que l'armée des étoiles et, comparée à la lumière, elle lui est supérieure. Et cependant à cause de nous il s'est revêtu de l'obscurité d'un cilice, il en a pris toutes les aspérités.

IV. La hauteur a embrassé l'abjection, la puissance s'est faite esclave quand celui dont les pieds étaient à peine accessibles aux anges les plus élevés, est descendu non pas jusqu'à moi, mais au-dessous de moi, quand il a été couché, comme je le vois aujourd'hui, aux pieds de vils animaux. Le Dieu béni n'a rien négligé pour que nous puissions le posséder : il se fait homme pour me donner d'arriver jusqu'à lui ; il se fait petit enfant pour que je le presse dans mes bras ; il se rend visible pour être connu de moi, et il devient humble afin que je l'atteigne.

V. La force a revêtu l'infirmité, la sagesse la simplicité. Je suis coupable et j'ai honte de paraître devant la sagesse suprême ; je suis un ennemi, et je tremble à la vue de sa puissance ; je redoute les fautes dont je suis coupable, et je rougis de paraître devant vous, ô mon Dieu. Mais voilà que l'admirable bénignité du Seigneur, dont la magnificence a toujours éclaté dans ses bienfaits, cache sa sagesse sous le voile de la simplicité afin que je n'aie pas à être dans la confusion en sa présence; voilà qu'elle environne sa force d'infirmité, pour que je ne craigne pas de m'approcher. Celui qui soutient tout par la puissance de sa parole, le verbe de Dieu se fait chair, et non-seulement il devient un homme soumis à la souffrance,

Digitized by Google

mais encore il est semblable à moi par la faiblesse de son enfance; il est mortel comme moi par la chair qu'il a voulu prendre.

VI. La justice se soumet au châtiment de la faute, car sans cela vous eussiez dit : A quoi bon m'approcher, si je ne puis posséder ce qui me manque? J'ai été conçu dans toute espèce de mal, déshérité de tout bien pour mon péché et la peine qu'il mérite; il faut donc que je sois tiré sans réserve du mal, que je sois rétabli en tout bien : c'est là mon besoin suprême. Ainsi la justice, par un dessein ineffable du ciel, s'est soumise à la peine du crime afin de nous justifier de tout mal; l'opulence a pris la détresse en partage pour nous rendre riches de tout bien. Celui qui avait ignoré entièrement le péché, Jésus, l'innocence immaculée, à qui toute faute fut toujours étrangère, dont la bouche fut pure de toute parole trompeuse, Dieu l'a traité à cause de nous comme s'il eût été le péché, ou autrement il lui a imposé la peine due à nos péchés, il a placé en sa personne toutes nos iniquités, afin qu'en lui nous devinssions justes de la justice de Dieu. O besoin vraiment heureux de l'homme! Par là même que le Dieu fait homme, Jésus, s'est chargé de satisfaire pour nos péchés, il est devenu nécessaire ou que Dieu eût de la haine pour lui-même, ce qui est impossible, ou qu'il se réconciliât l'homme coupable; et cela est agréable à ses yeux, c'est la fin qu'il s'est proposée.

VII. La richesse a pris la misère en partage afin de nous enrichir dans le céleste royaume. En effet, vous

Digitized by Google

connaissez la bonté de Jésus-Christ Notre-Seigneur : étant riche il s'est rendu pauvre afin que nous devinssions riches nous-mêmes par sa pauvreté. Oh ! combien abondantes devraient être nos richesses, nous à qui Dieu a tant donné qu'il en est demeuré nu et plongé dans la pauvreté ! Voyez comme elle est heureuse cette détresse à laquelle s'est soumis pour nous, dans l'ivresse de son amour, le Christ béni : il est nécessaire que l'homme soit rétabli dans le royaume, ou que Jésus, le Roi suprême, en soit banni, puisqu'il s'est chargé de notre misère, et que le riche et le pauvre ne font plus qu'un. Ainsi, ô mon âme, ton Jésus, le Dieu éternel se réduit à un état nouveau pour que tu puisses l'approcher; le Dieu immense se fait petit pour que tu l'embrasses; le Dieu très-sage se revêt de la simplicité pour t'empêcher de rougir en sa présence; le Dieu très-fort descend jusqu'à la faiblesse pour éloigner de toi la crainte; le Dieu très-juste accepte la dette du péché pour te justifier de tout mal; le Dieu très-riche prend en partage la misère pour t'enrichir de tout bien.

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

De la crainte du Seigneur.

L'eau d'une sagesse salutaire, la fontaine de vie, le commencement de la sagesse, c'est la crainte du Seigneur, dit saint Bernard. Elle rafraîchit l'âme

Digitized by Google

admirablement au milieu des désirs pervers qui l'oppressent, et elle est puissante à éteindre les traits enflammés de notre ennemi. En toutes choses et en toutes circonstances la crainte de Dieu doit être préférée à la tendresse pour ses proches. Celui qui a sans cesse cette crainte devant les yeux, s'avance par des voies vraiment belles et ses sentiers sont des sentiers de paix. Le bon vouloir du Seigneur persévère en faveur de ceux qui le craignent; il a pour eux des pensées pacifiques, il oublie les fautes dont ils peuvent se rendre coupables, il récompense toutes leurs bonnes œuvres; et ainsi nous voyons coopérer d'une manière admirable à leur avantage et le bien et le mal. J'ai appris dans la vérité que rien n'est efficace à mériter, à conserver ou à recouvrer la grâce, comme de marcher en tout temps en la présence de Dieu sans se laisser aller aux sentiments de l'orgueil et d'être dans la crainte. — Vous êtes bienheureux si votre cœur est rempli d'une triple crainte; si vous craignez pour la grâce reçue, si vous craignez plus encore pour la grâce perdue, et si vous avez une crainte sans limites pour la grâce recouvrée. Craignez donc lorsque la grâce vous sourit, craignez, lorsqu'elle s'éloigne, craignez lorsqu'elle revient. Lorsqu'elle est présente, craignez d'en faire un usage indigne; lorsqu'elle se retire, craignez encore plus, car vous tombez vous-même en défaillance quand la grâce vous fait défaut; craignez lorsqu'elle vous est enlevée, comme un homme à la veille de sa ruine; craignez : votre garde vous a abandonné. Ainsi craignez le Seigneur

Digitized by Google

en tout temps et de tout votre cœur. Si votre crainte est entière, si elle est parfaite, il vous fera goûter bientôt les douceurs de sa charité.

TROISIÈME CONFÉRENCE.

De l'obéissance.

L'obéissance d'un religieux, pour être agréable à Dieu, doit être prompte et sans délai, pieuse et sans dédain, volontaire et sans murmure, simple et sans discussion, persévérante et sans interruption, droite et sans déviation, joyeuse et sans trouble, courageuse et sans crainte, universelle et sans exception. Dieu nous écoute en nos prières de la même manière que nous écoutons nos supérieurs. Si donc vous voulez être plus parfait en obéissant, lorsque la voix du supérieur vient frapper votre oreille, croyez entendre la voix de Dieu et non celle de l'homme. Celui-là n'est point obéissant mais un homme négligent, qui attend pour agir un second commandement. « C'est « peu, dit saint Bernard, d'être soumis à Dieu si vous « ne l'êtes à toute créature à cause de Dieu, à votre « abbé comme étant au-dessus de vous, à vos prieurs « comme ayant reçu de lui le droit de commander. « Je dis plus : vous devez vous soumettre à vos égaux, « vous devez vous soumettre à vos inférieurs; et si « vous voulez être parfait en toute justice, allez à « celui qui est moindre que vous, obéissez à celui

Digitized by Google

« qui est au-dessous de vous, abaissez-vous devant « celui qui est moins âgé que vous[1]. » Celui, dit saint Jean Climaque, dont la conscience est exempte de toute tache dans l'obéissance due au supérieur, attend chaque jour la mort sans se troubler, comme il attendrait le sommeil, car il sait à n'en point douter qu'au sortir de cette vie l'homme seul établi en dignité aura un compte à rendre et non lui. — Quand celui qui commande est absent, si nous nous souvenons de lui et si, nous le représentant comme présent au milieu de nous, nous nous abstenons soigneusement de tout ce que nous soupçonnons lui déplaire dans nos discours, nos conversations, notre nourriture ou autre chose, c'est alors que l'on reconnaîtra en nous l'accomplissement parfait de l'obéissance.

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

De la modestie.

Je ne sais si rien au monde peut orner plus un homme en toute sa personne que la modestie. Combien elle est belle, combien elle est une perle brillante dans la vie et sur le visage du jeune homme ! Comme elle est une messagère vraie et sans nuage d'une espérance heureuse, et l'indice d'un caractère excellent ! Elle est une verge de discipline levée pour arrêter les sentiments qui portent le déshonneur, pour empêcher

[1] Sup. Cant., 41.

Digitized by Google

les mouvements et les actes les plus légers d'un âge si glissant, pour comprimer ceux qui tenteraient de se produire avec insolence. Qui mettra en fuite comme elle les paroles honteuses et tout ce qui est messéant? Elle est la sœur de la continence, le signe manifeste de la simplicité de la colombe, la compagne de l'innocence, la lampe toujours brillante de l'âme pure. A sa lumière rien de honteux, rien de déshonorant ne saurait prétendre se fixer en cette âme sans être démasqué aussitôt. C'est elle qui attaque le mal, elle qui combat pour la pureté nécessaire à notre âme, elle qui est la gloire spéciale de notre conscience, la gardienne de notre renommée, la splendeur de notre vie, le siége de notre force; c'est en elle que se trouvent les prémices des vertus, la louange de ce qui est naturel en nous, l'éclat de toute honnêteté.... Qu'y a-t-il de cher à un cœur modeste comme le secret de la solitude? Qu'y a-t-il de propre à la modestie comme de fuir les louanges dont elle est digne et d'éviter toute jactance? Qu'y a-t-il d'inconvenant, surtout pour un jeune homme, comme de faire parade de sa sainteté?

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

Sur le silence.

L'homme ami du silence s'approche de Dieu, et celui qui s'entretient avec lui dans le secret en est illuminé. Celui qui pense avec sollicitude à la mort,

Digitized by Google

sait borner ses discours ; et celui dont l'âme est pleine d'une tristesse salutaire, s'éloigne des longs entretiens comme d'un incendie. Le silence, dit saint Bernard, est bon contre la jactance, il est bon contre le blasphème, il est bon contre le murmure et la détraction. Qu'elle soit donc condamnée au silence la langue médisante, la langue blasphématrice, la langue empressée à s'exalter, car il est bon d'attendre le salut du Seigneur au milieu de ce triple silence. Cependant ne vous taisez pas entièrement sur ces différentes choses, ne vous taisez pas de façon à garder le silence avec Dieu. Mais parlez contre votre jactance en la confessant, afin d'obtenir pardon du passé. Parlez contre le murmure par les actions de grâces, afin de trouver une grâce plus abondante dans le temps présent. Parlez contre la défiance dans l'oraison, afin d'arriver à la gloire dans l'éternité. Confessez, dis-je, vos fautes passées, rendez grâces des biens actuels, priez désormais avec plus d'empressement pour les biens à venir, afin que de son côté Dieu ne demeure pas dans le silence touchant votre pardon, l'envoi de sa grâce et la promesse des récompenses. Un silence non interrompu et un éloignement perpétuel de toute agitation du siècle nous forcent à méditer les choses célestes. Les combats de la continence et la rigueur de la discipline trouvent un secours dans le doux chant des psaumes et des hymnes. La honte des fautes anciennes tempère l'austérité de notre vie nouvelle. La crainte du jugement futur rend facile le pieux exercice de la charité fraternelle, et la variété des

Digitized by Google

saintes observances dissipe l'ennui et le dégoût.... Le travail, la retraite et la pauvreté volontaire sont les insignes d'un religieux; ce sont eux qui ont coutume d'ennoblir la vie monastique.

SIXIÈME CONFÉRENCE.

Sur la dévotion.

Que votre âme refuse de se consoler dans les choses de la terre, si vous voulez vous réjouir dans l'amour de Dieu. C'est là une consolation vraiment délicate, et elle ne saurait être accordée à ceux qui en admettent une autre. Celui dont l'âme soupire après des consolations étrangères et ne renonce pas entièrement à chercher le bonheur dans les choses caduques et passagères, celui-là éloigne de lui assurément la grâce de la consolation céleste. Il se trompe véritablement celui qui croit pouvoir unir cette divine douceur à une chair mortelle, ce baume souverain aux plaisirs empoisonnés du monde, les dons de l'Esprit-Saint aux concupiscences de la terre. La vérité n'aime point à se cacher dans les ténèbres; la discipline se montre au grand jour, elle se réjouit dans les saintes pratiques. O sainte âme, soyez seule afin de vous conserver à celui-là seul que vous avez choisi entre tous. Fuyez les honneurs du dehors, fuyez les gens de votre maison, séparez-vous de vos amis et de vos intimes; qu'il n'y ait rien de commun entre vous et la foule, entre vous

Digitized by Google

et la multitude des étrangers. Oubliez votre peuple lui-même et la maison de votre père, et le Roi du ciel soupirera après votre beauté. Eloignez-vous donc, mais d'esprit et non de corps, mais par votre intention, votre dévotion, vos pensées. Vous êtes seul si votre esprit n'est point occupé des choses ordinaires de la vie, si vous n'êtes point épris de l'amour des choses présentes, si vous méprisez ce que beaucoup embrassent avec ardeur, si vous avez du dégoût pour ce qui est l'objet des désirs de tous, si vous évitez les contestations, si vous êtes insensible à toute perte, si vous ne gardez le souvenir d'aucune injure. La nourriture de l'âme, c'est la grâce de Dieu; elle est pleine de douceur assurément, cette nourriture; elle renferme toute suavité, elle offre au goût toutes délices. Non-seulement elle réjouit, mais elle rassasie, elle est un remède.

Quatre signes nous font connaître la présence de la grâce. Le premier, c'est quand le cœur goûte en Dieu la paix et le calme, car il ne saurait se reposer en aucun objet terrestre; le Seigneur seul peut le remplir; le reste peut l'impressionner, mais non le satisfaire. Le second signe, c'est quand l'esprit et le cœur se sentent inclinés à la dévotion. Le troisième, c'est quand le visage de l'homme se montre pénétré d'une joie plus vive et d'une bénignité plus grande. Le quatrième, qui est presque le même, c'est quand l'homme est plus réglé et plus grave dans tout son extérieur.

Digitized by Google

SEPTIÈME CONFÉRENCE.

De la diligence.

Il est une chose qui éloigne bien des hommes d'un amendement parfait et courageux : l'horreur de la difficulté ou autrement la peine que l'on trouve à combattre. Ceux-là, en effet, avancent avec bien plus de rapidité qui s'efforcent de vaincre plus généreusement les obstacles les plus difficiles et les plus repoussants. Car l'homme fait d'autant plus de progrès et il mérite une grâce d'autant plus grande qu'il se surmonte lui-même davantage et qu'il est plus mortifié en son esprit.

Deux choses aident d'une manière spéciale à un grand amendement : la première, c'est de s'éloigner avec force des objets vers lesquels nous incline notre nature corrompue ; la seconde, de s'appliquer avec ferveur au bien dont nous éprouvons plus vivement le besoin.

Combien il est nuisible de négliger la fin de sa vocation et de se porter à des choses qui nous sont étrangères ! Un religieux, appliqué à méditer avec attention et piété la très-sainte Vie et la Passion du Seigneur, trouve là abondamment tout ce qui lui est utile et nécessaire ; il n'a plus besoin de rien chercher hors de Jésus. Un religieux fervent embrasse et accomplit avec joie tout ce qui lui est ordonné. Mais le religieux tiède et négligent souffre tribulation sur tri-

Digitized by Google

bulation ; de toutes parts il est dans la peine, car il est privé de la consolation intérieure et il lui est défendu d'en chercher au dehors. Le religieux qui vit en dehors de sa règle est exposé à une ruine terrible ; celui qui cherche ce qu'il y a de plus large et de plus relâché, sera toujours dans l'angoisse. — Toute cette conférence est tirée du pieux livre intitulé *Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ*.

HUITIÈME CONFÉRENCE.

De la discipline.

Avant tout il nous faut dompter sous le joug de la discipline l'effervescence désordonnée de nos mœurs, jusqu'à ce que notre volonté altière soit humiliée et guérie sous les lois austères et persévérantes des anciens, jusqu'à ce qu'elle retrouve dans l'obéissance le bien de la nature perdu par notre orgueil. Ce bien, en effet, revient quand la conduite tout entière est bien disciplinée ; et avec lui l'homme apparaît plein de douceur et de bénignité, ennemi de toute querelle, ne cherchant à tromper personne, ni à se venger, ni à nuire à qui que ce soit, ne s'élevant au-dessus d'aucun, ne se préférant à nul de ses frères. Oh ! comme la discipline concourt à bien régler notre corps tout entier et les habitudes de notre âme ! Elle abaisse notre tête, elle incline notre front, elle compose notre visage, elle lie nos yeux, elle comprime les rires immodérés, elle refrène la gourmandise, elle

Digitized by Google

apaise les emportements, elle ordonne toute notre démarche. Aussi quelqu'un a-t-il dit des religieux bien ou mal réglés : « Celui qui est querelleur, n'est pas un religieux; celui qui conserve la malice en son cœur, n'est pas un religieux; celui qui est colère, n'est pas un religieux; celui qui est superbe et répandu en paroles, n'est pas un religieux. Le vrai religieux est toujours doux, humble et charitable; en tous lieux et toujours il a devant les yeux la crainte du Seigneur afin de ne pas pécher. » Jean, abbé du mont Sinaï, dit aussi : « Le religieux est celui dont les actions, les pensées, les paroles n'ont pour objet que les choses de Dieu, celui qui est uni à Jésus-Christ en tout temps, en tout lieu, en toute affaire. Le religieux est celui qui fait sans cesse violence à la nature et veille sans interruption à la garde de ses sens. Le religieux est celui dont le corps est saint, la langue pure, l'âme illuminée. Qui, pensez-vous, sera un religieux fidèle et prudent? Celui qui, sous le joug de l'obéissance et de la soumission, dans le travail et la douleur, conserve en son âme une chaleur inextinguible et ne cesse jusqu'à sa mort d'ajouter le feu au feu, la ferveur à la ferveur, l'amour à l'amour, le désir au désir, la sollicitude à la sollicitude. » — Il est un vrai religieux, dit saint Bernard, celui qui conserve la dévotion au chœur, la patience au chapitre, la discipline dans le travail, la méditation dans la lecture, la ferveur dans l'oraison, la chasteté dans la tentation, le courage dans l'adversité, et l'humilité dans la prospérité. »

Digitized by Google

LE MIROIR

DE LA DISCIPLINE.

PROLOGUE.

Ceux qui tendent à une vie irréprochable doivent nécessairement s'exercer à la discipline s'ils désirent porter promptement l'étendard de la vertu ; car, dit Hugues de Saint-Victor, la pratique de la discipline conduit notre âme à la vertu, et la vertu à la béatitude[1]. Ainsi l'exercice de la discipline doit être le commencement de notre vie, la vertu en est la perfection, et la félicité éternelle la récompense. Celui qui, à son début dans la vie religieuse la néglige, s'y appliquera difficilement dans la suite, et il arrivera avec peine à se défaire des habitudes contractées d'abord. *Le jeune homme*, dit l'Ecriture, *marchera selon sa voie, et lorsqu'il sera avancé en âge il ne s'en retirera pas*[2]. Il faut donc choisir une règle vraiment excellente et que l'usage nous rendra agréable ensuite.

Or, le premier degré de la perfection, c'est la connaissance de ses défauts, une confiance entière dans les lumières d'un homme doué de prudence et enfin un genre de vie convenable selon les diverses affaires où l'on se trouve et leurs circonstances. On ne doit point considérer comme léger le mépris des

[1] Inst. monast. — [2] Prov., 22.

Digitized by Google

moindres choses; car une semblable négligence n'imprime pas une tache médiocre aux actions les plus relevées, et elle est d'autant plus honteuse qu'on peut, après l'avoir reconnue en soi, l'éviter plus aisément. Aussi les hommes conduits par l'Esprit de Dieu s'appliquent-ils à s'instruire de tous les réglements destinés à diriger leurs pas; tandis que les superbes et les insensés les méprisent et les traitent d'observances superstitieuses, de vaines cérémonies, ou bien les attaquent par des calomnies spécieusement colorées : l'insensé ne reçoit point les paroles conformes à la prudence; il vous écoutera si vous parlez selon les sentiments de son cœur[1].

J'ai donc composé ce petit traité, d'après l'ordre de mes supérieurs, pour être offert comme un miroir aux nouveaux disciples de Jésus-Christ. J'y ai employé, selon la capacité de mon esprit et le but que je me proposais, un style simple et sans apprêt; et, pour être moins long, je me suis borné de temps à autre à réunir certains passages abrégés, sans ornement et souvent sans trop de liaison entre eux, mais propres à former une bonne vie, afin qu'en ce petit nombre d'enseignements ceux à qui je m'adresse trouvent l'occasion d'agir avec plus de prudence en plusieurs points : *Offrez au sage l'occasion*, dit Salomon, *et il deviendra plus sage encore*[2]. Cependant il faut remarquer ici que certaines choses doivent s'entendre d'une manière commune, et qu'on doit s'attacher plus ou moins à les observer, selon le lieu et le temps, quoi-

[1] Prov., 18. — [2] Prov., 9.

Digitized by Google

qu'on ne puisse pas toujours expliquer les modifications dont chacune est susceptible. L'homme prudent s'accommode au temps selon que le demande la différence des choses; il ne change pas avec elles, mais il se proportionne à leur exigence : ainsi la main est toujours la même, soit qu'elle s'étende ou se resserre. Qu'on ne se plaigne pas si quelquefois les sujets sont au-dessus de la portée des commençants : souvent les jeunes gens reçoivent des instructions plus relevées afin que, s'appliquant à marcher comme les anciens, ils deviennent, dans une juste limite, et plus aptes à agir et plus vigilants à se tenir sur leurs gardes.

Si quelque esprit difficile examine cet ouvrage, peut-être m'accusera-t-il de prolixité; mais qu'il veuille bien considérer quel langage convient à des hommes sans expérience. Ce n'est point chose facile de se servir de propositions générales avec des novices, et c'est pour eux que j'écris; on ne les instruit pas au moyen de sentences brèves et incomplètes, on n'avance à rien avec des axiômes pris au hasard. Cependant, on pourra voir par le titre seul de mon livre que je me suis restreint en beaucoup d'endroits qui auraient exigé un traité à part pour être bien expliqués.

J'ai donc divisé cet ouvrage en deux parties : l'une principale et l'autre secondaire. La première se divise elle-même en deux autres; car elle traite d'abord des choses préparatoires à la discipline, et accidentellement de quelques-uns de ses effets; ensuite elle parle plus en détail de la discipline elle-même. Les choses

Digitized by Google

préparatoires sont exposées comme principes, moyens et conséquences ; ce sont : le dépouillement du vieil homme, l'affermissement de l'âme contre les tentations, et une humilité entièrement soumise. Le premier sujet commence la préparation, le second la continue, le troisième la consomme. Il faudra conserver partout la distinction des paragraphes petits et grands, si l'on veut embrasser plus clairement la suite et l'ordre de ce traité.

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE.

DES CHOSES PRÉPARATOIRES A LA DISCIPLINE.

CHAPITRE PREMIER.

Du dépouillement du vieil homme.

Nous devons, selon l'Apôtre, dépouiller le vieil homme et nous revêtir du nouveau [1]. Or, ceux-là accomplissent en toute vérité ce commandement qui, rejetant toutes les choses passagères, non-seulement fuient le péché, mais encore les occasions du péché, et qui, après avoir purifié pleinement le vieux levain de leur cœur par une confession sincère, arrêtent de combattre uniquement dans la perfection d'une vie nouvelle sous les étendards du Seigneur. Que les novices s'efforcent donc de déposer le fardeau accablant des biens temporels, s'ils désirent parcourir, à l'odeur des parfums de Jésus-Christ, la voie abrégée et sûre de la vie religieuse. Ainsi, libres de toute possession terrestre et de toute sollicitude, ils suivront le Sauveur sans obstacle et ils n'auront pas avec eux une occasion de tentation ou de ruine. S'ils ne se sont pas soustraits à de tels embarras avant leur entrée en religion, qu'ils

[1] Ephes., 4.

Digitized by Google

le fassent le plus promptement possible après y avoir été reçus, soit par d'autres personnes, soit par lettres, selon l'avis du supérieur, et cela sans attendre des occasions favorables, sans se laisser arrêter par des avantages illusoires, que le démon suggère souvent sous prétexte de piété. Que leur avantage suprême soit de mépriser les avantages du siècle à cause de Jésus-Christ, selon cette parole de saint Jérôme[1] : « Quiconque renonce au monde ne saurait vendre « avec profit les biens qu'il méprise et dont il veut « se défaire. Si vous avez votre patrimoine en votre « pouvoir, vendez-le; si vous ne l'avez pas, laissez-le « là. Celui-là a tout donné à Dieu, qui s'est donné « lui-même. » Une fois entré en religion, il faut d'abord faire sa confession et accuser généralement toutes les fautes commises dans le siècle depuis notre enfance, après les avoir rappelées, autant que possible, à notre mémoire, avec une sollicitude diligente; car la confession du mal est le commencement du bien. Ainsi l'état religieux commence par rejeter les possessions terrestres et les péchés.

CHAPITRE II.

De la constance et de la vigilance de l'âme contre les tentations du démon.

Mais comme Pharaon poursuit Israël en sa fuite, comme le mépris devient une occasion de scandale

[1] Epist., 10.

Digitized by Google

et qu'il est, tantôt ouvertement et tantôt dans l'ombre, la cause des tentations les plus dangereuses sous une apparence de bien, les nouveaux venus doivent mettre en pratique cette parole de l'Ecriture : « *Mon fils, lorsque vous entrerez au service de Dieu, demeurez ferme dans la justice et la crainte du Seigneur, et préparez votre âme à la tentation*[1]. Or, la tentation trouve son aliment principal dans l'hésitation de notre esprit touchant sa bonne résolution avant d'embrasser la vie religieuse ou après l'avoir embrassée, dans une répulsion lente et faible des attaques de notre ennemi et dans un abattement trop profond au milieu des peines de notre âme. Que nos novices commencent donc par établir et affermir entièrement leur cœur dans leur sainte résolution, afin de ne pas être agités comme des roseaux au souffle de tous les vents. « *Il est bon*, dit l'Apôtre, *d'affermir son cœur par la grâce.* » Et saint Prosper ajoute[2] : « Tant que l'homme « ne s'est point établi par une pensée irrévocable dans « l'état qu'il a choisi, il flotte incertain en ses projets « et il est divisé par la variété des volontés qui sont « en lui. Mais la vertu nous porte et nous excite à « rejeter tout doute en nos résolutions, à embrasser « un dessein généreux en notre âme et à espérer que « nous l'accomplirons malgré les difficultés, non en « nous appuyant sur nos forces, mais sur la misé- « ricorde divine. » Que le novice pense combien ont pu et peuvent encore ce qu'il désespère de pouvoir faire. Qu'il croie fermement que lui aussi aura

[1] Eccli., 21. — [2] De vit. cont., l. 3, c. 16.

Digitized by Google

cette puissance comme eux en recourant aux mêmes moyens. Qu'il se souvienne de cette parole de l'Apôtre : *Le Dieu qui vous a appelé est fidèle, et il fera lui-même en vous*[1], etc. Et de cet autre d'Isaïe[2] : *Ceux qui espèrent dans le Seigneur, trouveront des forces toujours nouvelles : ils courront sans se fatiguer, ils marcheront sans s'affaiblir.*

Il faut ensuite s'opposer courageusement et sans le moindre retard aux commencements des tentations et des pensées mauvaises. Si leurs attaques répandent le trouble en l'âme, il faut chercher du secours non-seulement en son confesseur ordinaire, mais encore dans les plus anciens frères, afin que l'assistance de plusieurs soutienne la faiblesse d'un seul : *le frère qui est soutenu par son frère est comme une ville bien fortifiée*[3]. Mais celui qui ne se met point en peine de découvrir sa blessure et d'en demander le soulagement, périt justement par sa négligence.

Enfin, lorsque le démon tâche d'abattre par la tristesse l'esprit du serviteur de Dieu, il faut le repousser de suite en servant dans la joie de son cœur le Seigneur Jésus qui aime celui qui donne avec allégresse, s'efforcer avec le plus grand soin de n'être point ingrat pour le bienfait de la vocation, et ne point se montrer tiède à témoigner sa reconnaissance lorsque le soleil de la grâce répand ses rayons et que le nuage qui portait le trouble se dissipe ; car c'est dans l'eau boueuse que le serpent tortueux, toujours appliqué à la pêche des âmes, a coutume de se cacher. Le plus

[1] I Thes., 5. — [2] Is., 40. — [3] Prov., 18.

Digitized by Google

grand signe de la grâce en nous, c'est la joie de l'esprit. Mais celui qui ne reconnaît pas le bienfait de sa vocation se rend indigne d'en recueillir les fruits. L'homme ingrat pour les biens reçus est incapable d'en recevoir de nouveaux.

Quelquefois aussi le changement de lieu est utile au bien spirituel des nouveaux convertis : souvent un tel changement efface dans l'âme les anciennes affections. Il est avantageux à l'homme attaqué par les tentations, à l'homme désireux de s'enrichir plus promptement et d'une manière plus efficace, d'être éloigné au moins pour un temps de sa famille et de sa patrie. Mais comme on ne saurait en aucune façon suffire par soi-même à déjouer tous les efforts du démon, les nouveaux venus doivent s'adresser à Jésus-Christ, pour qui ils ont méprisé toutes choses. Il est le refuge de ceux qui sont tentés, la force des faibles; il rend profitable la tentation aux hommes fidèles à recourir à lui. Qu'ils recourent donc à lui par des supplications fréquentes et pieuses, s'ils veulent persévérer; qu'ils conjurent celui qui a daigné les arracher de la fournaise de Babylone, de vouloir bien conduire à sa perfection le bien commencé par lui en leurs cœurs. Une oraison fervente et souvent renouvelée dissipe tout mal. Les mouches n'assiégent pas la chaudière qui est bouillante.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Comment l'humilité est nécessaire pour embrasser la discipline.

[1] De même que la cire, dit Hugues, ne peut recevoir aucune forme si auparavant elle n'est amollie, ainsi l'homme ne saurait recevoir l'empreinte des vertus, tant que par l'humilité il n'a point éloigné de lui l'inflexibilité de tout orgueil et de toute contradiction. Ceux qui désirent redresser leur vie aux règles de la discipline, doivent donc s'efforcer de fixer en leur cœur la racine de l'humilité et se tenir soigneusement en garde contre la superbe de leur volonté propre, contre tous les vices de présomption et d'irrévérence, qui découlent naturellement de l'orgueil ; ils doivent les poursuivre non-seulement lorsqu'ils se montrent eux-mêmes, mais encore jusque dans leurs moindres apparences, afin que l'humilité, semblable à une servante, prépare une demeure à la discipline.

[1] Inst. mon., c. 7.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

De l'enchaînement de la volonté propre.

Qu'ils s'appliquent donc avec le plus grand soin à réduire en esclavage leur volonté propre. De quoi sert, en effet, aux hommes placés sous la conduite d'un supérieur, d'avoir abandonné leurs possessions, s'ils ne renoncent pas à leur volonté propre, puisque ce dernier sacrifice l'emporte incomparablement sur le premier? Toute la perfection de la vie religieuse consiste dans l'abdication de cette volonté. C'est pourquoi celui qui veut avant tout devenir parfait et bien discipliné, doit exercer sa vigilance à en dompter tous les mouvements et la soumettre au moindre désir de ses supérieurs. Il y a deux signes infaillibles d'une volonté soumise : L'accomplissement empressé des choses commandées et l'attention continuelle en toutes ses actions à ne rien faire qu'en vertu de l'obéissance. Tout le monde comprend la nécessité de l'obéissance dans les choses commandées, mais aussi chacun comprend la grandeur du mérite. En effet, tout ce que le supérieur, qui tient la place de Dieu, ordonne, doit être reçu comme venant de Dieu même, lorsqu'il n'est pas évident que cela déplaît au Seigneur. Ensuite l'obéissance est plus méritoire que tous les sacrifices, et l'on ne saurait offrir à Dieu rien de plus agréable que ce saint holocauste. Nul n'est agile à parcourir

Digitized by Google

la voie de la perfection comme le vrai obéissant. Que les enfants de l'obéissance s'offrent dans toute action à la pratique de cette vertu, et qu'après avoir entendu la voix de leur supérieur, ils ignorent tout retard comme si Dieu lui-même leur commandait. Qu'ils se lèvent avec un empressement plein de ferveur en laissant tout le reste pour accomplir les ordres reçus. Que leurs pieds toujours au service de l'obéissance s'élancent aussitôt que le supérieur a parlé pour exécuter au même instant l'œuvre imposée. L'obéissance parfaite laisse de côté toute trace d'imperfection, et même le véritable obéissant n'attend pas le commandement de son supérieur dès qu'il est assuré de sa volonté. J'appelle excellent le degré de l'obéissance où l'ordre donné est reçu avec le même sentiment qui l'a dicté, où l'intention de celui qui agit est entièrement en rapport avec la volonté qui commande. Qu'ils ne jugent donc jamais des raisons des supérieurs, ceux dont l'office est d'obéir et d'accomplir ce qui leur est ordonné.

Ensuite, s'ils veulent faire des progrès réels dans l'obéissance, qu'ils forment en eux-mêmes la résolution inébranlable d'obéir toujours avec empressement en toutes choses. Si ce qui leur est imposé est trop pénible ou même impossible, qu'ils en reçoivent l'ordre avec une mansuétude parfaite. Si véritablement cela est au-dessus de leurs forces, qu'ils fassent connaître au supérieur avec convenance et douceur les causes de cette impossibilité, mais qu'ils s'abstiennent de tout ce qui sent l'orgueil ou la contradiction ou le plus léger

Digitized by Google

murmure de résistance. Si le supérieur persévère en sa manière de voir, qu'ils sachent alors que l'œuvre commandée leur est avantageuse, et qu'ils obéissent en se confiant avec amour à l'aide de Dieu; Jésus-Christ est devenu obéissant pour nous jusqu'à la mort et à la mort de la croix. Il a crié à son Père pour demander l'éloignement de ce calice; mais il a ajouté aussitôt : *Cependant que votre volonté soit faite et non pas la mienne*[1].

Ce n'est pas assez pour les novices d'obéir à ceux qui sont constitués en dignité; il faut qu'ils se montrent à l'envi une obéissance mutuelle, car les disciples de Jésus-Christ doivent se donner à quiconque les réclame; ils doivent, à l'exemple de l'Apôtre, se constituer de plein gré les serviteurs de tous leurs frères et être soumis les uns aux autres dans la crainte du Seigneur.

Nous avons dit que le second signe d'une volonté bien soumise est l'attention continuelle en toutes ses actions à ne rien faire qu'en vertu de l'obéissance. Comme plusieurs, moins éclairés, pourraient ne point nous comprendre, il faut traiter ce sujet avec quelques détails.

Je dis donc que chacune de nos actions doit s'appuyer sur la sainte obéissance, sans laquelle le bien lui-même n'est pas un bien, car la volonté propre affaiblit la vertu du bien. « C'est un grand mal que « la volonté propre, dit saint Bernard[2]; par elle vos « bonnes actions elles-mêmes perdent leur mérite.

[1] Luc., 22. — [2] In Cant., 71.

Digitized by Google

« En effet si, au jour de mon jeûne, ma volonté est « ma règle, ce n'est point un jeûne semblable que le « Seigneur a pour agréable; il ne saurait lui plaire, « ce jeûne où rien ne sent l'obéissance, mais le vice « de ma volonté propre. Et je ne parle pas seulement « du jeûne, mais du silence, des veilles, de l'oraison, « de la lecture, du travail des mains, et en un mot « de tous les exercices d'un religieux qui fait sa vo- « lonté et n'agit point par obéissance. Toutes ces « pratiques peuvent être bonnes en elles-mêmes; « mais je ne saurais les compter au nombre des « vertus. » Ainsi, que les disciples nouvellement engagés au service de Jésus-Christ se renoncent donc entièrement eux-mêmes, et qu'en toute action, en toute parole, en l'usage de toute chose, ils s'attachent à suivre l'ordre établi par les supérieurs et non leur volonté propre.

Cependant il faut considérer quelles choses exigent la permission ou l'assentiment de celui qui commande. Et d'abord quant aux actions, il y en a de communes, de spéciales ou personnelles, et parmi les secondes, les unes regardent le prochain, les autres la personne de celui qui agit. Pour les actions communes, comme elles obligent toutes la communauté, il n'y a pas de permission à demander pour les accomplir, puisque la volonté des supérieurs ou plutôt l'obligation générale est qu'aucun membre de la maison n'omette licitement de son autorité privée, sans une raison évidente, aucune des choses de la vie commune, soit au chœur, au réfectoire ou ailleurs. Ainsi il n'est

Digitized by Google

libre à personne de demeurer sans permission séparé de la communauté pendant l'office, les repas, et autres exercices conventuels, ou de se retirer avant qu'ils soient terminés. — Pour les choses spéciales ayant rapport au besoin de tel ou tel frère, lorsqu'elles n'apportent aucun obstacle à l'accomplissement des observances communes, ou d'ordres particuliers, il n'est pas plus nécessaire de demander une permission aux supérieurs que pour ces mêmes observances, car, selon l'Apôtre, nous devons porter les fardeaux les uns des autres et nous servir mutuellement dans la charité de l'Esprit-Saint. Cependant il ne faudrait point, sans permission, s'appliquer aux choses spéciales ou gratuites, dans le temps où les exercices communs ou des ordres particuliers nous réclament. De même encore, quand il s'agit de choses étrangères aux pratiques communes de chaque jour ou aux besoins du prochain, comme de se livrer à écrire ou à d'autres affaires semblables, surtout si cela exige un long travail, l'assentiment du supérieur est nécessaire.

Maintenant, pour les choses spéciales qui nous sont propres, soit qu'elles aient pour but la mortification de la chair, comme les veilles prolongées, les abstinences particulières, soit qu'elles se rapportent à une œuvre manuelle à accomplir par soi ou par les autres, il faut demander la permission, et il n'est pas libre sans cela à un religieux de se livrer à rien de particulier, car il ne peut disposer de son corps selon sa volonté propre. Ce qui se fait ainsi

Digitized by Google

sans la permission du père spirituel est le fruit de la présomption et de la vaine gloire, et ne saurait mériter la moindre récompense. Ainsi un religieux ne peut agir pour lui-même selon son bon vouloir, soit en écrivant, soit en faisant quelque autre action, soit en opérant quelque changement dans les choses destinées à son usage, comme sont les livres, les vêtements, les lits, etc. Il ne convient pas non plus de changer pour un seul une chose qui doit servir à plusieurs, car cette chose devient souvent moins bonne pour le changement, et ce que je rends si soigneusement commode pour mon usage particulier, je le rends incommode aux autres. Voilà pour les œuvres. Cependant, pour des choses légères et de nulle importance, c'est assez, je crois, qu'elles ne déplaisent pas aux supérieurs.

Quant à la parole, que les novices retiennent bien qu'ils ne doivent jamais la prendre en présence des supérieurs sans leur assentiment et surtout au chapitre. Pour les choses nécessaires, ils peuvent converser avec les frères dans le lieu et le temps voulus, selon qu'il a été établi par la règle. Avec les étrangers, soit séculiers, soit religieux, soit attachés au service des frères, tout entretien doit être interdit aux novices pendant le temps de leur probation, sans un frère profès qui entende toute la suite de l'entretien, et sans une permission spéciale; autrement il ne leur est pas permis d'approcher de la porte de la maison des étrangers. Si cependant ils rencontrent de telles personnes sur leur passage,

Digitized by Google

ils pourront s'incliner, et même, si le temps et le lieu le permettent ou s'ils ne peuvent l'éviter, les saluer avec politesse et en peu de mots. Si on leur demande à s'entretenir avec eux, ils doivent répondre humblement qu'il ne leur est point permis de parler ou de demeurer plus long-temps. Qu'ils n'écoutent donc aucune autre parole des gens du dehors, qu'ils ne s'asseyent ni ne demeurent davantage en leur compagnie. Si la nécessité ou les convenances l'exigent, qu'ils leur disent qu'ils vont revenir après avoir obtenu la permission, et qu'ils les saluent plutôt en se retirant qu'en demeurant avec eux. Cependant le supérieur devra apporter le plus grand soin pour que cette permission ne soit accordée par nul autre lorsqu'il est à la maison, ou qu'elle le soit uniquement par le directeur spécial donné aux novices dès leur entrée en religion; car, si plusieurs pouvaient le faire indistinctement, il y aurait bientôt en ce point de la négligence et de la confusion.

Maintenant, pour la réception, la distribution et l'usage des choses, comme tout cela dépend de l'autorité des supérieurs, les inférieurs ont deux points à considérer principalement. D'abord, il faut que celui qui donne quelque chose ait le pouvoir de le faire en vertu de son office; ensuite, il doit en donnant agir non selon sa volonté propre, mais selon qu'il lui a été recommandé par le supérieur. Et ce n'est pas sans raison que j'avertis de faire attention à l'office de celui qui donne; car celui à qui n'a point été confié le soin de l'administration, ne doit rien distribuer ni rien retrancher

Digitized by Google

aux autres. Ensuite dans la communauté les divers offices sont partagés entre plusieurs. Les uns sont chargés de procurer les objets nécessaires, sans que pour cela la distribution leur en soit confiée ; et ainsi l'on ne peut recevoir d'eux rien de particulier sans une permission. D'autres, selon leurs différents emplois, ont en main la distribution commune, et l'on peut recevoir d'eux les choses communes si toutefois ils n'excèdent pas les limites de leur office quant au temps, au lieu et au mode. Mais si l'on demande une chose extraordinaire, il faut recourir à une permission du supérieur.

Celui qui, en dehors des objets communs dont nous avons parlé, reçoit quelque chose en secret, le garde en sa possession et en fait usage sans y être autorisé, celui-là, dis-je, sort des limites de la religion, et tout ce qu'il possède ainsi il le garde à mauvais titre. Or, comme un bien propre est celui dont on peut disposer à sa volonté sans avoir besoin du consentement de personne, celui-là ne semble pas devoir être regardé comme un pauvre mais comme un possesseur qui, en distribuant aux autres les diverses choses de la maison, agit comme il lui plaît et en dehors de l'autorité des supérieurs. Ce sont des choses communes, il est vrai, mais il appartient à ceux qui gouvernent d'en ordonner l'usage et de veiller à ce qu'elles soient partagées comme le besoin de chacun l'exige, suivant la manière et la règle établies par les saints Apôtres. Cet usage usurpé sans permission est une présomption coupable et téméraire, c'est une action tout-à-fait

Digitized by Google

illicite. — Celui là se soustrait aux règles de la soumission religieuse, qui reçoit pour lui-même quelque objet soit de ses parents, soit de tout autre, ou, ce qui est plus grave encore, le cache après l'avoir reçu et ne le fait pas connaître à son supérieur. Selon saint Augustin, celui qui cache ce qu'on lui donne, sera condamné au jour du jugement comme un voleur; car une chose non accordée ou permise par le supérieur ne saurait appartenir à celui qui a renoncé à tout ce qu'il possédait.

Plusieurs croient licite de recevoir ce qu'on leur offre pourvu qu'ils aient l'intention de le remettre au supérieur; mais il n'y a, je crois, aucune sûreté pour un simple religieux à accepter quelque chose en secret. Aucune loi n'a été imposée à la charité touchant les choses à prêter à ceux qui habitent avec nous. Je puis bien passer au frère qui me le demande ce qui est en mon pouvoir, mais je ne puis lui en transférer la possession. Que les novices ne s'adonnent donc jamais à rien recevoir de personne ni à rien donner, ne serait-ce qu'une aiguille ou du papier, sans la permission du supérieur. De même, qu'ils ne reçoivent pas les lettres qui leur sont envoyées, ou, s'ils les ont reçues par hasard, qu'ils se gardent de les ouvrir; mais le porteur ou celui qui les reçoit doit les remettre au supérieur ou au maître des novices si le supérieur l'a réglé ainsi. De même, il n'est permis à aucun frère de s'emparer d'une chose à l'usage d'un autre religieux sans le lui faire connaître. Retenir ainsi en sa possession un objet quelconque à l'insu

Digitized by Google

de celui à qui il a été donné, surtout s'il est présent dans la maison, c'est une espèce de vol et souvent une occasion de trouble. Cependant le serviteur fidèle et prudent peut bien, selon le temps et le lieu, faire certaines choses en présumant le consentement tacite du supérieur, et avec l'intention de lui rendre ensuite un compte exact de sa conduite. Enfin tout ce qu'un religieux fait ou dit de bien, aura le mérite de la vraie obéissance, s'il ne croit pas que son supérieur puisse en être mécontent. C'est donc une heureuse servitude, ou plutôt une glorieuse liberté, que cet état où l'homme, renonçant à sa volonté propre, se fait de plein gré l'esclave du Roi suprême et se soumet à l'empire de Dieu et de ses ministres, plutôt que d'exercer sur lui-même sa propre domination.

CHAPITRE V.

De la présomption tant intérieure qu'extérieure.

Les novices doivent fuir avec le plus grand soin toute présomption soit intérieure, soit extérieure ; la présomption intérieure en ne préférant pas leur sentiment à celui des autres, en ne s'élevant pas vainement à cause des biens reçus de Dieu, mais en se croyant vraiment inférieurs à leurs frères et moins dignes qu'eux, en n'osant même pas se réputer quelque chose. En effet, selon l'Apôtre, *celui qui*

Digitized by Google

pense être quelque chose alors qu'il n'est rien, se trompe lui-même [1]. Qu'ils n'aient donc de mépris pour personne, qu'ils ne jugent personne : le jugement des hommes est souvent trompeur, et, suivant saint Augustin, autre est souvent l'apparence d'une action, autre l'intention qui l'accomplit [2]. Qu'ils prennent en bonne part tout ce qui s'offre à eux, alors même qu'ils n'en comprendraient pas la raison. Un esprit pervers est capable de tout dénaturer.

Qu'ils évitent soigneusement ensuite toute présomption et tout orgueil au dehors, soit dans les actions, les gestes ou les paroles, ceux qui désirent pratiquer l'humilité sans réserve. Ainsi ils doivent fuir pour les emplois et les lieux divers cette présomption qui se couvre du voile de l'action. Dans les charges de commandement, d'ordre ou de tout ce qui sent la supériorité, ils doivent veiller à ne rien s'attribuer injustement et celui-là n'est pas exempt de faute, qui usurpe l'office d'un autre. Lorsque le supérieur est présent ou un autre frère plus ancien et constitué en ordre, qu'ils n'entreprennent jamais rien d'extraordinaire, comme de commencer l'office, de bénir la table, de donner l'eau bénite aux autres religieux, etc. Quant à l'office divin, qu'ils ne lisent rien de leur propre mouvement après un frère plus ancien et d'un ordre supérieur, car on ne doit permettre à aucun d'un ordre moindre de lire ainsi, à moins qu'on n'y soit forcé ou que l'on ne change l'ordre des lecteurs, comme dans certaines fêtes, et pour la pre-

[1] Gal., 6. — [2] Confess., l. 3, c. 9.

Digitized by Google

mière leçon de l'homélie où, à cause de l'évangile qu'on y récite, on a coutume de choisir un diacre. Mais les autres leçons ne doivent point être lues par d'autres que par des prêtres. Que personne ne s'arroge de battre la mesure au chœur pour l'accord du chant ou autre motif semblable et de frapper au réfectoire ou de donner un autre signal quelconque, si ce n'est celui à qui pareille charge a été confiée, et qu'on n'usurpe pas aisément ces emplois. Beaucoup de choses sont permises aux supérieurs qui seraient répréhensibles dans les autres. Comme le Maître de l'humilité, après avoir choisi la dernière place, nous exhorte à faire de même, que les novices mettent donc leur bonheur à marcher sur ses traces. Que jamais au chœur, au réfectoire ou ailleurs, ils ne cherchent le premier rang, mais plutôt qu'ils s'efforcent de se placer avec soin et empressement, s'ils le peuvent, là où l'on s'apercevra à peine de leur présence. Cependant ils devront veiller à ne point déranger l'ordre de la communauté et à ne pas se distinguer des autres en devenant une cause de trouble.

Il faut donc prendre garde, en voulant s'éloigner trop scrupuleusement de la présomption, d'être une occasion de désordre. On doit en tout lieu, et surtout en communauté, éviter la singularité. Occuper une place distinguée n'est pas une marque de présomption quand on la prend par nécessité ou sur l'ordre du supérieur, et l'humilité qui donne naissance à la dispute est une humilité hors de saison. Si quelquefois les novices sont obligés de prendre rang auprès du

Digitized by Google

supérieur ou des anciens, qu'ils ne se placent point trop près d'eux : les règles du respect disent que le jeune homme doit toujours se tenir à une certaine distance du vieillard. Mais ici on entend par vieillard celui qui est plus ancien en ordre ou plus élevé en dignité sans avoir égard à l'âge. *La vieillesse*, dit le Sage, *est une vie sans tache*[1].

La présomption dans les gestes se fait connaître par un air dédaigneux, un regard arrogant et une tête altière. Car, dit saint Prosper, un front superbe, un œil farouche, une parole dure n'annoncent rien autre chose que l'orgueil. Mais cet orgueil dans ses manifestations extérieures se produit par les yeux avant tout. *Celui qui tiendra ses regards abaissés vers la terre sera sauvé*[2]; et selon l'Evangile, *si votre œil est simple, tout votre corps sera éclairé, mais s'il est mauvais, il sera tout entier dans les ténèbres*[3].

Cette présomption se fait encore remarquer par les signes et les mouvements extérieurs, par exemple, lorsque au chœur ou ailleurs on affecte, en voyant les fautes des autres, un air de pitié moqueuse, ou lorsqu'on exprime tacitement son blâme et son mépris par un léger sourire, un hochement de tête, un coup-d'œil vers ses voisins, la contraction des narines, la compression des lèvres et autre signe; ou bien encore lorsque le lecteur, se trompant au chœur ou au réfectoire, on parle à demi voix, on regarde les autres pour montrer qu'on remarque ces défauts, ce que

[1] Sap., 4. — [2] Job., 22. — [3] Mat., 6.

Digitized by Google

les moins instruits eux-mêmes ont coutume de faire souvent.

La présomption apparaît dans les paroles quand on s'empresse de parler à la place d'un autre, quand dans le langage il y a quelque affectation d'orgueil, ou quand on parle alors que, selon le lieu, le temps, les personnes, on devrait s'en abstenir. Or, le religieux vraiment humble évitera ce premier défaut en ne se mêlant en aucune façon des actions des autres. Qu'il se garde de vouloir instruire, diriger et reprendre ses frères ou de leur faire quelque commandement : ce serait usurper l'office des anciens et des supérieurs. L'homme superbe, dit saint Bernard, commence à donner des lois le jour même où il entre dans votre demeure. Cependant un frère peut bien, si on l'interroge avec instance, répondre aux demandes qui lui sont adressées, ou insinuer sa manière de penser, mais sans apporter la moindre opiniâtreté à défendre son sentiment, quand ses paroles sont contredites. S'il fait connaître la volonté du supérieur sur une chose à faire, que ce soit avec humilité, pour ne point sembler donner lui-même un commandement plutôt qu'un éclaircissement. S'il est forcé de faire valoir sa propre charge, qu'il n'affecte pas l'empire d'un maître, mais qu'il obtienne par une humble prière que ses compagnons le suppléent en ce point. C'est ainsi qu'une humilité prudente évite la présomption. Cependant quelquefois une charité tendre et prévoyante ose parler avec une humble hardiesse.

La présomption se montre encore dans la manière

Digitized by Google

de parler quand on propose ce qu'on a à dire avec jactance et vivacité, en criant trop haut, avec opiniâtreté et mépris, ou en termes trop durs, car nous devons nous exprimer avec douceur et humilité. De même celui qui ne sait point retenir sa langue dans le temps du silence, dans les lieux où il est défendu de parler, en présence des supérieurs, des anciens et de la communauté, celui-là est regardé avec raison comme un présomptueux et un homme intempérant en son langage; en effet, l'Ecriture nous dit : *Lorsque vous êtes avec les grands, ne prenez point trop de liberté, et gardez-vous de parler dans l'assemblée des anciens*[1]. Cette intempérance de la langue et cette présomption se font surtout remarquer lorsqu'un frère étant nouveau dans l'ordre ou d'un âge peu avancé, ose parler ou répondre, sans y être forcé par sa charge, en présence d'un plus ancien alors qu'il n'a pas été prié de le faire, et cela devant des étrangers. Une marque de tempérance, dit saint Prosper, c'est de garder le silence quand un vieillard a la parole, et d'attendre son commandement pour parler à son tour[2]. En présence de la communauté ou au réfectoire, il ne convient à personne de prendre la parole sans l'assentiment du supérieur, si ce n'est pour s'accuser ou répondre brièvement et avec humilité au supérieur qui nous interroge ou nous reprend.

Voici en peu de mots comment saint Bernard nous dépeint le présomptueux[3] : « Dans l'assemblée des

[1] Eccli., 32 - 11. — [2] De vit. cont., l. 3, c. 19. — [3] De grad. hum.

Digitized by Google

« frères il est le premier; dans les conseils il répond « avant tous les autres, il vient sans être appelé, il « va sans être envoyé. Il règle de nouveau ce qui est « réglé, il refait ce qui est fait. Il se croit dans l'ab- « jection s'il ne domine, et il rougit d'être humble « au milieu des autres. Dans les dignités et tout ce « qui sent l'honneur il s'efforce de l'emporter sur les « autres; il est plein de hardiesse, d'audace et d'im- « pudence en tout, ce qui est un vice énorme dans « un jeune homme et un néophyte : un jeune homme « présomptueux et sans pudeur est une source de « confusion pour ses frères. C'est en lui surtout que « la présomption est digne de blâme, car l'humilité « l'établit plus qu'un autre sur la pierre ferme, la « modestie l'orne, la simplicité l'embellit, la crainte « le distingue et le rend propre à la discipline dont « elle est le commencement, tandis que l'homme « sans crainte ne pourra être justifié. »

CHAPITRE VI.

Du manque de respect.

Le serviteur de Dieu doit éviter le vice de l'irrévérence s'il est véritablement humble, car il est écrit : *Rendez l'honneur à qui est dû l'honneur;* et encore : *Prévenez-vous les uns les autres par des témoignages d'honneur et de déférence*[1]. Or, le respect s'étend aux personnes, au lieu saint, à l'office divin et aux choses

[1] Rom. 12.

Digitized by Google

qui s'y rapportent d'une manière spéciale. Quant au respect dû aux supérieurs ou aux frères d'un âge plus avancé, plus anciens en religion, dans les ordres sacrés, ou d'une vie sainte, la vraie humilité qui se soumet avec empressement non-seulement aux supérieurs et aux anciens, mais encore aux égaux et aux inférieurs, la vraie humilité, dis-je, et les enseignements des saints Pères nous en instruisent surabondamment et nous apprennent à détester le vice opposé. L'apôtre saint Pierre n'exhortait pas seulement à honorer les anciens, mais tous les hommes[1]. Rendre humblement à ses frères tout honneur, c'est fournir un aliment à la charité, c'est la marque évidente d'une bonne conscience et d'un esprit élevé. Si vous n'avez de la déférence pour votre compagnon, vous ne marcherez qu'avec peine en sa société. Mais c'est surtout envers la communauté et les supérieurs qu'il faut avoir cette déférence. La communauté est digne de vénération, ou plutôt elle inspire la crainte comme l'armée du Christ rangée en bataille. Quant aux supérieurs, le Sage dit : *Celui qui conduit ses frères est en honneur parmi eux*[2]. Mais plus le supérieur et la communauté ont droit au respect, plus on pèche grièvement lorsqu'on en manque à leur égard. Or, on se rend coupable de la sorte soit par ses actes, soit par omission.

On manque au respect par ses actes si, en présence des supérieurs ou de la communauté, on fait de propos délibéré quelque chose de contraire au bon

[1] II Pet., 2. — [2] Eccli., 10.

Digitized by Google

ordre. Ainsi il ne convient pas, lorsque les frères sont réunis au cloître ou ailleurs, de passer sans gravité et sans l'honnêteté convenable dans son maintien et dans ses vêtements, ou de se trouver sur leur passage lorsqu'on peut facilement se ranger de côté, ou de faire du bruit devant tout le monde. On doit le respect le plus profond aux assemblés conventuelles, et celui qui ne rougit pas de les troubler par des chuchottements, des rires, des cris ou autres désordres, se montre un orgueilleux incorrigible, incapable de se soumettre aux lois du silence, ou un homme étranger à l'honnêté et à la vie religieuse. Qu'y a-t-il également de plus honteux que d'agir ou de parler d'une manière inconvenante en présence d'un supérieur? Aussi le religieux qui ne rougit pas de faire le mal sous ses yeux, lui manque ostensiblement de respect et lui refuse l'honneur qui lui est dû; mais sa faute est bien plus grave s'il porte la témérité jusqu'à l'affliger sciemment par quelques actions insolentes ou par l'importunité de ses paroles. Saint Benoît nous dit que les choses même nécessaires doivent être demandées au supérieur avec une soumission entière et une humilité parfaite. C'est une faute de disputer avec un supérieur; c'est dans un inférieur un manque de respect honteux et abominable. Enfin il faut éviter vis-à-vis des supérieurs et des anciens tout ce qui, dans les mouvements, les paroles, l'exercice de sa charge ou autres choses, sentirait tant soit peu le mépris. Que jamais un jeune frère n'approche ses mains de la tête, des oreilles, du

Digitized by Google

visage d'un frère plus ancien, soit pour le féliciter, soit pour un motif quelconque, à moins qu'il n'y ait nécessité, et qu'il ne se permette jamais de plaisanter avec lui par parole ou action au préjudice du respect qu'il lui doit.

Quand un frère s'adresse aux anciens, si quelquefois il est forcé de les appeler par leur nom propre, qu'il doit supprimer ordinairement par respect, il taira toujours leur surnom, à moins qu'il ne soit nécessaire de l'exprimer pour faire éviter toute équivoque aux personnes présentes, car il y a toujours manque de respect à prononcer sans motif le nom propre ou le surnom des anciens à leurs propres oreilles. Cependant, bien que l'amour et le respect nous enseignent, conformément à l'Ecriture, à ne point exprimer sans raison un nom propre en présence des personnes, on peut le faire quand le mode et les circonstances nous y autorisent sans blesser aucunement les égards. En effet la nécessité, l'amitié ou la coutume changent souvent ce qui est inconvenant en soi. Mais il y a irrévérence à appeler son supérieur par signes ou par paroles, quand on est libre d'aller jusqu'à lui et qu'on le peut aisément, car l'honnêteté demande que vous alliez trouver celui à qui vous devez le respect, et non que vous le fassiez venir à vous. On ne doit non plus jamais nommer un frère par son nom seul, mais il faut y joindre toujours le prénom qui rappelle son état de religieux. De même aussi on doit éviter d'appeler tout religieux par son surnom ou par le nom de sa patrie.

Digitized by Google

Il convient de se faire aider dans les charges humbles et laborieuses par les nouveaux venus et d'un âge semblable. Mais c'est surtout au chœur que cela doit avoir lieu, et ainsi l'acolyte doit se décharger sur l'acolyte, le sous-diacre sur le sous-diacre, etc.; car là principalement on ne doit point voir une acception blâmable des personnes, mais une disposition parfaite selon l'état et le rang de chacun, pour ne point confondre la distinction des ordres établis par nos pères. C'est pourquoi, bien que l'office de chantre n'appartienne en aucune façon aux novices, si le supérieur les oblige à le remplir, ils devront veiller soigneusement à bien considérer les divers degrés d'ordre dans la distribution des leçons, des répons et des antiennes. Ainsi à vêpres, à matines et à laudes, ils porteront les premières antiennes au supérieur ou à celui qui est de semaine, ou au prêtre le plus ancien. Après s'être adressés à une ou deux personnes du même rang, ils pourront passer à d'autres, mais en observant toujours régulièrement les degrés d'ordre. Qu'ils ne choisissent pas aisément des frères d'un rang distinct, et qu'ils ne chargent pas d'offices moindres ceux qui sont plus élevés : les règles enseignent à préférer aux autres les plus anciens dans chaque ordre. Qu'ils ne regardent donc jamais comme conforme à la religion la confusion en ce point, car c'est là plutôt un abus et une occasion d'irrévérence. *Que tout*, dit l'Apôtre, *se fasse parmi vous avec bienséance et avec ordre*[1]. Et dans l'Ecriture il est dit des ministres

[1] I Cor., 14.

Digitized by Google

du Seigneur : « Qu'ils se tenaient dans leurs fonctions selon leur rang[1]. » Si quelqu'un pense qu'il faut considérer au chœur l'ordre des places sans aucune attention aux personnes, je lui laisse à juger si les dispositions prises par les ouvriers dans la confection de leur travail doivent l'emporter sur la distinction établie par l'Eglise. Ainsi l'autorité, la justice et l'honnêteté exigent qu'on observe, dans l'Eglise, vis-à-vis des personnes, ce qui a été réglé par l'Eglise.

On manque au respect par omission lorsqu'on néglige de rendre aux anciens et surtout aux supérieurs l'honneur et les égards qui leur sont dûs, ou lorsqu'on le fait d'une manière imparfaite. Quelques détails nous aideront à comprendre cela. Ainsi l'on manque à l'honneur qu'on leur doit, quand on ne se lève pas humblement à leur approche, ou quand on s'assied alors qu'ils sont debout. Il en est de même si, les siéges manquant au chœur, on ne leur en procure pas; si au chœur, au réfectoire, étant assis ou en voyage avec eux, etc., on ne leur cède pas le premier rang, alors qu'on le peut facilement. Il manque aux égards auxquels ils ont droit, celui qui, les voyant dans un besoin réel, ne leur vient pas en aide; celui qui, les trouvant occupés à un emploi humiliant et pénible, ne s'offre pas à le remplir lui-même ou à le partager avec eux, ou qui leur laisse à accomplir ce qui est de sa charge. Il convient donc que les plus jeunes frères, se montrant pleins d'une humble déférence pour les anciens, s'appliquent à les

[1] II Par., 30.

Digitized by Google

prévenir en tout ce qui est purement pénible et sans honneur et en tous les offices d'humilité : tels sont, au chœur, allumer les cierges, placer les livres, réciter l'invitatoire et les leçons à l'office de la sainte Vierge lorsqu'on le lit sans chanter, réciter également les leçons à l'office des morts, du moins pour le premier nocturne, les petits versets aux heures, lorsque personne n'a été désigné spécialement pour cela; tels sont encore offrir de l'eau pour laver les mains, dégarnir les tables après les grâces, servir les prêtres à l'autel, etc. Toutes les fois que leur office le demande, qu'ils soient dans les ordres mineurs ou les ordres sacrés, ils doivent se montrer empressés et vigilants pour ne point laisser de telles choses ou autres semblables à la charge des anciens. Un diacre ou un sous-diacre qui ne fait rien ou est occupé de choses qu'il peut facilement mettre de côté pour le moment, doit rougir de laisser un prêtre remplir à la messe les fonctions d'un diacre, ou un diacre celles d'un sous-diacre. Ce n'est pas une affaire bien grave si, la semaine terminée, il est obligé de demeurer encore en exercice; assez souvent des offices plus pénibles restent à la charge de plusieurs au-delà du temps marqué. Chacun doit donc conserver son rang et ne rien entreprendre sur un rang plus élevé, à moins qu'une raison convenable ne l'exige.

Lorsque nous avons quelques services à rendre aux anciens et surtout à ceux qui tiennent la place de Jésus-Christ dans la garde de nos âmes, il ne faut point négliger de se découvrir en leur parlant ou en

Digitized by Google

les aidant, de s'incliner humblement devant eux selon le temps et le lieu, ou de leur témoigner notre respect par notre empressement à les secourir. Mais l'homme superbe, dit saint Prosper, n'observe rien de semblable en ces circonstances. Il est arrêté dans l'esprit de certains insensés de n'avoir de déférence pour aucun, et de ne tenir aucun compte de la diversité des rangs et des personnes, d'accuser du crime d'adulation et de partialité ceux dont la conduite est différente. Ce sont des hommes amis de la confusion; ils veulent soustraire leurs supérieurs à l'orgueil et ils ne veillent pas sur eux-mêmes. Ils font preuve d'un manque de respect indigne de la vie religieuse, car notre profession et la doctrine de l'Evangile nous enseignent à nous montrer pleins d'humilité vis-à-vis des anciens, et nulle part, je pense, on n'y permet aux autres l'orgueil ou une usurpation téméraire d'égalité. Sans doute les anciens, s'ils veulent demeurer dans l'humilité, ne doivent point désirer les hommages de leurs inférieurs, mais être au milieu d'eux humbles et faciles. C'est le conseil du sage[1] : *Plus vous êtes grand*, dit-il, *plus vous devez vous humilier en tout*. C'est le commandement de la Sagesse elle-même[2] : *Que celui qui est le plus grand parmi vous, devienne comme le plus petit*. Et saint Pierre après avoir dit : *Jeunes gens, soyez soumis aux vieillards*, ajoute pour les uns et les autres : *Tâchez de vous inspirer tous mutuellement l'humilité*[3]. Au reste, alors que l'humilité est pour tous sans distinc-

[1] Eccli., 3. — [2] Luc., 22. — [3] 1 Pet., 5.

Digitized by Google

tion un puissant rempart contre les efforts de notre ennemi, je ne sais comment sa vertu est plus grande en ceux qui sont plus élevés, et plus éclatante avec les hommes environnés de gloire.

Mais ce n'est pas seulement pour les personnes, mais encore pour les lieux, comme l'église et surtout l'autel, qu'il faut avoir un profond respect. Lors donc qu'on s'approche de l'autel, le maintien doit être plus grave et plus humble et surtout témoigner de la dévotion dans le ministre du Seigneur : ainsi il est nécessaire d'éviter toute précipitation ou tout ce qui serait tant soit peu irrespectueux. De même, à l'église, hors le temps des offices, que l'on ne se permette ni de parler, ni de rire, ni autre chose d'inconvenant. Lorsque vous entrez dans le palais des rois, dit saint Chrysostôme, vous réglez vos regards, votre démarche et toute votre personne, et lorsque vous entrez à l'église, qui est vraiment le palais du Roi, c'est au milieu des rires[1] !

Il faut encore se montrer respectueux pour les jours sacrés, c'est-à-dire les dimanches et les fêtes solennelles, et cela en s'abstenant des occupations communes et en s'appliquant plus soigneusement aux saints offices ; car, dit Hugues, les jours de fête exigent d'autres soins, un autre genre de vie que les jours consacrés au travail. Alors on doit s'efforcer de célébrer avec plus de dévotion les mystères sacrés, persévérer plus long-temps dans la prière; consacrer à ce divin ministère tous les actes et tous les mouvements

[1] Hom. 15, in epist. ad Hebr.

Digitized by Google

de son cœur et de son corps, et, pour tout dire en un mot, célébrer les jours de fête par une vie nouvelle; tandis que pour les jours où il est permis de travailler, nul ne doit rester entièrement oisif. — Au reste, nous parlerons encore de l'irrévérence à éviter dans les saints offices et les choses qui s'y rapportent, en traitant de la manière de témoigner son respect.

CHAPITRE VII.

De la discipline en général.

Après avoir parlé des choses qui préparent à la discipline, et par incident de quelques-uns de ses effets, il est temps de nous entretenir plus directement de cette discipline elle-même qui, après le dépouillement du vieil homme et l'affermissement de notre esprit contre les embûches du démon, s'élève sur la racine de l'humilité. Nous commencerons par examiner en général qu'est-ce que la discipline, quelle en est l'utilité, comment on arrive à la connaître et comment on la garde; ensuite nous entrerons dans les détails particuliers.

La discipline, dit Hugues[1], est un régime de vie bon et honnête, où l'on ne se borne pas à éviter le mal, mais où l'on s'applique, même dans l'accomplissement du bien, à se montrer irrépréhensible en tout. — La discipline est un mouvement bien réglé

[1] Inst. mon., c. 10.

Digitized by Google

de tous nos membres, une disposition pleine de décence dans tout notre extérieur et toutes nos actions. Vous avez appris, continue le même auteur, ce que c'est que la discipline; voyez maintenant combien elle est utile et nécessaire. La discipline est le tombeau des mauvais désirs, le frein de la concupiscence, le joug destiné à abaisser l'orgueil; elle dompte l'intempérance, elle enchaîne la légèreté, elle étouffe les mouvements désordonnés de notre esprit. De même que tout désordre du corps naît de l'inconstance de l'esprit; de même aussi, lorsque le corps est captivé par la discipline, l'esprit s'affermit et se fortifie, et peu à peu il se pacifie intérieurement; gardé ainsi par cette discipline, rien de nuisible ne peut l'atteindre du dehors. Mais quand l'âme a perdu sa stabilité, bientôt elle se répand à l'extérieur par des mouvements sans arrêt, et cette mobilité est un indice qu'il n'y a plus en cette âme aucune base solide. C'est ce qui a fait dire à Salomon : « *L'homme qui abandonne la loi de Dieu est un homme inutile; ses actions démentent ses paroles : il fait des signes avec ses yeux, il frappe du pied, il parle avec les doigts*[1]. »

Or, cette science qui nous forme ainsi à une vie droite et honnête, l'homme doit l'acquérir de plusieurs manières : par la raison, par les enseignements, par les exemples, par la méditation des saintes Ecritures, par une considération assidue de ses œuvres et de sa conduite. Ce dernier point est peut-être le plus nécessaire, et il importe avant tout que l'on soit

[1] Prov., 6.

Digitized by Google

plein de circonspection et de prévoyance en toutes ses actions, et que par un examen de chaque jour on repasse attentivement en soi-même ses pensées, ses paroles et ses actes. Les sages apprennent toujours en agissant, et par la pratique des bonnes œuvres ils arrivent sans cesse à une connaissance plus parfaite et plus grande de la vertu. L'expérience de ce qu'ils ont fait les rend plus vigilants dans ce qu'ils ont à faire.

Quoique l'homme ne doive jamais abandonner la discipline, cependant il doit y tenir avec plus de soin et de sollicitude là où, en se montrant négligent, il serait une occasion de scandale, et encore là où, en l'observant, il attire les autres à l'imiter. Ainsi il faut distinguer dans la discipline les choses qu'on ne doit jamais omettre et celles qu'on peut faire ou laisser selon le temps et le lieu. Mais souvent il est nécessaire d'avoir pratiqué en particulier les choses qu'il faudra accomplir en public, car en les négligeant lorsque nous sommes seuls nous nous exposons à ne pouvoir les faire devant les autres, et alors ou nous manquons entièrement à la discipline et nous scandalisons, ou nous agissons d'une manière inepte en nous efforçant d'accomplir des choses auxquelles nous sommes étrangers et nous prêtons à rire.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

De la discipline en particulier.

Il est temps de traiter en particulier de la discipline à observer parmi les frères et les étrangers. Parmi les frères, la discipline embrasse des choses spirituelles et des choses corporelles. Parmi les choses spirituelles, les unes regardent l'éloignement du mal, les autres l'accomplissement du bien. Pour les premières il faut considérer la discipline par rapport à la confession privée et par rapport à la confession publique. Mais comme la discipline, selon la définition de Hugues, est un genre de vie bon et honnête, il faut donc diriger l'œil de notre considération vers la bonté et l'honnêteté tout ensemble.

CHAPITRE IX.

De la discipline touchant la confession privée.

Il faut se confesser des offenses de chaque jour, offenses dont notre vie ne saurait être exempte. Or, cette confession doit être particulière pour les fautes privées, publique pour les fautes publiques, et quelquefois aussi elle doit être particulière pour ces dernières fautes. Pour la confession privée, nous devons

Digitized by Google

savoir à qui, combien de fois, quand et où elle doit se faire, et quelle règle les nouveaux frères ont à observer sur ce point. Ils doivent s'adresser au supérieur, ou, s'il l'a établi lui-même, au maître des novices et non à un autre, si ce n'est en son absence, et alors seulement à celui qui a été choisi pour cela du consentement des supérieurs. Ils se confesseront trois fois par semaine, ou plus souvent s'il est nécessaire, au lieu et au temps indiqués, et toujours avec soin et un profond respect pour le sacrement. Qu'ils n'aiment point à changer de confesseur, à s'adresser tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Si la nécessité les y force, qu'ils accusent ensuite leurs fautes les plus considérables à leur confesseur principal. Cependant on peut par dévotion faire l'aveu des mêmes fautes à plusieurs prêtres. Autrement ce n'est pas la marque d'une conscience bien réglée ou bien pure, d'avoir ainsi plusieurs confesseurs. On agit encore d'une manière salutaire quand, après avoir fait une confession générale de ses fautes passées à un prêtre, on continue à s'accuser auprès de lui de ses fautes de chaque jour, ou lorsque, prenant un nouveau directeur, on lui découvre parfaitement toute la corruption de ses anciennes blessures.

La discipline touchant la confession embrasse le discernement, la simplicité et le respect. Les novices doivent apporter le plus grand soin à ce discernement, ou autrement qu'ils examinent avec diligence, avant de s'approcher, les offenses dont ils sont coupables; qu'ensuite ils s'accusent, en commençant par les fautes

Digitized by Google

spéciales, et cela avec ordre, brièvement, sans redire inutilement les mêmes choses et les mêmes offenses; et qu'ils se confessent en faisant connaître successivement leurs péchés depuis le premier jusqu'au dernier. Cependant on permet quelquefois à la dévotion ou au besoin de la conscience de revenir sur ce qui a déjà été confessé. En second lieu la confession doit être simple, c'est-à-dire qu'il faut s'accuser sans détour et avec dévotion, sans chercher à s'excuser ou à aggraver ses torts, sans nommer ceux que l'on pourrait avoir pour complices et ne point passer d'une manière générale sur les choses spéciales. Il ne faut non plus sous aucun prétexte cacher ses tentations, ni mépriser ce qui semble léger, de peur d'arriver insensiblement à quelque chose de plus grave. Quand une maison est illuminée des rayons du soleil, un regard attentif découvre toujours en elle quelques atômes, malgré les soins empressés apportés à la purifier. Ainsi le cœur éclairé des lumières de la grâce voit les taches les plus légères et distingue dans un examen profond les piéges les plus cachés des vices. Plus une âme est pure, plus elle se reconnaît couverte de crimes et trouve de puissantes raisons de s'humilier. Cependant il est nécessaire de mettre de côté certains scrupules inutiles qui ne sont propres qu'à jeter la conscience dans la confusion et l'erreur.

Non-seulement le respect intérieur convient à celui qui confesse ses fautes, mais encore le respect extérieur. Ainsi, il doit éviter, en traitant avec son confesseur, de tenir la tête élevée, ou autre maintien

Digitized by Google

semblable, s'il le peut commodément, mais demeurer humblement devant lui à genoux, la tête baissée et découverte tout le temps de la confession.

CHAPITRE X.

De la discipline touchant la confession publique.

Les fautes publiques, avons-nous dit, demandent une confession publique. Mais il faut considérer où et comment elle doit se faire, et quelles fautes doivent en être l'objet. Cette confession se fera ou en présence du supérieur au chapitre des profès, s'il est permis au coupable d'y assister et si c'est la coutume, ou en présence du maître des novices aux réunions qui leur sont propres, ou en présence d'un ou de plusieurs frères s'ils ont été seuls témoins de l'offense. Mais d'abord si l'on reconnaît avoir blessé son frère, même légèrement, par ses actions ou ses paroles, il faut s'efforcer avant le repas ou avant le coucher, de l'apaiser par une humble satisfaction, et de le prévenir en lui demandant pardon de peur qu'un autre prenant le devant ne nous ravisse le mérite de l'humilité. Au chapitre des profès, aussitôt après ces paroles : *Pretiosa*, etc., et les recommandations faites, que les novices s'accusent des fautes les plus graves et les plus connues, et qu'ensuite ils sortent ensemble pour se rendre au lieu de leur réunion particulière où aucun

Digitized by Google

séculier ne sera admis. Cependant un usage, sagement adopté en plusieurs lieux, ne permet pas aux nouveaux venus de s'accuser ainsi au chapitre des profès; mais on leur désigne un maître pour recevoir dans leurs assemblées l'aveu de leurs fautes. Dans le second chapitre, que le maître des novices doit tenir deux fois par semaine, ou plus souvent si le supérieur le juge à propos, ils s'accuseront, selon que nous venons de le dire, s'ils ne l'ont fait déjà dans le premier chapitre. Autrement, qu'ils confessent selon l'avis de leur directeur les fautes les plus notables et les négligences les plus connues. Ensuite celui-ci les reprendra avec charité selon qu'il le jugera convenable et selon les besoins de chacun, et il leur donnera des instructions charitables. Il aura soin de considérer avec une souveraine attention s'ils cherchent Dieu de tout leur cœur, s'ils sont ardents à l'oraison, empressés pour les saints offices, pieux et prompts en l'obéissance, patients dans les corrections et les injures, afin d'avoir sur toute leur conduite et leur vocation une certitude plus parfaite. Il se montrera une mère par la douceur de sa tendresse, et un père par la sévérité de ses corrections. Cependant il devra être plus rigoureux en ses jugements qu'en ses discours, car *celui qui est doux en ses paroles arrivera à de grandes choses*[1]. Il ne faut point leur imposer de pénitence à faire en présence de toute la communauté sans l'assentiment du supérieur.

Enfin, si l'on veut faire cette confession d'une

[1] Prov., 16.

Digitized by Google

manière convenable et entièrement conforme à la discipline, on doit y observer l'honnêteté, la prudence et l'humilité. L'honnêteté, en s'accusant la tête découverte, sans rire, sans porter les yeux de côté et d'autre, sans faire aucun signe, les mains jointes, et tout le reste du corps dans une attitude respectueuse. Quant à la prudence, nous en avons parlé dans le chapitre précédent; elle consiste principalement à s'accuser en peu de mots sans mêler personne à ses torts, et ainsi elle embrasse la simplicité. L'humilité se montre dans le maintien du corps et dans les paroles. Pour le premier cas, elle demande qu'on se prosterne jusqu'à terre, selon la coutumè des frères; pour le second, que l'on ne fasse entendre que des paroles de soumission et de repentir et rien qui sente l'orgueil ou l'impatience. Lorsque, au chapitre ou ailleurs, on se croit repris trop rigoureusement ou d'une manière injuste, que l'on ne se trouble point, mais qu'au contraire, heureux de l'occasion qui se présente de pratiquer la vertu, on se réjouisse et on tressaille d'allégresse dans le Seigneur, en voyant combien les frères sont diligents à corriger et à châtier ceux qu'ils aiment, et que nos cœurs soient disposés à souffrir avec joie et humilité toutes sortes d'afflictions à cause de Jésus-Christ. Les profès doivent, sans doute, à cause de la faiblesse de plusieurs, s'abstenir sagement de les réprimander à chaque faute, ou de blâmer trop sévèrement, quoique avec de bonnes intentions, ce qu'ils trouvent de répréhensible en eux, mais en avertir le maître. Cependant les novices

Digitized by Google

devront désirer être repris de tous les frères et être instruits par tous sans exception. Celui qui ne veut point être repris, ne veut pas se corriger. Vous recevrez volontiers les avertissements, dit un auteur, vous souffrirez avec patience les réprimandes. La vraie vertu de patience rendra les novices agréables à Dieu et aux frères. Qu'ils ne défendent donc en aucune façon leurs torts. La faute que l'on défend, dit saint Grégoire, devient une faute double[1]. Mais s'ils se reconnaissent véritablement innocents, ils commenceront d'abord par satisfaire humblement, quoi qu'il puisse en être, et ensuite ils pourront découvrir leur innocence à celui qui les reprend, avec humilité toutefois, et si on les interroge ou s'ils obtiennent la permission de se disculper. C'est pourquoi saint François a dit : Heureux le frère qui ne s'empresse pas de s'excuser et souffre avec humilité la honte et les reproches pour des fautes dont il n'est point coupable.

CHAPITRE XI.

De la discipline quant à l'accomplissement du bien.

Il est juste maintenant de nous entretenir un peu de la discipline dans ses rapports avec le bien à accomplir. Nous la considérerons d'abord comme formant notre

[1] Mor., l. 4, c. 24.

Digitized by Google

cœur, et là elle embrasse la lecture qui éclaire l'intelligence, et l'oraison qui enflamme la volonté. Nous passerons ensuite à l'exercice extérieur, et nous aurons à parler de l'office divin. Enfin nous traiterons de la discipline d'action, et elle concerne le ministère des autels.

CHAPITRE XII.

De la discipline en tant qu'elle forme notre cœur, et d'abord de l'oraison.

Que les novices s'appliquent donc à l'oraison, non-seulement dans le lieu destiné à cet exercice, mais en tous lieux puisqu'ils sont le temple de Dieu, et surtout dans la solitude et le secret de leurs cellules : car l'oraison est d'autant plus sûre qu'elle est plus éloignée de tout regard des hommes. Que là ils se tiennent à eux-mêmes un chapitre où ils chercheront dans un examen de chaque jour s'ils ont fait des progrès ou s'ils se sont relâchés. Qu'ils rendent, avec toute la dévotion dont leur cœur est capable, leurs actions de grâces au Sauveur pour le bienfait de leur vocation et ses autres dons innombrables, et qu'ils lui demandent par les supplications les plus vives de vouloir bien conduire à sa perfection le bien commencé en eux. Que non-seulement ils prient pour eux-mêmes, mais encore pour les autres, soit morts, soit vivants, et qu'ils s'en fassent une règle habituelle.

Digitized by Google

Celui qui prie peut commencer par louer Dieu, ensuite se rappeler les bienfaits dont sa miséricorde l'a comblé, lui exposer les nécessités et les besoins de son âme, et, en dernier lieu, lui adresser ses demandes avec humilité. Cependant il est bon de suivre la marche et l'ordre suggérés par l'Esprit-Saint et plus conformes à notre goût. La méditation excite et forme en nous le désir de la prière. La sainte méditation, dit Hugues, est si nécessaire à l'oraison, que celle-ci ne peut être parfaite si elle n'en est précédée ou accompagnée. En effet, ceux qui négligent de considérer leur misère se laissent aisément tromper par l'ignorance de leur état et ne demandent rien; ou, s'ils demandent, leur paresse les empêche de le faire comme il convient. Plus un homme comprend les infirmités de son âme, plus il soupire et gémit abondamment. Il est donc nécessaire, si nous voulons prier Dieu avec prudence et utilité, d'exercer notre esprit à une méditation continuelle. La considération de notre misère nous apprendra quelles demandes nous avons besoin d'adresser à Dieu, et la vue de sa divine miséricorde avec quelle ardeur nous devons demander. C'est sur ces deux ailes, sur notre misère et la miséricorde de notre Rédempteur, que s'élève l'oraison.

Ensuite, l'oraison doit toujours être pleine de dévotion, s'aider des choses qui lui sont favorables, et s'entretenir par une répétition fréquente. L'attention, la diligence, la simplicité et l'amour sont autant d'indices de la dévotion. Il faut donc éloigner toute

Digitized by Google

l'attention de notre esprit des soins extérieurs, l'appliquer avec vigilance à la prière, et l'empêcher de se porter sur autre chose que sur l'objet qui nous occupe. « La prière, dit saint Isidore[1], n'est pas un exercice « des lèvres, mais du cœur. Ceux qui prient doivent « se considérer comme en présence du Seigneur de « toute majesté. Les prières où règne la négligence « sont impuissantes à obtenir même d'un homme ce « qu'elles désirent. Sachons bien que nous ne sommes « pas exaucés selon l'abondance de nos paroles, mais « selon la simplicité de notre cœur et la componction « de nos larmes. » Ainsi, que notre prière soit simple et de peu de durée, à moins que l'inspiration divine ne nous porte à la prolonger. Maintenant avec quelle crainte, quelle ferveur, quel respect il nous faut adresser à Dieu nos supplications, il nous l'a fait assez connaître, celui qui nous enseigne à ne jamais prier sans gémissements.

On doit, en second lieu, saisir avec empressement pour l'oraison les circonstances favorables du lieu, du temps, de la tranquillité, des mouvements intérieurs, de la bonne disposition de nos affections et du repos dont nous jouissons. Celui qui laisse passer ces circonstances, elle le fuient à leur tour. La prière, dit saint Isidore, se répand avec plus d'opportunité dans les lieux retirés, où elle n'a que Dieu pour témoin. Il sera donc utile quelquefois, pour obtenir la componction, de s'éloigner entièrement des hommes afin d'élever au ciel des mains pures et de mériter d'en-

[1] De sum. bon., l. 3, c. 7.

Digitized by Google

tendre sa voix. Quelquefois il est bon de porter ses regards vers les hauteurs célestes pour aider son attention afin de tendre ainsi d'esprit et de corps au Seigneur, et de placer notre cœur là où est notre trésor, Jésus-Christ notre Maître. Au reste, le matin et le soir sont des temps favorables à la prière; les laisser passer tout-à-fait sans prier ce serait se rendre coupable. Mais c'est surtout lorsque le repos de la nuit a tout plongé dans un silence profond, que l'oraison devient véritablement libre et pure, qu'elle n'est troublée par aucun bruit, et qu'elle n'a à redouter aucun regard flatteur.

On ne saurait non plus négliger sans préjudice la tranquillité de l'âme, un certain empressement spontané ou plutôt une certaine inspiration de l'esprit, et l'absence de toute occupation extérieure. Si ces choses nous font défaut, nous devons nous efforcer de les avoir en notre possession, et exciter en nous l'esprit de dévotion par la récitation d'hymnes et de psaumes, par de saintes méditations et par des génuflexions réitérées. Si le repos nous manque, de même que nous le cherchons pour prendre la nourriture du corps, de même il faut le chercher pour donner à l'âme sa réfection. L'homme intérieur se nourrit et se conserve par de pieuses prières, de même que l'homme extérieur par des aliments matériels. Au reste, tout religieux vraiment rempli de dévotion sera privé bien rarement de ces circonstances favorables; car celui qui cherche Dieu du fond de son cœur, le trouve en quelque lieu qu'il l'invoque. Mais l'homme paresseux et tiède

Digitized by Google

demeure étranger aux affections de la prière dans le lieu même destiné à cet exercice. Madeleine pleure au milieu du festin et la présence des convives n'est point pour elle un obstacle, et le Pharisien se livre à ses folles pensées jusque dans le temple du Seigneur.

Il faut ensuite prier fréquemment, parce que la prière est une verge contre notre ennemi, un secours pour le pécheur, une consolation pour nos frères et un sacrifice à Dieu, L'oraison fréquente réprime les attaques du vice; c'est en elle que la bonne volonté nous est donnée, elle est le rempart de l'âme. Ainsi, que les novices aient donc soin après les heures canoniales d'offrir à Dieu quelque petite offrande gratuite de louange et de prière avant de se retirer, afin de compenser ainsi les fautes nombreuses commises par leur négligence en lui rendant un hommage qui lui était dû. Qu'ils soient fidèles et persévérants en cette sainte habitude, et qu'ils apprennent à tourner au moins un peu vers le Seigneur les mouvements emportés de leur âme.

CHAPITRE XIII.

De la lecture.

L'âme a besoin aussi d'être nourrie de saintes lectures. Lors donc que les novices auront été instruits par des soins diligents des choses qu'ils doivent savoir touchant l'office divin, comme nous le dirons plus

Digitized by Google

bas, il faut leur choisir dans les Ecritures quelques pages propres à former leur conduite, et les leur offrir plutôt comme une consolation spirituelle que comme un objet d'étude; car l'étude des nouveaux venus doit être surtout une oraison fréquente, l'accomplissement des choses extérieures du culte divin et les services à rendre aux anciens. Si on leur permet quelque lecture, c'est moins la science que la ferveur qu'ils doivent y chercher.

Il est avantageux de tirer souvent de ce qu'on lit de pieuses affections, d'en former des prières et d'interrompre de temps en temps la lecture. En agissant de la sorte, l'âme puisera dans cet exercice une intelligence salutaire, et la science, mise de côté par amour pour la vertu, se montrera ensuite bien plus belle appuyée sur cette même vertu.

On devra aussi avoir pour ses lectures des moments et des sujets déterminés : on ne retire aucun fruit à lire au hasard et à s'attacher au premier endroit venu, ou plutôt une telle manière ne laisse à l'âme que l'instabilité. Il faut donc s'arrêter aux sujets commencés et y assujétir son esprit, car c'est l'indice d'un estomac dégoûté que la recherche des mets variés. Il faut aussi confier chaque jour à sa mémoire quelque chose de nos lectures, afin de nous en nourrir plus fidèlement, d'en rappeler plus fréquemment le souvenir et d'en faire l'objet de nos méditations; mais ce choix doit convenir au but de notre vocation, perfectionner notre intention, captiver notre âme et l'éloigner de toute pensée étrangère.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

De l'office divin en général.

Nous avons maintenant à considérer de quelle manière il faut s'acquitter de l'office divin et comment il faut l'apprendre. On doit apporter, surtout dans le commencement, le plus grand empressement à s'en instruire. Cependant quoiqu'il soit important de bien le connaître tout entier ainsi que les règles qui s'y rapportent, il y a certaines parties que l'on doit apprendre par cœur et graver plus profondément en sa mémoire par un exercice fréquent, comme l'office de la sainte Vierge et des morts, le commun des saints avec leurs psaumes, leurs hymnes, etc., à l'exception des leçons, primes et complies avec les versets, capitules, etc., les suffrages de la férie, les absolutions et bénédictions qui se disent à matines, les hymnes de la férie, les psaumes de laudes et les cantiques, les bénédictions de la table et les grâces, les psaumes de prime du dimanche, tous les psaumes depuis le 119e, à moins que l'on n'aime mieux apprendre le psautier tout entier, ce qui est beaucoup plus convenable. Les jours de samedi et les vigiles, il faut étudier à l'avance ce qu'on a à lire ou à chanter. Toutes les fois que l'on chante hors du chœur, par bienséance et aussi pour ne pas déranger les frères occupés à la prière ou à l'étude, il convient de mo-

Digitized by Google

dérer sa voix. Après le repas surtout, il faut observer une grande retenue dans ses paroles. Avant de prendre notre nourriture, dit Hugues, nous pouvons montrer une joie plus vive, de peur que notre abstinence ne soit regardée comme pénible et trop fatigante, mais après il est tout-à-fait convenable d'être modestes et silencieux pour que la gourmandise ne semble pas avoir trouvé prise en nous[1].

CHAPITRE XV.

De la discipline à observer au chœur.

La discipline à observer pendant l'office divin lorsqu'il a lieu à l'église, exige avant tout un respect spécial, la diligence et l'honnêteté. Le respect doit être intérieur et extérieur. Le respect intérieur demande que nous chantions les louanges de Dieu avec crainte et humilité, comme si nous le voyions présent de nos yeux. Nous croyons, dit saint Benoît, que le Seigneur est présent en tous lieux; mais c'est surtout lorsque nous assistons au saint office que nous devons avoir une pareille foi. Souvenons-nous donc toujours de cette parole du Prophète : *Servez le Seigneur dans la crainte*[2]. Considérons comment il convient de nous tenir en présence de Dieu et de ses anges, et célébrons ses louanges en établissant un accord parfait entre notre esprit et notre voix.

[1] Inst. mon. ad nov., c. 4. — [2] Ps. 2.

Digitized by Google

Le respect extérieur consiste à s'incliner dévotement, à se tenir debout, à se prosterner selon que les rubriques l'exigent, comme nous le dirons plus loin. Il consiste encore à se découvrir aux choses qui se disent par un seul, comme les oraisons, les petits versets, etc., et l'on doit faire de même en récitant hors du chœur ces parties de l'office[1]. Selon l'Apôtre, il faut prier la tête découverte, au moins lorsque quelque endroit demande de nous une distinction plus solennelle. Nous témoignons aussi notre respect envers certaines choses pieuses à l'office, soit en inclinant la tête, soit en nous découvrant. Mais l'homme sans respect n'a égard ni à ce qui est solennel ni à ce qui est pieux : il ne distingue rien.

La diligence dans l'office divin se reconnaît à un certain courage et à une certaine sollicitude qui fait prévoir les choses nécessaires et met en garde contre tout embarras. Le courage corporel dissipe la langueur et l'engourdissement, il ne permet pas les assoupissements produits par la paresse. En effet, une supplication bien vive éloigne un cœur pur du sommeil. L'assoupissement doit surtout être regardé comme une faute et compensé par la récitation de ce qui a été omis dans l'office, quand on y donne occasion soit en tenant sa main dans sa poitrine, soit en s'appuyant nonchalamment, soit en ne repoussant point avec énergie le sommeil qui nous gagne. — La prévoyance en ce qui concerne l'office divin se fait remarquer à notre empressement à préparer en temps opportun les

[1] I Cor., 11.

Digitized by Google

livres et autres choses nécessaires, à lire et à chanter avec soin, après s'en être instruit à l'avance, chaque partie de l'office au moment et en la manière convenables. La règle à observer en lisant ou en chantant, c'est de ne point trop se hâter, de ne point traîner, d'éviter toute inégalité, de s'arrêter avec le chœur, de façon qu'on ne puisse distinguer parmi les autres la voix d'un seul. Enfin, la précaution est nécessaire pour éloigner tout ce qui pourrait être un embarras au milieu de l'office.

Ainsi, pendant cet exercice, il ne faut donc ni s'arrêter à des pensées d'étude, ni porter ses regards sur les livres, ni vaquer à aucune autre chose, si c'est possible, comme, par exemple, de préparer les lampes et autres occupations que l'on peut facilement renvoyer à des moments plus libres. C'est encore une chose indigne de passer son temps, pendant l'office, à chasser et à tuer tout insecte désagréable; et cependant un homme sans modestie ne craindra pas, dans l'église même, de souiller ainsi ses doigts et la place qu'il occupe.

L'honnêteté au chœur peut se renfermer dans la gravité des actes extérieurs et dans un maintien décent et uniforme du corps. C'est au milieu d'un peuple vraiment grave que Dieu aime à être loué[1]. Or, la gravité exclut l'inquiétude, la dissolution et le bruit. L'inquiétude consiste dans le mouvement peu réglé des membres : ainsi, l'on tourne la tête de côté et d'autre, on promène ses regards çà et là dans le

[1] Ps. 34.

Digitized by Google

chœur, etc. Il faut donc exciter les novices à demeurer appliqués entièrement à chanter, ou à tenir les yeux abaissés vers la terre et à ne pas les laisser errer, car c'est là pour l'âme une cause non médiocre de dissipation. On manifeste encore cette inquiétude en se frottant les mains, en tournant avec curiosité les feuilles du livre, en faisant toute autre chose superflue, en allant et venant par le chœur ou l'oratoire, sous les prétextes les plus frivoles. Il est bon de différer même ce qui est utile, pour éviter ainsi ce va et vient pendant le temps de la prière.

La dissolution se reconnaît dans les paroles, les rires (qui sont toujours fort inconvenants au chœur) et le chant. Ainsi, l'on diminue un peu la portée des notes, on y ajoute, on leur donne en les affaiblissant une mollesse toute mondaine, ou bien on les force de manière à les rendre fausses; or, tout cela est de la dernière impertinence pour tous et surtout pour les nouveaux venus. Il faut, en psalmodiant, conserver un même ton et ne jamais élever sa voix plus haut que les autres. Il est encore ridicule, lorsqu'on a une voix plus sonore, d'en affaiblir tout à coup le ton après un mot ou une syllabe, et de reprendre par saccade, sans continuer ce que l'on a commencé. On fait du bruit au chœur en chuchottant, en crachant et en se mouchant fréquemment, en abaissant ou en élevant les siéges avec violence. Tout le monde comprend combien sont déplacés au chœur ces chuchottements et autres bruits de la voix; mais l'homme sans discipline et sans gravité est impuissant à retenir sa

Digitized by Google

langue et à l'empêcher de se répandre soit d'une façon soit de l'autre. Il faut aussi éviter, en priant, lorsque la communauté est réunie, de le faire avec des sifflements de voix capables de fatiguer les autres. C'est une prière insensée que celle qui à elle seule est un obstacle à plusieurs, et souvent en empêche d'autres d'un mérite bien plus excellent. On doit prendre garde encore lorsqu'il se dit quelque chose en particulier au chœur, comme les oraisons, les capitules, etc., de ne point faire de bruit considérable en se mouchant ou en crachant, mais attendre que ces prières soient terminées. Il faut observer la même chose pendant la prédication et la lecture. Quant aux siéges, il ne convient pas de les pousser du pied au hasard, mais on doit les élever avec la main et les abaisser de même avec précaution sans produire le moindre bruit dans la maison de Dieu. Cependant celui qui va commencer une leçon ou une épître, fera bien d'attendre que les religieux soient assis et que tout bruit ait cessé.

L'honnêteté demande encore, au chœur, un maintien du corps décent et uniforme. Le maintien est décent quand on n'est pas dans un mouvement continuel et dans une posture inconvenante. Ainsi ceux-là sont sans stabilité qui, une fois au chœur, soit que la communauté entre ou soit déjà entrée, tantôt s'asseoient nonchalamment, tantôt se tiennent debout, tantôt se tournent de côté et d'autre en remuant sans cesse les bras comme un malade à qui aucune place ne convient. Il faut dire la même chose de ceux qui sont dans leurs stalles, immobiles comme des statues,

Digitized by Google

se placent à rebours, semblent s'oublier eux-mêmes, ne se tournent pas vers l'autel pour prier les yeux baissés, comme il convient, avant de commencer l'office, ou le font sans religion; ou bien encore de ceux qui, la tête découverte, et semblables à un cerf au milieu des bois ou à un paysan au milieu d'un théâtre, promènent leurs regards çà et là, les fixent sur ceux qui entrent ou sont présents et troublent par leur peu de retenue la prière de leurs voisins, prière dont ils s'inquiètent peu d'ailleurs pour leur propre compte.

Le corps ne garde pas une posture convenable quand, dans sa stalle, on allonge les bras et les jambes avec mollesse et nonchalance, quand on se courbe d'une manière notable ou qu'on se penche tout entier sur un côté, comme si l'on cherchait le repos de son lit; ou bien encore quand, tourné vers l'autel, on incline les épaules sur le point qui sépare la stalle, ou qu'on appuie la tête sur la partie antérieure, ou qu'on se jette en arrière de ses voisins; ou quand, étant assis, on étend ses pieds outre mesure vers l'escabeau destiné à se mettre à genoux. Une trop grande extension des jambes, lorsqu'on est assis, est contraire à l'honnêteté. Ainsi un maintien sans stabilité et une posture inconvenante sont des défauts à éviter en tous lieux, mais surtout à l'office et en présence de la communauté; car le respect dû à ses frères exige en toutes choses des manières décentes.

L'uniformité s'observe d'une façon spéciale pour les génuflexions et les inclinations, quoique généra-

Digitized by Google

lement elle doive se rencontrer partout. Ainsi, quand on se prosterne, que l'un ne le fasse pas sur son siége, l'autre en la place ordinaire; mais que tous agissent de la même manière, la tête découverte et en priant à voix basse pour ne pas déranger leurs voisins, sans s'appuyer la figure sur les mains, sans étendre les bras en dehors de leur place, mais en s'y tenant avec modestie et humilité. L'uniformité dans les inclinations demande qu'elles se fassent chez tous à propos et avec dévotion, qu'elles soient suffisantes et dignes.

L'inclination a lieu au moment précis lorsque celui qui doit la faire a soin d'élever son siége ou de se lever lui-même un peu auparavant. Ainsi quand, après un psaume, il y a une inclination, il est bon, vers la fin du dernier verset, de s'apprêter, afin de s'en acquitter plus aisément, ou bien, on peut disposer son siége seulement après avoir rempli ce devoir. La dévotion doit accompagner ces inclinations, ou autrement il faut qu'elles soient profondes et humbles. Ce n'est pas une marque de piété, mais de paresse, de s'incliner par un simple mouvement de la tête en tenant le corps droit et inflexible. On doit l'abaisser en se courbant un peu, de façon que l'extrémité des mains puisse toucher les genoux et ne pas laisser ses épaules au niveau de la tête. Si vous connaissez une manière plus facile, usez-en, mais ayez soin que vos inclinations soient humbles et profondes. Cependant, hors du chœur où même au chœur, dans un office simple et sans chant, on peut se contenter d'une

Digitized by Google

inclination médiocre. Il y en a qui, poussés par une paresse coupable, omettent de rendre ce culte de respect au Seigneur. Ils demeurent assis pendant qu'on prononce le nom des personnes de la sainte Trinité, ou bien ils se lèvent et disposent leurs siéges quand ils devraient s'incliner, ou même ils ne s'inclinent aucunement par négligence. Or, on rapporte que la Vierge bienheureuse fit connaître un jour à un ancien religieux, pendant l'office, combien une pareille négligence causait de tort : il la vit offrir elle-même son fils à tous ceux qui s'inclinaient en mémoire de la Trinité sainte, mais elle passa en détournant ses regards devant un religieux qui ne faisait aucune inclination, comme s'il eût été indigne de recevoir une telle faveur. — L'inclination est suffisante ou parfaite quand on ne se relève pas avant le temps voulu, car on doit rendre un honneur égal et sans différence au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

La dignité consiste dans une disposition décente du corps, des mains et des vêtements. Et quant au vêtement, il faut veiller, surtout dans les inclinations, pour que le capuce en couvrant le front ne coule pas jusque sur les yeux. Il sera utile aussi, pour bien observer la dignité, de connaître les choses communes de l'office. L'uniformité est vraiment belle dans une réunion et une assemblée de religieux, où les usages et les cœurs doivent être dans un accord parfait. Elle convient bien dans une communauté, cette uniformité entière; elle ne fait qu'un de ce qu'il y a de plus varié, elle règle et embellit ce qu'elle a ainsi uni.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

De la discipline hors du chœur.

Si les novices récitent l'office hors du chœur, ils doivent être soigneux à apporter toute la diligence possible et à conserver toute dignité, selon que nous venons de le dire. Ainsi, laissant de côté ce qu'ils pourraient avoir en leurs mains, ils se tiendront respectueusement debout selon les règles de la discipline ecclésiastique, excepté aux leçons de matines, ou bien ils offriront avec dévotion les hommages qu'ils doivent à leur Créateur, en se mettant à genoux, ou en s'inclinant, aux moments marqués et toujours en la crainte de Dieu. Si quelquefois une faiblesse véritable ou une trop grande lassitude les oblige à s'asseoir, au moins qu'ils n'omettent pas de se lever au commencement de l'office, à l'invitatoire, aux hymnes, à l'oraison dominicale et au capitule. Si leur infirmité les force à demeurer au lit, qu'ils n'omettent pas de témoigner en quelque façon leur respect, autant qu'ils le pourront. Saint Jérôme, accablé d'une fatigue extrême, avait fait suspendre une corde au-dessus du lit où il était couché, et il s'en aidait pour se relever un peu afin d'accomplir ses devoirs de religieux autant qu'il était en lui, sans égard et sans ménagement pour ses forces épuisées, pour sa vieillesse et la faiblesse de son corps. Ce saint docteur blâme

Digitized by Google

l'irrévérence paresseuse des jeunes gens dont les forces sont assurément suffisantes, il confond par des exemples cette paresse vraiment digne de moquerie. On rapporte qu'un homme abattu par une fièvre lente avait coutume de réciter complies au lit; un ange le reprit et lui dit : Les complies récitées à l'ombre d'un drap ne sont d'aucun fruit ni d'aucune utilité. On doit donc en tout lieu montrer le respect le plus profond et la décence la plus grande dans la récitation de l'office divin, puisque partout c'est le même Dieu à qui nous nous adressons, la même Majesté en présence de laquelle nous avons l'honneur de paraître. Et même il est d'autant plus nécessaire d'y apporter un respect et une diligence sans réserve, qu'on se met en rapport plus immédiat avec Dieu. Un soin empressé à bien s'acquitter de l'office divin donne à l'état religieux l'éclat le plus vif, tandis que la négligence en ce point est l'indice infaillible d'un desordre profond, c'est la honte suprême de la religion. Que nul ne se regarde comme un serviteur du Seigneur, s'il ne fait aucun cas de cette servitude par excellence, qui a été appelée d'un nom parfaitement approprié, *le service de Dieu*.

On doit réciter l'office distinctement, sans interruption, entièrement, et avec ordre : distinctement, afin de ne pas confondre ce qu'on dit; en prononçant les paroles à moitié, en les proférant trop faiblement ou avec trop de rapidité. Sans interruption, c'est-à-dire sans s'arrêter pour parler à moins qu'il n'y ait nécessité urgente, et encore faut-il auparavant ter-

Digitized by Google

miner le psaume, ou l'oraison, ou tout ce qu'on aurait commencé, à moins qu'on ne reprenne entièrement ce qu'on a été obligé d'interrompre, ou à moins que cette interruption n'ait lieu entre un psaume et un autre. On raconte qu'un jour, à Paris, un théologien récitait une des heures de l'office, quand un évêque entra pour s'entretenir avec lui. Le théologien inclina la tête sans parler, et acheva son heure en faisant attendre l'évêque. Ensuite, craignant qu'il ne s'ennuyât d'attendre, il le pria de l'excuser, en disant qu'il avait à parler à un plus grand seigneur. On raconte aussi qu'un homme fut puni très-rigoureusement dans le purgatoire à cause des interruptions faites dans la récitation de l'office.

Il faut dire l'office entièrement, c'est-à-dire sans rien omettre. Si donc plusieurs se trouvent réunis pour cet exercice, et qu'un ou deux récitent à haute voix, selon une louable coutume, les psaumes, les antiennes, les hymnes et les répons, que les autres ne croient pas qu'il leur suffise d'entendre les premiers; mais qu'ils aient soin de dire à voix basse leur partie, puisque l'office doit être entier aussi bien en particulier qu'au chœur[1]. Il y a obligation aussi d'observer l'ordre quant à la substance, au temps, au mode, etc. Que l'on n'admette donc pas facilement

[1] *Nota.* Ici notre saint parle du cas où deux personnes seulement réciteraient l'office à haute voix en présence de plusieurs autres, et non de celui où plusieurs récitent à deux chœurs, car dans ce dernier cas il suffit d'entendre la partie qu'on ne dit pas soi-même.

Digitized by Google

la moindre variation, le moindre dérangement dans ce qui a été déterminé. On peut cependant quelquefois ajouter extraordinairement, sans commettre de faute, le verset *Pretiosa*, etc., ou autre semblable, pourvu qu'on soit fidèle à ne pas l'omettre en son lieu propre. Au reste, quel religieux osera, sans un grave scrupule, négliger pour des choses étrangères l'ordre naturel de son office, ordre sanctionné par les règles qu'il s'est engagé à suivre, ou le défigurer par des variations de caprice? Quel homme, à moins d'être vraiment frivole et dénué de toute prudence, préférera l'incertain au certain, les choses vaines aux choses authentiques, et ce qui est sans importance à ce qui est nécessaire? Que l'on se contente donc des règles pieuses et permanentes établies par les saints dans les divins offices, sans rien changer à l'ordre commun, même pour des pratiques graves et pleines de dévotion. Ne cherchons pas, à l'exemple des grecs insensés, la vaine gloire des hommes étrangers à la sagesse. Celui qui est privé de raison met uniquement sa complaisance en ses propres idées; mais toute folie devient une déception pour son auteur. Il faut aussi garder l'ordre quant au temps, et ne pas changer aisément sans raison les moments destinés aux heures, soit prime, soit complies, soit matines de l'office canonial. Il y en a, je le sais, qui ont soutenu, en s'appuyant sur certaines traditions, qu'il était permis d'agir autrement; mais leurs efforts ne tendent qu'à rendre inutiles, par cette confusion des divers moments du jour, les règles de l'Eglise touchant l'office divin.

Digitized by Google

Quand deux ou plusieurs religieux se trouvent réunis, qu'ils forment comme un chœur et entonnent alternativement les psaumes et les hymnes, selon qu'on a coutume de le faire en communauté. L'homme bien discipliné doit conserver l'ordre en tout et partout. Un esprit bien réglé se plaît et se réjouit en la beauté de l'ordre; mais le cœur sans retenue n'en fait aucun cas, même pour les choses extérieures. Et cependant l'ordre fidèlement observé au dehors excite notre attention et allume notre amour.

CHAPITRE XVII.

Des soins à apporter au service de l'autel.

Le ministère des autels demande, à cause du respect dû à la présence corporelle du Sauveur, une pureté, une révérence, une diligence, une gravité et une attention spéciales de notre part. *Purifiez-vous,* dit le Prophète, *vous qui portez les vases du Seigneur*[1]. Assurément nous pouvons fort bien entendre ces paroles des ministres de l'autel, à qui est nécessaire la pureté de l'esprit et du corps. La pureté de l'esprit exige que nul se reconnaissant coupable de quelque faute ou de quelque souillure, n'ose toucher les vases sacrés ou servir à l'autel sans s'être confessé auparavant. Celui qui célèbre ne doit pas non plus différer jusqu'au pied de l'autel la confession privée qu'on a

[1] Is., 52.

Digitized by Google

coutume de faire avant la messe, pour les offenses de chaque jour. La présence réelle de Jésus-Christ exige aussi la pureté du corps en ses ministres. Ainsi, qu'ils aient soin avant de s'approcher de l'autel, non-seulement de se revêtir des ornements de leur ordre, mais encore de se laver les mains lorsque, après avoir disposé les choses dont ils ont besoin et s'être entièrement préparés, ils se disposent à se servir du calice. Car ils doivent éviter avec le plus grand soin de le toucher, aussi bien que les corporaux, etc., avec des mains non lavées, ou avec des gants, ou immédiatement après avoir touché d'autres choses communes. S'ils n'ont pas la tunique de lin appelée rochet, ou le surplis à manches étroites, ou un autre vêtement convenable, qu'ils laissent au prêtre le soin de préparer le calice, et à la fin de la messe celui de le remettre en place.

Ceux qui servent à l'autel doivent au prêtre, à son ministère et aux choses qui le concernent le respect le plus profond. Quant au prêtre, qu'ils le lui témoignent par un léger signe de tête en s'approchant ou en s'éloignant de lui, lorsqu'ils le servent à l'autel, et en remplissant avec humilité leur office. Si le prêtre est assis et qu'ils soient seulement en surplis, ils se garderont bien de se placer près de lui sur des siéges semblables au sien ; mais ils choisiront des siéges inférieurs s'il y en a de préparés, ou ils iront s'asseoir ailleurs. Qu'ils lui témoignent leur vénération en l'entourant comme il convient, et en l'assistant surtout lorsqu'ils se tourne vers le peuple ; qu'ils l'accom-

Digitized by Google

pagnent partout durant l'office, et le conduisent à la sacristie lorsqu'il est terminé, pour revenir ensuite à l'autel s'il est nécessaire.

Ils montrent leur respect envers le ministère sacré en assistant et en servant avec la gravité requise et avec les ornements de leur office. Agir autrement, c'est de l'irrévérence. Ainsi un diacre ou prêtre, servant à la messe en surplis, ne peut, en présence du prêtre revêtu de ses ornements sacrés, plier et ranger le corporal. De même encore, celui qui n'a pas le surplis à petites manches ou un autre vêtement convenable, mais seulement son vêtement ordinaire, ne doit point toucher le corporal et le calice, ni présenter le pain et le vin.

Lorsqu'on a à prendre une hostie au lieu où elles sont réservées, ou à la placer sur l'autel, on doit choisir de sa main la plus pure et la mettre sur la patène ou sur le corporal de la manière la plus convenable. Car il n'y a aucun compte à tenir des propos de ceux qui ne s'inquiètent pas d'apporter à la table du Seigneur une pureté plus grande qu'à la table où ils prennent leur nourriture corporelle, et placent au hasard le calice et l'hostie du sacrifice sur les linges destinés à recevoir le livre de la messe et à couvrir l'autel. L'hostie mérite un respect tout particulier; il faut donc l'environner d'une pureté singulière.

On doit également le respect le plus profond aux choses nécessaires au sacrifice, comme les purificatoires, le calice, le missel; et ce respect se manifeste surtout par la propreté. C'est pour cela que tout linge

Digitized by Google

imparfait ou que sa couleur empêche de purifier, ne saurait être employé à faire des corporaux ou à l'usage du calice. Que les hosties consacrées soient placées en un petit sac de lin très-pur et suspendu dans le tabernacle. De même aussi, que les calices soient enveloppés dans des bourses de lin bien propres. Celui donc qui voudra montrer son respect par une grande propreté dans le soin des vases sacrés, devra surtout donner une attention singulière à ces choses. — Quand aux livres communs, si les besoins de l'office forcent inévitablement à en avoir sur l'autel, il faut éviter soigneusement qu'ils ne touchent ni le corporal ni les linges destinés au calice. Il ne faut jamais non plus, même par dévotion, porter le corporal ou le purificatoire à ses lèvres ou à ses yeux.

Le calice doit être aussi traité avec une pureté sans bornes. Quand on le porte d'un lieu à un autre, que ce ne soit point sur le livre ou sur un ornement quelconque, mais en le tenant entre ses mains toujours bien lavées, ou dans l'enveloppe destinée à le garder. Lorsqu'il n'est point sur l'autel, qu'il demeure toujours en cette enveloppe ou dans un autre lieu bien propre.

Que le missel soit toujours placé dans un endroit convenable. Si quelquefois on le transporte hors de l'église, ou pour autre chose que pour la messe, il faut le couvrir d'un voile propre par-dessus le voile ordinaire dont il est enveloppé.

Enfin un vêtement décent, le soin de la propreté, la gravité en célébrant sont autant d'indices de respect

Digitized by Google

envers le ministère sacré. Ce respect et cet amour de la propreté empêchent de paraître à l'autel avec ses habits ordinaires. Si vous m'opposez les discours insensés de plusieurs en ce point, je vous répondrai : Le vice a beaucoup de sectateurs, il est vrai, mais parmi eux vous compterez fort peu d'hommes versés en la discipline ; or, ce n'est pas le grand nombre, mais les cœurs vraiment honnêtes qui peuvent nous servir de modèles. Que le célébrant et ses ministres apportent donc une diligence suprême à s'acquitter de leur office. — Le prêtre doit s'appliquer à bien prononcer chaque parole afin de ne rien omettre, à bien observer toutes les cérémonies, et à ne négliger aucune des règles prescrites dans la célébration de la messe, pour introduire d'autres choses de sa propre autorité. Il doit verser lui-même l'eau dans le calice, et personne n'a le droit de le faire s'il n'en donne l'ordre auparavant. Il doit encore veiller à garder ses mains et ses vêtements dans une propreté parfaite : ses mains, en évitant de les porter sur des objets communs, sur son visage, etc., à moins que ce ne soit avant de les laver ; ses vêtements, en ne portant à son nez aucun des ornements sacerdotaux, et surtout l'amict, et en s'efforçant de ne les salir en aucune manière.

La diligence dans les ministres s'étend à tout ce qui est nécessaire au célébrant, au soin de la propreté, à la conservation des vases sacrés et des linges de l'autel. Ainsi s'étant préparés eux-mêmes à l'avance, ils doivent aider avec empressement le célébrant à

Digitized by Google

prendre ses ornements, les plier après la messe et lui offrir à l'heure, au temps et au lieu convenables, les choses dont il a besoin pour remplir son ministère. Que jamais aux messes privées ils ne se prosternent entièrement contre terre ou sur leurs siéges pour lire ou pour prier. Qu'ils ne se tiennent pas cachés derrière les rideaux du sanctuaire; mais qu'ils soient devant l'autel, en vue de tout le monde, sans cependant rester à côté du célébrant. Qu'ils demeurent comme si leur regard était continuellement dirigé vers lui, car alors leurs yeux ne doivent point s'en détourner. Cependant ils éviteront de le fixer en face, surtout lorsque le canon sera commencé; ils ne l'approcheront point de trop près du côté du livre, et ils ne feront aucun bruit autour de lui, parce que le célébrant a besoin d'une tranquillité d'esprit profonde. Ils apporteront aussi le plus grand soin à garder purs les vases sacrés et les linges destinés à leur usage. Si le purificatoire tombe à terre, ils ne l'approcheront pas du calice avant qu'il ait été purifié. A la fin de la messe, avant de ranger le calice, ils le laveront avec du vin et de l'eau, de peur qu'il n'entache les linges placés dessus. Ils éviteront, pour une plus grande propreté, de verser le vin et l'eau au-dessus de l'autel, s'ils le peuvent. Si cependant ils sont forcés de le faire par le peu de précaution du prêtre, ils étendront la main sous les burettes pour recevoir les gouttes qui pourraient s'en échapper et tomber sur les nappes; de même, les burettes doivent être placées ailleurs que sur l'autel. De même encore, si celui qui sert la messe a un

Digitized by Google

surplis, il doit veiller à le conserver propre, ne point le porter à son nez, ne point s'en servir pour s'essuyer le visage ou autre choses semblables, ne pas balayer avec les manches la poussière sur les bancs, le pavé ou la terre. Si cependant pareil accident avait lieu par la négligence de quelques-uns, il faudrait veiller à ne point toucher avec les manches du surplis le corporal, le calice et le purificatoire. Quant aux autres vêtements, lorsqu'ils les plient, ils doivent bien faire attention à ne pas laisser les manches toucher la terre ni même le bord de ces vêtements, mais alors soit pour les aubes, soit pour tous autres ornements semblables, veiller à toujours placer les manches loin des franges.

Les servants doivent encore, comme nous l'avons dit, prendre garde à la conservation des vases et des ornements sacrés, et, lorsqu'ils mettent le calice en place, ne point l'attacher trop fortement; car souvent il en résulte des dommages graves et, forcé tous les jours de la sorte, il peut finir par se briser. Ils placeront avec empressement tous les vases qui ont servi à l'autel au lieu qui leur est propre; ils plieront les ornements sans la moindre négligence et les rangeront, à moins qu'on ne leur demande de les laisser pour une autre messe. Mais à quoi bon tant de détails? Toutes les choses qui regardent le service de Dieu exigent de notre part une diligence spéciale et sans exception. Si les hommes déploient le soin le plus grand dans les divers ministères des rois de ce monde, quels soins, croyez-vous, devons-nous apporter à tout ce qui tient au service du Roi éternel?

Digitized by Google

Mais si les servants sont obligés à une décence parfaite en tout, à plus forte raison les prêtres qui célèbrent. Une fois revêtus de leurs ornements sacrés, ils doivent marcher avec dignité et, surtout lorsqu'ils sont à l'autel, veiller avec une attention louable à garder la gravité dans leurs mouvements et dans leurs gestes. Qu'ils ne se mettent point à genoux avec leur chasuble, si ce n'est aux moments marqués par l'Eglise; qu'ils ne s'appuient jamais sur l'autel d'une manière messéante, et ne portent pas leurs mains de côté et d'autre sans réflexion. Quand ils se tournent vers le peuple, qu'ils ne lèvent point les yeux pour regarder les assistans. Enfin il convient qu'ils soient pleins de vigilance spécialement pour bien placer le corporal, veiller à ce qui le concerne, disposer le calice, consacrer le corps du Seigneur, prendre son sang précieux et les ablutions qui viennent ensuite. Quant au corporal, qu'ils le replient sur la partie antérieure de l'autel, en laissant un espace suffisant pour ne point placer dessus leurs mains ni les manches de leur aube. Qu'ils ne mettent jamais le calice sur le corporal avant l'offertoire de la même manière qu'on a coutume de le faire après, mais qu'ils le tiennent à côté jusqu'à ce moment. Touchant la consécration, qu'ils aient un soin scrupuleux, entre autres choses, d'élever un peu et avec précaution l'hostie sur laquelle ils vont prononcer les paroles sacrées, en abaissant légèrement les pouces, et comme s'ils voulaient se faire un bouclier de leurs mains; mais il faut, autant que possible, éviter de faire voir

Digitized by Google

cette hostie aux fidèles, de peur que les simples ne l'adorent; car aussitôt qu'ils la voient entre les mains du prêtre, ils s'empressent de lui offrir leurs hommages avant la consécration. Mais quand elle est consacrée, ils doivent l'élever sans retard avec respect, en la tenant des deux mains, de façon à la montrer aux assistants, et conserver en toute cette action la gravité convenable. Ils éviteront aussi de baiser l'hostie avant ou après l'élévation. S'ils célèbrent sur un autel portatif ou n'ayant qu'une pierre sacrée, ils prendront l'hostie en leurs mains avant la consécration et la tiendront sur la pierre même de l'autel, afin que la consécration ait lieu dessus et non auprès.

Maintenant, pour la communion du calice, ils doivent veiller, en le prenant ou en l'épuisant jusqu'aux dernières gouttes, à ne faire aucun bruit avec leurs lèvres par trop d'effort, ou, après l'avoir pris, à ne point passer leur langue sur leurs doigts. Il sera bon aussi, pour cette action, de tenir le calice de la main droite avec décence et de mettre dessous la patène avec la gauche afin que, si quelque goutte du sang précieux venait à se répandre, elle pût la recevoir. Si l'hostie est placée ou rompue sur la patène, il faut avoir soin de la laver suffisamment ensuite avec de l'eau et du vin, ou avec l'un des deux; car il serait inconvenant et indigne de la laisser toucher indistinctement sans être purifiée après que le corps très-saint du Seigneur a reposé dessus, et de la placer indifféremment avec d'autres objets, même les plus propres. — Je ne sais si vous pensez autre-

Digitized by Google

ment; mais pour moi je crois qu'après avoir touché la patène, le calice ou le corporal, on ne doit point appliquer ses mains aux usages communs avant de les avoir lavées. Si l'on demande pour les infirmes le vin qui a servi à purifier le calice, on ne doit jamais donner celui qui a été versé la première et la seconde fois; mais après les ablutions ordinaires, on peut verser d'autre vin et l'accorder à ceux qui le désirent.

CHAPITRE XVIII.

De la discipline dans les choses corporelles.

Nous avons traité de la discipline concernant les choses spirituelles; il nous reste à la considérer dans les choses du corps. Nous parlerons d'abord de ce qui est en nous, et en second lieu des choses extérieures considérées dans leurs rapports avec celles qui nous sont propres. Ainsi nous allons considérer la discipline au point de vue de tout le corps, quant à son maintien; au point de vue des diverses parties du corps, quant à leurs actes; au point de vue de la langue, quant à ses deux facultés naturelles, la parole et le goût; au point de vue des mains, quant à l'action qui leur est propre; au point de vue des pieds, quand au marcher; au point de vue de tous les membres, quant à quelques-uns de leurs offices. Nous aurons après à nous tourner vers les choses extérieures, et à envisager celles qui nous tiennent

Digitized by Google

de près, comme les habits et les vêtements, ensuite celles qui ont avec nous un rapport plus éloigné, comme les divers endroits destinés aux services de la communauté en nos maisons.

CHAPITRE XIX.

De la discipline dans le maintien du corps.

Le maintien du corps se dit de la tournure et de l'aspect donnés aux membres et au corps lui-même. Notre vigilance doit s'exercer sur deux points de ce côté. D'abord un membre ne doit point usurper l'office d'un autre membre, ou porter la confusion dans ses actes en s'y mêlant. Ainsi, quand la bouche parle, il faut éviter d'agiter la tête, de remuer les mains, et ainsi des autres membres. Quand l'un agit, l'autre doit demeurer entièrement en repos; ou si le premier a besoin du concours du second, qu'il le lui accorde avec ordre.

Le second point sur lequel nous devons veiller par rapport au maintien du corps, c'est que chacun de nos membres, dans ses actes, se renferme dans une juste mesure et ne sorte en rien des limites de la modération et de l'honnêteté. Ainsi pour nous expliquer par des exemples, on doit rire sans ouvrir la bouche d'une façon démesurée, regarder sans fixer les yeux, parler sans étendre les mains, sans grimacer des lèvres, sans agiter la tête, sans élever les sourcils;

Digitized by Google

marcher sans avoir l'air de compter ses pas, sans laisser aller ses bras au vent, sans contourner ses épaules; s'asseoir sans laisser tomber ses membres, sans mettre un pied l'un sur l'autre, sans se pencher sur un côté ou sur un autre, sans écarter les jambes, sans les allonger, les étendre ou les remuer. Il ne convient pas non plus à un religieux vraiment humble et honnête de croiser les jambes en arrière, ou les pieds en présence des autres, et tout maintien peu décent doit être évité tant en public qu'en particulier; en un mot, tout dans un religieux doit être humble, sévère et grave, et chaque mouvement est répréhensible s'il annonce l'orgueil, la légèreté et la mollesse qui se trahit ou par une joie immodérée ou par une sensibilité excessive. L'orgueil est toujours messéant à celui qui fait profession d'humilité; des gestes prétentieux sont une honte sous un habit de renoncement, et il est indigne d'un homme de se laisser aller à une légèreté d'enfant et de montrer la mollesse d'une femme. Une gravité modeste toujours bien conservée donne à toute notre personne une grande dignité; mais si on la néglige, c'est pour nous une tache et une source de mépris. Il faut donc, selon la parole de l'Apôtre, avoir sur cette terre un corps mortifié en ses membres et en tous ses mouvements[1].

[1] Colos., 3.

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

De la discipline dans les paroles.

La discipline dans les paroles s'étend à la manière de parler, à la discrétion pleine de prudence à apporter, lorsqu'il y a nécessité de le faire, et à l'attention religieuse qu'exige chacune de nos paroles. La manière comprend le geste et le son de la voix. Le geste doit être modeste et humble; le son de la voix, doux et peu élevé. Il ne faut donc pas en parlant agiter ses membres d'une façon désordonnée et avec violence, faire perdre à son visage sa dignité en remuant les yeux, en contractant les lèvres, ou par tout autre signe inconvenant, ou bien affecter de la mollesse sous prétexte d'humilité. Notre visage doit toujours demeurer dans le même état, et annoncer une certaine sévérité pleine de bénignité et de fermeté, et une bénignité en quelque sorte austère. C'est sur la face de l'homme que brille le miroir de la discipline; il faut donc apporter une attention d'autant plus grande de ce côté, qu'il est plus difficile d'y cacher nos moindres défauts. La modestie nous défend aussi, en parlant, de nous incliner trop profondément devant les autres, comme si nous voulions leur adresser des supplications, ou de s'approcher trop près du visage de celui à qui l'on parle, afin de ne pas l'incommoder d'une manière inconvenante par notre

Digitized by Google

respiration et surtout de ne pas le fatiguer, lorsque nous avons bu du vin, par les exhalaisons qui en sont la suite. C'est une chose tout-à-fait contraire à l'honnêteté de souffler, lorsqu'on parle, au visage de notre interlocuteur. Nos gestes doivent encore annoncer l'humilité et la modestie, et notre figure porter l'empreinte d'une douce joie. Le son de la voix doit être également peu élevé et plein de douceur, car les cris et une vive animation dans le langage sont un déshonneur et une honte pour un religieux.

La discrétion ensuite est nécessaire en parlant : *Une parole sage sera mal reçue de la bouche de l'insensé, parce qu'il l'a dite à contre-temps*[1]. Le sage, au contraire, considère avec prudence le moment favorable pour parler ou se taire. Un jeune religieux doit presque toujours garder le silence en présence des anciens, s'il n'est interrogé. *Jeune homme*, dit l'Ecriture, *ne parlez qu'avec peine, même pour défendre votre cause. Lorsque vous aurez été interrogé deux fois, répondez en peu de mots*[2]. Le Prophète garde le silence pour ne pas dire même de bonnes choses. Il est donc rarement permis de parler à ceux qui sont encore de simples disciples, malgré leur perfection, quand ce serait pour tenir des discours excellents, pleins de sainteté et propres à édifier. C'est au maître qu'il appartient de parler et d'instruire; le devoir du disciple est d'écouter et de se taire.

Ne parlez pas en même temps qu'un autre, et gardez-vous d'interrompre sous un prétexte quel-

[1] Eccli., 20. — [2] Eccli., 12.

Digitized by Google

conque celui qui parle. N'attaquez pas non plus par des railleries mordantes ou hors de saison les discours de vos frères. C'est le partage d'un insensé de ne savoir jamais mettre un frein à sa langue, et d'être sans égards pour les autres. Si une dispute s'élève entre deux religieux, le supérieur doit leur imposer silence et leur infliger une punition en rapport avec leur faute.

Il faut en troisième lieu apporter en ses paroles une attention religieuse, ou autrement nos discours doivent être vrais et simples, pleins de douceur et d'honnêteté. Le sage nous dit touchant la première de ces qualités : *Qu'une parole de vérité vous précède avant tout*[1]. Ainsi il faut éviter soigneusement non-seulement les mensonges et autres paroles criminelles, mais encore toute exagération et tout ce qui est outré. En parlant de choses futures ou douteuses, qu'on ne le fasse point d'une manière absolue, mais en exprimant toujours une condition, car la religion ne permet pas un langage si précis pour des choses semblables, et il n'est au pouvoir de personne sur la terre de nier ou d'affirmer sans réserve ce qui n'est pas encore. Qu'on ne se prononce pas facilement sur ce que l'on a entendu, même en croyant pouvoir juger conformément à la vérité. Qu'on ne se hâte pas non plus de répondre, de peur d'émettre par inconsidération une parole fausse ou immodérée.

Il faut parler simplement, ou autrement il faut bannir de son langage tout orgueil, toute détraction,

[1] Eccli., 37.

Digitized by Google

tout mélange de vanité ou de malice, ne jamais se vanter de sa science ou de son état dans le siècle, avoir honte d'exprimer sur le compte d'un absent ce que la charité empêcherait en sa présence. C'est pourquoi saint Benoît a dit : Que les religieux ne savent ni murmurer ni se plaindre, et que jamais semblable désordre ne se manifeste sous aucun prétexte par signe ou en parole. Dans leurs conversations ou dans leurs lettres, s'ils en écrivent, qu'ils n'usent point de flatteries puériles et indignes, mais qu'ils se bornent à faire connaître brièvement et selon la vérité ce qu'ils veulent, comme il convient à des religieux. Le langage est honnête s'il est en rapport avec la dignité de celui qui parle, de ceux à qui il s'adresse, et de ceux dont il s'entretient. Or, toute parole oiseuse, de plaisanterie, de jurement, de querelle, de malédiction, toute parole mondaine, en un mot, est indigne et messéante à la dignité d'un religieux. « Les propos « frivoles dans la bouche des hommes du monde ne « sont que des frivolités; mais dans la bouche d'un « prêtre ou d'un religieux, ce sont des blasphêmes. « Si des plaisanteries nous arrivent, sans doute il « faut les supporter, mais ne jamais y répondre. « Ouvrir votre bouche à de pareilles choses, c'est « une faute; l'y accoutumer, c'est un sacrilége. Il « vous sied mal de rire aux éclats, plus mal encore « d'y exciter les autres[1]. » Si vous aspirez véritablement à faire des progrès dans la vie religieuse, que votre langue perde l'habitude de ces frivolités.

[1] Bern., de Consid., l. 2.

Digitized by Google

Lorsque vous devez paraître en public, tenez-vous en garde contre vous-même, et formez la résolution de vous abstenir de toute parole vaine. Avant de dire quelque chose, réfléchissez en vous-même et ensuite parlez selon que vous le jugerez plus convenable. L'homme prudent a coutume de faire précéder chacun de ses actes de la réflexion, et il est bien important en effet de se prémunir de la sorte.

Si vous n'avez rien à dire qui mérite d'être rapporté, demeurez en silence : il est plus sûr pour vous alors d'entendre que de parler; votre humilité y gagnera davantage, car un bavardage inutile est digne de blâme, mais non une affabilité bien placée. Il ne convient en aucune façon à un disciple de Jésus-Christ, de jurer soit par sa tête, soit par les saints, soit de toute autre manière : le Seigneur lui-même nous enseigne à dire : *Cela est ou cela n'est pas*[1]. Il est encore indigne d'un serviteur de Dieu de disputer comme on voit les femmes le faire. Si l'on contredit vos paroles, cédez de suite. Il est toujours honorable à un homme de s'éloigner des disputes. Que les religieux évitent même ces disputes qui ont pour but, dit-on, de s'instruire, en se souvenant que tout combat de paroles doit leur être étranger. Aucune dispute ne saurait avoir lieu sans blesser la conscience en quelque chose. Les serviteurs de Dieu doivent conférer entre eux, mais non disputer. C'est là une chose perverse, surtout si l'on a la coupable hardiesse d'en venir à des paroles injurieuses ou à des malédic-

[1] Mat., 5.

Digitized by Google

tions qui, selon l'Apôtre, nous excluent du royaume des cieux, ou si l'on emploie le nom du diable en ses invectives, ou encore si l'on s'en sert fréquemment dans son langage ordinaire. On serait tenté de regarder bien des choses comme légères, si les saintes Ecritures ne nous les montraient plus graves que nous ne les jugeons. Qui, en effet, appelant son frère un fou, se serait cru digne du feu de l'enfer si la Vérité elle-même ne nous l'eût enseigné? L'ennemi de notre salut a introduit cette détestable habitude de langage, sous prétexte d'affabilité, et se jouant ainsi des insensés, il s'approche d'eux d'une façon presque inaperçue, afin de les précipiter par des attaques légères en de graves fautes et d'avilir par un langage déshonorant la dignité de leur saint état.

Que les religieux rougissent également d'être des porteurs de nouvelles, ou de répandre les vains bruits du siècle. Que les frères chargés d'accompagner les religieux ne sèment dans la maison aucun propos capable de décourager ou de troubler les faibles. Celui-là est coupable envers Dieu et envers la communauté, qui ébranle témérairement la conscience des faibles par des discours propres à leur inspirer la défiance. De plus, qu'ils aient toujours sur les lèvres des paroles pleines de douceur soit avec les frères ou les étrangers, soit avec les grands ou les petits; et qu'ils montrent envers tous, selon l'Apôtre, une mansuétude inaltérable. Que jamais, sous prétexte de zèle ou de courage, ils ne se laissent aller à des paroles injurieuses à la communauté. Souvent un langage immo-

Digitized by Google

déré déshonore le mérite, et c'est se défendre d'une manière honteuse que d'avoir recours aux injures. L'orgueil prend la violence pour du courage et les injures pour de la raison; mais *la langue de l'homme vertueux a une abondance pleine de douceur* [1].

CHAPITRE XXI.

De la discipline dans le manger.

Les novices doivent prendre leurs repas dans la crainte du Seigneur, observer en tout temps la discipline dans la manière de se tenir à table et dans la nourriture elle-même, et éviter certaines façons d'agir du monde inconvenantes pour des religieux. Donnons quelques détails abrégés sur chaque chose : leur souvenir nous servira pour d'autres points semblables.

Il faut, à table, demeurer assis et dans une position convenable, ne point tenir le verre à deux mains en buvant; éviter toute agitation des membres, tout bruit de la bouche ou des lèvres, choses qui annoncent l'intempérance de l'esprit; ne point porter ses yeux de côté et d'autre et s'abstenir de parler. La garde des yeux est nécessaire dans les repas, parce que là surtout il y a inconvenance à les laisser errer çà et là, à regarder avec curiosité, pour ne pas dire impu-

[1] Eccli., 6.

Digitized by Google

dence, les actions des autres; il faut les tenir modestement baissés, et considérer seulement ce qui est placé devant soi.

C'est encore un défaut honteux de causer ou de chuchotter à table, où l'on doit garder le silence. Il faut éviter la société de ces hommes impuissants à contenir l'entraînement de leur langue, alors même que la loi leur fait un crime de parler. Si quelquefois on a besoin de boire en dehors des repas, on doit se taire en satisfaisant à ce besoin, qu'on soit ou non en présence des étrangers. L'abondance des paroles à table est une chose digne de blâme.

Il faut aussi observer la discipline pour la quantité et la qualité de la nourriture, pour le mode, la durée et la fréquence des repas. Pour la qualité, que l'on n'ait rien de recherché ou de délicat, rien de trop varié soit dans les mets, soit dans leur préparation. L'ardeur de notre palais se fait reconnaître à une certaine recherche qui oublie la règle ordinaire des convenances. Ainsi l'on choisit ce qu'il y a de meilleur dans la portion commune, ce qu'il y a de plus savoureux dans le pain, ce qu'il y a de plus excellent dans les mets divers. On prend un morceau de pain plus considérable et on laisse de côté les moindres, seulement parce que les premiers sont plus délicats, sans considérer qu'une chose peut être présentée plus convenablement une seconde fois à table alors qu'elle est plus entière. On rompt le pain d'une manière qui n'est pas ordinaire, on le coupe à petits morceaux, on l'écroûte afin de lui trouver plus de saveur. On

Digitized by Google

n'a pas soin de mêler de l'eau à son vin, on boit à longs traits ou à plusieurs reprises dans une même fois. On prend la sauce en l'absorbant avec son pain, on l'épuise sans garder les convenances, en penchant son assiette, ou en la ramassant tout autour, alors qu'on doit se contenter seulement de la toucher avec son pain au milieu. C'est encore une chose regardée comme un défaut par les personnes bien élevées dans le monde, de sucer les os avec trop d'ardeur, de diviser sa viande en morceaux plus considérables qu'il ne convient, de les prendre ainsi, ou de se hâter d'avaler chaque morceau immédiatement après l'avoir coupé, sans prendre le temps de le poser sur son assiette. Manquer en ces choses, c'est s'éloigner des usages communs; c'est violer les règles du plus simple bon ton. On commet une faute semblable en touchant les morceaux comme pour les examiner, en les laissant après les avoir choisis, ou en faisant quelque autre chose de ce genre. Il est vraiment indigne d'un religieux de ne savoir point, quand il le faut, mortifier son goût dans le choix des aliments et d'encourir ainsi la note de gourmand. Si la santé exige qu'on prenne, les jours de jeûne, avant ou après le repas, quelque boisson ordinaire ou extraordinaire, ou quelques aliments, il faut, s'il est possible, le faire en particulier, afin de ne pas donner aux simples une occasion de rompre l'abstinence et de croire qu'il leur soit permis d'agir de même sans besoin suffisant.

Il faut éviter encore une trop grande variété dans

Digitized by Google

le choix des aliments ou dans la manière de les préparer. Ainsi on ne doit rien mettre de particulier sur la table et n'y rien exiger, si ce n'est du sel et de l'eau, que l'on peut toujours demander sans se faire remarquer. Celui-là mérite d'être privé des choses ordinaires, qui, dans la communauté, a besoin de distinction. Que les novices apprennent donc à se contenter d'aliments communs et à s'habituer à manger de tous ceux dont les autres frères font usage, sans manifester, s'il est possible, la moindre répugnance pour rien. C'est un grand défaut de dédaigner le potage et autres mets communs dans l'espérance de se procurer quelque chose de plus délicat. Il faut laisser une pareille manière d'agir aux caprices des femmes enceintes, car elles ont coutume de désirer des aliments tantôt durs, tantôt mous, tantôt froids, tantôt chauds, tantôt frits, tantôt bouillis; mais pour un homme d'une vie sage et sobre, c'est assez, pour tout assaisonnement, de joindre du sel à son pain.

Ils doivent se garder encore de tout excès dans le manger et surtout dans le boire, de peur que l'ivresse ou une trop grande satiété ne s'ensuive. Rien n'est opposé à la vie d'un chrétien, comme l'ivresse, dit saint Benoît.

Qu'ils considèrent ensuite comment ils doivent manger, c'est-à-dire avec quelle décence, quelle propreté et quelle tempérance il leur faut prendre leur repas. Celui-là manque à la décence, qui parle la bouche remplie de nourriture ou en tenant son verre à la main; de même encore celui qui se sert de son

Digitized by Google

couteau pour porter les morceaux à sa bouche, celui qui boit la bouche pleine, celui qui mange et boit la tête entièrement cachée dans son capuce. On doit observer la propreté par rapport à soi-même, par rapport à ses commensaux et à la table sur laquelle on mange. C'est aussi de la propreté et de la décence de ne point remettre dans l'assiette où l'on doit manger encore un morceau qu'on a porté à sa bouche : c'est une chose dégoûtante de mêler à d'autres aliments les restes de vos dents. Il ne faut jamais toucher son verre avec des doigts humectés par la sauce, ou mettre le pouce dedans, ni souffler sur sa boisson ou sur un mets quelconque. Il est également contraire à la décence de porter ses doigts dans le potage, de se servir de sa main comme d'une cuiller pour les viandes et les légumes, de rejeter de sa bouche sur la table les débris de poissons ou autres mets semblables, ou de broyer des noix avec ses dents pour d'autres que soi-même, de ne point se tourner de côté pour tousser ou éternuer, de se moucher ou de se gratter avec ses doigts et de les essuyer à ses habits. Il faut éviter encore d'étendre le bras sur la table devant les frères pour prendre du sel ou autres choses nécessaires qu'ils peuvent nous faire passer, et de laisser nos manches toucher à leurs assiettes. Lorsqu'on coupe du pain, il ne faut point l'appuyer sur sa poitrine ou sur ses habits sans y avoir placé auparavant sa serviette. La propreté de la table demande qu'on ne salisse point la nappe en y essuyant fréquemment son couteau ou ses doigts, et qu'on ne

Digitized by Google

s'en serve jamais pour se frotter les dents. C'est en effet une chose dégoûtante et messéante de se servir de la nappe ou de linges communs à tout le monde pour un semblable usage. Agir de la sorte, c'est offenser toute la communauté.

La tempérance dans le repas consiste à ne point manger sans la moindre interruption et avec trop d'empressement. Cet empressement se remarque au commencement et dans le cours du repas, quand à peine à table on se hâte de porter la main au plat sans avoir fait d'abord une courte prière, quand on mange avec voracité, quand on fait succéder les morceaux aux morceaux sans avoir avalé les premiers. On pèche contre la tempérance en demeurant trop long-temps à table ou en buvant hors des repas, et c'est une chose inconvenante de retarder les autres pour boire. De là cette parole du Sage à l'homme sobre : *Cessez le premier de manger par modestie*[1]. Il faut observer avec un grand soin les règles de la tempérance en ne prenant pas trop souvent de nourriture. Assurément c'est l'indice d'un grave défaut que de revenir pour boire après son repas, d'avoir la triste habitude de le faire plusieurs fois le jour à la maison, et, ce qui est plus honteux encore, de ne pas savoir se priver en ce point après complies. Il vaut mieux, quand vous êtes à table, boire selon l'étendue de vos besoins, que de le faire durant le jour comme un ivrogne. Manger des fruits ou autre chose en dehors des repas, comme les gens du monde ont coutume

[1] Eccli., 31.

Digitized by Google

de le faire, c'est une marque évidente de gourmandise. De même, manger plus de deux fois le jour, soit à la maison, soit ailleurs, c'est une chose convenable aux enfants ou plutôt aux animaux. On rapporte qu'un ancien n'observant aucune règle pour le nombre de ses repas, fut repris par un ange et comparé par lui à un âne. Aux jours de jeûne, à la collation, la tempérance et l'honnêteté demandent qu'on ne boive pas plus de deux ou trois fois si l'on en a besoin. L'homme vraiment sobre s'applique à garder une certaine tempérance même dans les choses indispensables.

Enfin, que les religieux s'éloignent, à table, de l'habitude où sont certains hommes du siècle d'exciter les convives à boire et à manger; qu'ils ne s'excitent pas les uns les autres, mais que chacun mange et boive selon sa volonté dans la limite de ses besoins, qu'il sait toujours mieux apprécier que personne. Cependant un ancien fait bien d'inviter de la sorte les religieux plus jeunes qu'une honte excessive ou une abstinence trop rigoureuse empêche de prendre une nourriture suffisante.

Il est inconvenant, après avoir pris le potage ou d'autres mets selon ses besoins, d'offrir ses restes aux autres et surtout aux anciens. On doit également éviter de laisser sur la table des morceaux de pain et autres débris, et calculer de telle sorte la quantité de choses suffisantes à nos besoins, qu'à peine nous échappe-t-il quelques miettes. Cependant on peut très-convenablement mettre de côté une portion de

Digitized by Google

potage, et se la retrancher par amour de la tempérance et en faveur des pauvres. Mais s'il est permis aux frères de laisser quelques restes, il ne leur est pas libre de les ramasser pour les distribuer comme ferait le maître de la maison.

Il faut encore avoir soin, surtout vers la fin du repas, de ne couper jamais de pain ou d'aucune autre chose à ses commensaux et de ne point leur verser à boire, à moins qu'on ne puisse consommer soi-même ces aliments si ceux à qui ils sont offerts les refusent. Lorsqu'on désire seulement un tout petit morceau, on ne doit point entamer un pain entier, surtout si l'on trouve chez son voisin de quoi se satisfaire. Si l'on se sert d'une coupe commune, qu'on ait soin de ne verser dedans que ce que l'on peut boire d'un seul coup. Parmi les restes, qu'on ne laisse jamais rien d'inutile ou de nuisible, comme les débris de noix, d'œufs, de châtaignes, etc. Qu'on ne fasse point, pendant qu'on est à table, manger ni des oiseaux ni des chats, et même on ne doit jamais en souffrir dans le réfectoire.

Les novices peuvent donc, par les instructions contenues en ce chapitre, comprendre quelle conduite on doit tenir dans les repas. Cependant certaines choses, quoique regardées communément comme vicieuses, peuvent se faire en esprit de charité et sans le moindre défaut parmi les personnes de la maison.

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

De la discipline dans les travaux manuels.

Il faut, pour bien observer la discipline dans les œuvres manuelles, du discernement, de la diligence et de l'honnêteté. Il faut du discernement afin d'accomplir comme il convient ce que l'on a à faire. Or, ce discernement consiste d'abord à préférer le nécessaire à l'utile, le mieux au bien, et le très-bon au mieux. Ainsi venir en aide à son frère lorsqu'il est dans le besoin, vaut mieux assurément qu'une occupation se rapportant à notre propre utilité. De même refuser son service à un prêtre qui veut célébrer, c'est une faute plus grande que plusieurs autres; tout le monde le comprend.

Il faut ensuite discerner en quel temps chaque œuvre doit s'accomplir. Certaines choses ne peuvent avoir lieu les jours de fêtes, et elles sont permises les autres jours. Il y a donc à distinguer entre les œuvres elles-mêmes. Ainsi il y a un travail nécessaire aux besoins de chaque jour comme de préparer les aliments, laver la vaisselle et autres choses de ce genre, et ce travail peut se faire en tout temps. Il y a d'autres occupations que l'on peut renvoyer au lendemain, comme de copier des livres, de nettoyer ses habits, de faire ses cheveux, etc.; on doit s'en abstenir le dimanche et les fêtes d'obligation, à cause du respect

Digitized by Google

dû à ces saints jours. En effet, on honore les jours de fête par le calme d'un repos honnête, et les autres jours en s'appliquant aux travaux de notre charge. Autant, dit Hugues, un tel repos donne d'éclat aux jours de fête, autant l'application à des occupations honnêtes embellit les autres jours[1]. Celui qui ne peut demeurer en paix durant ces premiers jours, nous manifeste sa vanité; et celui qui ne veut point se livrer au travail dans les autres nous fait connaître sa paresse. En effet, la vanité pousse les esprits charnels à agir au temps du repos, et la paresse les empêche de se livrer à des œuvres utiles au temps du travail. Il faut donc discerner les divers temps dans l'accomplissement de ce qui est bien, car si une œuvre mauvaise est toujours blâmable, une bonne œuvre est digne aussi de répréhension sous certain rapport lorsqu'elle n'a pas lieu en temps opportun.

On reconnaît la diligence à l'empressement de celui qui agit, à son zèle à accomplir pieusement et fidèlement ce qu'il fait. Or, cet empressement ne se montre pas seulement pour les ouvrages des mains, mais encore pour tous les exercices de la communauté; car tout ce qui se rapporte là demande de notre part une diligence particulière. Que nos novices soient donc empressés avant tout à bien faire les exercices conventuels. Qu'on ne voie jamais en eux aucune lenteur pour l'œuvre de Dieu ou le service de la table. A l'heure de l'office divin, dit saint Benoît[2], que les religieux, aussitôt le signal donné, laissent

[1] Hug., Inst. mon. — [2] Reg., 43.

Digitized by Google

tout ce qu'ils ont en leurs mains et accourent sans le moindre retard, mais en ayant soin pourtant de bien observer la gravité et de ne point prendre de là une occasion de se dissiper. Ainsi le service de Dieu doit passer avant tout. Pour la table, celui qui, par négligence n'y arrive pas avant la bénédiction, afin que tous puissent réciter les prières en commun et manger en même temps, celui-là, après avoir été repris jusqu'à deux fois, s'il néglige de se corriger, devra, selon le commandement du saint, être éloigné de la table commune, prendre son repas séparé de ses frères et être privé de sa portion de vin, si l'usage était de lui en servir. En effet, il est indigne de manger avec la communauté, celui qui, par sa faute, ne prend point part à la prière commune. Loin des serviteurs de Dieu la coutume blâmable et honteuse de déshonorer les exercices communs et surtout l'office divin sous aucun prétexte, soit en arrivant trop tard, soit en se retirant trop tôt pour vaquer à d'autres occupations! Si l'on mérite des reproches en ne venant pas au moment marqué, on en mérite également en se retirant avant l'heure, à moins qu'une grave nécessité n'y oblige. C'est un signe d'impatience et de vanité, de s'éloigner avant les autres des exercices communs, de ne pouvoir attendre au chœur la fin des divins offices. Au rapport de saint Grégoire, un moine se hâtant de sortir aussitôt l'office terminé, on vit le démon l'entraîner hors du lieu saint[1]. Mais que dira-t-on de ceux qui ne peuvent même pas en

[1] Dial., l. 2, c. 4.

Digitized by Google

attendre la fin? C'est assurément une faute de paresse inexcusable, que de négliger tout ce qui concourt à entretenir la beauté de la vie commune, et admettre le moindre relâchement en ce point, c'est multiplier sans fin les occasions de désordre.

Ensuite, que tous les frères travaillent non par habitude, comme la génisse d'Ephraïm accoutumée à broyer le grain[1], mais par un sentiment de dévotion intérieure, et que leur ferveur se porte surtout vers les choses communes. Qu'ils embrassent de toute l'affection de leur âme la vie commune comme la vie la plus parfaite, ou plutôt comme une vie véritablement angélique et qu'ils s'y attachent avec autant de persévérance que de piété. A l'office, au réfectoire et ailleurs, qu'ils ne se séparent que malgré eux de la communauté. Dieu a attaché une efficacité si excellente aux réunions communes, que les bons y voient leur vertu s'accroître, et que les méchants y trouvent le remède à leurs désordres. Des grâces sans nombre se répandent sur les hommes ainsi unis à leurs frères, tandis qu'elles s'éloignent de ceux qui en sont séparés. Saül devient prophète dans l'assemblée des prophètes appliqués à louer Dieu, et séparé d'eux il se pervertit[2]. Thomas n'est point réuni aux autres apôtres, et il est privé de la vue du Seigneur, et s'il en jouit dans la suite c'est en leur société[3]. C'est également lorsqu'ils sont assemblés en un même lieu que les disciples reçoivent l'Esprit-Saint. Le Seigneur habite et se repose dans la communauté. Là il ranime les hommes

[1] Os., 10. — [2] I Reg., 10. — [3] Joan., 20.

Digitized by Google

fervents par l'effusion d'une grâce plus abondante; là les négligences personnelles qui se glissent souvent en grand nombre en divers exercices et surtout dans l'office divin, sont suppléées par la communion de tous les membres; là, ce qu'on ne peut par soi-même, on l'obtient par le mérite des autres.

La prévoyante sollicitude de la religion ne permet pas de prendre ordinairement les novices pour les grands emplois de la maison, comme de réfectorier, d'infirmier, de lecteur à table et autres charges principales qui demeurent toujours confiées à une même personne. Cependant, si on leur remet en main quelques-uns de ces offices, même pour quelques heures, ils doivent les accepter avec un empressement sans limites et les remplir en toute diligence avec mansuétude, ferveur et amabilité, entièrement et avec circonspection : avec mansuétude, c'est-à-dire sans murmurer ni témoigner le moindre signe de déplaisir. *Mon fils,* dit le Sage, *accomplissez toutes vos œuvres dans la douceur*[1]. Avec ferveur, car une diligence courageuse est nécessaire lorsqu'on fait le bien. *Soyez agiles en vos actions,* dit encore le Sage[2]. L'agilité et l'empressement n'empêchent pas la gravité; ils éloignent seulement la lenteur. — Avec amabilité, c'est-à-dire de façon à contenter, autant qu'on le peut honnêtement, ceux que l'on sert. L'Apôtre demandait des prières pour que ses offrandes fussent agréables aux saints de Jérusalem[3]. Celui-là a profité beaucoup dont le ministère a été agréable à plusieurs et les a

[1] Eccli., 3. — [2] Eccli., 31. — [3] Rom., 15.

Digitized by Google

portés à louer Dieu. — L'intégrité est requise ensuite en toute bonne œuvre, ou autrement il n'en faut rien diminuer, ne point agir par manière d'acquit, parce qu'on est sous le regard des hommes, mais tout accomplir parfaitement et comme la chose l'exige. Enfin il faut de la circonspection selon que le demandent les divers offices, ce que l'on comprendra mieux par un exemple. Ainsi vous avez à remplir les fonctions de réfectorier, vous devez veiller pour que tout soit servi dans le temps convenable, en la manière voulue et partagé scrupuleusement, pour que rien ne manque des choses requises au service de la table, ou que vous ne commettiez aucun oubli dans l'accomplissement de votre ministère. Tout ce qui est nécessaire doit se trouver à temps. Il est inconvenant que toute la communauté attende par la faute d'un seul homme. Il faut donc avoir soin de mettre sur la table avant l'arrivée des frères les divers plats, les fruits et autres aliments destinés au repas. Lorsqu'on apporte successivement chaque chose, on retient trop long-temps la communauté à table, et c'est la faute des ministres. Ensuite, lorsqu'on sert un mets, il convient de l'offrir tout préparé. Si l'on donne des noix, on doit les casser auparavant; si l'on présente des herbes crues, il faut commencer par les laver; il en est ainsi des autres choses. Il faut également, si on le peut, donner à chacun une portion de chaque plat, car il y a des hommes assez grossiers pour ne faire aucune distinction entre les supérieurs, les anciens ou les étrangers. Les choses communes, comme le sel et

Digitized by Google

l'eau, ne doivent jamais manquer sur la table, et un ministre prévoyant les y place d'abord. L'eau n'est pas seulement nécessaire pour affaiblir le vin, mais encore pour plusieurs autres usages. On doit aussi mettre une cuiller pour chaque plat, si l'on ne veut point qu'on y prenne avec les doigts, et, comme dit Hugues, qu'on semble chercher en même temps à laver ses mains et à remplir son ventre[1]. Les chats et les oiseaux gardés dans nos maisons pour détruire les insectes, ne doivent point être soufferts au réfectoire pendant le repas; cela n'est ni bien, ni utile. — C'est ainsi qu'on doit être attentif en tout ministère aussi bien qu'en celui-ci; car il est écrit : *Faites toutes choses avec diligence;* et encore : *Agissez avec empressement, et le Seigneur vous traitera favorablement. — Vous ferez toutes ces choses dans la crainte du Seigneur, avec fidélité et un cœur parfait*[2].

On observe l'honnêteté dans ses actions quand tout se fait avec maturité et un certain dehors de religion, quand en toute chose on trouve une propreté parfaite, car tout cela convient à un religieux.

CHAPITRE XXIII.

De la discipline dans le marcher.

Que les novices considèrent attentivement, dans la discipline touchant le marcher, le mode et la discrétion à apporter en cet acte. Le mode, pour être

[1] Mon. ad nov., c. 21. — [2] Par., 19. - 11. - 9.

Digitized by Google

honnête, demande qu'on ne marche point d'un pas impétueux et rompu, la tête élevée avec prétention, la poitrine en avant, ou bien la tête penchée sur l'épaule, les mains pendantes et sans retenue. Toutes ces choses annoncent la légèreté ou l'orgueil, ou la paresse, ou l'hypocrisie. Il faut aussi garder la discrétion en marchant, si l'on ne veut point être compté au nombre de ceux dont il est dit : *Il n'y a aucun jugement dans leur démarche*[1]. On marche sans jugement quand on le fait sans nécessité ou sans ordre. La nécessité exclut les courses inutiles, et l'ordre retranche la confusion qui naît du désordre. Les novices devront donc éviter un va et vient inutile par la maison, le jardin et au dehors, car c'est là l'indice d'un esprit instable. Qu'on ne les voie point errants dans le monastère, aller sans motif d'un lieu à un autre, d'un frère à un autre frère, ou fréquenter le parloir et autres endroits où l'on peut apprendre des nouvelles et trouver des occasions de causer; mais qu'ils aiment à résider en silence dans les lieux accordés à leurs usages, comme l'église, leurs cellules, le chapitre, s'ils sont étrangers, ou autres lieux spécialement désignés. Sous aucun prétexte ils ne doivent, sans être appelés, aller dans les salles particulières, comme la cuisine, l'infirmerie, le lieu où l'on reçoit les étrangers, ni se mêler à l'assemblée des frères ou aux religieux occupés à prendre leur nourriture. Qu'ils n'osent surtout les approcher alors ou demeurer avec eux, à moins que ceux-ci n'aient un

[1] Is., 59.

Digitized by Google

besoin évident de leurs services; car c'est un indice d'effronterie de ne point craindre d'approcher ainsi les autres pendant leurs repas. Cependant, si la nécessité les contraint quelquefois d'aller en des lieux dont l'entrée ne leur est pas permise, ils peuvent frapper un peu à la porte afin que quelqu'un sorte pour leur parler, ou qu'étant appelés ils entrent avec plus d'assurance et d'une façon plus polie.

Ils ne doivent pas non plus aller dans le jardin sans permission, à moins qu'ils n'y soient envoyés ou appelés par un profès; et, après l'avoir quitté ou leur affaire terminée, qu'ils se hâtent de revenir aux lieux destinés à leur usage. Cependant le maître des novices peut, par lui-même ou un autre des supérieurs, les envoyer tantôt les uns, tantôt les autres, ou même tous ensemble se promener dans le jardin, soit pour se récréer, soit pour se livrer à des entretiens édifiants lorsqu'il le jugera convenable.

Qu'ils ne cherchent pas, au temps du noviciat, l'occasion de sortir de la maison ni d'aller visiter leurs parents, car ils ne trouveront point le Seigneur parmi leurs proches ni leurs amis. Comment donc, ô bon Jésus! s'écrie saint Bernard, vous rencontrerai-je parmi mes parents, vous qui n'avez point été trouvé parmi les vôtres[1]? Si quelquefois il leur arrive de sortir de la maison avec la permission du supérieur, qu'ils aient soin d'en avertir leur maître, et qu'ils fassent la même chose pour toutes leurs autres actions notables.

[1] Epist. 107.

Digitized by Google

Un religieux doit s'appliquer à garder l'ordre dans le marcher, surtout au milieu de ses frères; ainsi, dans les processions, il faut observer celui à côté duquel on se trouve placé; de même au chœur, au réfectoire, lorsqu'on va à l'église pour les grâces, partout en un mot, chacun doit se tenir à sa place et ne point aller à un autre chœur, un autre réfectoire, un autre cloître ou ailleurs, sans y être contraint par un motif raisonnable. A l'église, qu'on ne passe pas facilement entre le pupître placé au milieu du chœur et l'autel, surtout pendant les offices, à moins qu'il n'y ait point de passage libre ailleurs; et en passant derrière, on ne doit point saluer directement en face du pupître pour ne pas sembler lui rendre ses hommages, mais on le fait d'une manière plus convenable en choisissant l'un ou l'autre des côtés du chœur pour s'incliner.

Il y a aussi dans le marcher un ordre de respect et de décence; ainsi, un jeune religieux ne doit point marcher au hasard en avant d'un ancien, ou passer trop souvent devant lui et trop près de lui quand il peut faire autrement. A l'église aussi, pendant l'office solennel, il est inconvenant de passer sans nécessité entre le sous-diacre, le diacre et le prêtre, et devant les frères, en traversant dans toute sa longueur l'espace laissé libre entre eux et l'endroit où ils se mettent à genoux; mais il faut choisir l'entrée la plus proche des siéges vides pour se rendre à sa place, à moins que le respect dû à certaines personnes n'oblige, pour ne point passer devant elles, à faire autrement.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV.

De la discipline dans les divers offices des membres.

Il faut aussi s'appliquer à observer la discipline dans les autres offices des membres du corps, comme les yeux, la bouche, les bras et les mains. Nous allons donc en dire brièvement quelques mots.

Les hommes désireux de ne rien faire de contraire à l'honnêteté doivent apporter le plus grand soin à ne point laisser leurs yeux errer çà et là, à ne point les élever d'une façon inconvenante à table et surtout au chœur, car il est écrit[1] : *L'insensé a toujours les yeux égarés;* et encore : *L'orgueil du cœur rend les yeux altiers*[2]. Le Prophète a élevé les yeux, il est vrai, mais c'était pour implorer le secours du ciel[3]. Le Seigneur Jésus les a élevés aussi, mais pour accorder des bienfaits[4]. Et vous aussi, si vous considérez bien le lieu, le motif et le temps, vous lèverez les yeux vers vos besoins et ceux de votre frère. Non-seulement je ne vous blâme pas alors, mais je vous approuve beaucoup : d'un côté votre propre misère vous excuse; de l'autre, la miséricorde vous rend digne de louanges. Si au contraire d'autres raisons vous excitent, je ne vous dirai plus un imitateur du Prophète ni du Seigneur, mais de Dina, d'Eve ou plutôt de Satan.

[1] Prov., 17. — [2] Prov., 21. — [3] Ps. 121. — [4] Joan., 6.

Digitized by Google

Que nos novices ne se laissent pas aller facilement à rire, et qu'ils évitent de crier en parlant. Le rire surtout est messéant à la gravité d'un religieux; c'est une chose indigne de lui d'agir en cela comme un enfant. Il ne lui est pas permis de rire aux éclats et d'une manière dissolue, mais la douce gaieté de son visage doit manifester la joie de son cœur. En donnant la paix, qu'on ait soin de tenir les lèvres fermées : il est inconvenant de les ouvrir alors. Qu'on ne se mouche jamais en face des autres, mais en se tournant de côté. Il faut en faire autant pour cracher, surtout lorsque l'on se trouve en l'assemblée des frères; éviter également de couvrir de crachats les endroits où la communauté se réunit, comme le chœur et autres lieux, pour ne point blesser le regard des autres. Il y en a plusieurs qui ne craignent pas de cracher devant leur place à l'église et en présence des frères.

Que l'on s'abstienne entièrement de toute extension notable du corps et des membres, de bâillements et autres mouvements qui ont coutume de blesser les bienséances. Lorsqu'on éprouve de pareils besoins, il faut retenir et son corps et ses bras, et ne pas les étendre avec une telle paresse. Il est inconvenant pour un homme honnête de se laisser aller à un semblable défaut. Qu'on évite également les jeux de main : il en résulte de grands périls et le chagrin a souvent coutume de succéder à un simple amusement. Après le repas, que l'on s'éloigne soigneusement de toute plaisanterie démesurée et d'une trop grande abondance de paroles. On doit, il est vrai, ne jamais

Digitized by Google

se permettre la moindre légèreté tant soit peu dissolue; mais c'est surtout après le repas que pareille chose est honteuse, soit qu'elle ait lieu en présence d'un seul frère ou en présence de la communauté. Toute action de ce genre devant les religieux réunis est véritablement de la dernière inconvenance. Il est encore contraire à l'honnêteté de prendre un frère par sa ceinture ou par la main, de porter nonchalamment en sa main des fleurs, des fruits ou un bâton; c'est même en quelque sorte le signe d'une âme déréglée.

En se lavant les mains, quand on verse de l'eau, il faut éviter de prendre le vase par la partie supérieure, surtout quand les mains sont déjà mouillées, mais avoir soin de le pencher de côté en le tenant par l'anse, de peur que les gouttes répandues sur les mains, venant à se détacher, ne gâtent le reste de l'eau. — Au lit on doit se placer de la manière la plus honnête, ne point se coucher sur le dos, ni lever les genoux, ni reporter ses pieds sur ses jambes. C'est une témérité de mépriser comme frivoles ces choses et autres semblables. Certaines inepties en des points sans importance défigurent quelquefois tout l'éclat d'une bonne vie. Souvent de légères taches se répandent peu à peu par notre négligence, et toute notre personne en est souillée.

Digitized by Google

CHAPITRE XXV.

De la discipline dans le vêtement.

On peut considérer la discipline dans le vêtement quant à l'étoffe destinée à le confectionner, quant à la forme du vêtement lui-même, et quant à sa propreté.

L'étoffe ne doit point être d'un trop grand prix, ni sentir la mollesse ni le luxe. Saint Pierre interdit même aux femmes les habits précieux, et ceux qui portent des vêtements délicats sont dans la maison des rois[1]. Il doit sans doute y avoir une différence entre les riches du palais et les pauvres du cloître. La mollesse des vêtements est un indice de la mollesse de l'âme. L'Evangile blâme le luxe et l'éclat dans le riche qui prend ses repas sur la pourpre. Le luxe dans les habits, alors même que le prix en serait médiocre, est toujours un vice en des hommes dont le but est de faire pénitence. Que les novices ne fassent donc aucun cas de la valeur des étoffes, de leur éclat et d'une mollesse inconvenante à la vie religieuse. Qu'ils aient honte et qu'ils refusent de tout leur pouvoir de juger autrement que les saints de la valeur des vêtements, et d'introduire une coutume vicieuse. Seigneur Jésus! vos langes nous sont un signe, mais un signe auquel beaucoup contredisent jusqu'à ce jour[2].

[1] I Pet. 3. — Mat., 11. — [2] Bern., s. 4, de Nat. Dom.

Digitized by Google

Quant à la forme des vêtements, l'honnêteté exige qu'ils ne soient ni trop larges ni trop étroits. Il faut éviter toute longueur ou largeur superflue soit pour les manches, soit pour le capuce ou le collet du capuce. Mais on ne doit pas non plus défigurer son vêtement en pratiquant des ouvertures autour de la ceinture, ou en y adaptant certaines afféteries.

Il y a une forme convenable pour un religieux, et une qui ne l'est pas. Ainsi il est inconvenant pour lui d'avoir en ses habits quelque chose de recherché contre l'usage de sa religion : par exemple, si le collet de son capuce se trouve replié et arrondi selon la coutume des gens du monde, ou si le capuce lui-même étant rabattu enserre ses joues avec une certaine affectation. L'habit est convenable quand il satisfait à l'honnêteté et non à la vanité, quand il est porté d'une manière honnête, quand il est disposé de la sorte selon le lieu et le temps, quand il est ceint avec décence et dans une juste mesure. Si d'un côté on le laisse traîner d'une façon trop notable, si d'un autre on omet d'apporter à le bien disposer le soin voulu, c'est de la sottise, ou de la négligence ou de l'hypocrisie. Il faut surtout avoir une grande attention à bien adapter au collet la partie destinée à couvrir la poitrine, de sorte que le collet ne descende pas jusque sur la poitrine elle-même, ou que nos vêtements intérieurs ne soient point exposés au regard des autres, ce qui est tout-à-fait contraire à l'esprit religieux.

On doit également éviter toute affectation dans la

Digitized by Google

manière de porter ses vêtements, comme de se cacher la bouche ou le menton sous son capuce, de marcher en tenant sa robe par le côté à la manière des dames, de laisser pendre sa manche au dehors en mettant la main dans son sein. Quand la nécessité oblige de porter ainsi sa main, même pour un moment, il faut retenir avec soin sa tunique de l'autre main pour l'empêcher de pendre d'une façon inconvenante et laisser ignorer à ceux qui sont proches de nous ce que nous faisons. Tout le monde comprend combien il est contraire à la religion de tenir ses deux mains dans sa poitrine, alors que la nécessité permet à peine d'y en porter une seule pour quelques instants. C'est la marque d'un corps sans vigueur et incapable de remplir les offices propres à ses divers membres, de laisser ses manches flotter sans être retenues. Lorsque l'âme s'affranchit de sa garde intérieure, les membres s'agitent et se remuent au dehors sans aucune réserve; on néglige tout soin de la discipline tant pour les vêtements que pour le reste, et ainsi le désordre du corps indique l'état de l'âme.

Il y a encore d'autres défauts à éviter dans la manière de porter ses vêtements. Certains insensés, dit un auteur, arrangent leurs habits autour de leur corps avec un art affecté; d'autres les agitent et les jettent au vent avec prétention, et ils nous découvrent par là la légèreté de leur esprit; d'autres balaient la terre de leur robe, baissent à dessein les épaules, ou plutôt ils ferment leur marche à la manière des renards, en laissant traîner une queue à leur suite, et partout

Digitized by Google

où ils passent, ils soulèvent la poussière en tourbillons.

La disposition du vêtement varie à raison de nos occupations et à raison de la société où nous nous trouvons; il faut donc considérer encore la discipline sous ces divers points de vue. Dans le travail, il est nécessaire, tant pour agir plus promptement que par propreté, de s'arranger d'une manière honnête selon que l'exige la nature de notre ouvrage. Ainsi l'on peut relever sa robe autant qu'il est utile, retrousser ses manches autant qu'il convient afin de les empêcher de retomber d'une façon désagréable sur ses mains et sur son travail. Il faut surtout agir de la sorte en particulier. Une telle disposition est tolérable et même louable quand on est seul; mais elle ne convient pas en public et surtout devant les étrangers. Lors donc qu'on se trouve en présence de telles personnes ou de la communauté, on doit revenir, autant que possible, à l'usage commun et pour les manches et pour le reste. Si la tête est nue, il convient de la couvrir de son capuce. En tout endroit public, comme au chœur, au réfectoire et ailleurs, en présence de la communauté des frères et surtout des étrangers, la bienséance exige d'un religieux qu'il ait la tête couverte, à moins que le respect dû à son ministère actuel ou à certaines personnes ne l'oblige à faire autrement. Cependant on ne doit pas, sans une cause raisonnable, trop enfoncer son capuce sur sa tête devant les frères ou les étrangers; car une telle action dénote l'hypocrisie et, par sa singularité, attire sur

Digitized by Google

son auteur les regards de tous. Il convient donc en public de se couvrir la tête et non le visage. Lorsqu'on lave les pieds à un religieux, celui envers qui s'accomplit un pareil acte au nom du Seigneur, doit demeurer la tête couverte s'il le peut commodément, se tenir dans l'humilité, parler peu, et recevoir ce service de charité avec crainte et dévotion. Il est inconvenant là où ailleurs de trop se découvrir les jambes, et il faut les environner soigneusement de sa robe; car toute nudité est un déshonneur pour les personnes religieuses, et même tout cœur honnête s'efforce avec la plus grande diligence de ne jamais laisser nue la moindre partie de son corps, s'il n'y est contraint par une nécessité évidente. On lit de saint Antoine qu'ayant à traverser un fleuve, il pria son compagnon de voyage de se retirer un peu à l'écart pour ne point paraître nus aux yeux l'un de l'autre. Le compagnon se retira; mais le saint voulant quitter ses vêtements, se sentit rougir, et pendant qu'il examinait ce qu'il avait à faire, la vertu céleste le transporta sur l'autre rive du fleuve. Ainsi le Seigneur eut pour agréable, sans aucun doute, l'honnêteté du saint. — Quand aux vêtements de dessous et à ce qui est en dehors de la forme régulière et commune, soit dans les habits, soit en autre chose, il faut les cacher de son mieux. Ainsi, l'on ne peut porter en religion une aumusse en dehors du capuce.

Il nous reste donc à parler de l'usage habituel et persévérant de l'habit relgieux et de la nécessité de le conserver propre. L'usage de notre habit en tant

Digitized by Google

qu'habit est considéré comme une marque spéciale de la vie religieuse, et il doit être porté sans interruption, en sorte qu'un frère cesse d'être religieux s'il se dépouille même pour peu de temps de son vêtement de religion sans y être forcé par une nécessité évidente. Un religieux dépouillé de son habit ressemble à une personne du siècle réduite à la nudité. — Il faut veiller, en s'asseyant ou en faisant les génuflexions, à ne point faire contracter la moindre tache à cet habit. Et si quelquefois il lui arrive, soit par la sueur, soit par une autre cause quelconque, d'en recevoir l'empreinte, il faut alors le laver au plus tôt, surtout si ces taches sont dans un endroit apparent. Ainsi l'on doit faire disparaître avec une diligence souveraine celles que la sueur a coutume de former sur les bords du capuce autour des joues. Un ordre religieux qui n'a aucun soin de la propreté, inspire le dégoût; on blâme également en ce point et un soin excessif et une négligence extrême.

CHAPITRE XXVI.

De la discipline à observer parmi les frères dans les endroits communs.

Que les novices enfin se conduisent avec ordre et selon la discipline en tous lieux : au réfectoire, à l'oratoire, au dortoir et autres endroits où les frères ont coutume d'aller sans en excepter un seul. Que

Digitized by Google

jamais ils ne troublent, en parlant à demi-voix ou en faisant du bruit sous prétexte d'une occupation quelconque, les religieux appliqués à la prière ou à l'étude, ou qui se reposent. Que personne dans l'oratoire ne fasse rien d'étranger à la destination de ce lieu et au nom qu'il porte. Si donc des frères, en dehors des moments marqués, ont le temps et la volonté de vaquer à la prière, ils ne doivent éprouver aucun empêchement de ceux qui pourraient s'imaginer avoir quelque chose à faire en ce lieu.

De même, lorsqu'on va au dortoir pendant le repos des frères, on ne doit point marcher avec bruit, mais s'avancer doucement et comme à la dérobée. C'est une faute de déranger ceux qui dorment, soit en préparant son lit, soit de toute autre manière. Quand on se lève, il faut couvrir son lit et ne pas le laisser en désordre comme l'animal fait pour sa couche. S'il semble inconvenant à tout le monde de s'entretenir de choses dignes du silence, que l'on se souvienne bien qu'il est plus révoltant encore de faire la moindre de ces choses en ce lieu. Il ne convient pas non plus de porter avec soi de quoi se couvrir davantage comme si l'on devait y mourir de froid. Au dortoir un religieux doit demeurer dans un profond silence et la tête entièrement couverte. Causer en ce lieu, y regarder de côté et d'autre sans nécessité et la tête découverte, n'est pas l'action d'un religieux, mais d'un bouffon. Là il faut observer la bienséance dans la disposition de ses mains et de ses vêtements. Là tout homme bien élevé doit veiller avec un soin suprême à ne

Digitized by Google

blesser personne ni par lui-même ni par sa négligence. Là il faut apporter la plus grande attention en satisfaisant aux besoins de la nature, pour ne choquer en rien l'honnêteté; et il faut éviter en tout temps de le faire en un lieu où l'on pourrait être vu des autres : car, dit un auteur, beaucoup de choses peuvent se faire honnêtement, que l'honnêteté empêche de voir.

Enfin, il y aurait tant à dire touchant la discipline particulière à chaque office et à chaque lieu, qu'il est à peu près et même impossible d'entrer dans tous les détails. Cependant on peut appliquer à une multitude de choses ce que nous avons écrit jusqu'à ce moment. Ainsi jamais un frère ayant les sentiments de l'honnêteté ne doit stationner à l'entrée des endroits affectés aux usages de la communauté, et là où les frères ont coutume de passer, surtout aux endroits réservés à des services particuliers. Quand ils entrent ou quand ils sortent, ils doivent fermer la porte de ces lieux, de peur que des étrangers arrivant ne trouvent les autres frères occupés et non préparés à les recevoir. Il est défendu aux religieux d'inviter les gens du dehors, même leurs amis, à visiter les endroits réservés à la communauté. Si quelquefois, cédant à leurs instances, on leur permet de les leur montrer, il faut se borner à les conduire dans les salles les plus communes, et ne pas les introduire dans tous les angles et recoins de la maison, leur faire voir chaque chose de la porte et aussi rapidement que les convenances le permettent, et dérober à leurs regards tout ce qu'il est possible de cacher. Il n'y a plus de reli-

Digitized by Google

gion là où toutes choses sont exposées à la curiosité de tous. On doit encore dans ces visites ne point retenir en aucune façon les étrangers aux endroits où les frères se trouvent en grand nombre. En disant toutes ces choses aux petits, j'excite, il est vrai, le sourire de ceux qui sont plus avancés; mais là où il y a profit pour l'âme, il faut savoir mépriser les railleries.

CHAPITRE XXVII.

Comment on doit vivre au milieu des personnes du siècle.

Il nous faut voir maintenant comment les novices doivent se comporter vis-à-vis des étrangers, à la ville, en voyage, à l'église, à la maison, dans les conversations et les repas. Quand ils sortent de la maison, ils doivent veiller à observer la discipline envers leur compagnon et envers eux-mêmes. Il convient à la dignité de la vie religieuse que nous ayons un frère qui nous accompagne et comme consolation et comme un signe d'honneur. Que les religieux, dans les endroits habités, s'attachent donc toujours à leur compagnon de voyage, surtout si c'est un ancien; qu'ils ne s'en séparent jamais même en demeurant sous un même toit, et qu'ils puissent au moins ne jamais le perdre de vue. Qu'ils se conservent eux-mêmes dans une parfaite discipline en leurs regards, leurs paroles, la disposition de leurs vêtements et le

Digitized by Google

maintien de leurs membres. Qu'ils ne laissent pas errer leurs yeux sur les places publiques, et qu'ils les détournent, selon l'avertissement du Sage, pour les conserver étrangers à la vanité[1]. Ils doivent s'abstenir prudemment de trop longs entretiens avec les séculiers, tenir leurs mains d'une façon conforme à la religion, et ne jamais paraître dans le monde la tête découverte, avec une aumusse, ou autre chose contraire à la discipline. Il ne convient pas d'entrer de prime-abord dans les maisons des séculiers ou des religieux sans qu'ils en soient avertis; mais il faut les appeler de la porte, ou frapper, ou leur faire connaître autrement sa volonté ou son dessein. *L'homme bien élevé,* dit le Sage, *se tiendra dehors*[2]. Il ne faut pas non plus errer sans guide dans les maisons des personnes du monde ou les salles des communautés religieuses.

CHAPITRE XXVIII.

Comment doivent vivre les religieux en voyage.

Les frères, en voyage, doivent se comporter religieusement et avec prudence vis-à-vis de la société où ils se trouvent et vis-à-vis d'eux-mêmes. Qu'ils aient donc soin de se tenir en garde contre la société des personnes du sexe, des bouffons, et, à raison du péril qui en résulterait pour eux, des hommes adonnés

[1] Eccli., 9. — Ps. 118. — [2] Eccli., 21.

Digitized by Google

aux maléfices. Il est inconvenant pour un religieux d'avoir des rapports trop particuliers avec ces personnes, si ce n'est pour un moment en vue de leur bien spirituel. Cependant il faut, en s'éloignant de telles personnes, agir selon les règles de la prudence. Les religieux en voyage ne doivent point se séparer trop les uns des autres, et se tenir à distance telle qu'ils ne puissent ni se voir ni s'entendre. Il convient à des religieux d'aller deux ensemble, et il n'est ni sûr ni à propos pour eux de demeurer trop éloignés l'un de l'autre : une telle séparation leur est un danger, elle est un scandale pour ceux qui les rencontrent.

Vis-à-vis d'eux-mêmes, les frères en voyage doivent se conformer aux lois de la discipline dans leurs actions et leurs paroles. Dans leurs actions, que l'on voie briller l'honnêteté, la dévotion et la discrétion. Qu'ils évitent, pour ne blesser en rien l'honnêteté, tout désordre, soit des mains, soit d'une autre sorte, qui pourrait arriver dans la marche. Beaucoup d'inconvénients ont coutume de suivre du moindre relâchement, et les hommes nous voient fréquemment alors que nous l'ignorons. Il ne faut donc point trop se découvrir les bras, relever ses vêtements ou les arranger d'une façon messéante à un religieux. — Les frères vraiment pieux regardent comme un devoir aussi, en rencontrant une église ou une croix, de témoigner leur respect par une inclination dévote, et de ne point passer devant un cimetière sans dire quelque prière pour les défunts.

Digitized by Google

La discrétion nous apprend à examiner à l'avance, par une mûre considération, les choses que nous avons à faire et à nous garder de celles que nous devons éviter. L'homme accoutumé à ne jamais considérer ses actions à venir, agit en tout sans précaution. Il faut aussi modérer la fatigue du voyage, selon le conseil d'un ancien, de peur que l'esprit de dévotion n'y trouve sa ruine, entendre la messe et faire au peuple une sainte exhortation s'il y a un concours suffisant. Mais avant tout il faut payer dévotement la dette de l'office divin, si l'on ne veut se montrer des vagabonds plutôt que des religieux et être convaincu de faire de l'accessoire le principal contrairement au but de l'état religieux. Il faut encore interrompre son voyage aux fêtes solennelles, ne point dormir le long du chemin, ce qui est une chose dangereuse et inconvenante, et ne point accepter l'hospitalité, même quand il est tard, chez des personnes mal famées.

On doit, en parlant, observer la discipline tant par rapport aux paroles elles-mêmes qu'à la manière dont on les prononce. Lorsqu'on rencontre quelqu'un sur sa route, il faut saluer humblement. Il appartient aux anciens d'adresser des paroles d'édification ou d'encouragement à leurs compagnons de voyage et aux autres personnes avec lesquelles il leur arrive de s'entretenir. Ils doivent reprendre ceux qui pèchent en leur présence, non avec rigidité, mais avec modestie et humilité, et les amener au bien par des raisons et un langage plein de douceur et prêcher en

Digitized by Google

quelque sorte à toute créature le saint Evangile[1]. Saint Philippe a baptisé l'eunuque sur son chemin; saint Martin a converti un voleur qui voyageait avec lui[2]. Si l'on n'a point de personnes étrangères en sa société, il est convenable que l'on s'entretienne de Dieu avec son compagnon de voyage. Les deux disciples d'Emmaüs parlaient du Seigneur durant leur voyage, et le Seigneur est venu se joindre à eux[3]. Il est bon, pour alléger l'ennui du chemin, de raconter les exemples des anciens Pères, ou d'autres choses propres à toucher le cœur ou au moins à éclairer l'intelligence. Il est bien humiliant de ne pouvoir passer son temps qu'en discours frivoles ou insensés. Malheur à ceux qui se taisent de vous, Seigneur! en parlant ils sont muets. Les religieux ont coutume aussi d'occuper leurs voyages en récitant les Litanies, les psaumes de la pénitence, les psaumes graduels, etc., soit en commun, soit en particulier, et surtout avant tierce, ou bien de s'appliquer à de saintes méditations.

Mais en conversant de la sorte, il est tout-à-fait convenable de le faire d'une voix peu élevée. Ainsi, il faut éviter de prendre un ton bruyant, ce qui est toujours messéant à une personne religieuse, et veiller sur ce point avec plus de soin encore lorsqu'on voyage en des chemins couverts ou en des bois; car, selon le proverbe, les bois ont des oreilles, comme les champs et les plaines ont des yeux. Que les religieux s'abstiennent donc, en de tels lieux, de tout ce qu'ils ne voudraient point dire devant les gens du monde,

[1] Act., 8. — [2] Sulpit., in vit. s. Mart. — [3] Luc., 24.

Digitized by Google

à moins qu'ils ne parlent à voix basse et en latin. Plusieurs fois, nous le savons, des hommes ont eu à souffrir bien des déboires pour avoir été imprudents en cela. Qu'ils ne chantent point en voyage, et surtout sur les airs du siècle, même de bonnes choses; car les laïques, en les entendant, ne comprennent que le son. Et ensuite, dans leurs chants, il ne convient pas que les religieux élèvent beaucoup la voix. Si nos frères, en allant au milieu des hommes, négligeaient d'éviter la dissolution, les disputes bruyantes, les altercations et autres choses capables de blesser les fidèles, je ne craindrais pas de dire qu'ils ont perdu toute crainte et qu'ils n'ont aucun zèle pour l'ordre. Or, le religieux qui n'éloigne pas le scandale de sa religion, déroge à son propre honneur et nuit à son salut. Celui qui est un enfant fidèle de sa religion regarde comme considérable de lui causer le moindre préjudice.

CHAPITRE XXIX.

Comment il faut se comporter dans les églises des séculiers.

Lorsque nos frères, arrivés en une communauté ou dans une ville, se rendent à l'église, ils doivent en y entrant se rappeler ce verset du psaume : *J'entrerai dans votre maison, et, rempli de votre crainte, je vous adorerai dans votre saint temple*[1], puis, se

[1] Ps., 5.

Digitized by Google

découvrant la tête, faire le signe de la croix, et ensuite se prosterner humblement soit devant l'autel, soit dans un autre lieu propre à la prière où leur compagnon plus ancien s'est déjà retiré. Après avoir prié dévotement autant que Dieu le leur accordera, ils se lèveront et pourront aller aux affaires qui les appellent en cet endroit. Nous devons toujours, comme des hommes véritablement voués à l'Evangile et à l'Eglise, commencer par visiter le lieu saint si nous le pouvons. Nous suivons en cela les exemples des saints Pères qui nous ont précédés dans l'ordre, ou plutôt ceux du Sauveur; car l'évangéliste saint Matthieu nous raconte que Jésus, étant entré à Jérusalem, alla d'abord au temple[1]. La Glose nous dit sur ce passage : En agissant ainsi, le Seigneur nous donne un exemple de religion, afin de nous apprendre, en quelque lieu que nous allions, à visiter d'abord la maison de la prière, s'il y en a une en ce lieu.

En assistant à la messe ou autres offices avec les étrangers, ils doivent s'y comporter humblement et honnêtement. Qu'ils ne se tiennent pas sur leurs siéges à la manière des grands du monde, ou comme des personnes ennuyées et s'inquiétant fort peu de l'office; mais qu'ils s'approchent convenablement du livre si cela est nécessaire et qu'ils aident avec humilité les chantres en gardant toutefois la gravité et la modestie dans l'expression de la voix et dans les gestes. Si, pour éviter un trop grand dérangement, ils ne jugent pas devoir aller au livre, ils pourront

[1] Mat., 11.

Digitized by Google

néanmoins s'unir aux autres pour les chants communs, mais toujours sans trop élever la voix. Lorsqu'il s'agit de chanter un morceau à part, comme un *alleluia*, un répons, ils ne doivent point se joindre à des séculiers, s'ils le peuvent sans choquer personne. Alors non-seulement il faut veiller à bien accomplir les choses dont nous avons parlé, mais encore être attentif à se tenir d'une manière convenable, à observer la discipline dans les regards, les paroles, l'habit, l'uniformité des actes et dans tout ce qui a rapport à l'honnêteté. C'est une faute vraiment répréhensible, de porter çà et là ses regards et de se livrer à des entretiens pendant la célébration de la messe. Les canons interdisent pareille chose aux clercs séculiers. C'est encore une faute d'affecter des manières mondaines dans la disposition de ses vêtements. Ainsi, il ne convient pas de rabattre son capuce au milieu des hommes, excepté à l'Evangile et autres endroits de l'office où la coutume a introduit cet usage. Enfin, pour l'uniformité, ils doivent, en assistant à l'office, faire attention à deux points : 1° à ne pas scandaliser par leur manière d'agir différente de celle des autres en des choses qui ne blessent en rien l'honnêteté; ainsi à *Magnificat*, au symbole de prime, lorsque les autres se tiennent respectueusement debout, ils ne doivent pas demeurer assis, quand même ils ne réciteraient pas cette partie de l'office; 2° à observer un accord mutuel lorsqu'il faut demeurer debout ou assis, ou bien se prosterner, et à faire ces actes en même temps. Ceux qui sont regardés comme n'ayant qu'un cœur et

Digitized by Google

qu'une âme, ne doivent différer en rien extérieurement. L'uniformité des actes aide et indique l'uniformité des esprits. Le frère compagnon d'un ancien doit aussi se conformer humblement à sa manière d'agir. Quand nous officions avec des religieux, il faut observer leurs usages; avec d'autres qui ne connaissent pas le rit des inclinations, pendant les collectes on se tient debout respectueusement et la face tournée vers l'autel, aux jours de fêtes. Quand on prononce le nom de la Vierge bienheureuse ou d'autres saints honorés d'une manière particulière, on fait une inclination. Aux jours de la férie on se prosterne pendant les oraisons. C'est la coutume de se tenir toujours debout pendant la préface et l'*Agnus Dei*. Si quelquefois nous jugeons à propos de célébrer chez des étrangers, il ne faut point, sous prétexte d'uniformité, changer l'usage de notre ordre en cette action, ni le mettre de côté, à moins que la nécessité ne nous en fasse un devoir; car en variant ainsi témérairement selon la coutume des diverses églises, nous nous ferions regarder comme des gens instables et n'ayant aucun usage particulier. Cependant, on peut dans les bénédictions qui ont lieu après la messe, suivant l'habitude des différents pays ou en d'autres choses qui ne préjudicient en rien à l'observance régulière, se conformer aux pratiques établies aux lieux où l'on se trouve.

Digitized by Google

CHAPITRE XXX.

De la discipline à observer dans les hospices.

Dans les hospices, nos religieux doivent s'appliquer en tout avec humilité et prudence à observer la discipline. Leur humilité apparaîtra envers les personnes dans leurs conversations, s'ils se montrent pleins de déférence pour ceux qui sont plus élevés, s'ils parlent à ceux d'un rang moindre et aux pauvres avec affabilité et bénignité comme à des frères. Leurs entretiens ne doivent en rien sentir l'orgueil. Qu'ils ne prennent jamais la première place; mais s'ils y sont invités, qu'ils ne la refusent pas outre mesure. Cependant en tout ils garderont l'honneur dû au frère plus ancien dont ils sont accompagnés et qu'ils doivent toujours faire passer en avant. L'humilité rejette et une honnête modestie refuse tout ce qui semble favoriser l'orgueil ou la mollesse. Cependant on conserve mieux l'humilité en acceptant avec simplicité que par un refus obstiné. Ce refus surtout est répréhensible quand il est manifestement contraire à la volonté d'un religieux plus ancien. — On ne doit pas non plus, dans les hospices séculiers, se jeter indifféremment sur un lit pour s'y reposer durant le jour, ni fatiguer les habitants de la maison par trop d'exigence à se faire servir : il convient à des pauvres de se contenter de peu, et même il est bon de retrancher sur le nécessaire,

Digitized by Google

selon le temps et le lieu. Que jamais les rapports les plus intimes ou même de parenté avec une maison ne nous inspirent d'agir d'une manière présomptueuse, comme de donner des ordres, de demander ce qu'il y a de plus recherché, de s'inquiéter des actions des personnes, de se mêler de la direction des affaires, après avoir abandonné ses biens propres pour servir Dieu plus librement.

Nos frères doivent aussi apporter la prudence nécessaire à se garder eux-mêmes avec une grande circonspection. *Marchez dans la sagesse*, dit l'Apôtre, *avec les personnes du dehors*[1]. Et le Seigneur dit également : *Tenez-vous en garde contre les hommes*[2]. Il faut donc veiller sur soi non-seulement en public, mais encore en particulier. Ne considérez, dit un auteur, aucun lieu comme soustrait aux regards d'un témoin[3]. Un frère racontait qu'il avait découvert, en certaines maisons des gens du monde, des fenêtres cachées d'où l'on pouvait découvrir aisément sans être vu les actions des diverses personnes reçues en ces maisons. — En été, lorsqu'on dort sur le midi, il est bon, si on le peut, d'avoir quelque autre vêtement à étendre sur soi, au moins jusqu'à la ceinture, de peur qu'il nous arrive pendant le sommeil de paraître dans une position indécente aux yeux des hommes; car on rapporte qu'il est arrivé à plusieurs, par ce manque de précaution, des choses humiliantes.

Notre prudence doit étendre sa circonspection et sa vigilance aux personnes, aux lieux, aux affaires

[1] Colos., 4. — [2] Mat., 10. — [3] Senec., de mor.

Digitized by Google

et aux choses reçues en dépôt. Pour les personnes, il faut avoir soin de ne jamais accorder trop de confiance aux hommes, alors même qu'ils seraient nos amis intimes ou nos proches. Nous devons donc apporter en tout temps une grande attention à nos paroles et à nos actions. L'homme spirituel qui juge de toutes choses et n'est jugé par personne, a coutume de faire précéder chacun de ses actes d'une triple considération : il se demande si la chose en son pouvoir est permise, si elle convient, si elle est utile. Que nos frères se montrent donc en tout comme des ministres de Dieu. Que dans leurs regards, leurs mouvements, leurs actions, ils soient sérieux, modestes et pieux comme il convient à des saints. Cependant il y a une mesure en cela, et il faut éviter de porter les choses à l'excès. Le discernement des diverses personnes de la société nous fournit la règle de conduite à tenir parmi les hommes. Les qualités et les positions diffèrent dans le monde; il faut savoir se conformer à ces différences. Le religieux prudent se conduit d'une façon diverse avec des personnes d'un rang distinct et avec toutes il se tient sur ses gardes. Il est simple, mais sans niaiserie; humble, mais sans bassesse; plein de douceur, mais sans flatterie; gai, mais non d'une joie dissolue; affable, mais sans vanité ni bouffonnerie. Quelquefois un homme sage peut, si les circonstances l'exigent, relâcher un peu de son austérité, mais jamais de façon à dépasser les bornes de la modestie. Il est permis, dis-je, selon les divers temps, de relâcher de sa gravité, mais non de la mettre de côté.

Digitized by Google

Cependant il y a une faute à agir de la sorte quand on ne se propose aucun but utile ou convenable, quand le serviteur prudent de son Dieu ne reconnaît pas quel fruit peut produire ce relâchement.

Mais, comme les personnes bien élevées doivent considérer quelle sorte d'honnêteté convient selon les diverses personnes, que les religieux embrassent donc toujours ce qu'il y a de plus parfait en ce genre. Ils doivent autant que possible s'éloigner de la société des personnes du sexe, même de leurs proches, n'en point recevoir des services trop empressés, et ne jamais, sous aucun prétexte, se laisser laver les pieds par elles. Qui ne regarderait comme entièrement contraire à la bienséance religieuse de permettre à une femme de porter sa main sur notre tête ou tout autre membre du corps sans une nécessité évidente. Quand un religieux est en la société d'une femme ou s'entretient avec elle, il doit cacher ses mains et ne point les étendre, et même en tout rapport avec des personnes étrangères il convient de les tenir jointes, soit l'une contre l'autre, soit d'une autre façon modeste. Nos entretiens ont besoin du secours de la discipline. Que jamais un religieux ne se permette d'embrasser une personne d'un autre sexe, soit sa sœur, soit sa nièce, soit même une enfant; qu'il n'embrasse même pas aisément sa mère. Les soldats de Jésus-Christ doivent rester entièrement étrangers à de telles marques d'urbanité. C'est une chose à peine convenable pour eux d'embrasser un autre homme, excepté quand ils ne peuvent s'en abstenir sans scandale, à

Digitized by Google

cause de l'usage, comme pour son père et d'autres hommes recommandables. L'honnêteté de la religion ne souffre pas qu'une personne religieuse prodigue indifféremment des baisers.

Enfin, la société des femmes est un danger pour notre âme. Il faut, comme dit un saint, entrevoir à peine leur présence et ne pas s'y arrêter, les approcher comme en passant et comme en fuyant. Il est plus sûr d'être dans l'impossibilité de périr que de demeurer sain et sauf en restant dans le danger. Je ne regarderai jamais comme chaste et comme honnête un homme qui n'a pas horreur de toucher une femme ou de s'en laisser toucher. Comment donc sera-t-il permis d'étendre sa main sur un objet qu'il est défendu de regarder? — Si nous voulons conserver la pureté du cœur, nous devons aussi environner nos sens du rempart de la discipline extérieure. Ainsi, il nous faut éviter avec soin les lieux qui pourraient être une occasion de danger ou de soupçon, ne jamais demeurer seul avec une femme en ces lieux, même pour un moment. Un jour, deux religieux étant venus loger dans une maison, la dame appela l'un d'eux à sa chambre comme ayant quelque chose de particulier à lui communiquer. A peine fut-il entré qu'elle le provoqua au crime et le menaça de crier et de l'accuser lui-même d'avoir voulu lui faire violence s'il ne consentait sur-le-champ à ses désirs. Le religieux, inspiré par le Seigneur, se mit à crier à l'autre religieux, qui était resté dans la salle avec plusieurs, de lui apporter aussitôt un livre. Alors le frère arrivant, la

Digitized by Google

femme dut interrompre ses sollicitations criminelles, et le frère échappa ainsi aux mépris des hommes. Quelques-uns ont perdu leur réputation de la sorte, et ont même été soumis à de mauvais traitements. Celui qui évite les piéges est toujours en sûreté; celui, au contraire, qui n'en tient aucun compte, est ou un insensé ou un homme pervers. Si pendant la nuit les religieux ont besoin d'aller par la maison de leurs hôtes, ils doivent le faire ensemble et porter une lumière avec eux comme des enfants de lumière.

Au reste, ils ne doivent point se mêler témérairement aux affaires temporelles des personnes du monde. S'il s'agit d'affaires spirituelles, c'est une chose différente, et alors il faut demander conseil sur ce que l'on a à faire aux hommes capables de nous conseiller et ayant mission pour le faire; mais il ne convient pas à un homme engagé au service de Dieu de s'embarrasser de nouveau dans les affaires de ses parents ou de ses amis, après avoir renoncé aux siennes en mourant au monde. Celui-là est un impie qui se montre cruel envers son âme par amour pour ses parents. Il est indigne d'un vrai religieux de se faire l'entremetteur de pareilles choses, soit en portant des lettres, soit en parlant pour cela. Si l'on est prié de s'en occuper, il faut les renvoyer à ceux qui peuvent les traiter sans inconvénient.

Que les religieux en voyage évitent toute négligence dans la garde des livres ou autres objets qu'ils ont emporté avec eux; mais qu'ils aient soin de les confier, avant de s'en dessaisir, surtout les livres, à

Digitized by Google

une personne sûre et fidèle, pour les garder diligemment et les mettre à l'abri des morsures des chiens; car nous savons que ces animaux traînent souvent les livres et les déchirent de leurs dents, malgré la couverture. Il faut aussi enseigner aux personnes à qui la garde de ces objets est confiée comment elles doivent les conserver. Cependant il est plus sage, durant la nuit, de les placer en un lieu sûr et proche de soi; car on a vu périr inopinément par le feu des livres remis à d'autres pour être soigneusement conservés.

CHAPITRE XXXI.

De la discipline dans les conversations avec les séculiers.

Les novices et les jeunes religieux doivent observer d'une manière toute particulière la discipline dans leurs conversations avec les séculiers. Qu'ils soient donc peu empressés à parler, qu'ils le fassent avec prudence et à voix basse. — Qu'ils soient peu empressés à parler, ou autrement ils doivent se taire jusqu'à ce qu'ils soient interrogés, et même alors laisser répondre un religieux plus ancien, si ce n'est sur des choses sans importance et concernant leurs propres besoins, comme le boire et le manger, etc. Sur de telles choses chacun peut répondre pour soi, mais non pour son compagnon sans son assentiment;

Digitized by Google

car une réponse commune demande un consentement mutuel.

Qu'ils parlent avec prudence, que leurs paroles passent deux fois sous la lime avant d'arriver à leur langue, surtout si leur compagnon plus ancien étant occupé, on les questionne sur l'ordre, sur des personnes absentes, sur des bruits et autres choses considérables. Touchant la manière d'agir de l'ordre, soit pour le jeûne, soit pour le silence, etc., ils doivent prétexter qu'ils sont nouveaux en religion et renvoyer sur de tels points à leur compagnon plus ancien, car en croyant répondre sagement et à propos ils pourraient parler d'une façon insensée et tout-à-fait inopportune. Il faut éviter soigneusement de faire connaître les secrets de l'ordre, même à un homme profondément religieux ou un ami intime, aussi bien que ses statuts, si l'on peut les cacher sans grave inconvénient. Et alors même appeler ces choses non des statuts ni des lois, mais des coutumes de l'ordre établies dans la maison où l'on se trouve, et laisser croire que ces coutumes n'imposent aucune obligation en dehors de cette maison. En voyant nos frères agir contrairement à ces usages, les séculiers ne seront pas portés à les considérer comme des transgresseurs de leur règle. En effet, beaucoup de choses peuvent licitement être changées d'après une dispense de l'ordre ou des supérieurs. Ils éviteront également de faire l'éloge de leur ordre en descendant à des détails particuliers, mais, s'ils le jugent nécessaire, qu'ils le louent d'une manière générale, sans le comparer aux

Digitized by Google

autres ni sans le moindre reproche pour aucun. C'est une triste façon de s'exalter, que de le faire en injuriant les autres; la détraction est un vice infame qui souille notre âme, offense Dieu et scandalise le prochain. Et comme il est écrit[1] : *La parole la plus secrète ne demeurera pas impunie, et le tumulte des murmures ne restera point caché,* on est toujours un sujet de scandale pour ceux en la présence desquels on médit. Or, quand la vérité n'est point nécessairement en cause, il est certain que le premier venu ne peut licitement fournir une occasion de scandale, et qu'on ne peut sans être injuste lui ordonner d'agir ainsi, ni donner sans péché son assentiment à ses paroles. Si, dans la société, on parle au désavantage de personnes absentes et surtout de personnes religieuses, il faut toujours prendre parti en leur faveur et n'incliner en aucune façon du côté des médisants. Quelquefois il arrive aux gens du monde de tenir un pareil langage pour nous tenter, et non sincèrement. Un ancien frère, homme vraiment digne de foi, racontait qu'il recevait quelquefois la visite d'un homme du monde qui paraissait très-animé contre certains religieux. Le frère lui résistait fortement, repoussait sans se lasser ses accusations, et cherchait toujours à défendre à chaque visite ceux qui étaient l'objet de ses blâmes. Alors le détracteur admirant la persévérance bienveillante du frère, lui découvrit qu'il avait agi de la sorte pour éprouver la charité des ordres religieux les uns envers les autres, et il ajouta que

[1] Sap., 1.

Digitized by Google

dans un but semblable il avait médit de l'ordre du frère qui prenait ainsi la défense des absents, avec un religieux de l'ordre qu'il venait d'accuser; que ce religieux avait d'abord repoussé un peu ses médisances, qu'ensuite il s'était relâché, et enfin qu'il avait fini par dire comme lui; sur quoi l'homme du monde, vivement blessé d'une pareille manière d'agir, affirmait qu'il n'y avait pas de charité véritable là où l'on ne s'inquiétait pas de repousser la médisance. En effet, celui-là n'est point un religieux qui se nourrit ou nourrit les autres de médisances.

Que nos frères veillent à ne point rapporter les bruits du dehors, même pour des choses bonnes et vraisemblables. Il ne convient pas que des religieux soient des porteurs de nouvelles. Ensuite, ces bruits étant faux le plus souvent, ou le devenant dans le récit qu'on en fait, ceux qui les racontent ont coutume d'en être regardés comme les inventeurs. De là cette parole : *Fuyez les vains bruits si vous ne voulez bientôt passer pour leur auteur.* — Que nos frères soient sérieux et honnêtes en leurs paroles, et qu'ils ne se montrent pas, en vivant au milieu des séculiers, semblables à eux par leurs propos divertissants. Il convient à un serviteur de Dieu de parler de Dieu. En agissant ainsi il se conforme à cette parole de saint Pierre : *Si quelqu'un parle, qu'il paraisse que Dieu parle par sa bouche*[1]. Autrement la vanité de son langage fera connaître la vanité de son esprit, car *la bouche parle de l'abondance du cœur*[2]. Pour le son

[1] I Pet., 3. — [2] Matt., 12.

Digitized by Google

de la voix, ils devront toujours veiller, comme nous l'avons dit plus haut, à ce qu'il soit modéré et plein de douceur. C'est une chose tout-à-fait digne de blâme dans un religieux d'élever considérablement la voix dans une conversation commune. Il lui suffit de pouvoir être compris de ceux qui sont proches de lui. C'est le propre du sage de s'exprimer à voix basse et avec douceur. La nuit demande qu'on abaisse encore davantage la voix : la nuit est le temps du silence et du repos. Après complies surtout, il n'appartient qu'à un homme du monde, à un homme sans souci pour les convenances de la vie religieuse, de parler d'un ton élevé sans faire aucun cas de la gravité du silence. Les frères vraiment dignes de ce nom tâcheront donc de se montrer en tous lieux aussi religieusement fidèles à observer le silence que s'ils étaient dans leur propre communauté.

CHAPITRE XXXII.

De la discipline dans les repas avec les personnes du monde.

Il convient surtout de se conformer aux règles de l'honnêteté lorsqu'on mange avec les séculiers, et de se tenir en garde contre toute irrégularité, soit par rapport à la nourriture, soit dans la manière de manger et la lenteur à le faire, soit dans la trop grande abondance de paroles, soit dans le maintien peu séant ou

Digitized by Google

la disposition inconvenante des vêtements. Par rapport à la nourriture, il faut veiller à ne point donner occasion aux autres de nous accuser de gourmandise en acceptant une trop grande quantité d'aliments ou en recherchant les mets les plus exquis. *Usez*, dit le Sage, *comme un homme tempérant de ce qui vous est servi, de peur que vous ne vous rendiez odieux en mangeant beaucoup*[1]. Aussi ne convient-il pas toujours, avec les personnes du monde, de manger toute la portion qui nous a été présentée, ou de laisser notre assiette entièrement vide, car on l'attribuerait à la gourmandise et non au besoin. Il faut surtout user de tempérance dans le boire : c'est une chose vraiment honteuse pour nous que d'être considéré comme des hommes aimant le vin. Le nom d'ivrogne est une ignominie pour quiconque porte les insignes de la vie religieuse; l'ivrognerie rend méprisable devant Dieu et devant les hommes. Si nos frères veulent éviter la note d'un pareil vice, ils doivent veiller à ne pas boire aisément après avoir satisfait à leurs besoins, alors même qu'on leur en offrirait à plusieurs reprises. Ou bien, après avoir bu avec les autres, ils doivent se garder de le faire en particulier sans nécessité pressante, ne jamais souffrir de vin dans la chambre où ils prennent leur sommeil, et ne point prolonger leurs veilles pour boire et pour causer. Les veilles auprès du feu excitent la soif, provoquent à boire, fatiguent le corps et épuisent l'esprit. On y perd son temps en de vains discours sans s'en

[1] Eccli., 31.

Digitized by Google

apercevoir, on y devient incapable de se lever à l'heure marquée pour la prière, impuissant à s'acquitter, comme il conviendrait, de l'obligation de l'office divin. Celui qui, le soir, dépasse les bornes de la sobriété, se trouve souvent le matin entièrement étranger aux choses de Dieu. Le feu a coutume de séduire les hommes : Joakim a méprisé le Seigneur en se chauffant, et Pierre l'a renié[1]. Ne nous flattons pas de pouvoir prêcher durant la nuit en demeurant à nous chauffer, et de produire quelque fruit soit par ces prédications, soit par les diverses questions auxquelles nous donnons réponse. Joakim a entendu, il est vrai, la parole de Dieu au coin de son feu, mais il l'a méprisée; Pierre a été, auprès du feu, interrogé sur Jésus-Christ, et il l'a renié. Oh! combien de fois le matin il est nécessaire de blâmer les paroles de la veille! Les hommes capables font entendre leurs prédications le matin, et les insensés attendent la nuit pour cela. Il y a, au reste, des lieux plus convenables que la table et le coin du feu. Si cependant la dévotion des personnes présentes nous presse de leur raconter quelque trait édifiant, le religieux plus ancien peut satisfaire à leur désir par un seul récit ou par une courte exhortation, s'il le juge à propos. Cependant il y a quelquefois un motif d'agir autrement et l'on ne doit point imposer de loi à l'onction de l'Esprit-Saint. Néanmoins il faut éviter les veilles qui pourraient être pour nous une occasion de boire ou de se répandre en paroles. L'homme désireux de se garder

[1] Hier., 36. — Joan., 18.

Digitized by Google

du vin commence par en fuir les occasions. Que les frères s'appliquent donc à être sobres dans le boire et dans le manger, comme il convient à des serviteurs de Dieu et à des hommes vivant religieusement. De même que toutes les convoitises trouvent leur ruine dans la mortification de la chair, de même toutes les vertus croûlent par le vice de la gourmandise. Les esprits immondes se jettent là où ils voient une nourriture plus abondante et des boissons plus copieuses.

Ils doivent ensuite veiller soigneusement sur eux-mêmes pour ne point se laisser aller à désirer des mets délicats. Celui qui aime le vin et les viandes recherchées, ne sera jamais riche en vertus. On permet sans doute d'user de tels aliments; mais on nous défend de les désirer et d'en faire abus. Qu'il leur soit donc agréable de se priver de mets trop délicats; on peut satisfaire suffisamment à ses besoins au moyen d'une nourriture simple et d'une boisson commune ou extrêmement affaiblie; et même parmi les hommes, il faut savoir restreindre l'exigence de ces besoins. Celui qui appartient à la religion doit montrer la modestie d'un religieux et devenir par sa tempérance le miroir des autres; car *nous avons été donnés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes*[1]. Heureuse l'abstinence qui sait mettre un frein aux désirs d'un palais exigeant! Le vase destiné à recevoir la grâce céleste doit s'abstenir des délices du siècle. Que nos frères ne rougissent pas, lorsqu'on leur sert du vin, de demander de l'eau pour l'affaiblir. S'ils

[1] I Cor., *h*.

Digitized by Google

ont à rougir d'une chose, c'est de boire sans mélange un vin trop fort. Demander ainsi de l'eau, la mêler à son vin lorsqu'il est excellent, et même le faire toujours dans une certaine mesure selon ses besoins, c'est une action agréable à Dieu, édifiante pour le prochain, honorable pour un religieux et salutaire en même temps à son corps et à son âme. Mais aussi, quelle honte pour des hommes pauvres de demander des mets exquis, de ne pas se contenter de ceux qui sont servis, de s'enquérir de la manière de préparer les aliments, de donner des conseils pour cela, de louer le vin ou quelque plat en particulier, afin qu'on nous en serve davantage, de faire briller parmi les étrangers son savoir en ce point? Tout homme raisonnable comprend combien tout cela est indigne.

Il faut aussi observer l'honnêteté dans les repas. Ainsi on doit éviter de manger avec trop d'ardeur, ou trop d'empressement, ou de toute autre façon inconvenante. Il est messéant également à un religieux de rester trop long-temps à table. Qu'il prenne donc garde, quand les autres ont fini, de ne point les retenir pour manger lui-même et causer, car il appartient aux animaux et non aux hommes d'être à ruminer sans fin penché sur une table. Cependant ceux qui en sentent le besoin peuvent, dès le commencement du repas et pendant que tout le monde est occupé à manger, user avec modestie de précaution pour eux-mêmes. Pour cela, dit saint Bernard, il faut savoir mettre en tout temps un frein à sa langue, et surtout

Digitized by Google

pendant le repas, et l'empêcher de se répandre en paroles inutiles et indiscrètes[1]. Le silence, dit Hugues[2], est nécessaire à table. La langue est portée sans cesse au mal, mais elle s'enflamme d'une manière plus dangereuse au milieu des boissons, elle se laisse aller plus aisément à parler. La même raison nous engage à mettre alors plus de discrétion dans nos paroles. Il ne convient point à table ou en présence d'hommes illettrés, de parler latin ou dans une autre langue avec son compagnon de voyage, ni d'exciter trop souvent le maître de la maison ou les autres personnes à boire et à manger. Je me rappelle qu'une dame répondit à un homme accoutumé à exciter ainsi les autres : « Vous avez autrefois conduit les ânes, » montrant par-là qu'il n'appartenait qu'à des gens grossiers et sans savoir, aptes tout au plus à aiguillonner souvent un âne, de réitérer de pareilles invitations à des personnes raisonnables.

On doit encore, pendant le repas, observer la discipline dans le maintien du corps et la disposition de ses habits. Ainsi il est messéant de s'appuyer sur la table, de s'y accouder ou de s'y tenir de toute autre manière incivile. Il faut de même, en mangeant, éviter d'avoir la tête enfoncée dans son capuce, mais se tenir le visage entièrement découvert. Au reste, les religieux ni les pauvres admis à la table des autres ne doivent point offrir de leur portion aux enfants de la maison, ni remplir l'office de père de famille, ni donner aux chiens et aux chats quelque chose d'une

[1] De consid., l. 4. — [2] Mon. ad nov., c. 28.

Digitized by Google

table bénie ; quelques hommes du siècle eux-mêmes s'abstiennent de pareille chose.

Je me suis proposé dans tout cet ouvrage de ne blâmer en rien ceux qui combattent sous une règle autre que la nôtre, ou qui établissent des instituts différents selon les divers lieux ou dans un but qui n'est pas le même. Toute règle donnée dans la crainte du Seigneur par la prudence des anciens, et observée par une communauté, est sainte et honnête : la religion a sa source dans la vie commune et l'honnêteté vient d'un ordre bien réglé. Or, tout ce qui est bien réglé est nécessairement beau.

Digitized by Google

SECONDE PARTIE.

Après avoir terminé la première partie de cet ouvrage, il me reste à ajouter dans la seconde un petit nombre d'enseignements afin d'apprendre aux nouveaux disciples de Jésus-Christ quelles règles ils doivent suivre vis-à-vis de Dieu et du prochain et dans les choses dont l'exécution ou la garde leur est confiée de temps à autre. Ensuite je leur ferai discerner les différentes marques d'une vocation véritable et leur indiquerai comment ils doivent se conduire après avoir été admis à faire profession ; et ainsi ils se trouveront instruits, au moins brièvement, en plusieurs points.

CHAPITRE PREMIER.

De la conduite à tenir envers Dieu.

Les novices doivent avant tout, après avoir purifié leur cœur par une confession sincère, le préparer à être une demeure digne de Dieu. Il leur faut donc le cultiver, l'orner, n'y rien souffrir de souillé ni de ténébreux, n'y permettre jamais, même pour un

Digitized by Google

instant, la présence d'aucun objet propre à blesser les regards de leur Bien-Aimé. Qu'ils ne diffèrent point de confesser avec humilité et simplicité leurs tentations et leurs pensées mauvaises. Un ennemi craint de faire connaître ses desseins à celui qui ne lui garde pas le secret. Les novices ont déjà pris rang parmi les soldats du Roi suprême ; c'est donc pour eux un devoir de s'affermir en leur âme, d'arrêter fermement de lui être fidèles jusqu'à la fin et de ne jamais l'abandonner en présence des tentations, des tribulations et des angoisses de toutes sortes. *J'ai juré,* dit le Prophète, *et j'ai résolu fortement de garder les jugements de votre justice*[1]. Qu'ils s'appliquent à aimer d'un amour plein de ferveur et vraiment inviolable la religion sainte à laquelle le Seigneur les a appelés dans sa miséricorde, et à s'y attacher avec une fidélité inaltérable comme à une épouse brillante de beauté et chérie de Dieu. Dans la prospérité comme dans l'adversité, qu'ils offrent toujours à Dieu les louanges les plus pieuses. En tout danger, en toute chute, en tout malheur, en toute peine, qu'on entende toujours résonner sur leurs lèvres les louanges divines ; qu'ils disent : Dieu soit béni, ou l'*Ave Maria,* ou quelque autre chose en l'honneur du Seigneur. Qu'ils prennent l'habitude d'agir toujours de la sorte et de ne jamais y manquer par négligence. Tout ce que les créatures peuvent leur offrir de beauté ou de joie, toutes les variations qui arrivent dans notre nature doivent leur fournir un sujet de louer le Créateur et les accou-

[1] Ps. 118.

Digitized by Google

tumer à tirer de bonnes pensées de chaque chose. Au commencement de leurs actions, qu'ils aient l'habitude d'invoquer le Seigneur et de diriger vers lui leur intention. Qu'ils s'appliquent fréquemment à l'oraison; c'est elle qui vivifie, fait croître et affermit les jeunes plantes du jardin du Seigneur. Qu'ils sachent donc se réserver, soit le jour, soit la nuit, une heure de repos où, rentrant en eux-mêmes et s'enfermant dans le secret de leur âme, ils pourront prier le Père céleste et paraître le cœur contrit et humilié en toute intimité en la présence du Maître de l'univers[1]. Le Prophète se tenait dès le matin en présence du Seigneur[2]; car ceux qui veillent de la sorte devant lui, le trouvent. Il faut retrancher à notre corps, sinon toujours, au moins fréquemment, le sommeil du matin. C'est à cette heure que Jésus-Christ est ressuscité, c'est alors le moment favorable pour briser contre la pierre les fruits pervers de notre nature, pour mortifier notre chair et récréer notre esprit. C'est à cette heure que les oiseaux spirituels font monter jusqu'aux oreilles de Dieu les doux accents tirés de la lyre de leur cœur. Il faut bien se garder de négliger ces avantages et d'autres encore d'un temps propice où il nous est donné de goûter le repos. — Après les heures canoniales, qu'ils ne se hâtent pas de sortir de l'oratoire, mais qu'ils y demeurent quelques instants dans la prière et à examiner comment ils ont accompli l'œuvre de Dieu, si c'est avec ferveur ou tiédeur. S'ils ont commis quelque

[1] Mat., 6. — Ps. 50. — [2] Ps. 5.

Digitized by Google

faute, qu'ils en demandent pardon en offrant leur cœur aux effusions de la sainte dévotion. Si le Seigneur veut bien la leur accorder, qu'ils aient soin de ne pas la repousser. — En priant, ils doivent prononcer de cœur les paroles exprimées par leur bouche, et agir de la sorte en toute circonstance ; on ne prie pas Dieu par des mots, mais en vérité. Notre négligence en ce point rend témoignage de notre ingratitude et de notre tiédeur, et l'on espère en vain avancer dans la vertu sans la prière. Qu'ils se portent donc aux choses du culte de Dieu avec un cœur généreux et empressé. Aussitôt le signal donné, qu'ils se hâtent d'aller à l'office divin en laissant de côté toute autre occupation. S'ils sont au lit, ils doivent se lever sans retard et ne pas attendre le dernier coup de la cloche, car il est avantageux de faire précéder l'office de quelque prière. Celui qui s'applique ainsi à prévenir le saint office, se rend digne d'être prévenu lui-même par les douces bénédictions d'une dévotion plus grande et d'une grâce plus abondante dans l'accomplissement de ce devoir.

Ils doivent, avant d'entrer à l'église, laver leurs mains, si cela est nécessaire, et arranger convenablement leurs habits, surtout durant le jour, afin de ne pas paraître d'une façon irrespectueuse ou indécente à la cour du Seigneur. A l'église, ils doivent aussi s'appliquer, dans le chant des psaumes, à louer leur Créateur de toutes leurs forces et avec le respect dont il est digne. Qu'ils s'efforcent de réciter l'office pieusement et intégralement, soit au chœur, soit ailleurs,

Digitized by Google

et non par manière d'acquit et en grimaçant. Qu'aucune occupation étrangère ne vienne se mêler à l'accomplissement d'un tel devoir. Il faut alors tenir ses mains en repos, ne point laisser ses yeux errer de côté et d'autre, afin que l'âme, libre de tout soin extérieur, puisse vaquer à Dieu seul. Le jour ou le moment employé négligemment au saint office nous cause une perte irréparable; il n'est plus en notre pouvoir de le rappeler, car l'office qui vient ensuite réclame pour lui-même toute notre dévotion et notre diligence. Ensuite il est inutile de compter sur les prières de surérogation quand on se montre sans ferveur pour celles qui sont obligatoires. — Enfin, selon la parole d'un saint [1], il faut s'appliquer à chanter les louanges de Dieu avec pureté et courage. Avec pureté, en conservant sa pensée étrangère à tout autre objet; avec courage, en se tenant devant Dieu avec respect et diligence, sans témoigner ni paresse, ni besoin de dormir, ni ennui, sans craindre de fatiguer sa voix, sans se borner à prononcer les mots à moitié ou même à les passer entièrement, à chanter d'un ton rompu et sans force, à la manière des femmes, en soufflant du nez, alors qu'on doit exprimer d'une voix mâle et pleine d'amour les paroles de l'Esprit-Saint.

Le maintien honnête du corps pendant l'office contribue beaucoup à exciter la dévotion de l'âme et est une marque de respect. Il faut donc, au chœur, ne point se tenir mollement à sa place et demeurer étendu comme si l'on avait le corps brisé. Quand, à la

[1] Bern., in Cant., 47.

Digitized by Google

fin d'un psaume et d'une hymne, on veut témoigner son respect à la très-sainte Trinité, on doit s'incliner humblement et modestement. Se lever alors avec lenteur, faire cette inclination lâchement et comme à regret, c'est un manque de respect et un signe de tiédeur. Or, cela a lieu quand le corps, suffisamment abaissé, on dresse la tête d'une manière indécente et qu'on laisse ses yeux errer de tous côtés; ou bien quand on agit imparfaitement en rendant cet hommage aux trois personnes comme s'il y avait entre elles une différence d'honneur.

Qu'ils observent les mêmes règles dans l'office particulier que dans l'office public, si ce n'est pour les leçons et l'office des morts. Cependant qu'ils se souviennent qu'après avoir récité les leçons assis, excepté pourtant celles de l'office de la sainte Vierge, qu'ils se souviennent, dis-je, qu'il y a paresse et négligence de leur part à célébrer les louanges de Dieu en demeurant encore assis ou même couché, si un besoin évident ne les y contraint. En voyage, s'ils ne peuvent suspendre leur marche durant la récitation entière de l'office, ils doivent au moins s'arrêter à la collecte, qui est comme un abrégé de tout ce qui précède, car là il faut recueillir et diriger toute son attention vers Dieu; et même si le temps l'exige et si le lieu le permet, qu'ils se mettent respectueusement à genoux afin de témoigner dans une prière commune de la vénération qu'on porte au saint office.

Un maintien honnête du corps, ai-je dit, excite la dévotion et l'indique. Ce n'est pas sans raison qu'on

Digitized by Google

nous montre saint Martin toujours attentif à tenir en priant les mains et les yeux élevés vers le ciel. Les mouvements extérieurs sont un indice des mouvements de notre âme. Sans doute on n'observe pas en tout point hors de la communauté la discipline dans sa rigueur; cependant dans toutes les œuvres d'un religieux on doit toujours voir briller le signe de la religion. Il faut donc tenir son corps dans un maintien convenable en accomplissant l'œuvre de Dieu, s'incliner au moins un peu aux collectes et lorsqu'on prononce le nom des personnes de la sainte Trinité, observer l'ordre marqué pour la récitation de l'office, rejeter toute occupation étrangère et éviter les interruptions.

A la messe, on doit, laissant de côté tout le reste, agir dans son emploi avec d'autant plus d'empressement et de dévotion qu'on y sert Dieu d'une manière plus intime. Si l'on touche le calice et les corporaux, que ce soit avec révérence et propreté, et qu'on ait soin ensuite de se laver les mains avant de les porter sur des choses communes. Avant de recevoir le corps du Seigneur, il faut s'efforcer de préparer à Dieu une demeure agréable et digne de lui, en s'appliquant avec plus de soin à bien se confesser, à prier, à se modérer dans la nourriture et dans les paroles, et ensuite apporter un respect profond à rendre ses actions de grâces à cause du bienfait dont un hôte si auguste a voulu nous favoriser. La vertu ne saurait faire moins que de chercher à conserver les biens qu'elle possède.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

De la conduite à tenir envers soi-même.

Au reste, les religieux doivent se remplir d'une sainte ferveur et d'une certaine magnanimité, pour se porter avec courage et dévotion à l'exercice des vertus et à l'accomplissement fréquent des bonnes œuvres, car les vices extirpés fidèlement disparaissent bien vite quand ils cèdent la place aux vertus. Mais ils s'affaiblissent pour un temps seulement, et ils reviennent bientôt si les vertus ne leur succèdent quand ils ont été chassés d'un cœur. Il ne nous servira pas beaucoup d'avoir tout abandonné si nous ne suivons Jésus-Christ sans réserve en parcourant le chemin des vertus. Quel avantage y a-t-il d'être propre à la course et de ne pas courir, de sortir pour travailler et d'oublier son travail? La récompense est accordée non à ceux qui entrent dans la vigne, mais à ceux qui y travaillent[1]. Tous ne peuvent, il est vrai, être parfaits dans la pratique des vertus; mais que tous s'appliquent au moins à s'exercer en quelque point spécial et à s'élever de ce côté à la plus grande perfection possible. Ce ménagement miséricordieux pour soi-même, ces recours faciles à la discrétion ne conviennent pas à la ferveur des novices, car ils ne doivent point mesurer selon leur propre jugement

[1] I Mat., 20.

Digitized by Google

l'indulgence dont ils ont besoin, sans cependant la refuser aux autres. Vis-à-vis d'eux-mêmes ils doivent exercer une censure rigide et une sévérité rigoureuse, et montrer envers leur supérieur ou leur directeur une humilité pleine de douceur et d'obéissance. Si l'une de ces choses manque, je n'ose espérer la persévérance pour l'homme paresseux ou tiède, je crains de le voir tomber dans le précipice.

Qu'ils s'efforcent de cacher leurs vertus, comme les autres leurs vices. Cependant ils doivent éviter, en commençant, de se porter à des exercices trop élevés, ou de trop embrasser, ou de faire sans permission quelque chose de singulier; mais il leur faut monter des vertus moindres aux vertus plus sublimes, car *l'héritage exploité avec trop de hâte manquera à la fin de bénédiction*[1]. Qu'ils s'attachent donc à l'observance commune de l'ordre, et qu'ils s'appliquent à acquérir dans un degré élevé la perfection cachée dans l'observation du silence et dans les autres règlements sans se laisser détourner par l'exemple d'hommes légers, ni par le peu d'ordre de quelques frères négligents. La perfection la plus excellente pour un religieux consiste à observer parfaitement les choses communes de son ordre. Celui-là offense la religion qui en viole les règlements. Une partie qui ne peut convenir à son tout ne mérite point d'attirer les regards. Aussi l'homme constant et honnête a-t-il le plus grand soin de ne point devenir un violateur téméraire des coutumes de son ordre.

[1] Prov., 20.

Digitized by Google

Dans la nourriture et les diverses choses extérieures, il faut éviter tout ce qui sent la nouveauté ou la singularité. Mais avant tout, qu'ils prennent bien garde à ne point laisser l'orgueil se mêler en eux au bien commencé, à ne point se préférer aux autres ni à s'estimer quelque chose. Toutes nos actions périssent si elles ne sont confiées avec sollicitude à la garde de l'humilité[1].

Ils ne doivent pas non plus négliger la discipline dans les mouvements extérieurs. La discipline abaisse notre front, incline nos regards, règle notre visage, enchaîne nos yeux, réprime nos rires, modère notre langue, refrène notre gourmandise, calme notre colère et dirige notre démarche. Que notre regard soit donc modeste et simple, notre rire sans éclat, notre parole sans cri, notre démarche sans agitation. Que l'on évite de porter la tête haute ou découverte sans raison, de laisser ses mains sans retenue et ses vêtements en désordre. Que nos frères aiment non la bouffonnerie ou une politesse trop recherchée, mais une sainte simplicité, sans cependant sortir des règles de la modestie et de l'honnêteté. Qu'ils soient peu empressés à parler, qu'ils le fassent à voix basse, et, dans les réunions de la communauté ou en présence des anciens, qu'ils prennent à peine la parole s'ils n'y sont forcés ou si on ne les interroge. Qu'ils n'aiment point à disputer ni à se prononcer sur ce qu'ils ont entendu surtout en présence d'un ancien. Les insensés sont légers en toute leur personne et précipités

[1] Bern., ep. 117.

Digitized by Google

dans leurs paroles. Que nos frères, soit pendant le temps de leur probation, soit après leurs vœux, ne parlent point avec les étrangers sans en avoir obtenu la permission et sans avoir un autre frère pour témoin. Le commencement de la religion, c'est la mortification de la langue. *Quiconque se croit religieux et ne refrène pas sa langue, sa religion est vaine*[1].

Qu'ils rejettent comme un vol de recevoir ou de posséder la moindre chose, même une aiguille ou autre objet semblable, en secret et sans permission. Qu'ils méprisent, sans jamais se lasser, toute superfluité dans la nourriture, le vêtement, etc. Qu'ils s'attachent à la pauvreté et à une certaine épargne en tout ce qui regarde le corps. Qu'ils résistent avec courage et ferveur à toute coutume vicieuse et ne laissent jamais s'étendre tout ce qui sent la gourmandise. C'est à peine si en dehors des repas communs la nécessité elle-même doit les porter à manger ou à boire. Souvent ce qui semble nécessaire est un vice. Manger plus de deux fois le jour, c'est faire comme les enfants ou les animaux, et boire souvent en dehors des repas, c'est blesser ouvertement la tempérance et déshonorer la beauté de la religion. Où est la religion, où est la pauvreté, je le demande, si, pressé tantôt par la faim, tantôt par la soif, vous répondez à vos désirs, vous satisfaites votre appétit, sans savoir les contenir jusqu'à l'heure ordinaire? Si, forcé par la nécessité, vous buvez en dehors du temps voulu,

[1] Jac., 1.

Digitized by Google

ce doit être assis et en présence de votre compagnon, car il ne convient pas de le faire seul et en demeurant debout. Si plusieurs éprouvent un semblable besoin, ils boiront en même temps et en gardant le silence, ensuite ils se lèveront sans retard et rendront grâces à Dieu. C'est une chose tout-à-fait répréhensible de lier conversation en buvant, ou de demeurer longtemps dans une semblable action.

Que jamais nos frères ne se laissent aller à l'oisiveté, mais qu'ils s'appliquent en tout temps à la lecture, à l'oraison, à l'étude des rubriques, ou à d'autres choses non de leur choix, mais imposées par ordre du supérieur. Cependant ils doivent veiller à ne pas éteindre l'esprit de dévotion par les actions extérieures. Un frère vraiment pieux ne se livre jamais tout entier à la nourriture, tout entier au sommeil, tout entier aux occupations du dehors; mais, soit qu'il mange, soit qu'il fasse quelque autre chose, il roule toujours quelque sainte pensée en son cœur, il trouve toujours à récréer son esprit. S'il va se coucher, il confie auparavant à sa mémoire quelque pieuse sentence, il s'endort paisiblement avec elle; elle devient quelquefois un aliment aux rêves de la nuit; elle le reçoit à son réveil et le relie aux bonnes intentions de la veille. Avant de se mettre au lit, qu'il prie pendant quelque temps et demande pardon des offenses commises durant le jour; qu'il frappe sa poitrine et que, muni du signe de la croix, il recommande humblement son esprit à Dieu. Le matin, en s'éveillant, il se marquera de nouveau du signe

Digitized by Google

de la croix en offrant à Dieu quelques louanges. Si quelque pensée impure vient le frapper, qu'il se rappelle son Bien-Aimé étendu sur son lit de douleur et sa couche entière remuée dans l'infirmité de sa chair, et qu'il dise en son cœur : Mon Seigneur est suspendu à un gibet, et moi je me laisserais aller à la volupté ! Et ainsi, en invoquant le nom du Sauveur et en réitérant souvent cette invocation, il verra la tentation disparaître.

CHAPITRE III.

De la conduite à tenir envers le prochain.

[1] Hugues de Saint-Victor nous enseigne en ces mots de quelle manière il faut nous conduire envers le prochain : Nous devons aux supérieurs, dit-il, l'obéissance, la crainte, les services et la vénération. Nous devons garder avec nos égaux la paix et la concorde, les prévenir par des attentions empressées, des bienfaits et des témoignages d'honneur ; les considérer en toute action et en toute parole comme nos supérieurs ; si l'on est forcé de se mettre en avant en quelque affaire, éviter de commander ce qu'il faut faire, mais le montrer avec humilité et respect ; si au contraire, c'est à eux de marcher à notre tête, il faut leur obéir avec empressement et ferveur, comme si c'était pour nous un devoir impérieux. Avec nos inférieurs nous

[1] Inst. mon. ad nov., c. 5.

Digitized by Google

devons aimer à leur rendre service et à leur venir en aide, ne pas exiger d'eux des marques de respect, nous plaire en leur société et les considérer comme nos égaux. Nous devons être soumis aux supérieurs par crainte, dit encore le même auteur, obéir à nos égaux par charité, et nous égaler à nos inférieurs en ne nous élevant pas au-dessus d'eux. Que les frères vraiment pieux honorent donc leurs anciens comme leurs maîtres, qu'ils les aiment comme leurs pères. Ceux qui commandent dans le Seigneur méritent, selon l'Apôtre[1], d'être aimés davantage. Or, le respect sans l'amour est un respect servile, et l'amour sans respect est un amour puéril. C'est pourquoi, d'après la règle de saint Benoît[2], quand un ancien se présente, le religieux le plus jeune doit se lever et lui offrir un siége, et ensuite ne jamais se permettre de s'asseoir en sa présence sans sa permission. Mais c'est le temps de la profession ou le degré de l'office qui constitue l'ancienneté, quoique cependant l'âge doive être honoré, selon la loi du Seigneur, car il est écrit : *Levez-vous devant ceux qui ont les cheveux blancs et honorez la personne du vieillard*[3]. Cependant il faut du discernement selon le lieu et le temps, et ce discernement, sans affaiblir en rien notre respect, le modifie quelquefois. Il faut aussi avoir une mesure en toutes choses et ne pas tomber dans un excès blâmable, ni, sous prétexte de l'éviter, renoncer aux règles de l'humilité et des bonnes manières.

Nos frères doivent se soumettre sans réserve à

[1] I Tim., 5. — [2] Ben., c. 69. — [3] Lev., 19.

Digitized by Google

l'obéissance. Que l'homme intérieur soit donc soumis tout entier à Dieu, et l'homme extérieur tout entier au supérieur. Tout ce que le supérieur ou le maître des novices enjoint, qu'ils l'accomplissent avec empressement, en vrais enfants d'obéissance, comme si c'était l'ordre de Dieu lui-même. Qu'ils gardent inviolablement tout ce que le supérieur a établi, bien persuadés qu'il y a une espèce de sacrilége à le transgresser sciemment, et que ses ordonnances sont des ordonnances salutaires. La parfaite obéissance dans un commençant est avant tout sans examen, ou autrement elle ne s'occupe pas de discerner quelles choses lui sont imposées, pourquoi on les lui commande. Elle s'efforce uniquement d'exécuter avec fidélité et humilité les ordres des supérieurs. Un novice trop prudent et trop sage ne saurait demeurer long-temps dans sa cellule, ni persévérer dans l'ordre. Il doit se faire insensé pour devenir sage. On obéit en tout avec sûreté quand rien de contraire à la loi de Dieu n'est imposé. Que nos novices apprennent donc à briser leurs volontés et à les soumettre au jugement et à l'autorité d'autrui. « Aucun art ne s'apprend sans « un maître, dit un saint[1]. Je me propose donc, en « vous écrivant, de vous enseigner à ne pas vivre « selon votre volonté, mais dans un monastère sous « la discipline d'un seul supérieur et dans la société « de plusieurs frères. L'un sera pour vous un maître « dans l'humilité, un autre dans la patience; celui-ci « vous formera à garder le silence, celui-là à être

[1] Hier., epist. ad rust.

Digitized by Google

« plein de mansuétude. Ne faites point votre volonté ;
« soumettez-vous à celui dont l'autorité ne vous est
« point agréable ; venez à votre couche accablé de
« fatigue, prenez votre sommeil en marchant et
« levez-vous sans vous être reposé entièrement. »

Nos novices ne doivent cacher aucun de leurs actes au maître chargé de veiller sur eux, aller nulle part sans l'en avertir, même afin d'exécuter des ordres donnés par d'autres supérieurs. Pour les choses auxquelles il peut suffire par lui-même, sa permission suffit ; mais pour celles dont un inférieur est chargé, il n'est pas nécessaire de recourir à tout moment au maître des novices lui-même.

Que tous s'efforcent de se prévenir mutuellement par des marques d'honneur, par l'empressement à se rendre service et par le zèle à remplir au défaut les uns des autres les offices les plus humbles. Ainsi, soit au chœur, soit ailleurs, on ne doit pas, autant qu'on le peut, laisser dire aux anciens les petits versets, souffrir qu'ils allument les cierges, qu'ils tiennent les livres durant l'office. En se soumettant à tous les hommes à cause de Dieu, les religieux n'ont plus à considérer leur propre avantage, mais à embrasser ce qui est utile aux autres, à obéir volontiers et à se rendre agréable à tous selon l'étendue de leur pouvoir. De la sorte, au milieu de tant d'objets passagers dont la nécessité nous impose l'usage, la charité, qui demeure éternellement, brillera toujours de l'éclat le plus vif.

Dans toutes leurs actions, qu'ils agissent avec dili-

Digitized by Google

gence et une fidélité souveraine, comme des serviteurs de Dieu et non des hommes. Qu'ils ne regardent pas les autres frères plus anciens dans l'ordre comme devant être appliqués au travail au même degré qu'eux : ils doivent avoir d'eux-mêmes les plus humbles sentiments et croire pieusement que les anciens, en se reposant, sont plus agréables à Dieu qu'eux-mêmes par tous leurs travaux. Qu'ils rougissent de ne pas connaître ce que tout religieux doit savoir touchant ses divers offices, et qu'ils se hâtent d'apprendre en s'exerçant ce qu'ils ignorent. Qu'ils montrent surtout un empressement sans limites à servir la communauté. Si la lumière manque à l'église ou dans les salles, si la piscine n'a point d'eau, etc., ils doivent pourvoir à ces divers services. Qu'ils montrent une diligence pleine de ferveur à servir les frères qui viennent d'ailleurs, car il faut les recevoir comme des anges, ou plutôt comme Jésus-Christ lui-même s'il arrivait parmi nous. Et comme ces frères doivent, selon la coutume et les convenances de la vie religieuse, offrir leurs prières à Dieu avant de donner la paix à ceux de la maison, aussitôt qu'ils ont fini de prier, que nos novices aillent donc pieusement à leur rencontre afin de leur baiser les mains, surtout s'ils sont prêtres, et qu'ils fléchissent humblement le genou en leur présence. Ils n'appelleront point un frère simplement par son nom, et ne se permettront jamais de le tutoyer, à moins que l'usage du pays ne le veuille. Ils se garderont aussi de rien faire qui puisse être un sujet de peine à aucun ; mais ils disposeront tout ce

Digitized by Google

qu'ils jugent nécessaire et utile avec piété et charité. Qu'y a-t-il de plus avantageux que la concorde, de meilleur et de plus précieux que la charité? C'est une chose glorieuse, c'est l'indice principal d'une âme généreuse et d'une bonne conscience, que de garder la paix avec ses frères, d'être soigneusement attentif à ne donner aucune occasion de scandale, et de regretter vivement d'avoir fait de la peine à son compagnon, même sans le vouloir. Si donc nos novices savent que quelque frère est ému tant soit peu contre eux, qu'ils n'aient point de repos qu'ils n'aient fait leurs efforts pour l'apaiser par une humble satisfaction.

Lorsqu'ils vont parmi les étrangers, que la modestie de la discipline brille dans leurs paroles, leur démarche et leurs vêtements. Ils doivent parler brièvement et en peu de mots; avoir la tête décemment couverte, les mains cachées; éviter d'embrasser leurs parents les plus proches, et fuir jusqu'au moindre contact des mains avec toutes les personnes du sexe sans exception. Ils doivent également faire sans retard quelque prière spéciale pour les personnes qui se sont recommandées à eux dans les maisons d'où ils sortent, ou sur le chemin. Qu'ils s'empressent de soulager aussi le plus tôt possible leurs frères morts, quand ils apprennent qu'ils ont quitté ce monde, et qu'ils ne négligent sous aucun prétexte de leur payer au moins la dette dont ils leur sont redevables, car on ne saurait négliger de telles choses sans s'exposer au péché.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

De la garde des choses.

Les novices doivent conserver proprement et convenablement les choses dont la garde leur est confiée et surtout les livres. Ils éviteront de porter dessus leurs mains nues, car, malgré leur propreté, la transpiration pourrait aisément gâter et salir ces livres. Il est tout-à-fait inconvenant d'imprimer ses doigts sur les marges d'un livre, de les y tenir placés ou de mettre dessus sa chandelle en lisant. Qu'on ait soin de placer un linge sous ses doigts, si on le peut. Au reste, qu'ils veillent à toucher si soigneusement et si doucement les livres, qu'ils ne paraissent pas s'en être servi. Qu'ils ne tiennent pas un livre inutilement ouvert et ne le laissent pas par négligence en cet état. Si les couvertures se sont retirées par trop d'effort, ils auront soin de les rapprocher en serrant le livre. C'est le bruit fait par ce livre en le refermant qui indique qu'on l'a traité sans ménagement. Or, celui qui néglige de conserver les livres est indigne d'en posséder aucun. Certains hommes peu soigneux ont coutume de laisser avec indifférence leurs doigts se reposer sur les livres, leurs vêtements et surtout leurs manches trainer dans la saleté, la poussière et sur ce qu'ils touchent. C'est à peine s'ils savent tenir

Digitized by Google

éloignées des aliments de leurs compagnons, de l'autel, des linges mêmes du calice les parties de leurs habits les plus exposées à la malpropreté. Ceux qui se plaisent en de telles négligences, accusent de vaine recherche la garde de la propreté, et s'efforcent de colorer de l'extérieur de la vertu le vice de leur insouciance. Mais de pareilles choses répugnent à un homme bien élevé. Celui qui aime la propreté trouve ses délices en tout ce qui est conforme à l'honnêteté.

CHAPITRE V.

Des progrès et du relâchement des novices, ou autrement de la différence existant entre ceux qui embrassent la vie religieuse.

Nous avons maintenant à considérer les différences qui se trouvent entre les hommes désireux d'embrasser la vie religieuse. Les uns sont traitables, simples, dévots et timorés. Rien ne leur est cher comme Jésus-Christ. Ils lui sacrifient leur volonté propre; ils s'empressent de grand cœur d'obéir au moindre signe, ils préviennent même le désir. Ils sont prêts à souffrir courageusement pour Jésus-Christ toutes sortes de peines. Pleins de sollicitude pour l'innocente pureté de leur âme, ils ne négligent pas de la purifier par une confession sincère et une oraison assidue. Ils sont humbles et disciplinés dans leurs rapports extérieurs, et ils s'appliquent à se montrer aimables et officieux

Digitized by Google

en toutes choses : ils savent que se faire aimer à cause de Dieu, c'est exercer la charité. De tels hommes sont les enfants du Très-Haut, les rejetons fidèles d'une religion sainte, la joie des frères, la consolation de leurs compagnons, la gloire de leurs maîtres; car *la gloire d'un père est un enfant sage*[1].

D'autres, au contraire, sont entêtés, incapables de se soumettre à la discipline, ignorant la mansuétude, tièdes, curieux et superbes. Ils n'ont point goûté combien le Seigneur est doux[2]. Ils ont déposé l'habit et non les affections du siècle : ils lui demeurent fidèles dans leurs actes, leurs paroles, leurs mouvements, l'attachement à leur volonté propre; et chose qui surpasse tout prodige, vous trouvez en eux un homme du monde sous l'habit religieux. Ils sont des enfants d'incrédulité, des plantes sauvages, des fruits inutiles et sans saveur, le fardeau et le scandale de leurs frères, leur affliction à eux-mêmes et la honte de leurs maîtres. En eux s'accomplit cette parole : *L'insensé est une cause de douleur pour son père;* et cette autre : *L'enfant indiscipliné couvre son père de confusion*[3].

Il nous faut donner quelques indices de la tiédeur, de la curiosité et de l'orgueil, afin que, connaissant ces défauts, on puisse les éviter, car vous marchez avec plus de prudence dans le bien quand le mal est exposé à vos regards. Le religieux tiède ne comprend pas combien les paroles inutiles, et les vaines pensées sont nuisibles. Il évite les fautes les plus considérables

[1] Prov., 10. — [2] Ps. 33. — [3] Eccl., 22.

Digitized by Google

et regarde toutes les autres comme à peine dignes d'un léger reproche. Son cœur est sans vertu, et il n'a pas même conscience des offenses dont il se rend coupable. Il ignore la crainte des enfants, et il traite d'insensés et de superstitieux les hommes timorés et zélés pour conserver la pureté de leur âme. S'il vient à s'éveiller de cette torpeur, alors il redoute comme des crimes horribles et atroces les choses qu'il regardait d'abord comme légères. L'homme vide et tiède tient peu de compte de la grâce, des tentations moins graves, de la discipline, des actes extérieurs et de tout ce que la perfection de la vertu rend cher; il juge cela trop difficile ou superflu, et il traite ironiquement de docteur parfait à l'excès celui qui enseigne des choses aussi pénibles à sa paresse. En effet, l'insensé se moque des avis de son père et l'instruction est pour lui comme une chaîne enlacée à ses pieds. L'homme animal ne comprend pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu[1].

L'homme tiède à son entrée en religion est relâché dans sa conduite; il ne fait aucun cas des convenances publiques ni des avis de ses maîtres; il agit avec langueur dans les choses de Dieu. S'il entrepend quelque bien, il le conduit avec peine à bonne fin; il arrive tard à l'office et aux autres exercices de la communauté. Il aime les repas; un travail même léger lui pèse; il se croit aisément malade ou au moins fatigué, et s'aimant d'un amour tout charnel, il n'a de goût que pour ce qui tient à la chair et il le poursuit avec

[1] Eccl., 21. — I Cor., 2.

Digitized by Google

ardeur. Toujours attentif à considérer les défauts des autres et non leurs vertus, s'il découvre en eux quelque action accomplie d'une manière moins parfaite ou avec négligence, il s'en sert comme d'un exemple pour cacher sa tiédeur. Ses confessions se font par manière d'acquit et sans dévotion; chez lui la componction est rare et de courte durée; l'oraison lui est insipide, il n'y apporte aucune attention; ses lectures sont superficielles et sans profit; c'est à peine s'il accomplit quelque acte d'obéissance, et il le fait avec ennui et sans amour. Cette tiédeur en se consacrant au service de Dieu en a replongé beaucoup dans leurs premiers désordres; elle les a retranchés du corps où ils devaient puiser la vie, car la bouche du Seigneur finit quelquefois par les rejeter[1].

Le novice porté à la curiosité s'inquiète de choses sans importance pour lui; il néglige celles qui lui sont nécessaires, et s'oubliant lui-même, il considère, il observe et examine attentivement ce qui lui est étranger. S'il entend une parole, le voilà plein d'anxiété et impatient de savoir ce dont il s'agit, et laissant de côté toute honnêteté, il le demande sans rougir à des personnes souvent peu disposées à le renseigner et même désireuses de cacher ce qu'elles savent. Il se glisse aux lieux où il lui est défendu d'aller, il se mêle à l'assemblée des frères et à leurs entretiens sans y être appelé. Vous le croyez absent et il est à vos côtés, à vos oreilles; vous ne sauriez lui cacher les choses que vous voudriez tenir secrètes. Il observe les recoins

[1] Apoc., 3.

Digitized by Google

de la maison et les parcourt d'un œil inquiet ; il s'attache à tout ce qu'il rencontre. Il assiége les passages fréquentés et se réjouit de l'arrivée des frères du dehors et des étrangers. Il est appliqué tout entier à apprendre et à rapporter les bruits et les discours du monde. Il ne saurait s'empêcher de s'occuper activement de choses dont le soin ne lui est pas confié. Trouve-t-il une lettre ouverte, il ne rougit pas d'y jeter les yeux, et cependant nul ne peut licitement, si ce n'est le supérieur, lire de telles lettres ou les montrer aux autres. Ensuite, beaucoup d'apparât en chaque chose et un soin superflu annoncent encore la curiosité.

[1] Saint Prosper nous décrit ainsi les signes de l'orgueil : Je fais connaître en pleurant, dit-il, ceux qui, déjà convertis au Seigneur, sont en secret les esclaves de l'orgueil. Ces hommes n'observent point les commandements des anciens ; mais ils se font eux-mêmes les juges de leurs propres négligences. Si vous les reprenez, ils se révoltent insolemment ou se laissent aller au murmure. Ils blâment et tournent en dérision la simplicité des frères vraiment vertueux ; ils affectent avec impudence de se préférer aux meilleurs religieux de l'ordre ; ils s'attachent plus à ce qui flatte leur amour-propre qu'à de bonnes actions ; ils méprisent dans leur orgueil les frères moins avancés en âge et ne croient pas qu'on puisse les comparer à eux. Leur obéissance est sans respect, leurs discours sans modestie, toute leur conduite sans discipline. Ils sont opiniâtres en leurs desseins, pleins

[1] De vit. cont., lib. 3.

Digitized by Google

de dureté en leur cœur et de jactance en leurs paroles. Leur humilité est hypocrite, leur badinage amer et sanglant, leur soumission impatiente. Ils vous écoutent avec un front audacieux, ils vous parlent avec éclat, ils reçoivent vos observations avec dédain, et leur rire est dissolu et effréné. Tels sont les indices d'un orgueil qui grandit. Le superbe se conforme à toutes les impulsions de sa volonté propre; il ne cherche pas à se soumettre aux autres, mais à soumettre les autres à ses caprices. Il croit facilement à une injure et se montre incapable de la supporter, quoique très-prompt lui-même à humilier ses frères. S'estimant quelque chose de considérable, il dédaigne de témoigner la moindre déférence à ses compagnons. Il a honte d'obéir aux lois et de reconnaître ses fautes. Il ne sait point se conduire selon les règles de l'ordre, et cependant il est à ses yeux un homme sage et parfait. Il n'écoute qu'avec dépit les enseignements des autres, surtout s'ils sont contraires à sa manière de voir. Reprenez-le, il se fâche et regarde vos avertissements comme appuyés sur un motif frivole et insuffisant; ou bien encore il trouve à redire à la façon dont vous les lui donnez, et, si vous essayez de lui persuader quelque chose, il vous montre que la manière de donner des avis est un art dont vous devez commencer à vous instruire, et que les avis eux-mêmes exigent une étude de votre part. Il s'environne d'épines, comme un hérisson, et vous êtes incapables de le saisir soit par l'évidence irréfragable de la raison, soit par la puissance de l'autorité.

Digitized by Google

Il devient donc difficile à se soumettre et impatient de toute correction; il va même quelquefois jusqu'à ne plus se croire un disciple et jusqu'à refuser d'écouter le maître aux soins duquel il a été confié.

Que les serviteurs de Dieu aient donc horreur de pareilles choses comme d'une peste mortelle et se donnent sans réserve au Seigneur, selon cette parole du Deutéronome : *Vous serez parfait et sans tache avec le Seigneur votre Dieu*[1]. Malheur au cœur double et au pécheur qui marche sur la terre par deux voies[2]. Cependant si, après avoir attendu et averti assez long-temps un novice, il néglige de corriger sa conduite et de prendre un genre de vie conforme à la religion, surtout s'il se montre rebelle et querelleur, on ne doit pas l'admettre à la profession[3]. Si celui qui est infidèle veut s'en aller, qu'il s'en aille, et qu'une brebis malade ne vienne pas gâter tout le troupeau en y portant une contagion mortelle. L'homme pervers et insolent est un fardeau et une ruine pour l'ordre où il est reçu.

[1] Deut., 18. — [2] Eccl., 2. — [3] I Cor., 17.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

De ceux qui sont nouvellement admis en l'ordre.

Que les frères admis à la profession apportent le plus grand soin à ne point décroître[1]. Les hommes parfaits doivent arrêter sur eux-mêmes un regard pénétrant et subtil, s'ils ne veulent jamais se souiller dans leurs actes ou dans leurs pensées. Lorsqu'on néglige les petites choses, on se laisse entraîner peu à peu, et bientôt on ne craint plus de commettre les fautes les plus considérables. Le religieux prudent ne rejette pas les enseignements reçus au jour de son épreuve; il ne laisse pas de côté celui qui l'a formé, comme si déjà il se suffisait à lui-même. Le novice a besoin d'un directeur; le nouveau religieux en a besoin également. Le religieux vain et hypocrite, à peine échappé à la tutelle du maître des novices, devient insolent; il lève le front, le voilà présomptueux et plein d'audace, et comme une génisse emportée, il s'éloigne des sentiers où il avait d'abord appris à marcher. Bientôt l'oraison cesse, la dévotion s'attiédit, la confession des péchés est négligée; vous croiriez qu'il s'est oublié lui-même et qu'il ne comme plus aucune faute. Il se confesse, il est vrai, de temps

[1] Greg., hom. 9 in Ezech.

Digitized by Google

à autre, afin de paraître pur au milieu de ses négligences, bien qu'il ne le soit pas : il avale le péché, et l'oubli l'en absout. Ses offenses se multiplient alors que l'on ne s'en occupe pas; ainsi multipliées, il devient impossible de les discerner et de les corriger, car la multitude des péchés empêche de les voir. L'homme paresseux est donc plein de vice alors surtout qu'il ne connaît pas ses défauts. *La fille insensée,* dit le Sage, *ira en s'affaiblissant; mais le sentier des justes est comme une lumière brillante qui s'avance et qui croît jusqu'à un jour parfait*[1]. Que les nouveaux religieux fassent profession de croître de plus en plus et rejettent la présomption. Ils s'animeront à marcher ainsi par une pratique persévérante et courageuse de la pauvreté et de l'humilité, par le mépris des soins terrestres, l'exercice de la charité, et, ce qui renferme tout, par une vigilance soigneuse à bien s'examiner.

La vertu souveraine d'un religieux, c'est l'humilité. C'est elle qui le guérit, le perfectionne et le garde. Sans l'humilité on ne saurait acquérir aucune vertu ni conserver aucune perfection. Elle est le fondement véritable et solide des vertus. Si elle vient à s'ébranler, toutes nos autres vertus tombent en ruine[2]. Comme l'humiliation est la voie qui conduit à l'humilité, que les religieux ne rougissent donc pas d'embrasser des pratiques humiliantes; qu'ils ne repoussent pas aisément les offices de l'humilité; qu'ils ne cherchent pas à relever par leurs éloges les emplois dont ils sont chargés.

[1] Eccl., 12. — Prov., 4. — [2] Bern., epist. 87.

Digitized by Google

Que toute audace présomptueuse soit bannie de leur cœur. Toujours pleins de déférence pour les religieux plus anciens dans l'ordre, ils doivent se regarder vis-à-vis d'eux comme des jeunes gens et des novices. Qu'ils évitent également de se porter vers les choses extérieures ou à des offices d'honneur. Une élévation trop hâtée en a empêché beaucoup d'avancer dans la vertu en les jetant dans le péché d'orgueil. Ceux qui abandonnent le monde, dit un saint[1], ne doivent point s'adonner aux offices du dehors s'ils ne se sont affermis long-temps par l'humilité dans le mépris du monde. Et comme la tentation des jeunes religieux ou de ceux qui sont nouveaux est de s'enorgueillir facilement, de ne savoir point garder au moins la juste mesure de l'humilité, de dépasser les bornes de leur emploi si on leur en a confié quelqu'un, de s'exalter aisément pour les choses les plus minimes, il leur faut donc exercer en tous ces points une vigilance attentive sur eux-mêmes. On ne saurait véritablement se glorifier du témoignage intime de sa conscience, si l'on ne méprise parfaitement la gloriole extérieure de ce monde[2].

Que la pauvreté leur soit chère en tout s'ils ne veulent de nouveau se charger de fardeaux, soit en livres, soit en d'autres choses. Le parfait renoncement aux choses de la terre rend l'âme exempte de toute sollicitude et conserve les cœurs à l'abri de toute souillure. Nul n'est plus agile à suivre Jésus-Christ que celui qui n'a rien. S'ils manquent de quelque chose, qu'ils

[1] Greg., mor., l. 8, c. 33. — [2] Bern., epist. 42.

Digitized by Google

sachent s'épargner. La pauvreté nous enrichit par-dessus tous les biens. Il faut s'y attacher pour la nourriture et surtout pour ce qui tient aux commodités de la chair. Il est indigne d'une pauvreté vraiment évangélique de se plaire en des superfluités, de s'adonner au luxe et, alors qu'on ne peut être riche, de soupirer après l'abondance et de ne savoir souffrir les privations.

Ils doivent aussi éviter les familiarités inutiles. Soyez bon envers tous, a dit quelqu'un[1], flatteur pour personne, familier à bien peu, et juste sans acception. Trois choses, ajoute un saint, conviennent à chaque religieux : parler peu, avoir peu d'amis trop intimes et prier beaucoup. Où il y a de tels amis en grand nombre, il y a beaucoup de paroles, beaucoup d'entretiens particuliers. Si vous voulez avoir un ami intime, choisissez celui que l'âge, la bonne conduite, la discrétion et l'honnêteté vous désignent et vous rendent recommandable. L'amitié bien réglée n'est ni flatteuse, ni impudente, ni puérile; mais elle unit une certaine sévérité à une sainte familiarité; la rectitude de la justice l'accompagne, et jamais elle ne favorisera le vice ni ne blessera le prochain pour complaire à son ami. *Gardez-vous,* dit le Sage, *de devenir ennemi de votre prochain à cause de votre ami*[2]. L'intimité avec les séculiers est une chose indiscrète et trouble de bien des manières le repos des religieux. Qu'ils n'acquièrent point par des présents la faveur de qui que ce soit. Si, forcés par une raison grave,

[1] Sen., de virt., l. 4. — [2] Eccl., 6.

Digitized by Google

ils font quelque don après en avoir obtenu d'abord la permission, il faut que l'honnêteté de la chose et la bassesse du prix y fasse reconnaître le présent d'un religieux et d'un pauvre. Qu'ils évitent de fréquenter leurs parents et de se mêler aux soins du dehors ; mais que plutôt, pénétrés en tout temps de la pensée de leur salut, ils s'adonnent à la pénitence. Leur profession doit toujours être présente à leur esprit et leur rappeler sans cesse pourquoi ils sont venus. Qu'ils pèsent bien ces paroles de saint Grégoire[1] : On en voit souvent plusieurs, dit-il, abandonner les sentiers d'une perversité évidente et revêtir un habit de sainteté ; mais bientôt après avoir fait les premiers pas dans le chemin d'une bonne vie, ils oublient ce qu'ils ont été et négligent de se punir par la pénitence de leurs anciennes iniquités. Ils désirent recevoir des louanges pour ces commencements de justice ; ils aspirent même à commander ceux qui sont meilleurs qu'eux. Occupés d'une multitude de choses, rendus pires par leurs occupations elles-mêmes, non-seulement ils ne déplorent pas les fautes dont ils ont été coupables, mais ils en commettent encore de bien dignes d'être pleurées. *Celui qui s'est enrôlé au service de Dieu,* dit saint Paul, *ne s'embarrasse point dans les affaires séculières, pour ne s'occuper qu'à plaire à celui à qui il s'est donné*[2]. Ainsi, plus un homme s'éloigne des soins et des conversations de la terre, plus Dieu s'approche de lui et s'unit à lui.

Il faut éviter aussi les entretiens avec les personnes

[1] Mor., l. 8, c. 22. — [2] II Tim., 2.

Digitized by Google

d'un sexe différent : celui-là ne peut demeurer de tout son cœur avec Dieu qui se plaît à de tels entretiens. — Que les nouveaux religieux aiment à remplir les devoirs de la charité : la charité toujours observée rend les autres nos débiteurs en tout temps. Comment en refuser les services à nos amis, quand nous les devons même à nos ennemis? Après avoir vaqué à l'oraison ou à l'étude, ils se lèveront donc pour servir leurs frères, si cela est nécessaire, pour aider ceux qui sont appliqués aux divers emplois, tantôt l'un, tantôt l'autre, selon leurs besoins, mais en observant toujours les règles de la discrétion. De la sorte, après avoir travaillé de leurs mains pour leur propre compte, selon l'exemple et l'enseignement de l'Apôtre[1], ils s'exerceront en tout temps aux œuvres de la charité en prenant part encore, s'il est possible, aux travaux corporels de leurs frères; et ainsi ils ne donneront pas à leur corps l'aliment qu'il réclame sans l'avoir gagné d'abord à la sueur de leur front. Cette sainte habitude les maintiendra dans l'humilité; elle les affermira dans la charité fraternelle et en toute perfection. Ceux qui se livrent aux travaux communs et sont comme les soutiens des autres par leurs services empressés, sont dignes d'être soutenus aussi en leur corps et en leur âme par les soins de leurs frères. C'est justement que tous prient pour les hommes qui travaillent pour la communauté[2]. Marthe doit participer aux biens spirituels avec Marie : elles sont sœurs; l'une descend pour combattre, l'autre veille à la garde

[1] I Thess., 4. — [2] Luc., 10.

Digitized by Google

des bagages. Il est donc juste qu'elles partagent également les dépouilles. Ceux qui nous servent corporellement, obtiennent avec raison une part selon leurs besoins dans nos œuvres spirituelles. Que personne ne préfère les œuvres qui le concernent aux œuvres de la communauté. La charité ne cherche pas ses propres intérêts; elle préfère les choses communes aux choses particulières, et non les choses particulières aux choses communes.

Enfin, il faut en tout et avant tout veiller attentivement à bien considérer notre fin et quelle direction nous devons prendre pour y arriver. La fin de notre profession, c'est le royaume de Dieu ou plutôt Dieu lui-même. La direction à suivre, c'est la pureté de l'âme; elle nous y fait parvenir d'une manière plus assurée que tout le reste. Il faut donc s'attacher à ces deux choses, car il est nécessaire d'examiner où l'on va et à quoi l'on s'attache principalement. Celui qui ne s'attache à rien de spécial, change nécessairement à chaque heure et à chaque moment selon ses diverses actions, et son cœur demeure semblable aux choses qui viennent de le frapper. Ainsi plusieurs religieux ont méprisé pour Jésus-Christ les biens les plus considérables; et cependant ils conservent de l'attache à des riens, et on les voit s'émouvoir pour une écritoire, une plume, une aiguille et autres bagatelles semblables. Ils s'irritent aisément et s'emportent comme des hommes dépourvus de la charité apostolique. S'ils tenaient bien leurs regards fixés sur la beauté d'un cœur pur, jamais ils ne consentiraient à perdre pour

Digitized by Google

des misères un bien auquel ils seraient disposés à sacrifier les objets les plus précieux et les plus chers; ils aimeraient mieux tout rejeter sans réserve. Ainsi l'on voit que la perfection ne suit pas immédiatement le renoncement aux biens et aux dignités, quand on n'a pas cette charité dont l'Apôtre nous décrit les qualités et qui se résume en la pureté du cœur[1]. Qu'est-ce, en effet, que d'être sans jalousie, de ne point s'enfler d'orgueil, de ne point se laisser emporter à la colère, etc, sinon offrir à Dieu un cœur parfait et sans tache et le conserver à l'abri de tous les troubles de la terre? On doit donc s'attacher de toutes ses forces aux choses propres à nous faire atteindre cette pureté, et repousser comme pernicieuses et nuisibles celles qui peuvent l'affaiblir en nous, quelle que soit leur nécessité ou leur utilité. Sans une voie pour nous conduire, les fatigues du voyage deviennent inutiles. Une humilité parfaite et le détachement des objets terrestres produisent et conservent par-dessus tout cette parole en nous.

Enfin une âme pure aime à goûter Dieu fréquemment dans une oraison fervente, et en le goûtant elle montre aux hommes combien le Seigneur est doux; elle s'enivre de son amour et se porte sans réserve à le considérer; elle s'élance vers lui de toute l'ardeur de son désir; pour elle rien n'est agréable, rien n'est délicieux en cette vie comme de voir et de reconnaître que le Seigneur est son Dieu; et c'est là en effet la partie principale de la méditation. L'âme ainsi im-

[1] I Cor., 13.

Digitized by Google

pressionnée saisit, embrasse, étreint et possède; elle s'écrie : *Je l'ai en mon pouvoir et je ne le laisserai point aller*[1]. La pureté est donc la voie royale qui nous conduit aux embrassements de l'époux, et nous fait parvenir enfin à la patrie. Par elle les vrais Israélites, appuyés sur les ailes infatigables de leur désir, s'avancent de vertu en vertu jusqu'à ce qu'il leur soit donné de voir le Dieu des dieux dans Sion. Ils aiment Jésus-Christ par-dessus tout, et ils ne sauraient durant cette vie rien préférer à celui qui doit être leur récompense dans le ciel.

Et maintenant qu'il me soit permis à moi, homme imparfait et ignorant qui, par obéissance, ai rassemblé ces divers enseignements pour l'instruction des simples; à moi, pauvre peintre couvert de souillures, qui ai osé représenter l'homme dans toute sa beauté, qu'il me soit permis de conjurer et de supplier mes frères, au nom du Seigneur, de vouloir bien me considérer sinon comme bien utile à leur avancement, au moins comme rempli de bienveillance à leur égard, et de se souvenir en leurs prières d'un pécheur comme moi. Leurs supplications m'aideront à obtenir le pardon de mes offenses et à mériter d'entrer avec eux dans ce lieu où le Seigneur fait éclater sa puissance. Le Dieu des miséricordes m'accordera lui-même cette faveur, lui à qui est l'honneur et la gloire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Cant., 3.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

Digitized by Google

TABLE

DU CINQUIÈME VOLUME.

LÉGENDE DE SAINT FRANÇOIS.

Pag.

PRÉFACE v

PROLOGUE 1

CHAPITRE PREMIER. Vie de François dans le siècle 6

CHAPITRE II. François se convertit parfaitement à Dieu et répare trois églises 12

CHAPITRE III. De l'institution de l'ordre des Frères mineurs, et de l'approbation de la règle 21

CHAPITRE IV. Progrès de l'ordre sous la direction de François et confirmation de sa règle déjà approuvée 31

CHAPITRE V. De l'austérité de la vie du saint, et comment les créatures lui étaient un sujet de consolation 43

CHAPITRE VI. De l'humilité et de l'obéissance de François, et de la condescendance du Ciel à ses moindres désirs . . 55

CHAPITRE VII. De l'amour de François pour la pauvreté, et de la manière admirable avec laquelle il subvenait aux besoins des autres 67

CHAPITRE VIII. De la tendre piété de François, et comment les êtres privés de raison semblaient entraînés à l'aimer . . 79

CHAPITRE IX. Ardeur de la charité de François, et de son désir du martyre 93

CHAPITRE X. De l'application de François à la prière, et de la sublimité de son oraison 103

CHAPITRE XI. De l'intelligence des saintes Ecritures et de l'esprit de prophétie chez François 111

CHAPITRE XII. De l'efficacité de la prédication et du don des miracles chez François 123

CHAPITRE XIII. Des stigmates sacrés 135

CHAPITRE XIV. De la patience de François dans les souffrances, et de sa mort 146

CHAPITRE XV. De la canonisation de François, et de la translation de son corps 152

Digitized by Google

EXPOSITION DE LA RÈGLE DES FRÈRES MINEURS.

Pag.
Confirmation de la règle. 159
Exposition de la confirmation de la règle. . . . . *Ib.*
Chapitre premier. Au nom du Seigneur commencent la règle et la vie des Frères mineurs. 164
Chapitre II. De ceux qui veulent embrasser ce genre de vie. — Comment il faut les recevoir. 176
Chapitre III. De l'office divin, du jeûne, et comment les frères doivent aller par le monde. 200
Chapitre IV. Que les frères ne doivent recevoir aucun argent. 213
Chapitre V. De la manière de travailler. 231
Chapitre VI. Que les frères ne doivent rien s'approprier, et ensuite de la demande de l'aumône et des frères malades. 235
Chapitre VII. De la pénitence à imposer aux frères coupables. 251
Chapitre VIII. De l'élection du ministre général de l'ordre et du chapitre de la Pentecôte. 254
Chapitre IX. Des prédicateurs. 257
Chapitre X. De l'admonition et de la correction des frères. 267
Chapitre XI. Que les frères ne doivent point entrer dans les monastères des religieuses. 278
Chapitre XII. De ceux qui vont chez les Sarrasins et les infidèles. 281
Continuation de la confirmation de la règle. 285

RÉPONSES A DIVERSES QUESTIONS TOUCHANT LA RÈGLE DE SAINT FRANÇOIS.

Préface. 287
Question première. Pourquoi tant d'ordres saints et approuvés existant déjà dans le monde, saint François a voulu établir une règle nouvelle. 290
Question II. Pourquoi les frères mineurs prêchent au peuple et entendent les confessions, alors qu'ils n'ont point la charge ordinaire des âmes. 292

Digitized by Google

Pag.

QUESTION III. Pourquoi les frères mineurs s'appliquent à l'étude des lettres. 295

QUESTION IV. Pourquoi les frères mineurs n'ont rien de propre ni en particulier ni en commun. 297

QUESTION V. Pourquoi les frères mineurs ne demeurent pas dans la solitude. 299

QUESTION VI. Pourquoi les frères mineurs ont de grands couvents. 301

QUESTION VII. Pourquoi les frères mineurs recueillent et conservent plus qu'il ne faut pour la nourriture d'un seul jour. 306

QUESTION VIII. Pourquoi les frères mineurs demandent plus aujourd'hui qu'autrefois. 308

QUESTION IX. Quelle est la cause de cette impatience à supporter la misère dont il vient d'être parlé dans la réponse précédente. 311

QUESTION X. Pourquoi tous les hommes ne sont pas reçus indistinctement dans l'ordre. 315

QUESTION XI. Pourquoi les frères mineurs ne se livrent pas au travail des mains pour gagner leur vie. 317

QUESTION XII. Si l'on peut passer d'une religion quelconque à la religion de saint François. 318

QUESTION XIII. Si après avoir fait profession dans l'ordre de saint François, on peut en sortir et passer à un autre. . . 319

QUESTION XIV. S'il est permis à l'ordre des Frères mineurs de chasser quelqu'un pour ses fautes ; et si celui qui est sorti, venant à se repentir, demande à être reçu de nouveau, on peut le refuser. 320

QUESTION XV. Si l'on doit recevoir dans l'ordre de saint François tous ceux qui s'y présentent. 326

QUESTION XVI. Pourquoi en religion il y a des hommes de mœurs dépravées. 327

QUESTION XVII. Pourquoi tous les hommes d'une vie irrégulière ne sont pas chassés de l'ordre. 330

QUESTION XVIII. A quels signes une religion est reconnue bonne et peut être jugée meilleure qu'une autre. 332

Digitized by Google

Pag.

QUESTION XIX. Pour quelles causes les ordres s'affaiblissent dans la vie religieuse, alors qu'ils semblent faire des progrès en certaines choses purement extérieures. . . . 334
QUESTION XX. Pourquoi il y a quelquefois des dissensions parmi les religieux. 340
QUESTION XXI. Quelles actions les religieux doivent cacher. 343
QUESTION XXII. Pourquoi les religieux de saint François s'asseyent à la table des riches. 346
QUESTION XXIII. Pourquoi les religieux rendent plus d'honneurs aux riches qu'aux pauvres. 348
QUESTION XXIV. Comment les frères mineurs peuvent posséder des maisons, des jardins, des livres, etc. 350
QUESTION XXV. Si les frères mineurs transgressent leur règle en faisant recevoir et garder par d'autres l'argent qui leur est offert en aumône. 352
QUESTION XXVI. Si les frères mineurs peuvent recevoir l'aumône de ceux qui ramassent d'une manière injuste. . . . 355

ALPHABET DES RELIGIEUX. 357
AUTRE ALPHABET POUR LES NOUVEAUX RELIGIEUX. 364

CONFÉRENCES.

PREMIÈRE CONFÉRENCE. Sur l'incarnation du Verbe. 366
DEUXIÈME CONFÉRENCE. De la crainte du Seigneur. 370
TROISIÈME CONFÉRENCE. De l'obéissance. 372
QUATRIÈME CONFÉRENCE. De la modestie. 373
CINQUIÈME CONFÉRENCE. Sur le silence. 374
SIXIÈME CONFÉRENCE. Sur la dévotion. 376
SEPTIÈME CONFÉRENCE. De la diligence. 378
HUITIÈME CONFÉRENCE. De la discipline. 379

LE MIROIR DE LA DISCIPLINE.

PREMIÈRE PARTIE. — DES CHOSES PRÉPARATOIRES A LA DISCIPLINE.

PROLOGUE. 381
CHAPITRE PREMIER. Du dépouillement du vieil homme. 385
CHAPITRE II. De la constance et de la vigilance de l'âme contre les tentations du démon. 386

Digitized by Google

Pag.

CHAPITRE III. Comment l'humilité est nécessaire pour embrasser la discipline. 390
CHAPITRE IV. De l'enchaînement de la volonté propre. . . . 391
CHAPITRE V. De la présomption tant intérieure qu'extérieure. 400
CHAPITRE VI. Du manque de respect. 406
CHAPITRE VII. De la discipline en général. 415
CHAPITRE VIII. De la discipline en particulier. 418
CHAPITRE IX. De la discipline touchant la confession privée. *Ib.*
CHAPITRE X. De la discipline touchant la confession publique. 421
CHAPITRE XI. De la discipline quant à l'accomplissement du bien. 424
CHAPITRE XII. De la discipline en tant qu'elle forme notre cœur, et d'abord de l'oraison. 425
CHAPITRE XIII. De la lecture. 429
CHAPITRE XIV. De l'office divin en général. 431
CHAPITRE XV. De la discipline à observer au chœur. 432
CHAPITRE XVI. De la discipline hors du chœur. 440
CHAPITRE XVII. Des soins à apporter au service de l'autel. 444
CHAPITRE XVIII. De la discipline dans les choses corporelles. 453
CHAPITRE XIX. De la discipline dans le maintien du corps. . 454
CHAPITRE XX. De la discipline dans les paroles. 456
CHAPITRE XXI. De la discipline dans le manger. 462
CHAPITRE XXII. De la discipline dans les travaux manuels. . 470
CHAPITRE XXIII. De la discipline dans le marcher. 476
CHAPITRE XXIV. De la discipline dans les divers offices des membres. 480
CHAPITRE XXV. De la discipline dans le vêtement. 483
CHAPITRE XXVI. De la discipline à observer parmi les frères dans les endroits communs. 488
CHAPITRE XXVII. Comment on doit vivre au milieu des personnes du siècle. 491
CHAPITRE XXVIII. Comment doivent vivre les religieux en voyage. 492
CHAPITRE XXIX. Comment il faut se comporter dans les églises des séculiers. 496
CHAPITRE XXX. De la discipline à observer dans les hospices. 500
CHAPITRE XXXI. De la discipline dans les conversations avec les séculiers. 506

Digitized by Google

Pag

CHAPITRE XXXII. De la discipline dans les repas avec les personnes du monde. 510

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. De la conduite à tenir envers Dieu. . . . 517
CHAPITRE II. De la conduite à tenir envers soi-même. 524
CHAPITRE III. De la conduite à tenir envers le prochain. . . 529
CHAPITRE IV. De la garde des choses. 535
CHAPITRE V. Des progrès et du relâchement des novices, ou autrement de la différence existant entre ceux qui embrassent la vie religieuse. 536
CHAPITRE VI. De ceux qui sont nouvellement admis en l'ordre. 543

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

BESANÇON, IMPRIMERIE DE J. BONVALOT.

Digitized by Google

GBIB
006246405
278.646.7 BONA Oeuv
Digitized by Google

Digitized by Google

GBIB
278.646.7
BONA
Oeuv
5

EN VENTE

Bible, nouveau cor
gique, avec rappor
des divines Ecritures, par M. le docteur J.-P. d'Allioli, prévôt de la cathédrale d'Augsbourg, ancien doyen de la faculté de Théologie, ancien professeur de langues orientales à l'Université de Munich, etc., etc., avec l'approbation du Saint-Siége et les recommandations des RR. et Il. archevêques et évêques d'Allemagne, traduit de l'allemand en français sur la sixième édition, par l'abbé GIMAREY, curé de Saint-Jean-des-Vignes, dans le diocèse d'Autun, ancien professeur de Dogme, d'Ecriture-Sainte, etc.; traduction revue et approuvée par l'auteur, avec le texte latin et la version française en regard, avec l'approbation de Mgr. Villecourt, évêque de La Rochelle et de Saintes; 10 vol. in-8. . . . . 60 fr.

Honoré des suffrages unanimes de l'épiscopat d'Allemagne, revêtu de l'approbation suprême par le Saint-Siége, le *Commentaire* du docteur d'Allioli devait recevoir en France le plus favorable accueil.

Déjà la presse religieuse a reconnu la science profonde, l'orthodoxie rigoureuse et la vive piété qui distinguent cet ouvrage capital, et plusieurs évêques lui ont accordé le patronage de leur autorité. Nous nous contenterons de publier aujourd'hui un témoignage qui pourrait, au besoin, nous dispenser de tout autre. Voici l'approbation de Mgr. Villecourt, évêque de La Rochelle et de Saintes.

Nous soussigné, évêque de la Rochelle et de Saintes, après avoir examiné avec attention le *Commentaire du docteur d'Allioli, sur l'Ancien et le Nouveau-Testament, traduit en français par M. l'abbé Gimarey*, croyons pouvoir attester qu'il n'a rien été publié jusqu'ici dans notre langue, *et sur la Bible entière*, d'aussi pur en fait d'orthodoxie, d'aussi savant et d'aussi complet *dans son ensemble*. Les commentaires sur la Sainte-Ecriture n'ont pas manqué en France : il y en a eu même beaucoup trop, si l'on considère *l'esprit de secte* qui animait la plupart des interprètes de nos livres saints; car, sans parler du *Nouveau-Testament de Mons*, flétri si justement par le Saint-Siége, des *Réflexions morales sur le Nouveau-Testament, par le père Quesnel*, lesquelles, à chaque page, sont infectées du venin de l'erreur et dignes de tous les anathèmes dont elles ont été frappées, il n'est que trop certain qu'on ne pouvait lire qu'avec précaution et défiance la *Traduction de la Bible, par Sacy*, et les éclaircissements qu'il y a joints, et dans lesquels les autorités des Docteurs de l'Eglise sont pliées et accommodées aux sentiments particuliers du traducteur. On peut dire la même chose, à plus forte raison, des observations souvent fanatiques de Méseguy, et même du travail d'ailleurs remarquable du père Mauduit, où, parmi une infinité de choses savantes et d'un grand intérêt, se rencontrent parfois des opinions peu sûres. Le docteur d'Allioli a su éviter tous ces écueils. La doctrine pure et sans tache de l'Eglise y resplendit de toutes parts sans mélange de préjugés funestes ou dangereux, et d'opinions hasardées. Il a suivi la trace du beau commentaire italien de *Mgr. Martini, archevêque de Florence*, qui avait mérité l'approbation et les éloges de la Chaire Apostolique. Il s'est même, ce nous semble, élevé au-dessus de son modèle, et a mérité, à son tour, les suffrages favorables de la Ville sainte. Aussi n'avons-nous pas lieu d'être surpris que l'auteur ait vu, en très-peu d'années, sept éditions successives en Allemagne de son docte et précieux commentaire. Nous espérons qu'il aura le même succès en France, et nous souhaitons vivement que tous les ecclésiastiques se procurent un ouvrage aussi excellent, et qu'ils n'en indiquent pas d'autres aux simples fidèles quand ils croient pouvoir les autoriser à lire la Sainte-Ecriture.

Donné à La Rochelle, le jour de saint Mathias, apôtre, le 24 février 1854.

† CLÉMENT, *Evêque de La Rochelle et de Saintes.*

Besançon, imp. J. Bonvalot.

Digitized by Google